


THE LIBRARY OF CONGRESS



NOUVEAUX DISCOURS

SUR

QUELQUES SUJETS RELIGIEUX

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
11, RUE DES GRÈS

NOUVEAUX

DISCOURS

SUR

QUELQUES SUJETS RELIGIEUX

PAR

A. VINET

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE RIVOLI, 174

1860

AVANT-PROPOS

Quoique ces discours présentent çà et là quelques-unes des formes de la prédication, ce ne sont pourtant pas des sermons ; aucun n'a été *prêché ;* presque aucun n'a été écrit en vue de la chaire ; mais tous ont été destinés à une assemblée publique, devant laquelle aussi presque tous ont été lus. Je fais cette observation pour justifier la forme de ces compositions, dont l'intention est oratoire, et non purement didactique, mais qui ne sont ni ce que des sermons sont ordinairement, ni surtout ce que des sermons doivent être.

Le relief oratoire de ces discours n'est pas même tellement saillant que je n'eusse pu, en faisant disparaître quelques formules, leur donner presque aussi bien le titre d'*Études.* Ce sont en effet des études sur quelques-uns des caractères principaux ou des principales applications de la loi chrétienne. Là est toute l'unité de ce volume. Je ne le donne point pour un cours de morale évangélique ; mais si c'est le propre d'un système vrai de présenter dans chaque vérité toute la vérité (1), je crois qu'un lecteur intelligent et sérieux retrouvera,

(1) « Les vérités morales sont toutes enveloppées les unes dans les autres, et la méditation parvient tôt ou tard à les en extraire. »

Ch. Bonnet.

dans ce petit nombre de discours sans liaison apparente, tout le fonds et tout l'organisme intérieur de la morale chrétienne. Pour qu'elle parût dans toute sa vérité, et, si j'ose risquer ce mot, dans toute sa *rationalité,* j'ai dû la présenter dans toute sa rigueur : au-dessous de cette région, elle peut sembler moins inaccessible, mais elle est certainement moins intelligible; en morale, l'homme ne comprend et ne peut comprendre que la perfection, et pour la conscience droite tout sens incomplet est un non-sens.

Par là je n'entends point que toute vie qui n'est pas entièrement irréprochable et absolument pleine soit aussi un non-sens. Le non-sens, dans la vie, c'est de ne point se proposer la perfection pour but; la perfection, dans la vie, c'est de tendre sans cesse à la perfection. La perfection, c'est le progrès, mais toujours et sans limite le progrès, dont la carrière est essentiellement infinie. Celui qui se flatterait d'avoir atteint la perfection absolue aurait dès ce moment le droit de s'arrêter; il ne pourrait pas même se contester ce droit; il serait entraîné à se le reconnaître; et par là même il aurait nié l'idée de la perfection, car c'est la nier que de s'arrêter. Une telle présomption se confondrait avec le désespoir, et peut-être qu'elle en dérive; on comprend que le besoin de la perfection, joint au sentiment de l'impossibilité de l'atteindre, fasse imaginer une perfection arbitraire et fantastique, dont chacun fixe la mesure, dont chacun détermine les caractères, et qui varie d'un individu à l'autre; or la perfection n'a qu'une mesure, qui est de n'en point avoir. Si le dogme de la perfection immobilisée venait à prévaloir, ce serait définitivement au profit de la faiblesse et de la lâcheté. Le critère de la perfection deviendrait de jour en jour plus matériel et plus grossier.

Je sens néanmoins tout ce que la prédication de la *loi parfaite* a de redoutable et de douloureux; il est impossible d'y vaquer sans se dire souvent avec effroi : *Eheu! quàm temerè*

in nosmet legem sancimus iniquam (1)! On y persiste néanmoins; *l'esprit,* qui est aussi *prompt* que *la chair est faible,* s'obstine malgré le danger; l'*esprit,* qui n'est autre chose que le sens du vrai, du bon et du divin, en poursuit avec ardeur les saintes images; il ne s'aperçoit pas, dans son rapide essor, que la chair, qui est lente, ne le suit que de très loin, ou ne le suit pas; il traverse à tire-d'aile le domaine spacieux et libre de l'idée; il se livre sans réserve à une contemplation qui ne lui coûte rien, car la vue de la vérité est l'élément naturel et la joie de l'*esprit :* que sais-je? l'homme, qui est esprit et chair, aime peut-être à se diviser, saint dans ses contemplations, profane dans sa conduite; peut-être encore est-ce par un mystérieux besoin de se châtier lui-même qu'il oppose aux inspirations de la chair celles de l'esprit, et pour ainsi dire sa pensée à sa vie. Ne lui demandez pas son secret; mais plutôt, si son esprit a été *prompt*, faites-en votre profit plus qu'il ne le fait lui-même; empressez-vous de trouver la règle de votre vie dans cette exposition rigoureuse, et pourtant toujours imparfaite, qu'il vous aura tracée de la loi évangélique.

Ces déductions sévères du principe chrétien semblent demander des auditeurs qui aient accepté le principe, nous voulons dire des croyants. Qui sait pourtant si elles ne trouveront pas une opposition plus tenace chez certains croyants que chez certains incrédules? Qu'il nous soit permis du moins de penser que cette seconde classe leur promet quelques juges impartiaux et non suspects. Hors de l'enceinte de la profession chrétienne, il est sans doute des hommes dont l'esprit est prompt, et à qui la rencontre du vrai complet cause un ravissement involontaire. C'est ce vrai complet (nous ne disons pas complet quant à la diversité de ses applications, mais dans sa mesure) que nous présentons aujourd'hui à leurs regards. Qu'ils le

(1) « Imprudents! nous votons la loi qui nous condamne! »

contemplent, qu'ils l'approfondissent, qu'ils le multiplient en le transportant successivement dans toutes les sphères de la vie individuelle et sociale. Qu'ils interrogent l'*esprit* qui est en eux, ce juge involontaire du juste et du vrai, cet irrécusable témoin des vérités premières ; nous n'en demandons pas davantage, et s'ils le font, nous croirons avoir beaucoup obtenu.

Veuille Celui qui est le maître des cœurs bénir, même dans notre bouche, la publication de sa loi ! Besoin, pressentiment, amour, intelligence, pratique de la vérité, tout vient de Lui comme la vérité même.

Veytaux, le 18 mars 1841.

NOUVEAUX DISCOURS

SUR

QUELQUES SUJETS RELIGIEUX

LA FOLIE DE LA VÉRITÉ

Si quelqu'un de vous pense être sage en ce monde, qu'il devienne fou pour devenir sage. 1 Cor. III, 18.

Le christianisme n'a pas laissé à l'incrédulité la satisfaction d'être la première à le taxer de folie. Il s'est hâté de s'en accuser soi-même. Il a professé le hardi dessein de sauver les hommes par une folie. Il ne se faisait donc aucune illusion; il savait que sa doctrine passerait pour insensée, il le savait avant l'expérience, il le savait avant que personne l'eût dit; et il s'en allait, cette folie dans la bouche, cette folie pour étendard, à la conquête du monde. Si donc il est insensé, c'est à bon escient et le voulant bien; et ceux qui lui reprocheront sa folie seront du moins obligés de convenir qu'il a prévu leur reproche et qu'il l'a bravé.

Jamais prévision aussi calme, jamais appréciation aussi exacte des obstacles, des moyens et des chances ne distinguèrent un chef de système ou un fondateur de religion.

Jamais personne n'entra si bien dans l'esprit de ses adversaires, et ne sortit aussi complétement de son point de vue pour se transporter au leur. Quand on voit à quel point le christianisme se juge contraire au monde, et le monde contraire à lui, on a l'idée d'une incompatibilité si essentielle et si profonde, qu'on ne peut s'empêcher de se demander avec quelle espérance et, pour ainsi dire, de quel droit cette religion se propose au monde; et il ne reste de choix qu'entre deux suppositions, celle d'une extravagance absolument sans exemple, ou celle d'une inspiration secrète et d'une force surnaturelle.

Certes, mes frères, nous ne songeons pas à prétendre que ce caractère d'une doctrine soit à lui seul une présomption en faveur de sa vérité. L'erreur aussi peut avoir l'air de la folie, parce que l'erreur est quelquefois une folie. Je dis folie au jugement des hommes; car elle l'est sans aucun doute au point de vue de Dieu. Mais nous disons que si ce caractère manquait à la religion, nous ne saurions la présumer vraie. Une religion qui paraît raisonnable à tout le monde ne saurait être la vraie religion; à cet assentiment général accordé sans résistance, je reconnais que Dieu n'a pas parlé; le sceau n'est point levé, la lumière n'a point éclaté; je dois attendre encore.

Cette idée elle-même n'est point une folie, et si sa vérité ne frappe pas d'abord, si elle ne se présente pas comme une révélation de sens commun, elle se déduit sans effort d'autres vérités que le sens commun révèle, et que nul homme, à moins d'être lui-même privé de sens commun, ne songe à désavouer. Chacun, s'il veut raisonner un peu, se rangera du parti de ce paradoxe, et verra peu à peu cette pensée étrange devenir pour lui une vérité de bon sens. Chacun reconnaîtra que la vraie religion doit, à son apparition parmi les hommes, être saluée de tous

côtés par cette accusation de folie, que le christianisme a si hautement bravée.

Laissons aux philosophes et aux hommes de l'art le soin de définir exactement la folie. Elle a du moins un caractère constant, qui est de rendre l'homme impropre à la vie humaine, à ne prendre la vie humaine que dans ses conditions les plus essentielles. Le fou, de même que l'imbécile, ne fait plus partie de la société, à laquelle ne laissent pas d'appartenir, dans toute la force du terme, le plus simple des hommes, le plus ignorant, et je dirai presque le plus sauvage. La folie, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le crime, a du moins ceci de commun avec lui, qu'elle nous sort violemment de l'humanité. La folie est une monstruosité dans l'ordre intellectuel. Or, comme le sceau de cette monstruosité est de croire ou de voir ce que ne croit et ne voit aucun homme bien organisé et sain de corps et d'esprit, comme c'est nécessairement avec ce caractère que se produit la folie, il en résulte que, partout où ce caractère se produit, il éveille l'idée de folie; en sorte que l'homme même à qui ne manque aucune des conditions dont se compose l'idée de l'humanité, est néanmoins, faute d'un terme plus juste, qualifié d'insensé ou de fou lorsqu'il se trouve seul de son avis au milieu de son peuple ou de son siècle; et s'il rencontre des compagnons de son erreur, ou prétendue, ou réelle, ils partagent avec lui, aussi longtemps qu'ils sont en petit nombre, le même titre et la même flétrissure.

Non-seulement une opinion que tout le monde repousse, mais une espérance que personne ne partage, ou un dessein auquel personne ne s'associe, accusent de folie devant la multitude le téméraire qui les a conçus et qui les nourrit. Son opinion peut sembler juste, et son but raisonnable; il n'est fou que pour vouloir les réaliser : sa folie est de

croire possible ce que tout le monde estime impossible. Que dis-je? il est fou à meilleur marché encore. Si, renonçant à espérer, il ne renonce point à désirer; s'il fait dépendre son bonheur d'un but impossible à atteindre, ou d'une réparation impossible à effectuer; si, dans l'absence d'un bien qui lui paraît indispensable, d'un idéal qui est devenu comme une partie de son âme, il juge sa vie perdue et ne trouve de la saveur à aucune des joies qu'elle offre au reste des hommes, eût-il rempli d'ailleurs tous les devoirs que sa qualité d'homme lui impose, victime et jouet d'une idée fixe, il est fou par ce côté du moins, et le respect qu'on lui porte n'empêche pas d'appeler insensée une douleur qu'on ne comprend pas.

On ne lui applique pas toujours ce mot flétrissant; mais ce qu'on ne dit pas, on le pense; ce qu'on n'affiche pas, on le laisse voir. Cet homme n'est pas un fou, mais il a une pensée folle. Car la folie n'est pas nécessairement une obscurité dont toute l'âme soit enveloppée; ce n'est quelquefois qu'un endroit ténébreux dans une vive lumière. Ces ténèbres sont plus ou moins épaisses, plus ou moins répandues : il y a des degrés dans la folie; mais, après tout, c'est de la folie; il ne faut pas marchander sur le terme, et le monde appellera toujours insensé celui qui veut être sage tout seul.

Car, d'ailleurs, le monde veut bien qu'on soit sage, il le dit du moins; mais il ne reconnaît pas la sagesse hors de l'avis et de la pratique du grand nombre. Il honore les principes, il veut qu'on se règle sur des principes; mais on dirait qu'il n'en connaît qu'un seul, l'autorité du nombre. Du moins, le nombre, et le temps aussi, sont à ses yeux une si forte présomption de la vérité, qu'il se donne rarement la peine d'examiner si un seul ou quelques-uns n'auraient point raison contre tous; et il semble qu'il voudrait obliger

la vérité, la vérité qui n'a rien de commun avec l'espace et la durée, à relever néanmoins de l'espace et de la durée.

Cette prévention, mes chers frères, n'est pas sans quelque fondement. Il n'est pas naturel de supposer que la vérité ait été faite pour être le partage du petit nombre. Elle était une partie, et la meilleure, du patrimoine de l'humanité; elle ne devait pas s'endormir durant des siècles pour se réveiller à un moment donné, ni se perdre loin de l'esprit de l'humanité, pour se retrouver dans la pensée de quelque individu privilégié. La vérité, nécessaire à tous, devait être à la portée de tous, et présente sans cesse à l'esprit de tous. Telle était la condition de la vérité dans l'état sain et régulier de la nature humaine. Or, cet état primitif, on ne croit pas en être sorti, ou, si on le croit, on l'oublie; ou, enfin, l'on croit à la chute sans croire à ses principales conséquences. On ne se dit pas que l'une des premières doit être l'engourdissement du sens moral et l'obscurcissement de nos lumières naturelles. On ne réfléchit pas que les connaissances qui dépendent d'un certain état de l'âme s'altèrent avec cet état même, et qu'une conscience dont la vigilance est endormie laisse pénétrer dans l'esprit toutes sortes d'erreurs. On ne voit pas que notre âme n'est plus un miroir où la vérité se réfléchit d'elle-même, sans que notre volonté y soit pour rien, mais une surface opaque où sans cesse il faut la graver de nouveau; que, depuis la chute, la foi est si peu indépendante de la volonté, qu'au contraire la volonté en est une condition et un élément; que la vérité n'a donc plus une évidence irrésistible, ni par conséquent la propriété de faire la même impression sur tous les esprits et de les subjuguer tous d'un même coup. On ne voit pas qu'au contraire l'humanité ayant été corrompue dans sa source, c'est à grand'peine que certaines vérités élémen-

taires, et nécessaires à l'existence de la société, se sont conservées, et moins encore, il faut l'avouer, comme vraies que comme nécessaires. On ne se dit pas que certaines erreurs, commodes à tous, ont pu facilement pénétrer dans le monde par une porte aussi mal gardée que celle des cœurs, y prendre de l'autorité, s'y établir sur un pied respectable, y devenir la règle de la conduite et la bienséance des mœurs. Peut-on nier qu'il y ait eu des erreurs universelles? Que dire de l'esclavage, effroyable iniquité dont personne, durant des siècles, n'a eu la moindre honte ni le plus léger remords; qui n'a reculé que pas à pas devant la lumière croissante de l'Évangile, et que défendent encore, ô triste condition de notre nature! des hommes civilisés qui croient en Jésus-Christ? Quand ces erreurs viennent à être arrachées de l'esprit humain, c'est avec leurs racines, c'est pour toujours; et la conscience de l'humanité ne restitue jamais aucune de ses conquêtes. Mais ces erreurs ont régné; mais les siècles se les sont transmises intactes et vivantes; et si le consentement universel est le sceau de la vérité, elles sont aussi irrécusablement vraies qu'aucune des vérités qu'on appuie sur le consentement universel. Vous vous en étonnez, mes frères? Soyez-en épouvantés, mais ne vous en étonnez pas : si la chute n'avait pas eu ces conséquences, j'ignore quelles conséquences elle aurait pu avoir, et je serais réduit à n'y voir qu'une pure fable, ou, de toutes les vérités, la plus insignifiante et la plus insipide.

On raisonne toujours comme si rien ne s'était passé depuis le jour où Dieu, regardant son œuvre, vit que ce qu'il avait fait était bon. On parle de la vérité comme si sa condition parmi nous était toujours la même. On aime à se la représenter enveloppant, accompagnant l'humanité, comme l'atmosphère enveloppe, presse, accompagne

notre terre dans son voyage à travers les cieux. — Mais il n'en est pas ainsi : la vérité n'est pas attachée à notre esprit comme l'atmosphère au globe que nous habitons. La vérité est une suppliante, qui, debout sur le seuil, s'efforce incessamment vers le foyer d'où le péché l'a bannie. A mesure que nous passons et repassons devant cette porte qu'elle ne quitte pas, cette figure imposante et triste fixe pour un moment notre regard distrait. Elle réveille à chaque fois dans notre mémoire je ne sais quel vague souvenir d'ordre, de gloire et de bonheur; mais nous passons, et l'image s'efface. Nous n'avons pu répudier entièrement la vérité; nous retenons d'elle quelques fragments sans liaison, ce que notre œil affaibli peut supporter de sa lumière, ce qui nous est proportionné; le reste, nous le rejetons, ou nous le défigurons jusqu'à le rendre méconnaissable, gardant toutefois (et c'est là un de nos malheurs) les noms des choses que nous ne possédons plus. La vérité morale et sociale est comme une de ces inscriptions tumulaires sur lesquelles tout le monde passe en allant à ses affaires, et qui vont de jour en jour s'effaçant davantage, jusqu'à ce qu'un ciseau secourable vienne en approfondir les traits dans cette pierre usée, tellement que tout le monde soit forcé de l'apercevoir et de la lire. Ce ciseau est entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui se tiennent obstinément baissés vers l'inscription antique, au risque d'être heurtés et foulés sur le marbre par les pieds inattentifs des passants; c'est-à-dire que cette vérité, tombée dans l'oubli, ce devoir tombé en désuétude, trouvent un témoin dans la personne de quelque homme qui n'a pas cru, sans autre examen, que tout le monde eût raison, précisément et uniquement parce que c'est tout le monde.

Les étranges choses que dit cet homme étrange, et que

quelque autre répète après lui, ne laisseront pas d'être crues tôt ou tard, et pourront devenir l'opinion générale. Pourquoi? parce que la vérité est la vérité; parce qu'elle correspond à tout, parce qu'elle suffit à tout; parce qu'en général, et en définitive, elle nous convient mieux que l'erreur; parce que, liée à tout l'ordre du monde par d'intimes rapports, elle a mille avocats involontaires dans nos intérêts et dans nos besoins; parce que tout la demande, parce que tout crie après elle; parce que l'erreur s'épuise et se déshonore elle-même; parce que le mensonge, qui d'abord semblait profiter à tous, a fini par nuire à tous, en sorte que la vérité s'assied à sa place, au moins par droit de déshérence. Les ennemis concourent avec les amis, les obstacles avec les moyens, pour ce résultat imprévu; des combinaisons dont il est impossible de se rendre compte, et dont Dieu seul a le secret, assurent cette victoire; mais la conscience n'y est pourtant pas étrangère, car il y a en nous, quoi que nous fassions, un témoin de la vérité, témoin timide et tardif, mais qu'une force supérieure arrache à sa retraite et oblige enfin de parler. C'est ainsi que les vérités les plus combattues, et soutenues d'abord par les organes les plus méprisés, finissent par devenir, à leur tour, des convictions populaires. Et telle est notre espérance au sujet de la vérité qui renferme toutes les vérités, ou au sein de laquelle elles se reforment toutes : nous croyons bien, conformément à la promesse divine, qu'un temps viendra où l'Évangile de Jésus-Christ sera, sinon aimé de tous, du moins cru et professé par tous.

Cela n'empêche pas que toutes ces vérités n'aient été combattues, et que leurs premiers témoins n'aient passé pour des insensés. A la tête de chacun des mouvements qui ont profité à la dignité de la race humaine, que voyez-

vous? des insensés; et le mépris qu'ils se sont attiré par leur folie a toujours été proportionné à la grandeur de leur entreprise et à la générosité de leur intention. Les véritables héros de l'humanité ont tous été décorés de cette insultante épithète. Et tel aujourd'hui qui, dans un pieux enthousiasme, ou bien encore pour plaire au monde, célèbre ces hommes dont la gloire est d'avoir osé déplaire, se serait peut-être, de leur vivant, associé à leurs persécuteurs. Il les honore, non parce qu'ils sont honorables, mais parce qu'il les voit honorés. Ses pères ont tué les prophètes, et lui, leur fils, subjugué par l'universelle admiration, bâtit des tombeaux aux prophètes.

On exige (et c'est toujours par oubli de la condition où nous sommes tombés) que la vérité se présente avec l'avantage de la simplicité et de la clarté; on lui en fait une condition, on veut la reconnaître à cette marque. Cela est admirable ! Mais pour qu'elle nous paraisse simple, ayons d'abord un œil simple comme elle. Est-ce la faute de la vérité si, notre cœur étant partagé, notre esprit l'est aussi, et si les axiomes de l'homme innocent sont les problèmes de l'homme déchu? Mais, sans insister sur cette réponse, qui ne peut être acceptée par ceux qui ne croient pas à la chute première, faisons-en quelque autre qui soit au point de vue et à la portée de tous. Si l'on veut faire de la clarté et de la simplicité la marque de la vérité, on risque, dans beaucoup de cas, d'embrasser l'erreur en croyant embrasser la vérité; car l'erreur, la plupart du temps, a sur la vérité l'avantage de la simplicité. L'erreur ne fait bien souvent que supprimer un des éléments de chaque question, pour se procurer, par cette suppression arbitraire, un simulacre d'unité. Toute vérité, dans l'état actuel de la nature humaine, se compose de deux termes qu'il faut concilier, et ne devient vérité dans notre esprit que par la

conciliation de ces deux termes. Ce sont toujours deux éléments à réduire à un seul, ou par leur conciliation, ou par la suppression de l'un des deux. Le premier pas vers la vérité est de reconnaître l'existence des deux éléments; le second est de les réunir sans les détruire. Or, à quel point en sont la plupart des hommes sincères et sérieux, ou, pour mieux dire, à quel point en est l'humanité? Au premier, c'est-à-dire à la reconnaissance de cette duplicité. C'est dire que l'esprit humain, en général, est en dehors de cette condition de simplicité dont on voudrait faire le caractère et la marque du vrai. Qui donc s'appropriera cette marque et ce caractère? Sans aucun doute ceux qui se débarrasseront d'un des éléments de la question, ou d'une des parties de la vérité, pour n'avoir affaire qu'à une seule. C'est leur opinion qui paraîtra simple, et dans un certain sens elle le sera en effet. Et comme cette simplicité flatte à la fois la paresse et l'impatience de l'esprit humain; comme, d'un autre côté, l'esprit humain porte en soi-même le sentiment qu'il n'y a de vérité que dans l'unité, ravi de cette unité factice et fausse, l'homme se jettera avec empressement vers les opinions qui la lui présentent, et les maintiendra jusqu'à ce qu'il soit contraint de reconnaître leur fausseté dans leurs conséquences, qui font violence à la nature des choses et à sa propre nature.

Qu'est-ce qui a fait la fortune des plus funestes erreurs, soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre civil? Leur grand air de simplicité. Qu'a-t-on allégué en leur faveur? Le sens commun. Le vulgaire, le monde entier se laisse prendre à cet appât. Mais la vie humaine refuse obstinément de s'asseoir sur cette base. Le sens commun ne crée aucune doctrine dont l'homme se puisse contenter. Les idées auxquelles l'homme est obligé de remonter pour

donner de la dignité à sa vie sont bien plutôt des paradoxes que des idées de sens commun. Sans doute il fut un temps où l'homme les obtenait par intuition immédiate, et sans l'intermédiaire de la réflexion, parce que ces idées ne se distinguaient point de son existence même; mais ce temps n'est plus : la lumière pure s'est brisée dans le prisme du péché; la force capable d'en rassembler les rayons n'est pas au dedans de nous, et le sens commun n'a pas remplacé l'intuition. S'il se fait encore dans ce monde des choses grandes et sublimes, ce n'est pas sous l'inspiration du sens commun, mais sous quelque lueur de la primitive clarté; ce n'est pas au sens commun qu'on les rapportera, car c'est en son nom qu'on les condamne. Aux yeux d'une foule de gens, l'abnégation, l'humilité, le martyre, n'ont pas le sens commun.

Mes frères, j'ai rappelé un fait, et j'en ai donné l'explication. Le fait, c'est qu'une risée générale a maintes fois accueilli ceux qui venaient rappeler aux hommes quelque principe d'éternelle justice, quelque vérité essentielle à la dignité humaine; et l'explication que j'en ai donnée, c'est la chute. Maintenant, laissons, si vous le voulez, l'explication, et tenons-nous-en au fait. Nous demandons seulement qu'on l'affirme ou qu'on le nie. Or, je suppose hardiment qu'il n'est personne ici qui le nie. Car, que certaines opinions individuelles, qui sont devenues plus tard l'opinion ou le sentiment universel, aient fait traiter leurs premiers partisans d'insensés ou de criminels, qui voudrait le contester? Et pour soutenir que ces opinions, devenues universelles, étaient pourtant des erreurs, il faudrait une disposition d'esprit, et même un état moral, qu'il ne nous est pas permis de prévoir. Je rappelle seulement que la torture, l'esclavage, l'avilissement du sexe faible, et la contrainte en matière de religion, ont été

parmi nous des vérités de droit public et presque des articles de foi, et qu'il est tel pays où l'homme qui voudrait empêcher les veuves de se brûler sur le cadavre de leurs époux, passerait pour un extravagant ou un impie. Supposons donc le fait dont il s'agit admis par tous nos auditeurs, et ne nous occupons plus qu'à l'apprécier.

Si les défenseurs des vérités les plus nécessaires, et aujourd'hui les plus évidentes, ont à toutes les époques et dans tous les pays encouru le surnom d'insensés; s'ils ont été haïs, méprisés et persécutés ; si la vérité dont ils étaient les messagers n'a pénétré que lentement et par un chemin sanglant dans l'opinion, dans les lois et dans les mœurs; s'il a fallu à cette exilée des siècles pour arriver, comme nous le disions, du seuil jusqu'au foyer, — quelle est, nous le demandons, la condition de la vérité sur la terre, et la situation de l'homme par rapport à la vérité ? Ne parlons plus de chute, admettons que l'homme ne soit pas tombé ; ne cherchons pas ce qu'il a pu être jadis, voyons seulement ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire depuis l'époque la plus reculée où nous puissions remonter à l'aide des monuments. Quelle est, à l'égard de la vérité, la disposition d'un être qui la repousse d'abord ; qui méprise ceux qui la lui apportent ; qui, lorsqu'il l'accepte, l'accepte moins qu'il ne la subit ; qui ne la reçoit que peu à peu, décousue et fragmentaire ; qui s'y attache enfin, je l'avoue, et ne s'en dessaisit plus, mais comme un époux qui, pendant de longues années, s'est montré stupidement insensible aux vertus de son épouse, et ne cède à la fin qu'à l'inconcevable obstination d'une patience et d'une affection presque surhumaines ?

Cet effort, ce labeur sanglant avec lequel l'humanité, luttant pour ainsi dire contre elle-même, se ressaisit, une à une, des vérités les plus nécessaires, la mauvaise grâce

qu'elle y met, et l'impuissance où elle est de s'en empêcher, signalent deux choses à la fois : la première, qu'elle ne saurait se passer de la verité; la seconde, qu'elle n'est plus en communion avec la vérité. Or la vérité est une, et toutes ces vérités successivement retrouvées n'en sont que les parties ou les applications diverses. Toutes ces vérités, qu'on appelle quelquefois des principes, sont les conséquences d'un premier principe. Ce principe les renferme toutes; c'est ce principe qui les lie; c'est dans ce principe qu'elles puisent leur évidence, leur vie et leur immortalité. Ce principe est la première vérité qu'il faut remettre en honneur, la première lumière qu'il faut rallumer; il rallumera de lui-même toutes les vérités éteintes, leur distribuera une lumière égale, et nourrira toutes ces lampes éparses d'une huile divine dont la source est inépuisable parce qu'elle est divine. Il doit y avoir une clef de tous les problèmes, une première connaissance au moyen de laquelle on connaît tout; la vérité est une, puisque l'homme est un; elle est une, ou elle n'est pas.

Nous ne disons rien qui soit nouveau. Cette idée est même ce que l'esprit humain a le mieux conservé de son ancien héritage. Il s'est toujours efforcé de rattacher toutes ses pensées, toute sa vie, à un grand et unique principe. Cet effort a donné naissance à toutes les religions, car ce premier principe ne pouvait être que Dieu, et il s'agissait seulement de se faire une idée de Dieu. Mais l'homme n'a pu manquer de faire Dieu à son image, et ses religions diverses ne l'ont point surpassé lui-même; car s'il se fait imposer par elles des actes et des privations qu'autrement il ne se fût point imposés, ces peines, qui sont de son choix, ne l'enlèvent point à lui-même. Ainsi ces religions ne changent point le principe de sa vie intérieure, elles ne l'assujettissent extérieurement que pour le laisser libre

dans le fond; en un mot, elles ne substituent point à l'homme naturel un homme nouveau. Et comme elles prennent l'homme tel qu'elles le trouvent à un point donné de l'espace et de la durée, elles sont nécessairement temporaires et se retirent devant un degré nouveau de culture et une forme nouvelle de civilisation; mais, à leur début, quelque absurdes qu'elles puissent être, elles n'ont point été taxées de folie, parce qu'elles ne sont qu'une forme donnée à l'état moral de tous; cette forme elle-même est résultée du temps, du lieu et des traditions; elle est née et elle a grandi avec le peuple; elle lui est propre et naturelle comme ses mœurs; et il n'a garde d'accuser d'extravagance son propre ouvrage et sa propre pensée.

Mais qu'une doctrine se présente, qui, bien loin d'être faite à l'image de l'homme tel qu'il est, paraisse faite au contraire à l'image de l'homme tel qu'il n'est pas; une doctrine qui oblige l'homme à se surpasser lui-même, et qui change le niveau, non de telle classe, ni de telle activité, ni de telle faculté, mais de toute la vie humaine; une doctrine qui place le but de l'humanité plus haut que ne le place aucun individu ni toute l'humanité, comment, à votre avis, sera-t-elle accueillie ? Quoi ! les applications particulières du principe ont valu le mépris et l'outrage à ceux qui les ont proposées, et le principe même de toutes ces applications, celui qui les renfermait et qui en fait pressentir bien d'autres encore, n'appellerait pas sur ses défenseurs l'outrage et le mépris ! On hait les conséquences, et l'on ne haïrait pas le principe qui les sanctionne, qui les garantit, et qui en produira sans cesse de pareilles ! Mes frères, nous ne le pensons pas. Ce principe ne se sauvera de la haine que par le mépris, ou plutôt il essuiera tour à tour l'un et l'autre : la haine de la part de ceux qui ne pourront s'empêcher de le soupçonner vrai; le mépris de la part de

ceux qui, n'y voyant qu'un préjugé différent des leurs, ne le croiront pas assez redoutable pour mériter d'être haï.

Disons mieux, mes frères, les uns et les autres seront comme forcés d'y voir une folie. Car quel est ce principe qui vient créer, pour ainsi dire, une autre nature humaine? Ce ne peut être une abstraction, ce doit être un fait. Ce doit être un fait d'un ordre nouveau, puisque les faits ordinaires nous laisseraient dans notre condition ordinaire. C'est donc un fait divin, puisqu'à Dieu seul appartient de créer un fait d'un ordre nouveau. C'est donc un fait que nous ne pouvons prévoir. Et parce que nous ne pouvons le prévoir, nous ne pouvons le comprendre. Ce n'est pas un fait naturel, mais un fait surnaturel; c'est un miracle, c'est une folie. Mes frères, ce n'est pas une religion que celle que l'homme se fait à lui-même; la vraie religion est une parole de Dieu; et si Dieu a parlé, ce qu'il a dit est nécessairement une folie à ceux qui ne croient pas. Et ceux qui porteront cette parole, ou qui raconteront ce fait, ou qui annonceront cette nouvelle, exciteront dans le monde une surprise immense, révolteront les sages, effrayeront les timides, irriteront les puissants; ils verront se déchaîner contre eux les plus ignorants comme les plus savants; car il n'est pas besoin d'être savant pour discerner la folie. Et quant aux impressions que ce fait aura produites sur eux, quant à la révolution intérieure qu'ils auront subie, s'ils en parlent on ne les croira pas; leurs expériences les plus positives ne sembleront que des imaginations vaines. Et comme on ne comprend pas leurs principes, on ne comprendra pas leur conduite; on plaindra ces enthousiastes, on se rira de ces mystiques, jusqu'à ce que cette puissance de la vérité dont nous avons parlé ait agi sur les esprits les plus rebelles, ait subjugué le mépris, ait enfin forcé les plus sages à confesser et à bénir cette folie.

L'histoire que je viens de vous raconter, mes frères, est celle de l'Évangile. La vérité chrétienne, parce qu'elle était vérité, dut, à sa première apparition, avoir tout le monde contre elle. Parce qu'elle était vérité, elle dut peu à peu se soumettre la multitude. Elle est devenue extérieurement la religion des peuples, et les gouvernements se sont fait honneur de la protéger ou d'être protégés par elle. Il serait, à la vérité, difficile de dire avec précision ce que les peuples ont adopté sous le nom de religion chrétienne. Toujours est-il qu'ils ne croient pas de la même foi que les individus. Un peuple a sa manière d'être chrétien, un individu a la sienne. Il faut être chrétien à la mesure du monde, pour n'être pas un insensé à son jugement. Le monde a enlevé au christianisme une partie de sa folie, il l'a rendu presque sage, au moins dans la pratique; en sorte que, même au milieu d'un peuple chrétien, le chrétien qui accepte toute cette folie passe pour un insensé. Il ne faut donc pas, mes frères, s'en aller chez les musulmans ou chez les sectateurs de Buddah, pour s'entendre qualifier d'insensé à cause du christianisme; l'occasion ne manquera jamais dans la chrétienté, et même au sein des peuples les plus attachés au culte de leurs pères. Toujours la folie du christianisme ressortira du livre de l'Évangile; toujours elle éclatera dans la profession et dans la conduite de ceux qui l'ont acceptée sérieusement et sans restriction. Toujours par conséquent le chrétien pourra être tenté de dissimuler sa foi; toujours ce sera donc un de ses devoirs de braver la risée populaire et de se confesser atteint de cette sublime folie.

Mais si l'on croyait qu'il s'agit seulement de confesser une fois pour toutes sa foi, on se tromperait. Le christianisme est autre chose qu'un ensemble de dogmes; il est surtout le principe d'une nouvelle vie. La folie du chré-

tien n'est pas toute dans les doctrines qu'il adopte; elle est encore, elle est bien plus dans les maximes qui servent de règle à sa conduite. Il est insensé en pratique comme en théorie. Il se sépare des autres hommes en mille manières, dont la plupart, je l'avoue, ne sont pas apparentes et demeurent un secret entre Dieu et lui; mais il est impossible que cette séparation ne soit pas quelquefois apparente et publique; et s'il n'en cherche pas l'occasion, on peut aussi être assuré qu'il ne l'évitera pas. Le même christianisme qui lui enseigne des maximes inconcevables au reste du monde, lui enseigne à les suivre sans crainte et sans dissimulation. Ce courage est la première loi et la première marque d'un véritable christianisme; tout chrétien est avant tout un témoin, tout témoin est d'avance un martyr.

Le christianisme, mes chers frères, a fait dans le monde cette révolution : il a donné à la vérité une dignité indépendante du temps et du nombre; il a voulu que la vérité fût crue et respectée pour elle-même; il a prétendu que chacun en pût être juge, que le plus ignorant et le plus isolé trouvât en lui-même des raisons suffisantes de croire, qu'il ne regardât point, pour s'y décider, si l'on croit autour de lui, et qu'il sût dans l'occasion être seul de son avis et y persister. Tant d'hommes ne font point d'usage de leur conscience! tant d'hommes qui pratiquent un devoir ne se douteraient pas même que c'est un devoir, s'ils ne trouvaient cette opinion répandue; tant d'hommes qui ne se doutent pas d'un devoir, n'attendent, pour le reconnaître et pour s'en acquitter, que de le voir cultivé par ceux de leurs semblables en qui ils ont le plus de confiance! On croit tant à l'homme, on croit tant au nombre, on croit tant à l'antiquité, et l'on croit si peu à la vérité! Or le christianisme a voulu fonder une race d'hommes qui

croiraient à la vérité, non au nombre, ni aux années, ni à la force; d'hommes, par conséquent, qui seraient prêts à passer pour fous.

Cette fonction de contradicteur en titre, ce rôle de témoin à charge, le disciple de Jésus-Christ voudrait en vain l'éluder. En vain voudrait-il, à force de précautions et de ménagements, pousser sans cesse devant lui, et jusqu'au terme de sa vie, l'heure pénible du conflit. Comment dirait-il à Dieu : « Mon Père, délivre-moi de cette heure? « C'est pour cette heure même qu'il est venu. » (Jean XII, 27.) Si cette heure ne devait jamais sonner pour lui, à quoi se réduirait son christianisme? Comment le chrétien pourrait-il être sage, quand le christianisme lui-même est une folie? Il faudrait, pour cela, que la multitude fût soumise de cœur à l'Évangile; alors, le devoir demeurant, l'occasion manquerait au devoir; et certes nous savons bien que ce devoir ne consiste pas à rompre en visière à l'opinion dominante, quelle qu'elle puisse être, mais seulement à ne pas suivre la multitude pour mal penser et pour mal faire. Quand la multitude croira, notre rôle, sans doute, aura changé; mais soutenons-le jusqu'alors.

En vain l'on invoquerait, contre sa conviction et contre son devoir, l'intérêt de la paix et de la communion humaine. Ce que notre Maître est venu apporter parmi les hommes, est-ce la paix ou l'épée? La véritable paix n'est-elle pas, selon la parole du prophète, un fruit de la justice, et y a-t-il justice à retenir la vérité captive? Quelle paix, d'ailleurs, et quelle communion que celle qui se fonde sur l'équivoque et la dissimulation? Et combien la guerre sainte de la lumière contre les ténèbres n'est-elle pas meilleure et plus charitable qu'une telle paix?

En vain l'on chercherait à se persuader qu'on servira mieux l'intérêt de la vérité en en sacrifiant une partie,

pour rester uni à ses frères, qu'en se séparant d'eux pour la maintenir tout entière. Raisonnement pervers! suggestion de l'incrédulité! Car, d'abord, qui vous assure qu'ayant sacrifié la vérité sur un point, vous ne la sacrifierez pas sur tous les autres? Que voulez-vous que nous trouvions dans une première faiblesse, sinon le gage d'une seconde? Quand est-ce que s'arrêtera pour vous la nécessité ou la convenance de céder? Quand finira, je vous le demande, ce qui n'aurait jamais dû commencer? Il y a, dans la religion, d'autres vérités encore, je le veux, mais il n'y en a point si celle-là n'y est pas; elle fait même plus que de s'y trouver avec toutes es autres, elle les pénètre toutes, elle se mêle à chacune; ce devoir est l'âme de tous nos devoirs; il en lie la gerbe; cette vérité est au commencement et à la fin de la morale, à la base et au sommet de toutes les vérités auxquelles Jésus-Christ a donné une sanglante et divine consécration. Vous voulez, par un peu de dissimulation, rendre service à vos semblables; mais, de tous les services que vous pouvez leur rendre, le plus grand est celui que vous leur refusez, le plus grand est de leur apprendre que la conscience est quelque chose, c'est-à-dire qu'elle est tout; et, comme vous ne pouvez le leur apprendre que par des actions, comme tout autre enseignement glisserait sur leur âme comme un dard émoussé sur une cuirasse polie, vous devez saisir avec empressement et reconnaissance toutes les occasions de rendre hommage à la conscience, et bien souvent, par conséquent, de paraître fous de la folie du christianisme.

En vain alléguerait-on le devoir sur lequel saint Paul a tant insisté, d'avoir égard aux infirmités des faibles, et de ne pas faire valoir contre eux tous les droits de la vérité. Saint Paul a-t-il jamais recommandé de condescendre aux prétentions de l'incrédulité et de supprimer la folie du

christianisme? Entre les ménagements qu'il recommande, et l'infidélité qu'on essaye d'autoriser d'après lui, il y a toute la distance du ciel à la terre.

En vain même on se dirait qu'on va, par telle ou telle démarche, précipiter dans un sacrifice tel que le nôtre, et peut-être beaucoup plus grand que le nôtre, mainte personne qui, sans notre exemple, n'en aurait pas même eu l'idée. Voilà sans doute une raison de plus de bien approfondir notre opinion et de bien peser nos démarches; mais serait-ce une raison, une fois que nous sommes convaincus, pour ne point parler et ne point agir? Si notre conduite est bonne à imiter, pourquoi ne voulons-nous pas qu'elle soit imitée? C'est un témoignage, c'est un exemple qui nous est demandé; pouvons-nous désirer que ce témoignage ne soit point entendu et que cet exemple ne soit point suivi? La prévision des sacrifices auxquels le sien devait donner naissance a-t-elle empêché notre Seigneur de se sacrifier? Après tout, chacun est libre; personne ne suivra, pour son plaisir, un exemple de courage et d'abnégation; et la conscience qui en aura été l'inspiration en sera aussi la récompense. Pourquoi la plus grande des récompenses ne suffirait-elle pas à tout le monde comme à vous?

En vain allégueriez-vous encore la crainte d'être mal compris. Faites tout pour qu'on vous comprenne; mais n'attendez pas, pour agir, la certitude d'être compris de tout le monde; car, sur ce pied, vous n'agiriez jamais. La vérité a reçu de magnifiques promesses; mais, bien loin de compter dans leur nombre celle d'échapper à toute mauvaise interprétation, c'est au contraire à être mal comprise qu'elle doit se préparer d'abord et se soumettre longtemps. Est-ce une raison pour elle de se taire? Est-ce une raison pour le soleil de refuser ses rayons à la terre,

parce qu'avec les parfums et la rosée il fera sortir de la terre et répandra dans l'espace bien des vapeurs infectes et mortelles? En sera-t-il moins le principe de toute vie? En sera-t-il moins le soleil? Ce n'est pas qu'il faille ne tenir aucun compte des circonstances, ce n'est pas que tout moyen soit bon, que toute manière soit bonne; il ne faut pas jeter cette précieuse perle de la vérité sans regarder devant qui on la jette; et les mêmes chrétiens qui sont exhortés à être simples comme des colombes, sont invités à être prudents comme des serpents. Chacun rendra compte de l'usage ou de l'abus qu'il aura fait de ce conseil divin; mais on peut dire en général que tout ce qui est propre à faire douter de nos principes, et à nous faire passer pour complices des opinions mondaines, ne saurait entrer dans le système de la religieuse prudence que Jésus-Christ a recommandée.

En vain, faisant avec soi-même un compromis commode, et partageant le devoir par moitié, on se contenterait d'avoir parlé, laissant à d'autres le soin d'agir. Mais que valent des paroles que l'action ne suit jamais? Quelle autorité peuvent avoir des maximes qui n'osent point passer dans la vie? Cet exemple que vous ne voulez pas donner, qui le donnera? Qui doit commencer à agir, sinon celui qui a commencé à parler? Dans bien des cas, avoir parlé c'est n'avoir rien fait encore, parce que, dans bien des cas, parler ne tire point à conséquence, et n'est guère qu'une ouverture par où le courage de l'action s'évapore et s'en va; et avoir parlé, c'est n'avoir rien fait dans tous les cas où il est évident pour le public qu'on eût pu tout ensemble et parler et faire. Parler sans agir, quand on peut agir, est le refuge des demi-convictions et des demi-courages.

Ne rejetez donc pas ces occasions lorsqu'elles se présentent; ne vous efforcez pas, ne feignez pas de ne les

point voir; n'usez point de fraude contre vous-mêmes; ne vous laissez pas faire la loi par la multitude : Dieu est plus grand que la multitude. Ne vous dites pas : Je suis un grain de sable; comment résisterai-je à cette tempête de l'opinion qui soulève et tourmente dans l'air cette poussière dont je fais partie? Imperceptible grain de sable, vous pèserez comme un rocher, c'est-à-dire de tout le poids de la vérité, sur ce terrain qu'emporte l'ouragan.

Vous avez un garant qui vous répond de tout. Osez, sur sa parole, être sage tout seul. Au-dessus de cette foule qui murmure, voyez les anges qui vous contemplent et les saints qui vous applaudissent. Habitez le monde invisible, entendez l'opinion du ciel. Réjouissez-vous pour ceux mêmes qui murmurent, car ils hériteront de votre sacrifice : ce sont ces témoignages qui sauvent le monde. Le monde, en frémissant, se range tôt ou tard du parti de la vérité. La mémoire des témoins de la vérité finit toujours par être honorée. Les fous du passé sont les sages de l'avenir; ou, si leur nom périt, leur témoignage demeure. Et que leur faut-il davantage? Ne reste-t-il pas d'eux la meilleure partie d'eux-mêmes?

On ne s'élève pas d'un coup, même après avoir connu Jésus-Christ, à cette généreuse indépendance. Vous m'en êtes tous témoins, mes frères, les uns pour être encore à distance du but, les autres pour se souvenir comment ils l'ont atteint. Ce n'est pas que l'idée de cette indépendance ne fasse plus ou moins tressaillir tous les cœurs. Ainsi que dans toutes les manifestations de la force humaine, il y a, dans la résistance d'une conviction personnelle à une prévention générale, quelque chose qui nous plaît en nous relevant à nos propres yeux. Cette force, la plus rare de toutes, est la couronne de l'humanité; nous la posons sur notre front, nous nous l'approprions comme hommes,

nous la bénissons. Le jeune homme, en particulier, qu n'a pas encore été aux prises avec les difficultés de la vie, et qui ne sait pas combien, à son tour, il aura besoin de l'opinion publique, aime à la braver pour le plaisir de l'avoir bravée, et s'indigne à la pensée de la moindre condescendance; mais, dans cette opposition sans but, c'est la gloire qu'il cherche, c'est l'honneur et non le mépris; et, s'il cherchait le mépris, ce serait encore une manière de chercher la gloire. Il veut paraître indépendant, et cela même est une dépendance; il ne consent point sérieusement à sembler fou, et, dans cette prétendue rupture avec la société, il s'y rattache plus que jamais. A tout âge encore, un esprit sombre, capricieux, hautain, peut suivre la même voie; mais, soit qu'en bravant l'opinion il lui rende hommage, soit qu'il trouve dans son orgueil farouche toute l'approbation dont il a besoin, il n'est pas dans la position que nous avons en vue, celle d'un homme sociable, modeste et calme, qui, par l'unique motif de suivre sa conscience et d'obéir à Dieu, se constitue en état de rébellion contre l'opinion universelle. Celui-ci, n'agissant point par emportement, sachant bien tout ce qu'il expose, et ne se ménageant point d'avance un asile au fond de son orgueil, a choisi une position difficile, et il a dû lui en coûter pour la prendre. C'est bien lui, et uniquement lui, qui, en présence de la multitude, est seul et désarmé. Il a, dit-on, sa conscience. Ah! il est plus facile au pauvre de manger ses aliments sans sel qu'à notre pauvre nature de se contenter du témoignage de la conscience sans y joindre un seul grain de ce sel dont l'approbation humaine assaisonne nos sacrifices! Ose-t-on même toujours, en face de l'opinion, cette conscience du dehors, avoir une conscience? Vous parlez d'obéir à la conscience; mais il faudrait d'abord qu'elle se fût fait en-

tendre, et la voix de la foule, cet autre océan, a peut-être couvert sa voix; et peut-être, avant tout examen, l'autorité du nombre a pris en vous le rôle de la conscience. Pour manifester sa conviction il faut en avoir une; et cela est-il si facile, au milieu d'un monde qui a pris le pas sur notre conscience, et après des années qui nous ont fait de l'opinion du monde une habitude et un instinct? La vérité, dites-vous, nous affranchira. Sans doute; et que serait la vérité si elle ne nous affranchissait pas? Elle nous donnera, avec de nouvelles vues et de nouveaux instincts, un nouveau courage; mais que nous servirait de faire le compte de nos moyens, si nous ne faisions celui de nos dangers? Qu'une première ferveur ne nous abuse pas; il n'y va pas de si peu d'être en contradiction avec le reste des hommes, c'est-à-dire, pour chacun de nous, avec sa parenté, sa ville ou son pays. Cette opposition, surtout si elle est calme et persévérante, est ce que les hommes pardonnent le moins. Heurter l'opinion, c'est donc toujours compromettre ou risquer quelqu'un de nos intérêts. Et ne sera-ce pas assez, pour nous épouvanter, que cette affreuse solitude d'un homme qui se trouve seul de son opinion ou de son parti, au milieu des hommes avec lesquels il communique journellement? Combien cette seule appréhension a fait naître d'incertitudes inconcevables, de sophismes subtils et d'erreurs volontaires! Comme on sent, pour ainsi dire, se détendre peu à peu cette main dans laquelle on retenait la vérité! et si le monde le veut bien, qu'il aura peu de peine à nous faire lâcher prise! Or, que le monde le veuille, cela n'est pas douteux; son influence n'est pas tout involontaire; il aspire et travaille sans cesse à désarmer les convictions fortes. O vous, témoins, au milieu des hommes, du Témoin fidèle, vous qu'il appelle à être en tout temps *oui* et *amen* comme lui, sachez-le bien : le

monde, qui redoute ce témoignage, s'efforcera sans relâche d'enlever au sel sa saveur, de vous affadir, de vous amortir, de vous annuler. Il gagnera tous les jours quelque chose sur vous, si vous ne gagnez tous les jours quelque chose sur lui. Comme une Dalila perfide, il vous endormira sur son sein, et vous vous réveillerez dépouillés de votre force. Vous aurez consenti, par le silence du moins, aux maximes du monde; vous lui aurez donné, par quelques concessions involontaires, des gages que vous ne pourrez plus retirer. Au lieu de vous être toujours tenus prêts à partir, c'est-à-dire à rompre avec le monde, vous vous êtes arrangés pour rester, et vous restez en effet, vous qui n'étiez faits que pour passer en priant; vous étiez dans le monde pour convertir le monde, et c'est lui qui vous a convertis. Action insensible et lente, qui, comme le flot ronge le rocher, a rongé autour de vos principes jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, et que ce prétendu fou soit finalement aussi sage que tout le reste des hommes.

Appellerai-je heureux ou malheureux celui qui ne se doute pas de ce danger? Il est l'un ou l'autre plus qu'on ne peut dire. Mais cet homme, mes frères, n'existe pas parmi vous. Qui de vous n'a reconnu, dans les traits que nous avons rassemblés, et ses périls passés et ses périls présents? Qui de vous donc, outre le garant qui lui est assuré, ne sentira pas le besoin d'être assisté, repris, exhorté, encouragé tous les jours, afin d'embrasser tous les jours avec une affection nouvelle la sainte folie de l'Évangile? Sans cette assistance quotidienne, la tâche serait au-dessus de nos forces. Mais si Dieu (car Dieu est le seul secours efficace et un secours fort aisé à trouver), si Dieu nous aide par son Esprit, ne perdons pas courage; soyons sûrs qu'une première victoire est le gage d'une seconde; que tout ce qui nous compromet nous affermit; que nous

prendrons goût à nos sacrifices mêmes, et que rien à la fin ne nous paraîtra plus naturel que d'être fous aux yeux du monde pour être sages aux yeux de Dieu. Oh! demandons-lui tous les jours de faire autour de nous un grand vide où nous ne voyions que lui, un grand silence où nous n'entendions que lui! Demandons-lui d'élever notre âme à une hauteur où la crainte des jugements du monde ne puisse plus l'atteindre, et où le monde lui-même disparaisse et s'abîme sous elle. Demandons-lui de nous envelopper de sa lumière, de nous enivrer de la sainte folie de son Évangile, et surtout de nous pénétrer d'un amour si sensible et si dominant pour Celui qui nous a aimés, qu'il nous en coûte encore plus de descendre de cette hauteur vers le monde qu'il ne nous en a coûté de nous élever du monde vers cette hauteur. Demandons sans cesse, mais veillons sans cesse, mais exerçons-nous sans cesse : aucun moyen, aucune force n'est de trop pour nous dégager des étreintes de la sagesse mondaine, pour nous faire mourir à cette vaine sagesse, et nous faire goûter dans le sein de Dieu la plénitude de la vérité et la plénitude de la vie.

LE MÉCHANT

ET LE JOUR DE LA CALAMITÉ

L'Éternel a fait toutes choses en sorte qu'elles se répondent l'une à l'autre, et même le méchant pour le jour de la calamité. Prov. XVI, 4.

La première partie de cette déclaration prépare peu à la seconde, et nous n'aurons pas entendu celle-ci sans un pénible mouvement de surprise. Nous aimons que toutes choses aient été faites de manière à correspondre; nous y trouvons le gage de notre sécurité, les conditions de notre bonheur et de notre conservation, un témoignage perpétuel et universellement répandu de la bienveillance du Créateur; nous y voyons tout cela, et nous n'y voyons que cela. Mais lorsque l'auteur sacré achève sa pensée, et qu'il met au nombre de ces rapports exacts dont le monde est composé, la correspondance nécessaire et divinement préordonnée du méchant et du jour de la calamité, notre âme entr'ouverte à la joie se referme; nous frémissons au dedans de nous; et nous ne voyons plus que sous un aspect sinistre cette déclaration qui nous avait épanoui le cœur : « L'Éternel a fait toutes choses de manière qu'elles « se répondent l'une à l'autre. »

Rien d'ailleurs n'a été épargné pour nous consterner

dans les expressions de l'auteur sacré. Le méchant, dit-il, a été fait pour le jour de la calamité. Ne croirait-on pas, à prendre ces paroles dans un sens littéral, que le jour de la calamité fut fait ou voulu avant le méchant, puisque le méchant fut fait pour ce jour; que ce jour, première création du Très-Haut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et l'objet de sa dilection et de ses soins, réclamait une proie, et que le méchant naquit pour assouvir cette faim barbare? Gardons-nous d'insister sur cette interprétation dont chaque mot est un blasphème. Nous ne voulons, nous ne devons voir, dans ces expressions d'une terrible énergie, qu'une seule chose : l'exacte correspondance, la connexion intime que le suprême Ordonnateur a pour jamais établie entre le péché et le malheur, et l'irrévocable décret qui fait de la calamité l'héritage du méchant.

Si ce texte semble nous inviter à reposer d'abord nos regards sur l'ordre et l'harmonie que Dieu fait régner dans la création, pour les porter ensuite seulement sur un côté plus redoutable de cet ordre universel, mes frères, il faut bien le reconnaître, la véritable intention de l'auteur sacré est de les fixer sur la seconde partie de cette double vérité ou de ce double spectacle; le bienfaisant concert de toutes les parties de cet univers n'est indiqué ici que comme un point de comparaison entre le monde physique et le monde moral. Et quelle que soit, d'ailleurs, la pensée qui a suggéré ce rapprochement inattendu, de quel côté notre attention sera-t-elle le plus rapidement entraînée? lequel, entre les deux objets qui lui sont présentés à la fois, va aussitôt s'emparer d'elle et l'engloutir, pour ainsi dire? Est-il possible d'en douter? Nous ne pouvons plus voir qu'une chose : la ruine du méchant, nécessaire, irrévocable, essentielle à l'ordre, autant qu'aucune de ces grandes lois naturelles qui gouvernent et conservent l'en-

semble des êtres créés. Ceci est donc une parabole, où le monde physique n'intervient que comme image du monde moral; et nous aurons beau faire : ou nous fuirons loin de ce texte et de l'accablante vérité qu'il nous force à considérer, ou, si nous le traitons, ce ne pourra être que dans ce sens : le malheur du méchant, considéré comme une partie et une condition de l'ordre universel.

Il nous semble, en abordant cette vérité, que nous prenons dans nos mains débiles et mortelles les foudres mêmes de la justice divine, et que nous nous apprêtons, nous, homme pécheur, à les faire tomber sur la tête d'autres pécheurs tels que nous. Comment un homme, un complice de l'universelle méchanceté, oserait-il jamais s'arroger ce droit, si ce droit n'était pas d'abord et par-dessus tout un devoir ? Nous ne pouvons, en effet, être les messagers de la grâce sans l'être d'abord de la justice; le Calvaire est aussi un Sinaï; et c'est du haut de ce Sina sanglant, du pied de la croix où l'éternelle justice mêle ses foudroyants éclairs aux rayons de l'éternelle miséricorde, c'est de là, c'est des dernières hauteurs de la loi, qu'il nous est permis, mes frères, de vous parler de salut et de paix.

Il ne faut pas se le dissimuler : cette loi qui réserve le méchant pour le jour de la calamité n'est point évidente pour nos yeux mortels à l'égal des lois qui régissent le monde visible. Hors d'état de nier cette loi, nous sommes aussi peu en état, à ce qu'il semble, de nous assurer qu'elle est inviolable et absolue au même titre et au même degré que chacune de ces lois naturelles que nul de nous ne révoque en doute. C'est cette prévention, ou, si vous voulez, cette illusion que l'auteur sacré dissipe d'un mot. De même, dit-il, que l'Éternel a fait toutes choses de telle manière qu'elles se répondent l'une à l'autre, de même,

c'est-à-dire aussi exactement, aussi constamment, auss nécessairement, il a fait le méchant pour le jour de la calamité. Les lois de la nature physique seraient aussi aisément suspendues, la pierre aussi aisément oublierait de tomber quand elle n'est point retenue, la lumière de luire, le froid de resserrer les pores, la chaleur de les dilater, les liquides de chercher leur niveau, que le péché d'engendrer le malheur.

Mais il y a ici, mes frères, plus qu'une image ou une similitude : il y a un raisonnement. Ces deux gouvernements, l'un du monde physique, l'autre du monde moral, se ressemblent parce qu'ils doivent se ressembler, n'étant pas possible que, de l'un à l'autre, Dieu se soit contredit et démenti, et que d'une même main il ait mis l'ordre dans le monde des choses et le désordre dans le monde des intelligences. Que dis-je? regardons-y de plus près : l'Écriture, dans le passage que nous étudions, ne nous parle pas de deux mondes; elle ne nous montre qu'une seule et même création dont l'homme fait partie; elle soumet son existence aux lois de l'ordre universel; elle ne le fait pas entrer à part et après coup dans ce système général; elle l'y trouve nécessairement compris; et partant du principe que *Dieu est un Dieu d'ordre et non de confusion*, elle assigne la calamité au méchant, ou, pour nous en tenir à son langage, elle réserve le méchant pour le jour de la calamité.

Or, mes frères, que Dieu ait fait toutes choses de telle manière qu'elles s'entre-répondent, c'est ce dont il est impossible de douter. Ce caractère est même plus qu'une des perfections du monde; c'est le monde lui-même. *Monde* signifie *ordre;* le monde est un ordre; il n'est monde que par là; avec l'ordre de moins, ce n'est pas le monde, c'est le chaos. Le chaos fut un monde lorsque chaque chose eut

trouvé sa place, c'est-à-dire son rapport avec d'autres choses, celles-ci avec d'autres encore, jusqu'au terme de la création ; tout un ensemble de phénomènes avec un autre ensemble, un règne de la nature avec un autre règne, les êtres vivants avec les corps bruts, la matière avec l'esprit, la création tout entière avec le Créateur. Quoiqu'il ne nous soit pas plus difficile de supposer le monde sortant du néant que le monde sortant du chaos, la Bible nous donne lieu de croire qu'un temps s'écoula entre la création de la matière et l'organisation du monde ; que le chaos, c'est-à-dire une épouvantable et inféconde unité, confondait dans son sein les principes de toutes les existences, jusqu'à ce que Dieu, par un moyen qui nous est inconnu, réveilla ces germes assoupis, délivra ces germes captifs, les sépara pour les mieux unir, et fit succéder à un tout confus un tout harmonieux, à l'unité du chaos l'unité du monde. Dès lors, un et divers, le chaos devint l'univers. C'est ainsi qu'il y eut une étendue entre les eaux pour séparer, dit Moïse, les eaux d'avec les eaux. Mille et mille autres séparations du même genre nous sont indiquées dans cette première séparation ; chacune, d'un même coup, mit fin à une confusion et créa un rapport ; les êtres, au lieu de s'absorber, s'entre-répondirent ; et, se combinant les uns avec les autres, sans se perdre jamais les uns dans les autres, ils suscitèrent, au sein de l'inerte chaos, le mouvement, la vie et la fécondité.

Nous ne connaissons, dans cette sphère comme dans toutes les autres, que le bord des voies de Dieu, et ce bord lui-même est une immensité. Bornons-nous à quelques observations. Le premier ordre de rapports qui nous frappe est le rapport de cause à effet. Déjà, sous ce point de vue, toutes choses s'entre-répondent. Chaque fait reconnaît sa cause dans un autre fait, qui lui-même trouve

la sienne dans un fait plus élevé et plus général, celui-ci dans un autre plus vaste encore, jusqu'à ce que l'esprit s'arrête devant un petit nombre de causes ou de forces qu'il cherche encore à faire rentrer les unes dans les autres, et à ramener, s'il peut, à l'unité. Mais, soit que tous les faits naturels soient en définitive les effets d'une force unique, l'expansion d'une même vertu émanée du sein de Dieu, soit que cette volonté souveraine ait primitivement fondé plusieurs causes desquelles devaient s'épancher en fleuves parallèles tous les phénomènes de l'univers, toujours est-il, mes frères, que ces innombrables effets d'une même cause, ou de plusieurs, se conviennent entre eux à toutes les distances et d'une extrémité à l'autre de la création, tellement que chacun paraît avoir été créé en vue de quelque autre, et qu'à prendre une à une toutes les paires de choses qui se trouvent dans le monde, on dirait un nombre infini de créations particulières et indépendantes; mais ces groupes eux-mêmes forment entre eux des faisceaux qui se lient à d'autres faisceaux, en sorte qu'on est ramené à un ensemble, à un dessein général, à une création unique, bien qu'infiniment diverse. Voilà donc un second ordre de rapports, une seconde manière dont toutes choses s'entre-répondent : la convenance. Si votre regard monte et descend dans la ligne des causes, chaque existence n'est qu'un effet ou un phénomène; si votre regard, tournant autour de vous, s'arrête sur les rapports, chaque être existe pour lui-même, et les causes sont des moyens. L'œil humain, par exemple, n'est pas seulement en rapport d'effet avec la cause qui l'a produit; mais, comme s'il n'avait d'autre cause que la volonté immédiate du Créateur, il est dans un rapport exact avec la lumière; ni ce rapport n'empêche l'œil d'être l'effet nécessaire d'une cause, ni la nécessité de cet effet n'empêche le

rapport de l'œil avec la lumière d'être juste et parfait. Il en est ainsi de l'air et de la poitrine, de la structure du corps humain et des lois de la gravité ; et combien, dans ces rapports même, de circonstances délicates et de rapports plus exquis, comme, par exemple, le système des couleurs, dont les plus douces et les plus commodes pour la vue sont celles aussi que l'œil rencontre le plus habituellement ! Que dirai-je, en embrassant un cercle plus vaste, des rapports qui lient le monde inorganique avec le monde organisé, un règne de la nature avec un autre, toute chose avec une autre pour y trouver son tempérament ou son appui ? Partout l'intention paraît à côté de la cause ; tout effet est un but, tout but est un moyen. Rien n'est hors de sa place, rien n'est de trop, rien ne fait défaut ; point de débris, point de rebuts dans le chantier du grand artisan ; les pièces innombrables dont se compose cette machine immense, d'avance mesurées et taillées, aspiraient, pour ainsi dire, à se joindre, et, lorsqu'elles ont été jointes, elles n'ont pas paru avoir été assemblées comme les pierres d'un édifice, mais avoir crû ensemble autour d'un même centre, comme les membres d'un corps vivant.

A peine avons-nous pénétré, mes frères, dans la sphère de l'existence humaine ; c'est là que nous verrions encore, non pas avec plus d'évidence, mais d'une manière plus intéressante pour nous, toutes choses s'entre-répondre : dans l'individu, toutes les parties du corps les unes avec les autres, et toutes les facultés du corps avec toutes les facultés de l'esprit ; dans l'esprit, la raison concourir avec l'imagination, l'imagination avec le sentiment, l'intelligence avec la volonté ; dans les rapports sociaux, l'homme répondre à l'homme, le compléter, l'achever, pour ainsi dire ; la société aboutir à l'individu, l'individu à la société ;

toutes choses, en un mot, si on les prend en elles-mêmes et telles que Dieu les a faites, former ensemble le système le mieux lié, la plus solide unité. Il est vrai que, sur tous les points de l'univers, la souffrance apparaît à côté de la ouissance, la mort à côté de la vie : c'est un grand problème; et il est parfaitement permis de supposer qu'il appartient à Dieu de créer un monde où la souffrance ni la mort n'existeront plus. Mais ce qu'il importe de remarquer dans le sujet qui nous occupe, c'est que ce grand et terrible fait n'est pas une perturbation, ne brise point la chaîne de rapports dont la continuité fait l'ordre de l'univers. C'est un ordre lugubre, mais non un désordre; et la loi en vertu de laquelle toutes choses s'entre-répondent ne souffre ici point d'exception; car la mort répond à la vie, la vie répond à la mort. La mort est une pièce nécessaire du grand système; la mort des individus fait la vie de l'ensemble; et supprimer la mort, ce serait supprimer le monde. Ne dites pas qu'ici la divine sagesse a sommeillé, et que la mort s'est glissée dans le monde à la faveur de ce sommeil; c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, mais elle y est entrée à front levé, avec le congé ou plutôt sur l'ordre exprès de celui qui est appelé le maître de la vie et de la mort. Il est évident qu'elle n'y est pas de trop, qu'elle s'associe avec tout le reste, qu'on a compté avec elle; en sorte que la maxime de Salomon : *Toutes choses s'entre-répondent*, demeure vraie jusqu'au bout. Mais cette loi serait-elle constante, Dieu serait-il conséquent à lui-même, si *le méchant n'avait pas été fait pour le jour de la calamité?*

Un fait absolument isolé, un fait qui ne serait ni la cause, ni l'effet, ni le but, ni la dépendance d'aucun autre fait, un tel fait, s'il était possible de le concevoir, offenserait notre raison parce qu'il serait sans raison. Nous n'en con-

naissons, nous n'en concevons même point de tel dans toute l'étendue de la création de Dieu. Il y en aurait un si le malheur n'était pas indissolublement uni au péché, ou si le méchant n'avait pas été fait pour le jour de la calamité.

En lui-même, le péché ne doit pas être; il ne doit pas être, puisqu'il est péché. Il ne peut pas faire partie du monde moral, puisqu'il est la négation même de l'ordre moral, où tout a été calculé pour la vertu et non pour le péché. Il est précisément une de ces choses qui ne répondent à rien et à qui rien ne répond; il ne doit pas être, mais il est. Vous ne pouvez pas dire qu'il n'est pas, sans le ranger au nombre des choses indifférentes, puisque vous ne voulez pas, je le suppose, en faire une chose méritoire; et dès qu'il est indifférent, la vertu l'est aussi, et l'ordre moral n'est donc qu'un mot. Mais vous ne le prétendez pas, et vous avouez, d'un même temps, que le péché ne doit pas être, mais qu'il est. Or, si vous accordez qu'il est, et si vous n'ajoutez rien, il faut vous résoudre à voir se démentir sur un point, mais sur le plus grave de tous, la divine pensée qui a fait toutes choses de manière qu'elles s'entre-répondent. Voilà, je le répète, un fait qui ne répond à rien et à qui rien ne répond.

L'auteur des Proverbes n'admet pas cette unique et monstrueuse anomalie. D'un mot il rétablit l'ordre, et fait justice de l'exception insolente qui prétendait entamer la loi universelle. Cette loi se maintient de point en point, car, dit-il, le méchant a été fait pour le jour de la calamité.

Telle est la pensée qui résout le problème et qui lève le scandale. C'est la doctrine de toutes les religions, c'est le cri des siècles; le dirai-je? c'est le vœu et l'espérance du genre humain.

Et toutefois, si vous prenez un à un les individus dont

le genre humain se compose, vous trouverez chez eux cette conviction bien moins vive et bien moins présente que celle de la nécessité et de la constance des lois qui gouvernent le monde matériel. Que les corps graves, par exemple, ici se souviennent, ailleurs oublient de s'efforcer vers le centre du globe; que la loi qui réduit en vapeurs une quantité d'eau proportionnée à l'intensité des rayons du soleil et à la surface sur laquelle ils agissent, puisse être suspendue, ou, d'un lieu à l'autre, être inégale à elle-même, ces accidents, dont un seul bouleverserait le monde, vous ne les admettez pas; vous croiriez, en les admettant, faire injure à Dieu. Quant au bouleversement de l'ordre moral, c'est autre chose : vous ne l'admettez pas non plus, je l'avoue; mais en êtes-vous épouvantés comme de l'autre? Répugne-t-il aussi profondément que l'autre à votre raison? Dans le détail et dans la pratique, avez-vous la conscience de ce désordre? En théorie même, en mesurez-vous l'effroyable gravité? En suivez-vous jusqu'au bout toutes les conséquences? J'en doute, mes frères, et c'est pour cela que je crois utile aujourd'hui de vous les remettre sous les yeux.

Pour plus de clarté, plaçons-nous d'entrée à un point de vue qui n'est pas le vôtre, au point de vue de l'homme qui nierait le rapport nécessaire et la proportion exacte du malheur avec le péché, et tirons les conséquences de sa supposition.

La première est celle-ci, mes frères : Si Dieu ne punit pas le mal, il ne le hait pas. Qu'est-ce à dire? Est-ce que le mal n'est pas mal en lui-même? Est-ce qu'en lui-même il répugne si peu à l'ordre et à la raison, que, pour se faire reconnaître comme mal à la conscience humaine, il lui faille montrer sur sa tête les sillons de la foudre, tellement qu'en fin de compte il ne soit condamnable que parce

qu'il est condamné, et ne soit pas un péché, mais un mauvais calcul? Est-ce peut-être qu'il n'y a point de péché, et que les hommes, sans y rien comprendre, auraient appelé de ce nom toute action et toute conduite à laquelle Dieu aurait, on ne sait pourquoi, attaché des suites funestes? Non, mes frères, non; sans doute, le mal est mal en soi et indépendamment de toutes les conséquences qu'il peut avoir; mais il n'en est pas moins vrai que si, dans ce monde et dans l'autre, Dieu n'avait pas marqué le péché du sceau de sa colère, si rien, dans le sort du méchant, ne constatait à nos yeux la haine de Dieu pour le mal, nous ne serions point assurés qu'il le hait; nous pourrions même être assurés qu'il ne le hait pas. Je dis même que, quand Dieu aurait déclaré qu'il le hait, s'il n'avait rien fait de plus, ou si cette déclaration n'apportait pas avec elle un gage d'infélicité pour ceux qui en sont les objets; si cette déclaration n'était pas elle-même un malheur commencé, elle ne mettrait point encore au-dessus de vos doutes la haine de Dieu pour le mal. Pourquoi, mes frères? Parce que cette même conscience qui nous a dit que ce n'est pas la peine qui fait le péché, cette même conscience vous a dit que le malheur est inséparable du péché, et doit s'y proportionner exactement. C'est que nous portons en nous un tel besoin d'expiation, qu'après le péché commis nous cherchons par instants si nous ne pourrions point échapper aux châtiments de Dieu en nous châtiant nous-mêmes; c'est que le remords, qui est déjà une punition, nous en dénonce une autre; c'est que nous sentons que le malheur et le péché se cherchent comme le bonheur et la vertu; que ces deux choses sont faites l'une pour l'autre; que l'une existe pour l'autre, et que le péché est la vraie raison de la souffrance. Aucun raisonnement n'arrachera cette conviction du sein de l'humanité; ce ne sont pas les reli-

gions qui la lui ont donnée, c'est elle qui l'a donnée aux religions, lesquelles n'ont fait que la consacrer et lui donner une forme. Comment ne se trouverait-elle pas écrite dans la religion chrétienne? Nous ne croyons pas cette religion vraie parce qu'elle parle ainsi, car toutes ont parlé de même; mais comment serait-elle vraie à nos yeux, si elle ne parlait pas ainsi? Et si nous pouvions nous persuader que Dieu ne punira pas la méchanceté, comment dès lors pourrions-nous croire qu'il la hait? Et si nous pensions que Dieu ne la hait pas, comment pourrions-nous la haïr nous-mêmes? Et, réciproquement, comment pourrions-nous la haïr, sans être certains que Dieu la hait, et sans croire qu'il la punira?

Si Dieu, avons-nous dit, ne punit pas le mal, il ne le hait pas. Est-il nécessaire d'ajouter, mes frères, que, s'il ne hait pas le mal, il n'aime pas le bien? On voudrait se persuader le contraire; car, si l'on ne veut pas que Dieu soit juste, on prétend qu'il soit bon, ou, en d'autres termes, si l'on ne veut pas qu'il soit juste envers les méchants, on prétend bien qu'il soit juste envers les gens de bien. Ferez-vous cas plus que nous, mes frères, de cette sollicitude en faveur des gens de bien? Que coûte-t-elle à ceux qui la témoignent? Rien, puisqu'ils sont ou gens de bien, et dans ce cas ils parlent pour eux; ou méchants, et ils ne demandent pour les gens de bien exactement que ce qu'ils prétendent pour eux-mêmes. Oui, mes frères; car, s'ils obtiennent que Dieu voie d'un œil indifférent leur iniquité, comment verrait-il d'un œil favorable les vertus du juste? Prétendent-ils, les téméraires, faire de ce Dieu tout ce qu'il leur plaît, et lui donner à la fois deux natures, l'une en vertu de laquelle il remarque le bien, le distingue et le récompense, l'autre en conséquence de laquelle il n'est pas touché du mal, ne le remarque pas, ne

le voit pas? Comme si l'amour du bien et la haine du mal n'étaient pas deux sentiments inséparables, deux formes d'un même sentiment! Comme si, de toute nécessité, cet amour n'était pas compris dans cette haine, et cette haine comprise dans cet amour! Comme s'il était plus facile de concevoir cet amour sans cette haine qu'il n'est aisé de se représenter un axe avec un pôle unique! Non, mes frères; si Dieu aime le bien, il doit haïr le mal, et, réciproquement, s'il ne hait pas le mal, il n'aime pas le bien ni les bons. Qu'on cesse donc de réclamer pour ces derniers une récompense qui ne serait qu'un privilége arbitraire; tout ce que peut leur devoir un Dieu qui ne hait pas le mal, c'est l'indifférence. En sorte que si, dans leur candide amour du bien, ils ont cherché Dieu, s'ils ont vu dans la communion avec Dieu leur très grande récompense, ils se sont trompés; ils ne rencontreront, au lieu du Père et du Rémunérateur qu'ils ont cherché, qu'un être insensible et froid, qui les laissera peut-être jouir, comme les méchants, des biens que son indifférente libéralité a répandus, les yeux fermés, sur tous, mais qui ne les recevra jamais et ne les laissera jamais reposer sur son cœur. Merveilleux renversement! Ce sont les méchants qui seront les heureux, car ils ont obtenu de Dieu tout ce qu'ils prétendaient, l'indifférence; et cette même indifférence est le partage de ceux qui prétendaient à l'affection, et qui peut-être avaient sacrifié tout à une si chère espérance. Ce n'est donc pas assez, dans ce système, que les bons ne soient pas aimés, il faut qu'ils soient moins aimés, ou, si vous voulez, moins bien traités que les méchants. C'est à ce terme qu'on arrive nécessairement quand on interdit à Dieu de haïr le mal; et n'oublions pas qu'on lui a défendu de le haïr quand on lui a défendu de le punir.

Il en résulte encore autre chose, mes frères, et prenons

garde, en l'écoutant, que l'orgueil ne bouleverse pas notre faible raison. Il en résulte que l'homme est plus juste que Dieu. Vous avez cru jusqu'ici que, si vous étiez justes, il fallait que Dieu le fût bien davantage; car votre justice émane de lui, et vous ne pouvez rien avoir de bon dont il ne soit le principe et la source. Mais si Dieu n'aime pas plus le bien que le mal, et si, par conséquent, il l'aime moins, nous pouvons dire, sans nous élever trop haut, qu'il est moins juste que nous. Ces mots, mes frères, vous coûtent à entendre; ils ne nous coûtent pas moins à prononcer. Achevons toutefois ce que nous avons commencé, et osons dire que, dans cette supposition, non pas seulement prise à la rigueur, mais mitigée autant qu'on le voudra, le suprême auteur de notre justice et de toute justice est réellement moins juste que nous : car nous ne séparons point, pour peu que nous ayons un caractère moral, la haine du mal de l'amour du bien; car nous n'admettons point qu'on puisse aimer le bien sans haïr le mal; car nous flétrissons la banale bienveillance qui ne distingue point le méchant de l'homme juste; car nous prétendons que l'homme de bien soit sévère aux méchants, et nous faisons de cette sévérité une partie de sa bonté; car nous ne croyons point à la bonté de celui qui est bon confusément pour tous; car nous faisons sortir de la même source la charité et l'indignation; la tendresse et la colère. Voilà notre justice à nous, voilà notre morale, celle du moins à laquelle nous rendons hommage par nos paroles quand nous ne lui rendons pas hommage par notre conduite; et cette justice ne serait pas celle de Dieu! Et la morale de Dieu serait plus relâchée que celle de l'homme! Et il faudrait que Dieu, encore une fois, descendît sur la terre, non plus, comme autrefois, pour nous enseigner la justice, mais pour l'apprendre de nous!

Sommes-nous au bout de ces monstrueuses et inévitables conséquences? Non, mes frères; car, dans la supposition de l'impunité du mal, non-seulement Dieu se trouverait moins juste que nous, mais il se trouverait vaincu par le mal. Il n'est pas vaincu par le mal par cela seul que le mal existe, car c'est librement qu'il a fait l'homme libre, et que, pour le tirer du rang des animaux et des choses, il a, d'un même coup, donné lieu à la vertu et au péché. Pour que l'homme fût un être moral, pour que l'homme fût l'homme, il fallait que le péché fût possible, et Dieu y a consenti; et, puisqu'il a agi librement, il n'a point été vaincu. Mais en créant pour l'homme la gloire et les périls de la liberté, il fallait que d'avance Dieu mît sa propre gloire à l'abri. Il devait être éternellement, invariablement glorifié, ou dans l'obéissance de l'être moral ou dans les résultats de sa désobéissance. L'ordre devait se retrouver tout entier dans la volonté de l'homme ou dans sa destinée. Volontairement ou involontairement l'homme devait fléchir sous la loi; ainsi, ou accomplie ou réparée, la loi demeurait intacte, et l'homme, quoi qu'il pût faire, y satisfaisait de point en point. Donc, avec la punition du mal, Dieu n'est point vaincu par le mal; mais, dans l'impunité du mal, Dieu serait vaincu; Dieu serait moins fort que le prince et l'auteur du mal, et dans cette lutte, dont la seule pensée est impie, Satan serait le vainqueur de Dieu!

Achevons, mes frères, et sachons, en fin de compte, ce que cette supposition laisse à Dieu de son domaine primitif qui embrassait le monde des esprits comme le monde des corps. Le premier n'appartient plus à Dieu; il a changé de maître, et Dieu n'y paraît plus que comme auteur d'une loi méconnue et qu'il n'a pas la force de maintenir. Il faut descendre plus bas pour trouver le

vrai royaume de Celui que l'Écriture appelait le Père des Esprits; il faut descendre dans la création matérielle. Là les lois de Dieu se maintiennent inviolables, car là toutes choses continuent à s'entre-répondre. Là Dieu est vraiment Dieu; mais là aussi se borne son empire. Ailleurs, son empire est contesté, restreint, précaire. Un autre en est plutôt maître que lui, et s'y montre plus fort que lui. Enfin, dans ce domaine, Dieu n'est point Dieu; et il faut, renversant à jamais les qualités et les noms, transportant à Dieu les titres par lesquels l'Écriture désigne et flétrit l'ancien ennemi de Dieu et sa première victime, appeler Dieu le Dieu de ce siècle et le Prince du monde. Ce sont, dans l'impunité du péché, les seuls titres qui lui demeurent.

Ce n'est pas sans douleur, vous pouvez nous en croire, que nous avons poursuivi notre route au travers de tous ces blasphèmes. Serions-nous excusable de l'avoir fait, si l'opinion que nous avons combattue n'existait pas, si du moins elle ne se trouvait pas au fond de mille opinions journellement répétées? Tout ce qui tend, je ne dis pas à nier, mais seulement à affaiblir la grande doctrine que nous avons défendue, et qui n'est autre, dans le fond, que celle de l'inviolabilité de la loi, enferme toutes les conséquences que nous avons, malgré nous, étalées. Il est surtout un préjugé fort répandu que nous devions combattre : c'est celui qui confond les idées de bonheur et d'ordre, de désordre et de malheur. Notre irréligion, qui n'est que la forme la plus haute de notre égoïsme, ne veut reconnaître l'ordre que là où notre égoïsme trouve pour lui-même des moyens de satisfaction et des gages de sécurité. C'est renverser les termes d'une proposition vraie; car il est bien vrai que l'ordre est le bonheur, mais il n'est pas vrai que le bonheur soit l'ordre; et il

est certain que le bonheur dans le péché, c'est-à-dire dans le désordre, ne serait qu'un désordre de plus. Quoique, dans l'intention de Dieu, le bien matériel soit destiné à correspondre au bien moral, l'ordre moral, à cause du péché survenu, ne s'accomplit souvent que par le mal matériel, qui est un des effets ou une des formes du malheur. Il faut donc redresser nos pensées à cet égard, et nous transporter, sans marchandement, au point de vue de Dieu lui-même, en qui les plus terribles bouleversements de la nature et de la société réjouissent, si j'ose parler ainsi, ce besoin suprême d'ordre qui est la base même de son caractère ; car si, dans ses dispensations générales, traitant les peuples et l'humanité même comme un seul homme, il paraît tenir si peu de compte des individus, les rendre confusément solidaires les uns des autres, et demander seulement, sans nul souci de la répartition, un certain total de malheur au-dessous duquel sa justice ne peut descendre, tout, jusqu'au moindre soupir, est secrètement noté dans sa mémoire divine ; les larmes de chacun, ainsi que parle l'Écriture, sont mises dans des vaisseaux à part ; aucune souffrance individuelle n'est sans raison ni ne va au delà de son but, et, de toutes ces douleurs, rien n'est oublié ni perdu ; l'ordre subsiste dans ce désordre apparent, et triomphe par ce désordre même. En sorte, mes frères, que si nous sommes saisis d'admiration à la vue de la course régulière du soleil, qui se réjouit comme un homme vaillant pour faire sa course, dont le départ est de l'un des bouts des cieux, et dont le cours s'achève à l'autre, tellement que rien ne se peut cacher à sa chaleur ; ou si, la nuit, un ravissement plus intime nous enlève à nous-mêmes à la vue de ces milliers d'étoiles ou de mondes versant constamment sur nous, des mêmes

plages du ciel, leurs clartés séculaires; eh bien, les calamités naturelles ou sociales réclament de nous, sachez-le bien, une douloureuse, je le veux, mais non pas moindre admiration; et si, à l'aspect d'un pays livré aux horreurs de la guerre, de cités incendiées, de maisons dévastées, de familles fugitives, de mères cherchant en vain leurs enfants ravis, d'enfants en vain redemandant leurs mères, de tribus emmenées en exil, de générations disparues, de races éteintes, l'affliction et l'épouvante ne réprimaient pas la vérité dans notre cœur, elle s'en échapperait en chants de louange, et ferait monter à Dieu, à travers les cris et les gémissements de ces foules désolées, cet hymne triomphal du prophète : « Saint, saint, saint est l'Éternel; « tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire. » (Ésaïe, VI, 3.)

Que si l'aspect sous lequel se présente ici le créateur des intelligences paraît à quelques-uns trop terrible, et si toutefois ils veulent le maintien de l'ordre moral, qu'ils nous enseignent donc un autre secret pour le maintenir. Si, ne pouvant enlever le péché, ils veulent en enlever la peine, que reste-t-il de l'ordre moral? que reste-t-il de la sainteté de Dieu ? que reste-t-il de Dieu même ? Nous leur avons, disent-ils, attristé, enténébré l'idée de Dieu. Eh quoi! l'avons-nous représenté comme un être farouche, avide de vengeance, et qui a soif de nos larmes? Est-il apparu, dans notre discours, autrement que comme le fondateur de l'ordre moral et le garant de la loi morale? Est-ce trop encore? et, pour satisfaire à de téméraires exigences, pour ne pas attrister et noircir à leurs yeux l'idée du Créateur, faut-il le faire inconséquent, faible et immoral? Faut-il que, de protecteur de l'ordre et de la loi, il devienne le protecteur de nos passions par qui la loi et l'ordre sont incessamment menacés?

Faut-il de Dieu le faire homme, et le plus faible des hommes? Qu'on parle, qu'on s'explique, qu'on nous dise de quel Dieu il s'agit : si c'est le nôtre, il est saint; s'il n'est pas saint, ce n'est pas le nôtre, et toute discussion entre nous n'a plus de terrain ni d'objet.

Avide de vengeance, altéré de nos larmes ! Mais qui vous l'a dit ? qui vous permet d'appliquer à Dieu, dans leur sens affreusement littéral, ces paroles cruelles ? Ah ! sans doute, si Dieu était un homme et avait les sentiments d'un homme, je dis même du meilleur des hommes, il n'eût pas fallu la dixième partie de nos infidélités et de nos outrages pour exciter en lui ce ressentiment implacable dont on fait témérairement le caractère et l'inspiration de sa justice ; et je ne suis pas étonné que, pour exprimer toute l'incompatibilité qui se trouve entre lui et le désordre du péché, les termes de colère, de vengeance et de haine aient coulé si souvent des lèvres des prophètes. Mais si la suprême sainteté s'accorde à elle-même la punition du mal parce qu'elle se la doit, il n'y a là ni colère ni haine ; il y a justice et nécessité. Le mal ne serait point mal s'il n'engendrait le malheur, et en livrant le péché au malheur Dieu ne fait que rendre un objet à sa nature, le marquer de son vrai sceau, et dire que le mal est mal.

Mais Dieu ne peut-il pas pardonner ? Sa bonté n'est-elle pas par-dessus toutes ses œuvres ? Oui, sans doute ; et qui le sait mieux que nous, disciples d'une religion qui repose tout entière sur la foi au pardon ? Mais rien dans cette religion, comme rien en dehors de cette religion, ne nous donne le moindre prétexte de croire qu'un seul iota de la loi éternelle puisse tomber sans être relevé par la justice éternelle, et que Dieu, qui a compté tous les cheveux de notre tête, n'ait pas compté également tous

les péchés de notre âme. Jusque dans la grâce il faut que la loi triomphe ; et nul homme ne sera heureux aux dépens de l'ordre. Dieu pourra pardonner ; mais, soyez-en sûrs, il ne pardonnera qu'en sanctifiant ; la sanctification sera le sceau et le gage du pardon, elle sera le pardon accompli ; et, sous la religion de la grâce comme sous l'alliance des œuvres, il demeure constant que, sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur.

Dieu ne séparera point ce que Dieu lui-même a uni. Or il a uni, par leur dernier fond, par leur essence même, le péché et le malheur comme le bonheur et la vertu. Il a fait ces choses de telle manière qu'elles s'entre-répondent, comme l'œil et la lumière, comme la poitrine et l'air. Il a mis dans notre conscience le besoin de cette correspondance et la conviction qu'en définitive il faut que le malheur et le péché se rejoignent, que le bonheur et la sainteté se retrouvent.

Mille indices, mille faits viennent à l'appui de cette voix intérieure. La vie, le monde, la nature humaine ont été, dans leur ensemble, calculés pour la vertu, non pour le vice ; en sorte que toujours, à travers telle convenance apparente et momentanée, le vice est en contradiction avec la nature humaine, la vie et le monde, et a pour conséquence prochaine ou éloignée le malheur. Ce résultat ou ce signe ne se fait pas même attendre. Le péché lui-même est une douleur ; le mouvement intérieur qui le suscite est une passion, c'est-à-dire une souffrance. Le mal fait violence à notre nature et trouble notre harmonie intérieure. Le remords est déjà dans la pensée qui prépare le péché. Tout ce que le péché prend sur le devoir, il le prend sur notre bonheur. En un mot, l'union entre le malheur et le mal est si étroite, leur convenance si intime, que l'homme semble avoir pris en main les intérêts de la

justice divine, et, en buvant l'iniquité comme l'eau, boire dans la même coupe la peine de l'iniquité.

Avant que la calamité lui vienne du dehors, elle sort de lui, car elle est en lui. Il la produit comme il la subit. Il en est la source. Elle est une avec son péché; et il semble, d'un même effort, d'un même désir, se pousser vers le péché et vers la peine. Le péché et la malédiction s'aiment d'un amour étrange. « Il a aimé la malédiction, dit le pro-
« phète; il a haï la bénédiction; il est revêtu de malédic-
« tion comme d'un habit; elle entre dans son corps
« comme de l'eau, et comme de l'huile dans ses os.
« Elle lui est comme un vêtement dont il est couvert, et
« comme une ceinture dont il est toujours ceint. »
(Psaume CIX, 17-19.)

Toutefois, mes frères, Dieu est patient parce qu'il est éternel; la loi de l'ordre, qui exige une réparation complète ne l'exige pas immédiate; et enfin la liberté des actions humaines, la moralité par conséquent de l'être humain, ne permet pas que toujours la sentence prononcée contre les mauvaises œuvres s'exécute incontinent. Si chaque péché produisait instantanément la calamité qui lui est assignée, si chaque homme était malheureux à mesure et à proportion qu'il s'éloigne de l'ordre divin, le péché, victorieusement réprimé à sa naissance, écrasé dans son germe, n'éclorait jamais; mais parce que le péché serait impossible, la vertu le serait aussi : entre l'abîme de la misère et l'abîme de la félicité, séparés par le seul espace où se posent ses pieds, l'homme ne choisirait pas; la conscience aurait été donnée en vain, la loi tracée en vain, et il se trouverait, selon la pensée d'un grand esprit, que Dieu se serait mécompté, et qu'il aurait plus entrepris qu'exécuté.

Afin donc que la vertu soit exercée comme vertu, et le

vice haï comme vice, il permet (ô redoutable nécessité ! ô immense péril !) qu'un intervalle s'étende, qu'un nuage s'élève entre le péché et la peine ; il permet que l'homme ne goûte pas ici-bas tout le malheur attaché à la désobéissance, et même qu'il goûte, au sein de la désobéissance, quelque bonheur emprunté aux éléments de ce monde passager. Le mal et le malheur sont tenus à distance ; quelque chose les arrête sur la pente qui les pousse et les précipite l'un vers l'autre. Le monde avec ses attraits, la chair avec ses joies, l'imagination avec ses prestiges, enfin l'habitude même du mal, séparent le méchant de son salaire, et lui composent même un fantôme de félicité. On a dit que notre bonheur ici-bas n'est qu'un malheur plus ou moins consolé ; on devait dire que notre bonheur n'est qu'un remords plus ou moins amusé. Mais l'arrangement actuel du monde n'a rien d'éternel ni de nécessaire, tandis que la correspondance du péché et du malheur est nécessaire et éternelle. Il faut que ces deux moitiés d'un même tout se retrouvent et se rejoignent. Le méchant a été fait pour le jour de la calamité ; il faut que ce jour se lève. Aux foudroyantes clartés de cette aurore tardive, l'unique exception à la loi universelle disparaîtra, et l'on verra, dans le monde moral comme dans le monde physique, s'entre-répondre toutes choses. Comme une digue qui séparait deux fleuves, le monde des sens et de la vanité sera soudainement enlevé, et les deux fleuves du péché et du malheur se précipiteront l'un dans l'autre pour se confondre à jamais. Rien ne troublera l'intimité, rien n'interrompra le tête-à-tête du péché avec le malheur. Incorporés l'un à l'autre, ils ne feront qu'un. Le péché n'aura d'autre aliment que le malheur, de même que le malheur d'autre objet que le péché. Et ainsi s'accomplira sans réserve la parole du prophète : « La malédiction en-

« trera comme de l'eau dans le corps du méchant, et « comme de l'huile dans ses os. »

Lumière terrible, lumière bienheureuse du grand jour, vous éclairez les mêmes objets et vous révélez le même Dieu ! Cantiques du ciel, profonds échos de l'abîme, vous louez de concert la même loi et le même Dieu ! La vérité désormais est partout, l'ordre est partout, l'universelle conscience éclate en témoignages unanimes ! Arrêtons-nous sur le seuil mystérieux de l'éternité. N'allons pas plus loin. La vérité que nous avons prêchée nous ravit et nous accable. Ah ! qu'il nous soit permis, avant de nous séparer à la fois de ce sujet et de cet auditoire, de détourner vers ta miséricorde, Père saint, nos yeux éblouis et épouvantés ! Laisse une vaste espérance remplir et consoler notre cœur à la vue de la croix de ton Fils ! Laisse-nous repasser, après les menaces de ta loi, les promesses de ta charité. Laisse-nous, ô Dieu ! nous rappeler que tu nous invites tous à la grâce, à la sanctification et au salut, et que d'avance tu nous as montré ton Fils menant en pompe dans le ciel une multitude de captifs, c'est-à-dire de rachetés. Permets-nous de nous rappeler, ou plutôt, grand Dieu, ne nous permets pas d'oublier jamais que ton nom, quoique tu sois juste, n'est pas Justice, et, quoique tu sois terrible, n'est pas Terreur, mais que ton nom est Amour ; que rien ne peut te séparer de ta charité ; que rien ne saurait l'éteindre ; que la haine, qui est de l'enfer, est éloignée de toi comme l'enfer l'est du ciel ; qu'elle n'a aucune part dans aucune de tes perfections ; que ta sainteté est amour, que ta justice est amour, que ta grandeur est amour, comme toi-même tu es amour. Apprends-nous surtout à nous jeter avec abandon, et les yeux fermés, dans la pensée de ta parfaite justice et de ta souveraine miséricorde, afin que, devant tes mystères formidables,

nous mettions la main sur notre bouche, jusqu'au jour où cette bouche s'ouvrira pour célébrer avec toute la création cette justice et cette miséricorde alors pleinement dévoilées. A toi l'avenir, à toi les siècles appartiennent, et tous les cœurs sont dans ta main. Mais puissions-nous, ô Dieu ! nous à qui tu as fait connaître tous les trésors de ta sainteté et tous ceux de ton amour, puissions-nous, par nos discours, par nos exemples, les ouvrir à beaucoup d'âmes, multiplier les cohéritiers de la vérité et du salut, et marcher vers toi à la tête ou à la suite, n'importe, les derniers, s'il le faut, d'une multitude conquise à ta loi par ta charité, et glorifiant ton saint nom dans le saint nom de ton Fils !

L'ŒUVRE DE DIEU

PREMIER DISCOURS

Ils lui dirent : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu? Jésus leur répondit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Jean VI, 28, 29.

Témoin des miracles de Jésus-Christ, et en particulier de la multiplication des pains, le peuple s'attache aux traces de cet homme merveilleux ; et ce même Jésus, accoutumé à aller au-devant de ses frères, semble cette fois, par des raisons très sages sans doute, se dérober à leur empressement. Lorsqu'ils l'ont atteint de l'autre côté de la mer de Tibériade, où il s'est retiré pour se soustraire, semble-t-il, à leurs importunités, il les accueille avec ces paroles mortifiantes : « En vérité, en vérité, je vous dis « que vous me cherchez, non parce que vous avez vu des « miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et « parce que vous avez été rassasiés. » Mais ce n'est pas assez pour lui de les mortifier s'il ne les instruit ; et c'est pourquoi il ajoute : « Travaillez, non pour la nourriture « qui périt, mais pour celle qui demeure en vie éternelle, « et que le Fils de l'Homme vous donnera ; car le Père, « qui est Dieu, l'a marqué de son sceau. »

Il semble que le reproche par où Jésus-Christ avait dé-

buté eût pu ôter à la multitude l'envie de prolonger cet entretien; il semble que, découragés par la sévérité de ses premières paroles, et d'autant plus découragés que cette sévérité est juste, ils ne penseront qu'à se retirer loin de Jésus-Christ, de qui, pour le moment, ils n'ont sans doute à espérer aucune faveur temporelle. Si un homme, chez qui nous nous serions présentés avec toutes les marques du respect et de la confiance, nous recevait comme Jésus-Christ reçoit aujourd'hui les Juifs, nous serions trop humiliés ou peut-être trop irrités pour engager une conversation avec lui, et même pour rester en sa présence. Les Juifs restent et interrogent Jésus, soit que la gravité de ses paroles leur impose et les retienne en dépit d'eux, soit qu'ils espèrent, par une question sérieuse, lui donner d'eux et de leurs motifs une opinion plus favorable; et comme il vient de leur dire : *Travaillez,* ce qui signifie pour eux : *Faites des œuvres,* ils lui demandent : « Que ferons-nous donc pour faire les œuvres de « Dieu ? »

Que signifie cette question, mes frères ? De quoi s'informent les Juifs ? Ils parlent des œuvres de Dieu, et par là sans doute ils entendent les œuvres que Dieu aime, que Dieu commande, qui nous rendent agréables à Dieu et semblables à Dieu. Mais veulent-ils savoir comment on se met en état de les faire, ou veulent-ils savoir quelles sont ces œuvres ? Si leur question avait le premier sens, elle serait fort belle; elle révélerait chez eux une idée bien juste et un sentiment bien précieux; elle prouverait qu'avant tout ils sentent le besoin d'une force intérieure, d'un principe général qui leur fasse vouloir tout ce que Dieu veut. Cette question marquerait qu'ils se sentent, dans leur état actuel, incapables de faire ces œuvres avant d'avoir reçu un nouvel esprit, une nouvelle âme, une nou-

velle vie. Cette question ne serait donc qu'un humble aveu de leur misère et de leur impuissance. Mais cet aveu n'est pas compris dans la question qu'ils adressent à Jésus. Ne les connaissons-nous pas? Ne connaissons-nous pas leurs chefs et leurs guides? N'y a-t-il pas trop de distance entre un tel sentiment et le motif intéressé, le motif grossier qui les obstinait à la poursuite de Jésus-Christ? Si Jésus-Christ avait donné ce sens à leur question, sa réponse ne nous l'apprendrait-elle pas? Non, tout concourt à prouver, et la forme même de leur question n'y répugne pas, que leur pensée était celle-ci : Dis-nous quelles sont les œuvres de Dieu, afin que nous les fassions.

Or remarquez, mes chers auditeurs, qu'ils savaient assez bien quelles étaient les œuvres de Dieu, ou qu'ils l'auraient pu savoir s'ils l'avaient voulu. Moïse et les prophètes le leur avaient dit assez clairement, assez complétement. Il n'était pas un précepte de la morale chrétienne qui ne se trouvât dans les écrits de l'ancienne alliance, pour quiconque du moins les savait lire; et Jésus-Christ n'est pas venu nous enseigner de nouveaux devoirs, mais renforcer l'obligation qui nous lie aux anciens, et nous donner une nouvelle force pour les accomplir. Ces Juifs s'informaient donc de ce qu'ils savaient déjà, et ne s'informaient pas de ce qu'ils ignoraient encore. Ils disaient : Nous pouvons, mais nous ne savons pas. Ils auraient dû dire : Nous savons, mais nous ne pouvons pas, ou plutôt nous ne voulons pas; ou encore : Nous ne pouvons pas vouloir; car, dans tout ce qui concerne l'obéissance à la loi de Dieu, vouloir c'est pouvoir.

Dès qu'ils pensent ainsi, mes chers frères, il est tout simple qu'ils parlent de plusieurs œuvres, et qu'ils disent à Jésus-Christ : Apprends-nous quelles sont *les œuvres* de Dieu. C'était là l'esprit de leur temps et de leur pays. Pour

eux, comme pour les Pharisiens leurs modèles, la morale se composait d'un nombre plus ou moins grand de pratiques et d'observances; et la difficulté était de les connaître toutes pour n'en négliger aucune, ni dans aucun détail. Œuvre après œuvre, et toujours des œuvres, c'est-à-dire toujours de ces actes extérieurs que la main fait et que l'œil voit, tel était pour eux l'esprit de la morale, telle était la vertu pour les meilleurs d'entre eux. Il en était peu, dans leur nombre, qui se fissent de la morale une plus haute idée, peu qui missent au-dessus des œuvres le motif même ou le sentiment qui les avait inspirées, et pour qui l'obéissance du cœur fût la première et la plus importante des œuvres; peu encore qui sentissent leur état de déchéance et leur impuissance à faire les œuvres de Dieu avant d'avoir reçu de Dieu un nouveau cœur. Que dis-je? Peut-être même y en avait-il peu qui s'adressassent de bonne foi la question renfermée dans notre texte: Que faut-il que nous fassions pour faire les œuvres de Dieu?

Ne rabaissons pas ceux-ci, et ne les traitons pas plus sévèrement que n'a fait Jésus-Christ lui-même. C'est déjà quelque chose que de s'informer des œuvres de Dieu pour les faire; et il est dit de celui qui s'était efforcé dès sa jeunesse de les accomplir toutes, que *Jésus-Christ l'aima*. (Marc, X, 21.) C'est quelque chose, disons-nous, que de s'enquérir des œuvres de Dieu; c'est beaucoup en comparaison de l'indifférence de cette multitude qui ne se soucie pas de connaître parce qu'elle ne se soucie pas d'agir. La réponse de notre Seigneur, dans le texte, renferme, je l'avoue, la rectification d'une idée fausse : elle apprend aux Juifs qu'ils se sont trompés; mais cette réponse n'est pourtant pas un reproche : c'est une instruction, c'est une leçon. Tâchons d'en pénétrer le sens.

Mes frères, nous nous armons des paroles de notre Seigneur contre deux erreurs opposées. C'est un glaive dont successivement nous dirigeons le tranchant contre les Juifs et contre les chrétiens, ou plutôt contre un certain nombre de Juifs et contre un certain nombre de chrétiens; contre ceux qui, dans chacune de ces deux Églises, dénaturent en l'exagérant le principe sur lequel leur Église repose. Ce sont deux Églises, en effet, mais ce ne sont pas deux religions. Le mosaïsme et le christianisme ne sont, ne peuvent être que deux âges d'une même vérité, les deux pôles d'un même axe, la proue et la poupe d'un même navire. Chacune de ces Églises a son mot d'ordre et de ralliement : celui de l'Église judaïque est la *loi*, celui de l'Église chrétienne est la *foi;* mais l'erreur à laquelle chacune est exposée, c'est de méconnaître et d'exclure le principe auquel elle ne doit pas son nom, mais sans lequel néanmoins elle ne peut avoir ni force ni vie. L'erreur des Juifs est de tout réduire aux œuvres et de ne pas remonter jusqu'à la foi; l'erreur des chrétiens c'est de ne pas voir que la vraie foi est une œuvre, et que, si elle n'est pas une œuvre, elle n'est rien. Or ces deux erreurs ne caractérisent pas tant deux époques, dont l'une dure encore et dont l'autre n'est plus, que deux classes de personnes ou deux tendances qui se reproduisent dans tous les temps et dans tous les lieux. En nous adressant à l'une et à l'autre, nous sommes bien sûrs de ne pas voir une partie de nos paroles s'aller perdre dans l'abîme du passé, et l'autre seulement trouver une application dans le présent. Les deux erreurs que nous signalons sont actuelles, sont vivantes, et sans doute elles ont l'une et l'autre des représentants dans cet auditoire.

Il nous semble que notre Seigneur a plus d'une raison de répondre aux Juifs comme il le fait, et qu'on peut

prendre sa réponse dans plus d'un sens; et d'abord dans celui-ci, mes frères : « Vous vous informez curieusement des œuvres de Dieu pour les faire; vous courez après la justice et l'obéissance; vous semblez dire à Dieu : Parle, Seigneur, tes serviteurs écoutent. Eh bien, le Seigneur est là dans la personne de son envoyé; le voilà devant vous, celui dont Moïse vous a dit dans les jours antiques : « L'É-« ternel vous suscitera un prophète semblable à moi, écou-« tez-le; » et vous ne l'écoutez pas; vous ne l'écoutez pas comme prophète, comme seul *semblable* à votre grand et premier prophète, comme le Messie de Dieu, comme votre Roi et votre Sauveur, comme la réalité des figures, comme l'accomplissement des prophéties et comme la fin de la loi. En vain vous pressez-vous autour de lui et le suivez-vous au désert; vous suivez celui qui vous a rassasiés, peut-être celui qui a fait de grandes œuvres, mais non celui qui est le chemin, la vérité et la vie. Vous le reconnaissez peut-être comme un envoyé de Dieu, mais non pas, dans un sens excellent et incommunicable, comme *celui que Dieu a envoyé* pour accomplir tout son conseil sur vous et sur l'humanité. Celui dont Moïse a parlé, celui dont Abraham s'est réjoui, celui dont Ésaïe a prédit les humiliations, celui dont Daniel a marqué le jour, il est venu, il est devant vos yeux, il répand devant vous ses paroles pleines de grâce et de vérité, et vous ne le voyez pas. Vous, si habiles à reconnaître les signes des temps, vous, si épris de tout ce qui s'appelle gloire, vous ne discernez point ce temps-ci et vous n'apercevez point cette gloire. Ce n'est pas même assez que vous ne reconnaissiez point celui que Dieu vous envoie, vous n'attendez pas même celui qui vous est annoncé. Si quelqu'un vient en son propre nom, avec des promesses de gloire et de prospérité mondaines, vous le recevrez fort bien; mais vous ne recevez pas celui qui

vient au nom de Dieu, avec l'autorité de Dieu, et dans l'esprit de Dieu. Votre cœur endurci méconnaît l'envoyé de Dieu, et vous vous souciez des œuvres de Dieu! Quelle hypocrisie ou quel aveuglement! Les œuvres de Dieu! Mais faites d'abord celle-ci; mais rendez gloire à Dieu en recevant celui qu'il envoie; mais, lorsque vous vous enquérez des moyens de l'honorer par vos œuvres, ne commencez pas par le déshonorer par votre incrédulité. Comment feriez-vous les œuvres de Dieu, quand vous fermez l'accès de vos cœurs à celui qui vous parle de sa part? Ouvrez d'abord les yeux, croyez à l'envoyé de Dieu, croyez à Dieu lui-même : c'est l'œuvre que je vous propose de sa part, c'est l'œuvre qu'il faut faire d'abord; vous ne ferez point les autres plus tôt. »

Nous osons encore, mes bien-aimés frères, attribuer un autre sens aux paroles de notre Seigneur. — « Dieu a promis d'envoyer, dans la suite des siècles, un autre prophète, le seul semblable à votre premier prophète, et qui ne saurait lui être semblable qu'à condition de lui être supérieur, s'il doit, comme lui et sur la même base, fonder une Église et un peuple. Dieu l'a promis, et vous le croyez. Mais si vous le croyez, vous convenez par là même que ce nouveau prophète vous enseignera à faire les œuvres de Dieu; car, s'il ne vous l'enseignait pas, que vous enseignerait-il? Mais comment vous l'enseignerait-il s'il n'est point le prophète? Comment apprendriez-vous quelque chose de celui qui se dit le prophète et qui ne l'est pas? Dites, en démentant tous vos prophètes, que ce prophète ne doit point venir; dites qu'il doit venir, mais que l'homme qui est devant vous, ce Jésus, puissant en œuvres et en paroles, n'est point celui qui devait venir; fermez vos yeux à la lumière, vous le pouvez; mais, après tout, sachez que ces œuvres, dont vous vous montrez soucieux, vous ne

les ferez jamais que dans la foi à celui que Dieu a promis; sachez que, hors de lui, vous ne pouvez rien faire; sachez qu'il faut être uni à lui, participer à son esprit, croire aux vérités qu'il annonce, croire à la vérité même dont il est le représentant, pour faire les œuvres de Dieu. Ceux-là les ont faites avant vous qui, sans voir de leurs yeux le Messie, l'ont vu par les yeux de la foi, l'ont embrassé par l'espérance, et l'ont possédé par l'amour. De quelque manière qu'il communique aux hommes cette admirable puissance, c'est lui, et nul autre, qui la communique. Croyez donc qu'il est celui qui devait venir, et interrogez-le; ou croyez qu'il n'est point celui qui vous fut promis, et ne l'interrogez pas. Niez donc d'avance cette venue et tout ce qui doit l'accompagner : niez le Messie après qu'il est venu; mais n'espérez jamais de faire les œuvres de Dieu avant que vous ayez dit du cœur et de la bouche : « Béni soit celui « qui vient au nom du Seigneur! »

Nous nous approchons, mes frères, pas à pas, du sens le plus profond, du vrai sens de la réponse de Jésus-Christ. Il est juste de croire, sans le comprendre, que la puissance de faire les œuvres de Dieu dépend de la foi en celui qu'il a envoyé; mais il nous est donné de le comprendre comme il fut donné de l'éprouver à ceux qui, vivant avant Jésus-Christ, lui furent unis par la foi. Reprenons la question de la multitude.

Cette multitude paraît animée d'un désir louable; elle veut faire les œuvres de Dieu. Expression d'une grande force dans sa brièveté : *les œuvres de Dieu,* c'est-à-dire les œuvres que Dieu commande, qui sont dans nos esprits, qui l'honorent, que par conséquent il accepte et dont il tient compte. C'est sans doute la pensée des Juifs; mais elle ne va pas au fond, car elle ne va pas jusqu'au principe même de la vraie obéissance et à la condition des vé-

ritables œuvres de Dieu. Une œuvre de Dieu est avant tout une œuvre qui se rapporte à Dieu ; tous les autres caractères sont compris dans celui-là, tous en dépendent. Or on ne saurait, sans se payer de mots, parler d'un rapport à Dieu qui ne serait pas l'amour. En effet, si vous n'aimez pas Dieu, vous n'avez de relation avec lui que celle de la crainte; mais la crainte n'est pas un rapport, elle en est le contraire; elle n'unit point, elle sépare. Et si le but de Dieu, en donnant aux hommes une religion, est de les unir à lui; si le nom même de *religion* exprime ce but, il faut avant tout que ce rapport de l'amour s'établisse entre les hommes et lui ; et toutes les œuvres que les hommes pourraient faire en dehors de ce rapport ne sont pas des œuvres de Dieu. Il est impossible qu'elles soient faites dans son esprit, puisqu'il n'y a que l'amour qui puisse faire de son esprit notre esprit; il est impossible qu'elles l'honorent, puisque, si ce n'est pas l'amour qui les a dictées, c'est la crainte, et que la crainte ne l'honore pas; il est impossible qu'il en tienne compte, car ce qu'il veut, la seule chose qu'il puisse vouloir, c'est notre cœur, et notre cœur n'y est pas; enfin, chose singulière et vraie néanmoins, il est impossible que ce soient les œuvres qu'il a commandées, car ce qu'il a commandé, ce n'est pas d'accomplir une œuvre plutôt qu'une autre, mais d'accomplir toute œuvre avec connaissance de cause et par un motif pur; c'est le motif, en quelque sorte, qui est l'objet du commandement : le premier et le grand commandement, le sommaire de la loi pour les Juifs comme pour les chrétiens, c'est l'amour. N'ajouterons-nous pas, mes frères, qu'une œuvre de Dieu ou une œuvre digne de Dieu doit être nécessairement une œuvre de liberté, et que, puisqu'il y a une loi que nous ne nous sommes pas faite, et qui nous lie le voulant ou ne le voulant pas, une œuvre

commandée ne peut être en même temps une œuvre de liberté que par l'intervention de l'amour, qui est, pour parler exactement, la liberté dans l'obéissance ? Concluons que les Juifs, dont la question est accueillie par notre Sauveur, lui en eussent adressé une plus digne de son approbation, si, au lieu de lui dire : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu, ils lui avaient dit : Maître, que ferons-nous pour aimer Dieu ?

Rappelez-vous ce scribe qui dit un jour à Jésus-Christ : « Maître, tu as bien dit, et selon la vérité, qu'il n'y a qu'un « seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que lui, et que « l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de « toute son âme et de toute sa force, et son prochain « comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et « tous les sacrifices. » (Marc, XII, 32, 33.) Que lisez-vous à la suite de ces paroles? « Jésus, voyant qu'il avait répondu « en homme intelligent, lui dit : Tu n'es pas éloigné du « royaume de Dieu. » (v. 34.) Mesurez la force qu'ont, dans la bouche de Jésus-Christ, des mots comme ceux-ci : *être intelligent* (c'est plus que toute la sagesse des philosophes), et ceux-ci : *n'être pas éloigné du royaume de Dieu* (c'est plus que toute la gloire et la magnificence des rois). Toutefois l'avantage excellent de cet homme se renferme entre deux limites : si, d'une part, il se sépare de la folie mondaine, de l'autre, il n'a point encore « saisi le royaume « qui ne peut être ébranlé ; » Jésus-Christ lui dit seulement qu'*il n'en est pas éloigné*. Mais c'est toujours un grand et glorieux témoignage ; et Jésus-Christ l'eût avili en l'accordant aux Juifs de notre texte. Pourquoi ? C'est qu'ils n'étaient pas intelligents comme ce scribe ; c'est qu'ils ne paraissaient pas avoir compris comme lui que l'amour est l'accomplissement de la loi et le vrai secret pour faire les œuvres de Dieu.

Mais vous pourriez me demander, mes frères, pourquoi Jésus-Christ, en cette dernière occasion, ne dit pas tout de suite aux Juifs : L'œuvre de Dieu, c'est de l'aimer, au lieu de leur dire : L'œuvre de Dieu, c'est de croire à celui qu'il a envoyé. Mes frères, il eût pu dire l'un et l'autre ; mais après avoir, en d'autres rencontres, déclaré que le moyen de faire les œuvres de Dieu, c'est de l'aimer, il va plus loin cette fois, il va jusqu'au bout de sa pensée et de la vérité, et il fait connaître à ses auditeurs le moyen du moyen même, je veux dire le moyen d'aimer Dieu. Or, ce moyen, c'est de croire à celui que Dieu a envoyé. Dire aux Juifs qu'il fallait aimer Dieu, ce n'était pas, à proprement parler, leur apprendre rien de nouveau : c'était les renvoyer aux déclarations les plus expresses et les plus solennelles de l'ancienne loi. Et vous remarquerez que Jésus-Christ n'a pas de lui-même cité cette suprême ordonnance, mais qu'il l'a tirée de la bouche de ses auditeurs, et qu'il semble n'avoir voulu, sur ce point, que recueillir leur aveu. Heureux sans doute ceux qui d'eux-mêmes, et par une inspiration secrète de l'Esprit-Saint, déposaient à ses pieds cet aveu si doux et si redoutable ! Jésus-Christ louait leur *intelligence*, et leur annonçait qu'ils *n'étaient pas éloignés du royaume de Dieu.* Mais ici, omettant en apparence une vérité qui va se retrouver tout entière dans la réponse qu'il médite ; ici, au lieu de les renvoyer à l'amour, les renvoyant à la source de l'amour, il leur répond par cette sentence frappante : « L'œuvre de « Dieu est de croire à celui qu'il a envoyé. » Transportés à cette hauteur, ils y trouveront infailliblement la réponse à leur question, la fin de leur anxiété, le commencement de la vie.

Et quel est celui que Dieu a envoyé ? Et qu'est-ce que croire en lui ? Et quel rapport y a-t-il entre cette croyance

et l'amour de Dieu ? Quel rapport ? Il échappe probablement, dans ce premier instant, à la plupart des auditeurs de Jésus-Christ; mais il ne leur échappera pas toujours, et, à coup sûr, mes frères, il n'a pu nous échapper. Celui que Dieu a envoyé, c'est son Bien-Aimé, c'est son Fils, c'est un autre lui-même; c'est lui-même dans une personne semblable à nous : c'est un homme parfaitement homme, c'est un Dieu parfaitement Dieu. Croire en lui, ce n'est pas seulement croire ce que nous venons de dire, mais c'est croire qu'il nous a été envoyé, qu'il nous a été donné; c'est croire que l'objet suprême de la dilection du Père, celui dont le nom seul de Fils caractérise dignement la nature, la perfection et la gloire, embrassant dans un amour immense le genre humain tout entier, a revêtu notre chair mortelle pour pouvoir être le réparateur de nos misères, notre représentant, notre caution et notre intercesseur. Otez, par une supposition douloureuse, ôtez Jésus-Christ du monde, avec sa puissance de miséricorde et son titre de Sauveur, et par conséquent replacez l'humanité où Jésus-Christ l'a trouvée, en face d'un Dieu inconnu, du Dieu du Sinaï, enveloppé de ténèbres que perce seul, de loin en loin, le feu sinistre des éclairs; ou en face de ce dieu des philosophes, puissance sans personnalité, essence indifférente, gouffre des existences, effroi de l'imagination ou du cœur; ou bien enfin en face de deux portes fermées, dont l'une est la porte de l'enfer, et l'autre celle du néant : oui, replacez l'humanité où Jésus-Christ l'a trouvée, et dites à cette humanité : Aimez Dieu, au cas qu'il y ait un Dieu; aimez Dieu, au cas qu'il soit juste; aimez Dieu, au cas qu'il vous aime. Du fond de ces cœurs palpitants vous entendrez s'élancer mille cris divers, mais incessamment réprimés. Oui, Dieu nous aime; mais s'il ne m'aimait pas! Oui, Dieu est juste; mais s'il est juste, il est

redoutable, et comment l'aimer? et s'il est injuste, il n'est pas respectable, et comment l'aimer? Dieu existe, cela est plus clair que la lumière du soleil; Dieu est bon, puisqu'il est Dieu; mais s'il est Dieu, il est saint : que puis-je en conclure? que puis-je en espérer pour moi? que veut-il? qu'a-t-il résolu? puis-je l'aimer seulement parce qu'il est aimable? puis-je l'aimer s'il ne m'aime pas? puis-je aimer celui qui me hait peut-être? puis-je aimer dans cette incertitude? et ne faut-il pas, « pour que je coure dans la « voie des commandements de Dieu, que lui-même d'a- « bord ait mis au large mon cœur? » (Ps. CXIX, 32.)

Je fais parler ici, mes frères, les hommes sérieux, non les hommes légers. Ceux-ci, peut-être, s'imaginent aimer Dieu, par la raison, toute simple à leur avis, que Dieu est aimable puisqu'il est Dieu. Mais le genre humain, mes frères, n'est pas léger, il est sérieux, et il l'a prouvé. Ses religions, à l'opposé du principe que nous avons reconnu, ne *relient* pas l'homme à Dieu; elles ne respirent pas l'amour, elles ne l'inspirent pas, elles ne le propagent pas: elles propagent plutôt la terreur du nom de Dieu, et témoignent assez quels sont, dans notre état actuel d'incertitude et de perplexité, notre instinct naturel et notre inévitable pente. Il y a de quoi obliger ces hommes présomptueux à douter, pour le moins, s'il est naturel d'aimer Dieu. Mais qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils interrogent leur propre pensée. Aimer Dieu, disent-ils; mais savent-ils bien ce que c'est que d'aimer Dieu; se disent-ils que Dieu veut être aimé en Dieu? Il y a des terreurs, il y a des abîmes dans ce seul mot; il y a un monde entre leur pensée et la vérité. Il était plus sérieux, il connaissait mieux la condition actuelle de l'humanité, ce philosophe païen qui s'écriait, avec indifférence ou avec douleur, je ne sais : « Il est impossible d'aimer Dieu! »

Mais le monde, va-t-on dire, est-il si aimable qu'il doive, plutôt que Dieu, posséder notre cœur? Le monde est-il plus aimable que Dieu ? Comme si c'était là la question ! L'esprit a bientôt prononcé ; mais la volonté ne suivra pas de sitôt. L'esprit est prompt, très prompt ; il saisit du premier regard les vérités éternelles; mais la chair est lente et reste en arrière. Tels que nous sommes, mes frères, il ne faut pas qu'on nous dise : Détachez-vous du monde pour pouvoir aimer Dieu; mais attachez-vous à Dieu pour pouvoir vous détacher du monde. L'attrait du monde est toujours sensible, nous l'éprouvons sans y employer notre volonté; c'est pour ne le pas éprouver qu'il faudrait faire usage de notre volonté; mais l'attrait de Dieu, dans notre situation actuelle, ne se fait sentir qu'à notre intelligence, et ne pénètre pas plus avant. Il faut, avant tout, aimer Dieu, et cela ne dépend pas de nous, parce qu'il ne dépend pas de nous d'aimer un objet où nous ne trouvons pas notre bonheur. Que Dieu se montre d'abord à nous comme le souverain bonheur, et non pas seulement comme la souveraine perfection et la souveraine loi. Alors encore un grand nombre peut-être ne l'aimeront pas; mais au moins est-il certain qu'avant de le connaître sous ce caractère, aucun ne l'aimera ; et si quelqu'un parmi les hommes est capable d'aimer, il aimera dès lors ou jamais. Celui-là certes aimera, qui, poursuivi par le souvenir de ses fautes, accablé sous le fardeau de la loi, dévoré du regret de la patrie perdue, affamé et altéré de justice, c'est-à-dire de Dieu même, aura vu apparaître, avec tous les caractères de la certitude, un Dieu miséricordieux et apaisé, un père et non plus un juge ; que dis-je, un père? un frère compatissant, dévoué et plein de sollicitude.

Ou le cœur humain est, par sa nature, incapable de

ressentir l'amour; ou cet homme le ressentira, qui, enveloppé d'ignominie comme d'un vêtement, aura vu le Dieu de gloire descendre jusqu'à lui et le chercher au fond de son opprobre; qui, des ténèbres et du deuil où sa conscience le retenait plongé, se sera vu transporté dans une région de lumière et de bonheur; qui aura vu se vérifier à son égard cette prodigieuse parole d'un prophète : « Dans toutes leurs détresses, l'Esprit de l'É-« ternel a été en détresse avec eux; » celui qui aura vu (ô mystère! ô miracle!) son Dieu marchant à ses côtés dans l'âpre sentier de la vie; que dis-je? se chargeant volontairement du fardeau qui l'écrase, un Dieu humilié, un Dieu pleurant, un Dieu angoissé, un Dieu mourant. Ce long combat, et si j'ose le dire, cette agonie d'un Dieu à travers les générations, ce douloureux enfantement de l'humanité à la vie du ciel, s'était révélé à lui dans toute l'ancienne alliance; on lui avait montré les pas mêmes de Dieu empreints dans la poussière des siècles et mêlés à nos propres vestiges; mais à la trace que ce Dieu-homme a laissée sur le rocher du Calvaire, le rocher de son cœur s'est brisé, le voile de son intelligence s'est déchiré : et ce qu'il n'eût pu penser sans témérité, il l'a conçu dès lors comme nécessaire : c'est que si Dieu aimait l'humanité, il l'aimerait en Dieu, c'est-à-dire jusqu'à ce point et de cette manière. Que fera-t-il, mes frères? Ou personne n'aimera jamais Dieu, ou cet homme l'aimera; ou cet homme n'aimera jamais Dieu, ou il l'aimera dès à présent. Au delà de ce moyen, qui pourrait en concevoir un autre? Qu'est-ce que Dieu, oui, Dieu lui-même, pourrait faire de plus? Que peut-il donner, après s'être donné lui-même? Il ne s'agit que de croire, et l'on aimera, et parce qu'on aimera, les œuvres qu'on fera désormais seront des œuvres de Dieu.

Que voulons-nous dire par là? Deux choses, mes frères : l'une, que toutes les œuvres qu'on aurait faites sans cet amour seront sanctifiées par cet amour; et l'autre, qu'on fera des œuvres qu'on n'eût jamais faites sans cet amour. Car il faut bien le reconnaître : quoique le sang de Jésus-Christ n'ait créé aucun devoir absolument nouveau; quoique tout ce qui est obligatoire depuis qu'il a paru fût obligatoire avant sa venue, attendu que Dieu était Dieu de tout temps, il est certain néanmoins que le sentiment et la vue distincte de nos obligations n'étaient pas les mêmes chez l'homme déchu avant que Dieu, si l'on ose ainsi parler, à sa qualité de Dieu eût ajouté la qualité d'homme. Le commandement, selon l'expression de Jésus-Christ, est donc ancien et nouveau : ancien en soi, nouveau en nous. La morale des chrétiens n'est pas celle des hommes du monde; elle l'est si peu, que ceux qui la reconnaissent franchement et qui l'observent fidèlement forment au sein de l'humanité générale une race à part, et pour ainsi dire une humanité nouvelle; elle l'est si peu, que ceux qui la professent sont inconcevables à ceux qui ne la professent pas, et que la vie la plus commune, si d'ailleurs elle est chrétienne, ne manque pas de révéler par certains traits un principe extraordinaire et mystérieux dont nul ne sait le nom que celui qui le possède. (Apocal., XIX, 12.) Si haut qu'on veuille élever la capacité de l'homme naturel, il est des vertus qui ne sont à l'usage que des chrétiens, et des sacrifices dont les chrétiens seuls sont capables. Pourquoi? parce que dans leur foi même, dans cette *œuvre de Dieu* dont parle notre texte, est compris un sacrifice plus profond, plus total que tous les autres, un sacrifice où tous les autres sont d'avance consommés? Pourquoi encore? parce que l'amour qui naît de la foi est le plus profond, le plus

juste, le plus inépuisable, le plus immortel de tous les amours, et que, par cela même que tout amour trouve ses limites dans la nature de son objet, l'amour qui a Dieu pour objet chercherait en vain des limites dans son objet qui n'en a point. On ne se dévoue jamais sans réserve à un objet fini; car quel objet fini pourrait nous payer nous-mêmes à nous-mêmes? Ne faut-il pas qu'il nous laisse tout au moins la gloire, qui est l'applaudissement du dehors, ou cet applaudissement intérieur qui est encore la gloire? Mais entre Dieu et la créature qui l'aime il n'y a point de réserve; car Dieu est tout le bien, toute la gloire, ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas, nous ne saurions l'aimer; s'il l'est, nous pouvons nous sacrifier, il n'y a rien à perdre avec lui. Qui peut dès lors nous empêcher de lui donner tout et de nous donner nous-mêmes? J'ai dit nous-mêmes, mes chers auditeurs, car nous sommes plus véritablement en lui qu'en nous-mêmes; « ce n'est « plus nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous, » et « notre vie, » selon la parole de saint Paul, « est cachée « avec Christ en Dieu. »

L'ŒUVRE DE DIEU

SECOND DISCOURS

Ils lui dirent : Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu! Jésus leur répondit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Jean VI, 28, 29.

Mes frères, c'est assez parlé aux Juifs, assez à cette classe nombreuse d'hommes qui s'obstinent à chercher dans les œuvres le fondement de leur espérance. Tournons-nous maintenant vers les chrétiens; et, après avoir montré que la condition du salut et de la vie se trouve uniquement dans la foi, tâchons de prouver que cette foi est une œuvre. Ce mot soulève tout de suite une difficulté.

Et depuis quand, va-t-on nous dire, *croire* est-il un travail, croire est-il une *œuvre?* N'entend-on pas tous les jours opposer l'un à l'autre ces termes : *croire* et *agir?* N'entend-on pas parler tous les jours d'hommes qui croient et qui n'agissent point? Et quand saint Paul nous dit que l'homme est sauvé par la foi et non par les œuvres, et quand saint Jacques nous déclare que la foi sans les œuvres est morte, ces deux apôtres ne font-ils pas des œuvres et de la foi deux choses bien distinctes? Qui est-ce d'ail-

leurs qui, interrogé sur la nature de la croyance, l'appellera une action, et non pas plutôt une disposition, un état de l'esprit? Je dis un état involontaire, puisque, s'il dépend de nous d'examiner ou de ne pas examiner avant de croire, d'agir ou de ne pas agir après avoir cru, il ne dépend absolument pas de nous de croire ou de ne pas croire. On m'offre de me prouver qu'une certaine substance est le remède d'une certaine maladie dont je suis atteint : je puis refuser mon attention aux preuves de cette vérité, et ce refus est un acte de volonté; je puis consentir à les écouter, et ce consentement est encore un acte de volonté, une véritable œuvre; je puis enfin, après m'être laissé convaincre, user ou n'user pas du remède dont l'efficacité m'est démontrée, et là encore je veux et j'agis; mais de croire ou de ne pas croire aux preuves qui me sont administrées, c'est une chose où ma volonté n'est pour rien; c'est un fait et non une action; et si l'on dit quelquefois : Il n'a pas voulu croire, que veut-on dire, sinon : Il n'a pas pu croire; ou bien : Il n'a pas voulu prêter l'oreille à sa raison et à sa conscience qui l'eussent obligé à croire? Comment donc Jésus-Christ a-t-il pu dire : « L'œuvre de « Dieu est de croire, » ce qui revient exactement à dire : Croire est une œuvre, croire est une détermination de la volonté?

Voilà, mes frères, la difficulté dont nous vous engageons à vous bien rendre compte. Nous pourrions nous borner à une seule réponse, et elle serait péremptoire : si la foi n'était pas une œuvre, comment aurait-elle pu être commandée? et si la foi est commandée, comment ne serait-elle pas une œuvre? Commande-t-on ce qui, en aucune manière, ne dépend de la volonté? Mais cette réponse est bonne pour réduire au silence ceux qui l'auraient provoquée, voilà tout; au fond, elle n'édifie pas, et nous

voudrions édifier. Pour cela, nous entrons plus avant dans la matière, et nous disons sans crainte, en prenant pour point de départ les expressions mêmes de Jésus-Christ : Non, la foi qui n'est pas une œuvre ne saurait nous être imputée; non, la foi qui n'est pas une œuvre ne saurait absolument nous sauver.

Nous en appelons là-dessus à la conscience de tous. Nous faisons comme l'auteur de l'Épître aux Hébreux, lorsqu'il s'écrie (Héb., X, 4) : « Il est impossible que le « sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. » L'entendez-vous raisonner, invoquer quelque témoignage extérieur? Non, il affirme tout simplement : Il est impossible, dit-il. C'est une vérité évidente, écrite dans le fond de toute conscience, et que nul n'oserait contester. Et nous, à son exemple, nous disons : Il est impossible que ce qui n'est pas une justice soit imputé à justice. Il est impossible qu'un fait involontaire devienne la condition du salut. Il est impossible que le pur et simple acquiescement à des preuves ait le moindre rapport avec la jouissance de la félicité céleste et la possession de Dieu même. Il est impossible que Dieu ait jamais dit : « Vous croirez, d'une ma« nière quelconque, dans un esprit quelconque, que « Jésus-Christ est celui que j'ai envoyé, et cette croyance « vous obtiendra la vie éternelle. »

Nous disons que cela est impossible, parce qu'il est écrit, d'une part, que nous sommes justifiés par la foi, et, de l'autre, que sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. Or, pour que ces deux déclarations ne se contredisent pas, il faut nécessairement que la sanctification soit comprise dans la foi, de la même manière qu'une plante l'est dans son germe; en d'autres termes, il faut que la foi soit sanctifiante; mais comment le serait-elle si nous ne la recevions que par l'esprit et non par le cœur, et s'il

était égal de croire d'une manière ou d'une autre, pourvu que l'on crût ? La foi, dès lors, ne justifierait pas en sanctifiant, mais sans sanctifier; elle justifierait, quel que fût son objet : la croyance à la rondeur de la terre serait aussi salutaire que la croyance en Jésus-Christ crucifié. La première, il est vrai, n'a aucun rapport avec le cœur, ne touche point la conscience, ne met en mouvement aucune de nos forces morales, laisse endormi tout l'homme intérieur; mais cela ne fait rien; car, dans ce système, c'est le fait abstrait de la foi, non son objet, qui nous sauve; et la première vérité venue est bonne pour cet effet. Mais, si la foi ne justifie qu'en sanctifiant, elle ne justifie qu'en vertu de son objet, et cet objet ne peut nous sanctifier qu'en tant que nous y appliquons, non notre esprit seulement, mais notre cœur, notre conscience, notre volonté, en un mot tout ce qu'il y a de libre en nous; et dès lors, assurément, la foi est une œuvre.

On dira probablement que l'objet de la foi chrétienne est tel qu'il est impossible de croire sans éprouver en quelque degré la vertu inhérente à cet objet. Nous répondrons : Hélas! non, cela n'est pas impossible. Nous ne méconnaissons pas cette vertu, et nous voulons bien croire que bon nombre de ceux à qui, sans effort et sans examen, il a été donné de croire, sont nés dès ce moment à une nouvelle vie. Et qu'est-ce que cela veut dire, sinon que, dès ce moment, la foi est devenue une œuvre en eux, c'est-à-dire ce que nous prétendons qu'elle doit être pour produire le fruit du salut? Mais combien n'en est-il pas dans l'âme desquels elle n'a pas subi cette élaboration nécessaire! Combien encore n'en est-il pas à qui Jésus-Christ a été montré et démontré, et qui n'ont pas cru, parce que, dans un certain sens, ils n'ont pas voulu croire, ou, pour mieux dire, examiner les arguments et les faits

qui les eussent obligés à croire? Œuvre avant la foi, ou œuvre dans la foi même, œuvre, action, volonté sur un point quelconque, nous ne pouvons soustraire la foi à cette condition, nous ne pouvons nous dérober à cette nécessité.

La foi d'Abraham lui fut, dit-on, imputée à justice. Mais qu'est-ce, précisément, qui lui fut imputé à justice? Est-ce d'avoir cru que Dieu, qui lui était apparu avec des caractères irrésistibles de sa divinité, était véritablement Dieu? Il n'y avait là aucune liberté, par conséquent aucune justice. Vous imputerez donc à justice aux Hébreux d'avoir cru que cette manne qui leur tombait du ciel dans le désert, que cette nuée lumineuse et sombre qui marchait devant eux, que cette mer élevant à leur droite et à leur gauche ses ondes comme des murailles, attestaient la présence et le secours de Dieu? Ce serait confondre, dans les deux cas, la vue avec la foi. Non, la foi commence, pour Abraham, du moment que, sur un signe visible, il croit à l'invisible; du moment qu'il va, sur la parole de Dieu, à la rencontre de l'inconnu, de l'incertain; que dis-je? de l'impossible; car quoi de plus impossible que d'immoler son fils? On ne croit pas sans avoir vu d'abord : mais croire ensuite sans voir, parce qu'une fois on a vu; opposer la parole de Dieu aux plus terribles, aux plus accablantes apparences; marcher d'un pas assuré dans la nuit; poser un pied ferme dans le vide, est-ce là, mes frères, un état ou une œuvre? Est-ce agir ou seulement croire? Croire de la sorte, n'est-ce pas obéir? Oui, la foi est l'obéissance intérieure de la conscience et de la volonté. La foi, dans Abraham, était donc une œuvre, et c'est comme telle qu'elle put lui être imputée à justice.

Céder à des preuves et à des autorités auxquelles, le voulût-on, il serait impossible de résister, ce n'est pas tant

croire que voir; c'est être forcé de reconnaître, comme Abraham, la voix de Dieu dans la vision, ou, comme les Hébreux, la présence de Dieu dans la nuée. Ce qui, dans ce cas, peut être imputé à notre volonté, c'est seulement d'avoir regardé, si en effet nous avons regardé, mais ce n'est pas d'avoir vu. La foi ne commence qu'où la volonté commence, où l'âme est de quelque usage, où il y a, pour tout dire, une action. La foi est donc une œuvre, ou elle n'est rien. Or chacun comprend que la foi, si telle est la foi, puisse être imputée; mais personne ne comprend qu'un simple état, de quelque nom qu'on l'appelle, puisse jamais être appelé une justice ou une injustice; car la justice, c'est la volonté dans l'ordre; l'injustice, c'est la volonté dans le désordre : donc, toujours la volonté, intérieure du moins.

Et qu'on ne dise pas : Il ne s'agit pas de comprendre. Cette maxime peut trouver son application ailleurs; elle n'a rien à faire ici. Nous disons, nous, qu'il s'agit de comprendre, et que c'est là une de ces choses qu'on ne peut croire si on ne les comprend. J'avoue que si la religion n'était composée que de choses compréhensibles, ce ne serait pas la vraie religion; mais ce ne serait pas une religion, si elle n'était composée que de choses incompréhensibles : car la religion est une vertu, ou n'est rien; la religion est un devoir, ou n'est rien; or, où est la vertu sans la conscience? où est le devoir sans la pensée? Que tout le reste, dans la religion, soit incompréhensible, je le veux bien; mais cela, du moins, ne peut pas l'être. Le bien n'est pas bien, si je ne puis le reconnaître comme bien; ni le mal n'est mal, si je ne puis le reconnaître comme mal. Otez cela, le nom même de religion disparaît : il ne reste plus que celui de fatalité. La religion doit me lier à Dieu, cela est vrai, mais par ma conscience, de

l'aveu de ma conscience. Tout ce qui me lie à Dieu d'une autre façon n'est pas la religion; autrement l'animal livré à son instinct, l'arbre qui plie sous le vent, l'astre qui roule dans les cieux auraient de la religion aussi bien que moi, seraient des êtres religieux. S'il y a, dans la religion, quelque chose que je doive comprendre, c'est sans doute le devoir qui est à la tête de tous mes devoirs, celui qui les engendre tous.

Bien loin de m'inquiéter de ce que, dans mon texte, la foi est présentée comme une œuvre, je m'en réjouirai; je poserai en principe que, pour que la foi en Celui que Dieu nous a envoyé nous soit imputée à justice, il faut qu'elle soit une œuvre, ou qu'elle puisse le devenir, et par conséquent je chercherai tout ce qu'elle renferme de volonté ou tout ce qu'elle développe de volonté.

Et pour commencer en deçà même de la foi, ou en deçà du moment où l'on croit, reconnaissons que c'est déjà une œuvre, et une bonne œuvre, que d'examiner une croyance qui nous est proposée, lorsqu'elle nous est proposée par des personnes dignes de respect, lorsqu'elle concerne notre âme et Dieu, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand dans l'homme et de plus grand au-dessus de l'homme, enfin lorsqu'elle a pour objet notre intérêt suprême, je veux dire nos rapports avec Dieu et notre condition éternelle. Celui qui, dans ce cas, refuse d'examiner, fait une œuvre, et cette œuvre est mauvaise; celui qui prend le parti d'examiner en fait une aussi, et celle-là est bonne : il ne croit pas encore, et il a déjà agi; l'œuvre a précédé la foi.

Passons plus loin. Ce n'est plus un homme incrédule, un homme qui doute; c'est un homme qui croit. Il tient pour vrai (et nous ne cherchons pas comment il y a été amené), il tient pour vrai que Dieu a envoyé son Fils dans

le monde pour sauver les pécheurs. Ce pourrait être, je l'avoue, une foi de l'esprit et de la tête. Il se peut que cet homme ait adopté, sur des ouï-dire ou sur des preuves, cette doctrine, comme il en eût adopté une toute contraire, sans égard et sans intérêt pour son contenu, et dans le même sens qu'il a admis, d'après des arguments sans réplique, que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. Voilà un état qui semble difficile à concevoir et qui est presque impossible à supposer chez un homme que l'intérêt sérieux de son âme aurait porté à examiner cette grande question; car, si son examen a été sérieux, comment sa foi ne le serait-elle pas aussi? Mais enfin, cet état est possible, il se rencontre; et il ne manque pas de gens ou parfaitement indifférents sur le caractère et le contenu de la religion qu'ils professent, ou adoptant la doctrine du salut avec plaisir, comme une doctrine, à tout prendre, agréable et commode. S'il y a des gens qui croient de cette façon-là (et plût à Dieu que ce fût une simple supposition!), leur foi n'a pas plus de valeur morale que celle de l'homme qui croit à la rondeur de la terre et à son mouvement circulaire autour du soleil; et comme la conscience humaine se refuse absolument à admettre qu'une foi sans aucune valeur morale puisse être la condition du salut, ces deux classes d'hommes sont, sous le rapport du salut, sur la même ligne et dans la même situation; et il ne paraît pas plus absurde de dire qu'un homme sera sauvé pour croire à la vérité astronomique dont nous avons parlé, que de prétendre qu'il le sera pour avoir cru, de toute la force de sa logique, à la vérité de l'Évangile et à la venue de Jésus-Christ. L'une de ces croyances vaut l'autre; et si la seconde l'emporte sur la première, ce sera peut-être parce que son objet est plus inconcevable; et combien ne voit-on pas de personnes, surtout dans l'É-

glise de Rome, qui font résider le mérite de la foi à croire ce qui est difficile à croire, en sorte qu'on a d'autant plus de foi, et par conséquent d'autant plus de titres au salut, qu'on croit des choses plus incroyables!

Mais s'il est des gens qui croient de cette manière, il en est qui, croyant la même chose, la croient tout autrement. Pour eux, croire au salut par grâce, c'est consentir à être sauvé par grâce, soit que ce consentement accompagne, soit qu'il suive, soit même qu'il ait précédé la croyance proprement dite. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la croyance, à moins que ce consentement du cœur et de la volonté ne s'y joigne, n'est qu'une simple croyance, et nullement la foi; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce consentement est l'essentiel, le point capital de la foi, tellement que si quelqu'un, hors de la connaissance de Jésus-Christ, avait senti le besoin d'un Sauveur, l'avait demandé, l'avait, pour ainsi dire, éventuellement accepté, il serait dans les conditions de la vraie foi, et en recueillerait le bénéfice. Ainsi la croyance distincte au mystère de piété, en tant qu'elle n'est que croyance, peut demeurer sans effet pour celui qui la possède; ainsi la disposition du cœur à recevoir Jésus-Christ qu'on ne connaît pas, aurait tout le caractère et toute la valeur d'une véritable foi; car elle est une œuvre, et la première ne l'est pas.

C'est une œuvre assurément; mais parce que c'est une œuvre, c'est une œuvre de Dieu. Que renferme, en effet, une telle croyance? Mes frères, si ce qu'elle renferme ne la caractérise pas comme une œuvre de Dieu, aucune œuvre humaine ne pourra jamais mériter ce nom. En effet, ce qui doit se joindre à toute autre œuvre pour en faire une œuvre de Dieu compose le fond même de celle-ci; il y a un sel mystérieux sans lequel toute œuvre se corrompt; eh bien, l'œuvre dont nous parlons est précisé-

ment ce sel mystérieux et conservateur. Qu'est-ce qui corrompt toutes nos œuvres? C'est l'orgueil et la justice propre : l'orgueil qui nous persuade que nos forces personnelles suffisent à la tâche qui nous est imposée; la propre justice qui nous en attribue le mérite et le dérobe à Dieu; je dis l'orgueil et la propre justice qui, nous empêchant de croire que nous avons besoin de Dieu et que nous dépendons de Dieu, font de chaque homme son propre Dieu et lui érigent un autel dans son propre cœur. Voilà l'athéisme caché de tout homme, avant que la grâce de Dieu lui ait ouvert les yeux. Voilà l'athéisme qui se mêle à toutes nos œuvres et même à nos actes de religion. Voilà l'athéisme de beaucoup de prétendus chrétiens, moins chrétiens peut-être, à cause de cela, que bien des païens. Or, encore une fois, qu'est-ce que renferme, qu'est-ce que suppose la foi en Celui que Dieu a envoyé, sinon une renonciation complète à nos prétentions, l'aveu de notre péché et de notre état de condamnation, l'aveu de notre impuissance à nous sauver par nous-mêmes, l'abdication solennelle de nos mérites, un abandon complet de nous-mêmes au véritable auteur de notre salut, en un mot, Dieu remis à sa place et nous à la nôtre; Dieu sur le trône et nous dans la poussière? Croire de cette manière, n'est-ce pas faire une œuvre, la première, la plus indispensable des œuvres, l'œuvre qui est la source de toutes les œuvres, l'œuvre des œuvres, pour tout dire? Et n'avons-nous pas eu raison de prétendre que, si c'est une œuvre, c'est par là même une œuvre de Dieu?

Ce n'est pas seulement une œuvre, c'est une œuvre laborieuse, c'est un travail. Supposez deux cas: supposez que l'âme soit ainsi dépouillée avant de croire, ou qu'elle se dépouille après avoir cru, il n'importe; il a fallu en tout cas que ce dépouillement, que cet anéantissement

volontaire eût lieu ; et, avant comme après, après comme avant, c'est un acte de volonté. Il n'est pas nécessairement compris dans la croyance ; il n'est pas entraîné par elle ; et tout comme, à la rigueur, on peut l'avoir consommé et ne pas croire encore, on peut croire déjà sans l'avoir consommé. Soit avant, soit après la certitude obtenue, c'est une tâche particulière, aussi rude qu'indispensable, que de se dépouiller entre les mains de Dieu de toute justice propre et de toute confiance en soi-même, de s'avouer pécheur et perdu ; il en coûte à la chair un combat plus ou moins long, plus ou moins sanglant; et la victoire est si difficile, et elle s'obtient par des moyens qui nous sont tellement étrangers, et elle s'accomplit d'une manière si mystérieuse, qu'il n'est aucun de ceux qui l'ont remportée qui ne soit prêt à déclarer que la foi est pour lui une œuvre de Dieu dans tous les sens du mot, c'est-à-dire l'action de Dieu dans et par la sienne.

C'est ainsi, mes frères, qu'on peut dire et qu'on peut comprendre que la foi soit commandée comme une œuvre et présentée comme un devoir, comme le plus difficile des devoirs, je l'avoue; et quelqu'un, faute d'y réfléchir assez, dira peut-être : Pourquoi donc le plus difficile au commencement? Mais nous répondrons : Comment le plus difficile ne serait-il pas au commencement ? Quelle est l'œuvre vraiment sérieuse dont les premiers pas ne soient pas les plus difficiles? Mais que parlons-nous ici d'un commencement, comme s'il y avait réellement quelque chose au delà ? comme si cette œuvre n'était pas l'œuvre unique ? comme si toutes les autres n'en étaient pas de simples conséquences ou des applications ? comme si aucune pouvait se faire indépendamment de cette première ? comme si chacune, séparée de cette œuvre fondamentale, n'était pas aussi difficile, aussi impossible

que cette œuvre même? comme si chaque œuvre particulière ne renfermait pas cette œuvre de Dieu? comme si cette œuvre de Dieu dont parle Jésus-Christ, n'était pas nécessairement présente dans toute vraie œuvre de Dieu? Car de deux choses l'une : ou vos œuvres sont faites dans un esprit d'orgueil et de justice propre, et je conviens qu'elles sont moins difficiles que celles que mon texte vous propose; mais il faut que vous conveniez, de votre côté, que ce ne sont pas des œuvres de Dieu; ou bien ce sont des œuvres de Dieu, et alors elles contiennent la grande œuvre dont parle notre texte, je veux dire l'entier dépouillement, l'entier abandon de l'homme naturel; et si elles la contiennent, comment peut-on dire qu'elles sont moins difficiles? Elles sont cette œuvre même, sous des formes différentes, selon la différence des applications. Jésus-Christ a dit vrai: il n'y a qu'une œuvre au fond: c'est de croire du cœur à celui que Dieu a envoyé.

Nous avons dit, mes frères, le premier acte ou la première œuvre qui se trouve enfermée dans une vraie foi: c'est un dépouillement intérieur, c'est la substitution volontaire de la justice et de la force de Dieu à notre force et à notre justice; car on n'a pas pu se revêtir sérieusement de Jésus-Christ sans se dépouiller de soi-même. Mais n'y a-t-il rien de plus dans la foi? La foi embrasse Jésus-Christ tout entier. Or Jésus-Christ est tout ensemble la grâce la plus absolue et la loi la plus parfaite; en sorte que croire en lui, c'est embrasser tout ensemble une grâce et une loi. Et de quel nom, si ce n'est du nom de *foi*, appellerez-vous cette confiance avec laquelle le chrétien accepte la loi de son Sauveur, quelle qu'en soit la difficulté, quels qu'en puissent être les dangers, et uniquement parce que c'est la loi de son Sauveur? Ces commandements qui révoltent la chair, il les adopte; ces

sacrifices auxquels il ne voit point de borne, il s'y soumet ; ces combats qui font partie de sa profession, il les livre d'avance ; ces difficultés sous lesquelles il a succombé jusqu'alors, il les affronte, bien qu'il ait aujourd'hui de sa faiblesse personnelle un sentiment plus vif et plus profond que jamais. Y a-t-il, nous le demandons, dans aucun des dogmes qu'il a acceptés, quelque chose de plus mystérieux que cette obéissance en quelque sorte surnaturelle ? Y a-t-il dans la grâce quelque chose de plus obscur que la loi, j'entends la loi telle qu'il la comprend et qu'il l'accepte désormais ? Où sont les forces dont il disposera? où seront les moyens qui seront mis à son usage? quel pont miraculeux sera jeté entre le devoir et son accomplissement? Il ne le voit point et il espère. Or si la foi, comme il est dit dans l'épître aux Hébreux, est une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point, la confiance qu'il éprouve en son Garant, est-ce ou n'est-ce pas de la foi? Que parlé-je d'espérance? avant même d'espérer, il est résolu ; avant de croire à la victoire, il croit au devoir ; il l'embrasse les yeux fermés ; il s'attache, dans le devoir, à ce qu'il aime le moins ; il y reconnaît mieux sa vocation naturelle, qui est de se combattre soi-même et de s'immoler. Mais croire de la sorte, qu'est-ce sinon vouloir ? qu'est-ce donc qu'une telle foi sinon une œuvre dans toute la force du terme, et une œuvre qui ne diffère des autres qu'en ce qu'elle s'accomplit dans le secret du cœur et qu'elle n'a que Dieu pour témoin?

Résumons-nous, mes frères. Nous avons supposé un homme qui, touché de l'intérêt de son âme et du sérieux des questions éternelles, examine avant de croire : c'est une œuvre déjà ; — un homme qui, en soumettant son esprit aux vérités de l'Évangile, consent à l'humiliation

qu'elles lui apportent et au dépouillement qu'elles lui imposent: c'est une œuvre encore; — un homme enfin qui, d'avance, embrasse volontairement toutes les conséquences de la grâce, c'est-à-dire tous les devoirs de la vie chrétienne: ceci encore a le caractère d'une œuvre. Qu'est-ce que toutes ces choses ensemble? C'est la foi. Qu'est-ce que la foi sans toutes ces choses? qu'est-ce que la foi, réduite à une conviction intellectuelle de la vérité de l'Évangile, ou à la nue acceptation du salut comme salut? Est-ce encore la foi? Il faut dire en ce cas qu'il y en a deux, deux également imputables, deux qui sauvent également; ce qui revient à dire, le même salut à deux prix inégaux et à deux conditions différentes : pour les uns, à la condition de croire, sur une autorité quelconque, qu'un certain fait a eu lieu; pour les autres, à la condition d'avoir voulu la vérité, de lui avoir soumis leur cœur aussi bien que leur esprit, et d'avoir transporté tout entière à Dieu la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Le premier de ces actes, où l'âme n'est pour rien, est imputé à justice; le second, où l'âme a une si grande part, est également imputé à justice; la foi qui ne dépend pas de la volonté est commandée aussi bien que la foi dont la volonté est l'organe; la foi passive et servile a la même valeur que la foi active et libre; par conséquent l'obéissance dans la servitude a la même valeur que l'obéissance dans la liberté, l'intelligence la même valeur que l'âme, le fait la même valeur que l'action. Nous n'acceptons pas cette doctrine, que nous ne trouvons ni dans notre conscience, ni dans l'Évangile. Nous reconnaissons que tout commencement est bon entre les mains de Dieu; que la foi passive peut devenir une foi active, la foi servile une foi libre; mais jusque-là nous prétendons que ce n'est pas la foi, du moins pas une foi vivante, et que, tout de

même que la foi sans les œuvres est morte, la foi qui n'est pas une œuvre est morte.

Nous avouons que nous nous sentons bien forts avec cette vue contre l'objection des incrédules qui, depuis des siècles, se déclarent scandalisés d'une doctrine qui semble dispenser l'homme d'être vertueux, et même de faire usage de sa volonté, puisqu'elle lui impose, pour toute condition de salut, une simple opinion de l'esprit. Serons-nous forts également contre les objections des chrétiens; des chrétiens, disons-nous, qui entendent autrement que nous la doctrine du salut par la foi? Ce sera, mes frères, à vous d'en juger.

Peut-être nous diront-ils d'abord : Le langage de l'Évangile est plus simple que le vôtre. Il ne dit pas : Croyez de telle manière, mais : Croyez au Seigneur Jésus-Christ, et vous serez sauvés. Et quand il parlerait ainsi, qu'importe? Qu'est-ce que cela fait contre nous? Comment cela prouverait-il que l'objet de la croyance est tout, et que sa nature n'est rien? Sans doute que, pour recueillir les bénéfices de la foi, il faut croire à l'objet de la foi; sans doute qu'il arrivera, la plupart du temps, que celui qui a cru, n'importe de quelle manière, n'en restera pas là, mais que la croyance à une si grande chose que le salut par grâce ne le laissera pas toujours indifférent; et que, tout comme d'autres sont partis du sentiment de leur misère pour embrasser avec ardeur la promesse d'une réparation, la promesse de cette réparation, la vue de ce grand bienfait les amènera, eux, à sentir ce que sans cela peut-être ils n'eussent jamais senti, leur misère et leur culpabilité. C'est donc, dans la plupart des cas, déjà beaucoup que d'avoir cru, par l'esprit ou par le cœur, avec le concours ou sans le concours de la volonté. Nous ne disons pas le contraire; et nous ne sommes certainement pas étonnés que le Saint-

Esprit, qui connaît ce qui est dans l'âme et quel contre-coup peut avoir sur la conscience l'offre inopinée du salut, ait dit, par la bouche des apôtres et de Jésus-Christ lui-même : Croyez, croyez seulement, et vous serez sauvés. Mais cela veut-il dire qu'une foi quelconque soit, en définitive, imputée à justice? Qui oserait le prétendre? Et puis, est-il donc vrai que, sur la nature de la foi qui sauve, l'Évangile n'ait pas dit autre chose, et qu'il n'en ait jamais fait une œuvre? Nous ne voulons pas de nouveau représenter que ce qui n'est pas une œuvre, que ce qui ne ressortit pas à la volonté, ne saurait être commandé; nous ne voulons pas nous prévaloir de notre texte, où la foi en celui que Dieu a envoyé est expressément appelée une œuvre; mais combien de passages de l'Évangile, directement ou indirectement, établissent cette vérité! Et, pour nous borner à un seul qui, par voie d'analogie, en fera surgir une quantité d'autres, que pensez-vous de ceux qui « entendent la parole avec un cœur honnête et bon? » Qu'est-ce que ce cœur honnête et bon, sinon un cœur sincère et sérieux? et si c'est là, selon notre Seigneur, le seul terrain où la parole fructifie, comment douter que la foi semée dans l'esprit seulement ne soit une foi stérile, une foi morte?

Mais la foi, dit-on, est l'œuvre de Dieu, et nous en faisons l'œuvre de l'homme; elle est une grâce, et nous en faisons un mérite; et nous attaquons l'Évangile dans son essence et dans son caractère fondamental. Qu'est-ce à dire? Et depuis quand, dans la doctrine évangélique, les termes d'œuvre et de mérite sont-ils synonymes? Et depuis quand recommander à l'homme de faire des œuvres est-ce lui recommander d'acquérir des mérites? Nous ne pourrions donc insister sur aucun devoir, réclamer aucun sacrifice, sans avoir remis sur son piédestal l'idole de la propre justice,

que l'Évangile abhorre, et que Jésus-Christ est venu renverser? La conséquence est horrible, mais elle est inévitable. Si, en donnant à la foi le nom d'œuvre, nous avons porté atteinte à la doctrine de la gratuité du salut, toutes les autres œuvres, toute la morale chrétienne lui portent même atteinte; si faire intervenir la volonté dans la foi, c'est dire que l'homme peut par lui-même quelque chose, ceux qui représenteront toutes les œuvres de la morale comme des actes volontaires auront dit que l'homme peut tout; si, au contraire, ils ont pu parler ainsi de la morale en général, sans encourir un reproche si grave, nous ne l'aurons pas encouru davantage; et la réserve qu'ils attachent à chacun des appels qu'ils font à la volonté humaine pour l'accomplissement de la loi, nous l'attachons aussi convenablement et d'aussi plein droit à la sommation que nous faisons aux hommes de croire en Celui que Dieu a envoyé; car si, après avoir dit aux chrétiens : « Travaillez, » ils ajoutent : « C'est de Dieu que vient le vouloir et le faire, » nous, de notre part, quand nous avons dit aux incrédules : « Croyez, » nous ajoutons : « Nul ne peut dire que par le « Saint-Esprit que Jésus-Christ est le Seigneur. » C'est Dieu qui nous ordonne et Dieu qui nous donne de croire.

Quelle est, je vous prie, cette œuvre dont nous faisons la condition du salut? Y a-t-on bien pensé? Cette œuvre est essentiellement l'abdication de tout mérite, la renonciation à tout salut venant des œuvres; cette œuvre est l'exclusion des œuvres comme titre à la bienveillance de Dieu. Eh quoi! de cette œuvre même nous nous ferions un mérite! nous n'aurions pas extirpé l'erreur, nous l'aurions seulement transplantée! nous nous serions appauvris pour nous enrichir plus sûrement, plus à fond! Ne vous laissez donc pas payer ni épouvanter par des mots. Un fait demeure : l'homme ne sera jamais sauvé tant qu'il croira

pouvoir l'être par ses œuvres. Un fait demeure : l'homme ne sera sauvé que lorsqu'il aura renoncé à vouloir l'être par ses œuvres. Cette renonciation n'est pas ce qui le sauvera, car cette renonciation suppose qu'il n'y a rien en lui, absolument rien par quoi il puisse être sauvé ; mais cette renonciation est-elle, oui ou non, une condition du salut ? Oui, elle est une condition du salut. Cette renonciation est-elle, oui ou non, une action, une œuvre ? Oui, elle est une action, une œuvre. Donc, une œuvre nous est présentée par l'Évangile comme une condition de salut ; mais comme toutes les œuvres, et plus évidemment que toutes les œuvres, cette œuvre est une grâce, un don, et non pas un mérite. Elle est l'œuvre de Dieu, nous le répétons, dans tous les sens qu'on peut donner à cette expression : dans ce sens qu'elle est selon le cœur de Dieu, et dans ce sens aussi que c'est Dieu qui l'opère par nous et en nous.

Si le reproche de laisser pénétrer dans l'enceinte de la religion l'impure doctrine de la propre justice et du mérite des œuvres tombe sur quelqu'un à bon droit, c'est sur ceux qui refusent à la foi le caractère que nous lui attribuons. Ce sont eux qui font de la foi une œuvre servile et sordide. Car qu'y a-t-il de plus sordide et de plus servile que de réclamer le salut, l'éternelle société de Dieu, au prix d'un acquiescement indifférent à une doctrine quelconque, sans se mettre aucunement en rapport et en communion avec cette doctrine même, et en passant, le front baissé, sous les fourches caudines de l'intelligence ? Cela n'est pas moins une œuvre que cette œuvre que nous proposons ; mais c'est une œuvre sans liberté, sans moralité, sans religion. Il faut se résoudre, mes frères, à le confesser ; de quelque côté que vous vous tourniez, c'est une œuvre que vous trouverez ; mais ici une œuvre de Dieu, là une œuvre de l'homme. Une foi qui ne serait ni l'un ni

l'autre, elle ne se conçoit pas, vous ne la trouverez pas.

Mais nous effaçons, dit-on encore, des distinctions profondes, sacrées. Nous mêlons des éléments que l'Évangile a soigneusement séparés; nous portons le désordre et la confusion dans cette belle économie de l'Évangile, qui, plaçant d'un côté la foi, et de l'autre les œuvres, a tracé des limites qu'il n'appartient à personne d'effacer. Mes frères, si nous les avions effacées, convenez que les paroles de notre texte pourraient nous servir d'excuse. Qui pourrait s'étonner qu'une fois du moins quelqu'un ait donné le nom d'œuvre à la foi, que notre Seigneur a formellement ainsi nommée? Mais non, nous n'avons rien effacé. La distinction existe. Elle a même, jusqu'à un certain point, la valeur d'une opposition; mais elle ne tient pas à un mot. Quand même la foi serait une œuvre, elle n'en serait pas moins distincte des œuvres conçues et accomplies sans elle. Qu'on l'appelle *œuvre* tant qu'on voudra, elle n'en sera pas moins la foi; elle n'en sera pas moins la condition des œuvres, le commencement des œuvres, la plus difficile des œuvres. Elle n'en sera pas moins la porte étroite par où il faut entrer, la condition qu'il faut accomplir, la victoire qu'il faut remporter, le joug sous lequel il faut passer avant de pouvoir faire les œuvres de Dieu. Et si l'on convient de tout cela, la distinction subsiste et la vérité est sauvée. Après quoi, mes frères, nous conviendrons sans peine qu'il était utile, et, puisque la chose a été ordonnée ainsi, qu'il était nécessaire que cette distinction eût, dans l'Évangile, la forme qu'elle y a revêtue, et que la différence des mots marquât la différence des choses. Mais, pour qui regarde les choses de près, la vie chrétienne est une et indivisible dans sa substance et dans son cours; et celui-là seul qui pourra séparer un fleuve de sa source, et nous montrer où la source finit, où le

fleuve commence, pourra séparer aussi la foi de la vie qui en découle, et nous montrer où la foi prend fin et où l'œuvre commence. Que le fleuve s'épande ou qu'il se creuse un lit profond, qu'il coule sur une insensible pente ou qu'il bondisse en cataractes, qu'il arrive à l'Océan par le chemin le plus direct ou par mille détours, qu'il se renferme tout entier dans un même lit ou qu'il verse dans plusieurs canaux différents l'abondance de ses ondes, n'est-ce pas toujours, ou près ou loin de sa source, le même fleuve, les mêmes eaux? La vie spirituelle est un fleuve aussi, où le mouvement, la masse, la direction, les rivages peuvent varier, tout, excepté le fleuve lui-même. Cette eau qui jaillit en vie éternelle peut changer de nom dans son cours, comme un fleuve en change souvent; c'est la repentance, c'est la conversion, c'est la sanctification; tous ces noms désignent des lieux ou des moments d'un même fait; la sanctification est déjà dans la repentance, la sanctification est une conversion qui se continue; la conversion, une sanctification qui commence; et la foi, selon l'idée que nous nous en sommes faite, renferme, pour ne les montrer que plus tard, mais renferme réellement en soi tous les éléments de la vie chrétienne. Tout le fleuve n'est-il pas dans la source? Qui voit la source n'a-t-il pas vu le fleuve? De même toute la vie est dans la foi, et qui a vu la foi a vu la vie. La foi n'est pas une œuvre distincte, c'est toute l'œuvre, toute l'œuvre de Dieu. Un homme qui tiendrait un gland ne pourrait-il pas dire : Je porte un chêne dans ma main? Car ce gland est en soi-même tout ce qu'il faut qu'il soit pour devenir un chêne.

Laissons les raisonnements et les images, et ouvrons l'Évangile. Il faut le démentir absolument pour soutenir que la foi n'est pas toute l'œuvre de Dieu, et pour ne pas reconnaître que, si elle est imputée à justice, c'est qu'elle

est la justice même. Ne dites-vous pas que la foi sans les œuvres est morte? Ne dites-vous pas que sans la sanctification nul ne verra le Seigneur? Ne dites-vous pas que chacun sera puni ou récompensé selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant dans son corps? Eh bien! rendez-nous compte après cela du veau gras tué pour l'enfant prodigue, et de la joie des anges, plus grande pour un pécheur qui s'amende que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point failli? Et il ne sert de rien de répondre que depuis leur conversion ils auront fait des œuvres; les autres auront-ils cessé d'en faire? les autres n'en faisaient-ils pas depuis longtemps? Pourquoi donc l'ouvrier de la onzième heure est-il traité comme celui de la première? Pourquoi, car il faut tout dire, pourquoi les justes qui ont eu une longue vie n'ont-ils pas plus de bonheur à espérer que les justes qui, ayant vécu moins d'années, ont dû, avec autant de zèle, faire moins d'œuvres? Pourquoi, si ce n'est que la foi est l'œuvre tout entière, dont les œuvres particulières sont le développement et la manifestation? Pourquoi, si ce n'est que le salut tient à ce que nous *sommes* et non à ce que nous *faisons*, et que les occasions, le temps que Dieu nous donne pour agir, sont essentiellement destinés à nous faire *devenir* ce que nous devons *être?* Oh! que cette leçon est importante, puisque c'est la dernière que Jésus-Christ ait donnée, et puisqu'il a choisi, pour nous la donner, l'heure solennelle de son supplice! C'est sur la croix, c'est prêt à rendre à Dieu son âme pure, qu'il dit au brigand crucifié à sa droite (Luc, XXIII, 43) : « Tu seras aujourd'hui avec « moi dans le paradis. » Et c'était un brigand! Et vous avez dit, mes frères, que sans la sanctification nul ne verra le Seigneur, et que chacun recevra de Dieu selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant dans son corps! Mais, dites-vous, il croyait; car il dit (v. 42) : « Souviens-toi de moi

« quand tu seras dans ton règne, » — et sa foi lui fut imputée à justice. Mais c'est aussi vous qui avez dit que la foi sans les œuvres est morte; et quelles œuvres avait faites cet homme? certes, les œuvres du démon. Jésus-Christ disait un jour à la multitude : « J'ai fait plusieurs « bonnes œuvres parmi vous : pour laquelle me lapidez-« vous? » et nous, nous sommes tentés de demander au Sauveur : « Cet homme a fait beaucoup de mauvaises œu-« vres : pour laquelle, Seigneur, lui donnes-tu le ciel? » Ah! mes frères, c'est qu'un instant peut avoir la valeur de toute une vie, et qu'un seul mouvement de l'âme peut valoir une longue suite de bonnes œuvres; c'est que Jésus-Christ, qui lit dans le cœur de cet homme, y voit toutes les œuvres qu'il ferait s'il lui était donné de vivre, et les lui impute comme s'il les eût faites; c'est que, si cet homme n'a pas *fait* tout ce qu'il voudrait *faire*, il *est*, par sa foi et dès ce moment, tout ce qu'il doit *être;* c'est que, s'il n'a pas fait les œuvres, il a fait l'œuvre des œuvres, qui est de croire en Celui que Dieu a envoyé.

« Souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne! » Cette requête renferme deux idées : J'ai besoin d'un Sauveur; ô Jésus! veuille l'être! Pour dire la seconde de ces paroles, il faut croire positivement à Jésus-Christ, il faut savoir qu'il est venu ou savoir qu'il viendra. Heureux, disons-nous à ce sujet, ceux qui ont vu et qui ont cru! Mais, pour dire seulement : J'ai besoin d'un Sauveur; pour ajouter même encore : Ma peine est plus grande que je ne la puis porter; Seigneur, sois apaisé envers moi qui suis un pécheur, et, si tu peux pardonner, pardonne; en un mot, mes frères, pour sentir ses fautes, pour les déplorer, pour crier à Dieu du fond de sa douleur, pour refuser à cette maladie intérieure tous les dangereux remèdes et les palliatifs trompeurs de la superstition, pour

embrasser, au cas qu'il nous soit offert, le pardon de Dieu comme unique recours, faut-il nécessairement avoir connaissance de la promesse, avoir entendu prononcer le nom de Jésus-Christ? Mes frères, nous ne saurions le croire. Le précurseur du Messie, le prophète de la repentance, Jean-Baptiste, comparant son ministère avec celui de Jésus-Christ, s'appelle lui-même une *voix de la terre*, comme s'il eût voulu dire qu'il était envoyé d'abord pour donner une voix à des sentiments qui sont de tout temps sur la terre, et qui se forment d'eux-mêmes dans le sein de l'homme naturel, avant l'avénement, avant la prévision même du souverain Médiateur. Or, ces sentiments qui sont de la terre, quoiqu'ils se manifestent chez peu d'hommes, et quoique la connaissance distincte de Jésus-Christ soit l'unique moyen de les éveiller chez le plus grand nombre, ces sentiments sont ceux dont nous venons de parler. Nous les attribuons hautement à la grâce, à l'influence de l'Esprit divin, qui a toujours soufflé où il a voulu, et ne s'est jamais laissé lier; nous croyons seulement qu'il y a eu de tout temps et dans tous les lieux d'involontaires témoins de la grande vérité qui est à la base de toutes les vérités évangéliques, nous voulons dire la conviction de notre chute première et de notre impuissance à nous relever sans l'intervention de Dieu même. Eh bien, les âmes où cette vérité s'est fait jour avant que la grande vérité de la médiation divine leur fût révélée, les âmes qui, autant qu'il était en elles, ont cru avant d'avoir vu, à quelle hauteur les placez-vous vis-à-vis de ces âmes qui, connaissant Jésus-Christ, croient en lui d'une foi littérale et passive, non d'un libre consentement, mais d'une croyance servile, et qui, pour tout dire en un mot, ne vont pas au-devant de lui, ne l'embrassent pas, et ne se couronnent pas de ses mérites, de sa gloire, et de leur dépendance à son

égard? Qui, des premiers ou des seconds, remplit le mieux les conditions de la véritable foi? Auxquels préférablement leur foi sera-t-elle imputée à justice? A ceux dont la croyance est complète, mais morte, ou à ceux dont la croyance est incomplète, mais vivante? A ceux dont la foi est une œuvre, ou à ceux dont la foi n'est pas une œuvre? A ceux qui n'ont pas connu le Sauveur, mais qui l'ont désiré, ou à ceux qui, le connaissant, ne le désirent pas ou ne l'apprécient point? A ceux qui croient à un Sauveur, ou à ceux qui croient au besoin d'un Sauveur? Votre conscience, mes frères, prononcera.

Ah! si, bien longtemps avant Jésus-Christ, il a existé de tels hommes, et si, aujourd'hui, hors des limites de la chrétienté, il s'en trouve encore; s'il en est que le bruit vague d'un sauveur a fait sortir de leurs forêts et conduits, à travers mille dangers, au-devant des messagers de ce sauveur inconnu; si les missionnaires chrétiens ont trouvé ce noble besoin d'expiation, de miséricorde et de réconciliation avec Dieu et avec la conscience, déjà éveillé, déjà prêt à éclater chez de misérables sauvages à qui nous avons si longtemps marchandé le nom d'hommes, que penserons-nous, mes frères, de cette multitude d'hommes, nés dans l'Église extérieure, devant les yeux desquels Jésus-Christ a été, pour parler avec l'Apôtre, vivement portrait, et qui, bien étrangers à cette ardeur avec laquelle de moins favorisés l'embrassent sans le connaître, le dédaignent, eux, le repoussent, l'outragent, et s'écrient comme ces malheureux Juifs: « Ote, ôte, crucifie; nous ne voulons pas qu'il règne « sur nous, nous n'avons d'autre roi que César, » nous n'avons d'autre roi que ce *moi* orgueilleux, cet impérieux César, ce despote cruel qui nous traîne dans la poussière du monde et dans la fange du péché jusqu'au seuil de l'éternité! Qui parle d'examiner? Nous ne voulons pas



examiner, car nous ne voulons pas croire ! Ah ! plus heureux dans leur humiliation et dans leur angoisse ceux qui voudraient croire et qui ne le peuvent pas; ceux que poursuit une inaltérable soif de justice ; ceux qui sentent que, dans la privation de toutes choses, ils auraient tout, s'ils avaient Dieu; ceux qui tous les jours se dépouillent de leurs mérites sans pouvoir se revêtir cependant, parce que Celui dont il faut se revêtir ne leur a pas encore été manifesté; parce que quelque obstacle, né du dehors ou du dedans, les a empêchés jusqu'à présent de croire en Jésus-Christ. Ils y croiront un jour; Dieu ne laissera pas incomplète une œuvre dont la meilleure partie est déjà faite en eux ; mais cette douloureuse épreuve peut se prolonger encore; il faut que la prière de l'Église travaille avec eux, combatte pour eux; il faut que, du sein des temples et du secret des cabinets, ceux qui ont été délivrés avant eux crient au grand Libérateur : « Ils croient, « Seigneur, ils croient; subviens à leur incrédulité ! »

LES PLEURS ET LES CHANTS

Mais à qui comparerai-je cette génération? Elle ressemble aux petits enfants qui sont assis dans les places publiques, et qui crient à leurs compagnons, et leur disent : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé; nous avons chanté des plaintes devant vous, et vous n'avez point pleuré. Car Jean est venu ne mangeant ni ne buvant; et ils disent : Il a un démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant; et ils disent : Voilà un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie; mais la sagesse a été justifiée par ses enfants. Matth. XI, 16-19.

Transportons-nous par la pensée au milieu de Jérusalem, à cette époque solennelle où se termine le ministère de Jean-Baptiste et s'ouvre celui de Jésus-Christ, ou plutôt à cette limite incertaine où les derniers rayons du Précurseur se perdent peu à peu dans l'éclatante aurore de Celui qui a été nommé le soleil de justice. Jérusalem a sous les yeux deux prophètes à la fois, dont le plus ancien s'incline et s'anéantit devant le dernier venu, tandis que celui-ci, se confondant avec la multitude, vient demander à son devancier le même baptême dont il baptise tous ceux qu'amène auprès de lui le repentir. Mais en vain ces prophètes

se rendent mutuellement témoignage; le peuple ne comprend rien à leur accord; il les oppose l'un à l'autre comme les représentants de deux doctrines, de deux morales opposées, l'une sévère jusqu'à la dureté, l'autre indulgente jusqu'au relâchement; car l'un est venu ne mangeant ni ne buvant, et l'autre est venu mangeant et buvant, et même avec les péagers et les gens de mauvaise vie; et comme, dans l'opinion de la multitude, ces deux prophètes donnent chacun dans un excès, et s'éloignent également, quoique différemment, de la raison et de la vérité, la multitude les rejette l'un et l'autre, attendant sans doute que quelque docteur plus éclairé lui apporte ce juste milieu qui d'avance est la vérité pour elle, mais que malheureusement il est si difficile de déterminer et d'exprimer. Ainsi, ni l'austérité ni l'indulgence n'ont trouvé grâce aux yeux du peuple; et il en a été de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ au milieu de cette génération comme de ces petits enfants qui sont assis dans les places publiques, et crient à leurs compagnons : « Nous avons joué de la flûte, et vous « n'avez point dansé; nous avons chanté des plaintes de« vant vous, et vous n'avez point pleuré. »

Il faut convenir, d'ailleurs, que, de la façon dont Jean-Baptiste et Jésus-Christ s'étaient posés vis-à-vis l'un de l'autre, quand l'un ou l'autre aurait paru digne d'être reçu, un choix entre eux n'était pas possible, et qu'il fallait nécessairement les recevoir tous deux ou les rejeter tous deux. En effet, Jésus-Christ avait reconnu la mission de Jean-Baptiste de plus d'une manière, à plusieurs reprises, et notamment en se faisant baptiser par lui. Jean-Baptiste, de son côté, en quels termes de vénération profonde n'avait-il pas parlé de Jésus-Christ! Jean-Baptiste est-il un prophète? En ce cas Jésus en est un également, car Jean-Baptiste l'a dit. Faut-il croire à Jésus-Christ?

Alors, sur sa parole, on tiendra Jean-Baptiste pour prophète, et même pour plus que prophète. Nul des deux ne veut être reçu tout seul. Nul des deux ne regarde comme ayant foi à son ministère quiconque n'a pas foi au ministère de l'autre. Ils se portent caution l'un de l'autre. Ils n'entreront qu'ensemble, ils ne sortiront qu'ensemble. Le peuple est obligé de les recevoir tous deux ou de les rejeter tous deux.

Mais, mes frères, leur persévérance invariable à s'attester mutuellement ne devait-elle pas faire réfléchir le peuple, et lui rendre douteuse leur contradiction mutuelle? Quand deux prédicateurs dont la doctrine paraît opposée, et d'ailleurs se connaissant fort bien l'un l'autre, s'approuvent et se recommandent mutuellement, se réfèrent même l'un à l'autre, il semble qu'il serait naturel de soupçonner que l'opposition qu'on a cru voir entre eux n'est pas réelle, qu'il y a quelque chose qui les met d'accord, et qu'en cherchant bien on trouverait cette chose-là. Car s'il y avait entre eux une opposition réelle, qui est-ce qui s'en apercevrait avant eux et aussi bien qu'eux? Qui est-ce qui aurait eu plus d'intérêt et par conséquent plus d'empressement à la signaler? S'ils ne l'avaient pas hautement signalée, n'auraient-ils pas au moins tâché de la faire sentir? Et bien loin de rien faire de semblable, les voilà qui se rendent mutuellement témoignage, tout en prêchant deux doctrines et en suivant deux règles de conduite dont l'une est nécessairement la condamnation de l'autre! Je ne sais en vérité par quelle supposition tant soit peu raisonnable on essayerait de rendre compte d'une aussi étrange façon de faire; on conviendra du moins que, de toutes les suppositions possibles, aucune ne mérite d'être examinée avant celle-ci : Est-ce que peut-être ces deux hommes, qui nous semblent si oppo-

sés l'un à l'autre, au fond ne seraient pas d'accord?

Si le peuple eût commencé par là, peu de temps se serait passé avant qu'il fût au clair. Quelle opposition réelle y avait-il entre ces deux prophètes? En quoi se contredisaient-ils? Prêchaient-ils d'autres devoirs, exprimaient-ils d'autres sentiments, annonçaient-ils un autre Dieu? Ah! mes frères, vous le savez, et les Juifs le savaient aussi. Montraient-ils une préférence exclusive, l'un pour une classe de la société ou une partie de l'humanité, et l'autre pour une autre? Nullement; quiconque venait à eux était le bien venu; et si l'on peut démêler chez eux quelque prédilection, c'est la même chez tous les deux : ils aiment les cœurs brisés. Qu'y a-t-il donc qui les sépare, et qui les rende incompatibles? L'un est venu ne mangeant ni ne buvant, c'est-à-dire vivant dans une grande austérité; l'autre est venu mangeant et buvant, c'est-à-dire vivant comme les autres hommes. Mais comme ils n'ont érigé ni l'un ni l'autre leur manière de vivre en maxime et en loi; comme ces deux manières de vivre, qui peuvent l'une et l'autre convenir selon les cas, ne se condamnent point l'une l'autre, on ne peut point se prévaloir de cette circonstance pour déclarer que ces deux hommes se contredisent.

Vous allez me faire observer, mes frères, que je n'ai pas tout dit; et en effet je n'ai pas tout dit : le Fils de l'homme non-seulement mangeait et buvait, mais il mangeait et buvait avec les péagers et les gens de mauvaise vie; d'où les Juifs concluent que le Fils de l'homme est l'ami de ces gens-là. Ils voudraient bien ajouter, et pourquoi ne le font-ils pas? que le Fils de l'homme est l'ami, non-seulement de ces gens-là, mais de leurs maximes, s'ils en ont, et en tout cas de leur vie. Que le Fils de l'homme (remarquez bien le choix des termes : le Fils de

l'homme!) ait été l'*ami* des gens de mauvaise vie, qui s'en étonnerait, mes chers frères, et qui n'en serait touché? Jean-Baptiste aussi les accueillait; seulement il les attendait au désert, et Jésus-Christ les allait chercher. L'ami des gens de mauvaise vie! Et vous lui en faites un crime? Y songez-vous bien? Vous lui faites un crime de surmonter, mieux qu'un autre, mieux que Jean-Baptiste lui-même, le dégoût qu'inspire naturellement au saint et au juste la société, la rencontre, la seule vue de l'homme vicieux. De quoi encore? de ce qu'il a pitié de ceux dont, si ce n'était lui, personne n'aurait pitié! De quoi? de ce que ces gens de mauvaise vie, tout mauvais qu'ils sont, ont éprouvé je ne sais quel attrait pour ce divin prédicateur de la justice; de ce qu'ils ont cherché, le connaissant bien, à l'attirer au milieu d'eux pour entendre ses paroles pleines de grâce et de vérité; et de ce que, saisissant avec empressement l'occasion, il est allé humblement, ce roi de sainteté, ce roi des saints, s'asseoir à leur table! Eh! que ne l'invitiez-vous à la vôtre? il y serait allé comme chez eux; il va partout où on l'appelle; et si quelque jour un Pharisien l'invite à manger avec lui, il ira, ce bon Sauveur, et peut-être est-ce là qu'il fera entendre ses plus touchants et ses plus sublimes discours. Mais à table, dites-vous! Mais mangeant et buvant! Quel lieu, quel appareil, quel auditoire pour des discours de piété! J'entends: il faut écarter cette table, ces mets, ces vins, ces fleurs et cette verdure peut-être, et dresser bien vite dans cette salle une chaire pour le prophète! N'est-ce pas bien assez, en effet, que Jésus-Christ ait tant de fois, sans préambule et sans cérémonie, discouru des choses du ciel à l'ombre d'un olivier, au bord d'une haie, et dans la poussière d'un grand chemin? Hommes charnels à force de spiritualité! « est-ce là ce que vous regardez? » pourrait, encore

cette fois, vous dire Jésus-Christ. Qu'est-ce pour lui que cette assemblée et ce festin, sinon une occasion de parler à des âmes d'hommes des choses qui appartiennent à leur paix ? Ces festins sont-ils coupables ? Mais vous ne vous en êtes pas avisés jusqu'ici, et même à présent vous ne les condamnez point. Qui empêche, dans ce cas, que le Fils de l'homme n'y prenne place ? Quels sont donc ces repas où une parole sérieuse ne peut être proférée, et où, dans votre opinion, un homme de piété ne saurait s'asseoir ? Mais laissons ces questions, et regardons aux actions, regardons aux paroles de cet auguste convive. Jean-Baptiste, que vous lui opposez, Jean-Baptiste dans son désert, aurait-il dit mieux, davantage, autant ? Que dis-je ? regardez bien ; celui qui vient de s'asseoir à cette table, ne serait-ce point le même que quelques-uns de vous ont vu au désert se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage ? car c'est la même doctrine, ce sont les mêmes paroles : seulement je ne sais quoi de paisible et de céleste a remplacé sur le front du Précurseur l'austérité triste qui l'obscurcissait naguère. Mais que fait-il, que dit-il, qui ne soit digne du ciel qu'il vous entr'ouvre et du Dieu qu'il vous annonce ? Ah ! laissez-moi vous le dire : Quand vous osez blâmer cet indigent volontaire, qui n'a pas un lieu où reposer sa tête, et qui passe ses jours à l'ardeur du soleil et ses nuits sans abri, quand vous le blâmez d'avoir une fois accepté le repas du riche comme il eût accepté au désert le morceau de pain du pauvre, vous ne dites pas votre pensée, et vous affectez un scandale que vous n'avez point reçu. Le Fils de l'homme à la table du riche, c'est bien là, vraiment, ce qui vous importune ! Mais c'est qu'à cette table comme au bord des lacs, comme sur la montagne, il parle de tempérance, de justice, et du jugement dernier ; il vous appelle à la sainteté, il vous remet en

mémoire les lois éternelles que vous avez violées ; c'est là ce que vous ne pouvez souffrir, et vous feignez d'être scandalisés, et vous ne voulez pas écouter des leçons de sainteté dans un lieu profane ! Ah ! sera-t-il mieux écouté dans le parvis, dans le temple, et du haut de cette tribune sanglante d'où il doit, une dernière fois, enseigner et bénir le monde ?

Mes frères, quand on se serait convaincu, par un examen si facile, que l'esprit de Jean-Baptiste et celui de Jésus-Christ sont un même esprit, que la sainteté de Jean-Baptiste n'a point été sans compassion, ni la compassion de Jésus-Christ sans sainteté, on n'aurait point sans doute à procéder à un second examen pour s'assurer que cette seule et même doctrine du Messie et de son précurseur est digne d'être reçue. On n'aura pas pu constater l'unité de cette doctrine sans en constater en même temps la pureté et la beauté ; on n'aura pas pu s'empêcher de voir que tous les deux invitent l'homme à rentrer en lui-même et à se rappeler sa destination ; que tous les deux s'efforcent d'éveiller dans sa conscience une salutaire contrition ; que tous les deux, le mettant en présence de Dieu, le pressent de fléchir les genoux devant cette majesté offensée ; que tous les deux prêchent la vertu la plus pure, et cherchent à imprimer à l'âme les tendances les plus dignes d'elle. Quand on aura reconnu tout cela, le scandale aura cessé ; toutefois on ne s'en tiendra pas là, je pense ; il reste quelque chose encore à éclaircir ; on voudra savoir pourquoi Jean-Baptiste et Jésus-Christ, si bien d'accord dans leur esprit et dans leur doctrine, ont adopté deux manières de vivre si différentes à quelques égards ; pourquoi la sagesse du premier a quelque chose de triste et presque de farouche ; pourquoi celle du second est sociable et communicative dans un degré si remarquable. Je dis, mes

frères, qu'on voudra le savoir, parce que ces circonstances, frappantes en elles-mêmes, prennent une importance sérieuse après qu'on s'est convaincu de la sainteté de ces personnages et de la pureté de leur morale. Autant il était peu raisonnable de s'arrêter à ces différences, et de nier, à cause d'elles, toute ressemblance essentielle entre Jean-Baptiste et Jésus-Christ, autant il est raisonnable et naturel, une fois la ressemblance saisie et constatée, de s'enquérir aussi de la différence.

Ceux d'entre les Juifs qui avaient fait le premier pas ne manquèrent pas de faire le second; ils se dirent sans doute que cette différence, entre des personnages si saints et si unis d'esprit, n'était pas accidentelle, mais raisonnée et même préméditée; qu'elle signifiait quelque chose, et qu'elle était, comme tout le reste, destinée à l'instruction de l'humanité. Notre Seigneur ne trouvait pas mauvais, au contraire il voulait bien, que cette différence fût remarquée; et lorsqu'elle devenait l'objet d'une question, il ne dédaignait pas d'y répondre. Quand les disciples de Jean viennent lui dire : « D'où vient que les Pharisiens et nous « jeûnons souvent, et que tes disciples ne jeûnent point? » il répond : « Les amis de l'Époux peuvent-ils s'affliger « pendant que l'Époux est avec eux? » (Matth., IX.)

Remarquons deux choses, mes frères, dans la question des disciples de Jean : la première, c'est qu'elle marque surtout un étonnement de ce que les disciples de Jésus-Christ ne jeûnent point; c'est le jeûne qui leur paraît naturel et dans l'ordre; c'est le contraire qui les étonne. La seconde, c'est qu'ils n'étaient pas les seuls à jeûner; les Pharisiens jeûnaient aussi, et d'ancienne date; et ce fait est rappelé par les disciples de Jean comme aussi naturel et aussi simple que leur propre jeûne. C'est donc le jeûne qui paraît ici de règle et d'usage; et le contraire est pré-

senté comme l'exception et la nouveauté. La réponse de notre Seigneur est tout entière dans un mot; mais ce mot est un trait de lumière : « Les amis de l'Époux ne peuvent « jeûner pendant que l'Époux est avec eux. » Et quel est cet Époux? Jésus-Christ lui-même.

Ainsi, mes frères, avant Jésus-Christ, et hors de la communion de Jésus-Christ, tous jeûnaient ou devaient jeûner. Jésus-Christ ne le dit pas expressément; mais sa réponse le fait bien entendre, puisqu'il fait de ne pas jeûner le privilége de ceux qui sont avec lui. Il faut faire, du reste, entre les Pharisiens et les disciples du Précurseur une différence que ceux-ci ne songent pas à faire. Le jeûne des Pharisiens était une forme d'où l'idée s'était retirée; ou plutôt, à l'idée qui s'y trouvait dans l'origine, celle de la tristesse d'un cœur pénitent, ils en avaient substitué une autre, celle d'une privation volontaire et d'un mérite acquis. Le jeûne de Jean-Baptiste était fondé, au contraire, sur l'idée ancienne et vraie. Son jeûne à lui, comme son baptême, symbolisait la repentance; et il l'avait institué ou adopté pour donner une forme sensible, un corps, à ce grand et immuable principe, que la repentance, c'est-à-dire la douleur et le désaveu du péché, est une première condition du salut et le seul chemin de la vie.

Mais il me semble que je vous entends, mes frères : Jean-Baptiste, dites-vous, n'était-il pas un des amis de l'Époux, c'est-à-dire de Jésus-Christ? ne vivait-il pas, par le cœur, dans la société de l'Époux? pouvait-il donc s'affliger, et, pour ainsi dire, conduire le deuil des âmes affligées? Enfin n'a-t-il pas déclaré lui-même, à la vue de Jésus-Christ, que sa joie était parfaite? N'en doutons pas, mes frères, Jean-Baptiste était un ami, un compagnon de l'Époux, et, comme tel, sa joie était parfaite. Mais ce Jean-Baptiste, qui résumait en soi tout l'Ancien Testament,

tous les anciens prophètes dont il termine la chaîne, avait reçu pour mission de prêcher la repentance. Il ouvrait, du soc aigu et déchirant de sa parole, ces sillons que devaient labourer un peu plus tard les rayons du soleil d'en haut; il préparait les cœurs à recevoir Jésus-Christ; et comment? par la pénitence. Son ministère était triste, de cette tristesse, je l'avoue, « par laquelle le cœur devient « joyeux » (Eccl., VII), mais d'une tristesse néanmoins réelle et sincère. Il s'associait de cœur, lui homme et pécheur quoique prophète, à cette affliction intérieure qu'éprouve l'homme pécheur, lorsque, peu à peu éclairé sur son véritable état, il se reconnaît pécheur, pécheur sans excuse, et privé devant Dieu de tout sujet de gloire. Il ne prêchait pas la repentance sans être lui-même repentant : représentant de la conscience humaine, comme Jésus-Christ devait l'être de la justice divine; pénétré d'ailleurs, pour sa nation, de la solennité des temps; voyant déjà, comme il le disait, la cognée mise à l'arbre, et l'indignation qui allait déborder avec la miséricorde, il se sentait pressé d'avertir de toutes les manières, par ses actions comme par ses paroles. Marteau vivant envoyé pour briser les cœurs, il conforme toute sa vie à la sévérité de sa mission. Il exerce envers soi mille rigueurs, symbole encore imparfait des rigueurs que s'inflige une âme vraiment pénitente. Le désert où il habite est à la fois une leçon et une image : une leçon à ceux qui ne savent pas encore combien les bruits du monde couvrent aisément la voix de la conscience et de Dieu; une image de ce désert qui grandit autour de l'âme convaincue de péché, à qui manquent subitement toutes les consolations, et qui ne voit plus autour d'elle que son péché. Il s'expose aux injures de l'air; il ne soutient qu'à peine sa vie par de grossiers aliments, image en ceci du pécheur repentant qui se sent indigne des

moindres grâces de Dieu et des biens même qu'il accorde indistinctement à toutes ses créatures. Mes frères, la conduite du Précurseur était aussi raisonnable qu'extraordinaire; elle devait servir à jamais de symbole à la repentance; or toute âme repentante a vécu dans ce désert, s'est nourrie de cette nourriture sauvage, et s'est offerte dans cette nudité humiliante et déplorable aux regards indignés de la divine justice.

Mais voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde; voici l'Époux de l'humanité en deuil; voici l'Ange de l'Alliance; voici le Médiateur! Si tout, dans la vie de Jean-Baptiste, a dû répondre à l'idée dont il était le représentant, tout, dans Jésus-Christ, ne nous dira-t-il pas ce qu'il est? Ah! mes frères, il n'attendra pas la croix pour nous le dire : tout son ministère est une longue passion, toute sa vie est une mort. Non-seulement il sera homme, ce qui, pour lui, est déjà mourir; mais comme nous ne comprendrions pas assez, charnels que nous sommes, que tout est là, et que ni pourpre, ni grandeur, ni trésors, ne sauraient corriger un si prodigieux abaissement, il cherchera dans ce néant un néant plus évident encore, il descendra plus avant dans la mort; il sera pauvre, il sera chétif, il n'aura pas un lieu où reposer sa tête; il consentira à tout; on exigera de lui, et il ne résistera point. En compagnie des pauvres, des lépreux et des gens de néant, il souffrira, selon que l'occasion le pourra comporter, la faim, la soif, le froid, l'ardeur du jour, les insultes et les outrages. Mais n'exigez pas qu'il représente ce qu'il ne peut représenter, la repentance étrangère à son âme sainte. Jean-Baptiste a cherché le désert pour le désert, la faim pour la faim, les privations pour les privations elles-mêmes. Il n'en est pas ainsi de notre Sauveur : il souffrira bien autant et plus que Jean-Baptiste, mais seulement à l'occasion du bien

qu'il veut faire ou du bien qu'il a fait. Mais ce bien, qui est sa seule loi, cette charité, qui est son seul principe, le conduiront indifféremment en tout lieu. Il serait souvent dans le palais des grands, si les grands l'appelaient; s'il est plus souvent auprès des pauvres, c'est que les pauvres le réclament; du reste, il n'a pas moins de pitié des uns que des autres; et il ne saurait voir dans les prospérités des heureux du monde la moindre raison de prendre son parti des misères qui seront leur partage quand la mort les aura tout à la fois dépouillés et désabusés. N'exigez donc pas qu'il ne se mêle jamais à leur société, que sa présence ne sanctifie jamais leurs fêtes, que jamais sa parole divine ne corrige la folie de leurs joies. La place de la charité, comme la place de Dieu, est partout; et autant vaudrait dire qu'un rayon de soleil se salit en tombant sur des immondices, que de supposer que Jésus-Christ puisse être souillé, même dans l'opinion des hommes, par aucune société. Eh! s'il pouvait perdre quelque chose de son adorable pureté, ne serait-ce pas tout d'abord, et une fois pour toutes, en se mêlant avec les hommes?

Mes frères, entre ces deux prophètes, dont l'un prêche la repentance, et l'autre promet le salut aux cœurs repentants, y a-t-il l'ombre d'une opposition? Non sans doute; mais de l'un à l'autre, et de la mission du premier à celle du second, il y a une distance que l'œil de Dieu peut seul mesurer. C'est ce que Jean-Baptiste lui-même a fort bien marqué lorsqu'il a dit : « Celui qui est venu de la terre est « de la terre, et parle comme étant de la terre; celui qui « est venu du ciel est au-dessus de tous. » (Jean, III, 31.) En effet, la prédication de la repentance, qui est celle de Jean-Baptiste, est, dans un sens, une parole de la terre, une parole humaine, une idée qui naît dans la conscience de l'homme, et que la conscience de l'homme reçoit et

comprend. Mais la parole de la grâce est une parole divine, et celui qui la prononce, et qui se donne lui-même pour caution de cette promesse, celui qui, non-seulement annonce, mais procure la paix, celui-là est du ciel, et il est au-dessus de tous. Jean-Baptiste est un homme, Jésus-Christ est un Dieu; et la conscience rend témoignage au premier, mais il faut le Saint-Esprit pour rendre témoignage au second. Or le Saint-Esprit ne dira rien qui soit contraire au témoignage de la conscience; mais la conscience ne saurait dire tout ce que révèle le Saint-Esprit; c'est pourquoi quiconque recevra Jésus-Christ ne manquera pas, par là même, de recevoir Jean-Baptiste, ou l'aura reçu par avance, puisqu'on ne saurait croire à un salut dont la repentance est la condition, sans croire à la repentance elle-même. Mais on peut très bien avoir reçu Jean-Baptiste, c'est-à-dire avoir cru à la nécessité de la repentance, et rester quelque temps, longtemps peut-être, sans recevoir Jésus-Christ; et c'est ce qui arriva à plusieurs dans les jours de Jean-Baptiste et du Fils de l'homme, puisque plusieurs des disciples de Jean, quoiqu'il les renvoyât tous à Jésus-Christ, demeurèrent obstinément johannites, et ne devinrent que tard ou ne devinrent jamais chrétiens; c'est ce qui arrive encore de nos jours, où plusieurs reçoivent Jean-Baptiste, c'est-à-dire le baptême de la repentance, et ne reçoivent pas Jésus-Christ, c'est-à-dire le baptême de l'Esprit. Nous en sommes peu en peine, mes frères; persuadés que ceux qui reçoivent sérieusement le premier ne manqueront pas un jour de recevoir le second. Mais que penser de ceux qui ne reçoivent ni l'un ni l'autre? que pensent-ils eux-mêmes? que prétendent-ils? quel autre espèrent-ils de la terre? quel autre attendent-ils du ciel?

Voilà ceux que reprend et que condamne la parole de notre texte : voilà ceux qui blasphèment à la fois les

deux seules doctrines qu'il soit raisonnable de croire. Voilà cette génération à laquelle on ne sait plus que chanter; car elle est également insensible aux chants tristes et aux hymnes joyeux, et refuse également de s'attendrir aux premiers et de se réjouir aux seconds. Vous lui parlez de repentance, et elle se révolte; vous lui parlez de grâce et de salut, et elle se révolte encore.

Mes frères, les temps de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ ne sont passés qu'en apparence. Jean-Baptiste et Jésus-Christ sont encore là, sont toujours là; le christianisme les renferme tous deux; le christianisme se compose de leurs enseignements réunis, dont le premier prépare le second, dont le second complète le premier; et comme tout vrai chrétien représente et personnifie le christianisme en tout ce qu'il a d'essentiel, tout vrai chrétien excite le même scandale dont il est parlé dans notre texte, et donne lieu au double blasphème contre Jean-Baptiste et contre le Fils de l'homme.

Il en est donc de toutes les générations, à mesure qu'elles se succèdent, comme de cette génération qui depuis dix-huit siècles dort confondue avec les débris de Jérusalem et du temple. Le monde est encore cette place publique où des enfants crient à leurs compagnons : « Nous vous avons « joué de la flûte, et vous n'avez point dansé; nous avons « chanté des complaintes, et vous n'avez point pleuré. »

Je ne sais, mes frères, si notre Seigneur a eu quelque dessein plus particulier dans le choix des images dont se compose le touchant et gracieux tableau qu'il nous a mis sous les yeux ; mais comment ne pas être frappé de leur justesse dans les moindres détails ? Les chrétiens ne sont-ils pas bien représentés par ces petits enfants, et la profession de leur foi par des chants ? Les fidèles, en effet, ne sont fidèles qu'autant qu'ils deviennent enfants par la foi

et par l'obéissance; ils enseignent moins qu'ils ne chantent; leurs leçons les plus graves sont des chants, qu'ils n'ont point inventés, mais qu'ils ont appris dans la maison paternelle, des chants tels que ceux que murmure la tendre voix des mères auprès du berceau des nouveau-nés. Ils n'ont pas des disciples, ils ont des compagnons; ils ne les convoquent pas dans leurs maisons, ils les vont chercher dans la place publique; ils n'ont pas un seul chant, ils essayent quel est celui qui plaira; et tantôt ils jouent sur la flûte des airs d'allégresse, tantôt ils entonnent des chansons plaintives; et fussent-ils réduits à ces seules chansons, ils chanteraient néanmoins, car ils savent qu'il y a une tristesse par laquelle le cœur devient joyeux. Ils ne disent donc jamais, comme les Hébreux au bord des fleuves de Babylone : « Comment chanterions-nous les cantiques de « l'Éternel dans une terre étrangère? » Non, plutôt que de se taire, ils chanteront le deuil de leur âme; ils diront leur misère intérieure ; ils s'écrieront comme saint Paul : « Mi-« sérable! qui me délivrera de ce corps de mort? » Ils raconteront la lutte douloureuse de l'esprit et de la chair; mais, en déplorant les misères de leur exil, de loin ils feront voir à d'autres exilés, au delà des flots encore agités, au delà de la nuit qui dure encore, les rivages de la patrie et l'aurore du jour éternel.

Mais le monde est toujours le même. Vos airs plaintifs le repoussent; vos airs joyeux le scandalisent. En d'autres termes, mes frères, il fait tour à tour au christianisme deux reproches opposés, que chacun de nous a eu cent fois l'occasion d'entendre. D'un côté, le christianisme est trop austère, trop inflexible; il exige trop de la nature humaine; il ne fait grâce de rien; il fait un crime de tout; sa morale n'est pas faite pour des créatures; elle exagère à la fois les exigences de Dieu et les forces de l'homme;

elle ne peut créer, par ses prétentions démesurées, que des enthousiastes et des hypocrites. — D'un autre côté, le christianisme est trop accommodant pour la faiblesse humaine. Qu'est-ce que le salut par grâce, sinon l'abolition de toute morale? N'est-il pas trop commode de recevoir le ciel pour prix d'avoir bien voulu l'accepter? et n'est-ce pas une étrange doctrine que celle qui met sur la même ligne l'ouvrier de la première et l'ouvrier de la onzième heure?

Si ces deux reproches venaient de deux classes de personnes, on pourrait bien s'étonner que chacune d'elles n'eût su voir dans l'Évangile qu'une seule chose, et le contraire de ce qu'a vu l'autre; mais on pourrait toujours espérer que ces deux classes, mécontentes de n'y avoir trouvé que la moitié de ce qu'elles y cherchaient, y regarderaient de plus près, et y trouveraient bientôt, l'une la sévérité dont elle déplorait l'absence, l'autre la douceur et l'indulgence dont elle sentait le besoin. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce sont les mêmes personnes qui font tour à tour à l'Évangile deux reproches si opposés, sans s'apercevoir que ces deux reproches se détruisent l'un l'autre, et sans se douter que leurs deux accusations, rapprochées l'une de l'autre, composent l'éloge le plus complet du christianisme. Ne serait-il pas juste, mes frères, de nous en tenir là, et, sans discuter à part chacun de leurs griefs, de leur laisser le soin de les faire cadrer ensemble et de s'accorder avec elles-mêmes? Oui, cela serait juste; mais nous croyons mieux faire de passer sur cette contradiction, qui les juge suffisamment, et d'envisager à part chacune de leurs objections, comme si chacune était avancée par des personnes différentes. Supposons donc, non-seulement deux objections, mais deux partis, et adressons-nous successivement à chacun.

Commençons par ceux qui se plaignent de la sévérité du christianisme. C'est un principe qu'ils repoussent; mais on ne peut repousser un principe qu'en vertu d'un autre principe; et quand on nie quelque chose, il faut pouvoir dire ce qu'on veut mettre à la place. Vous vous plaignez de la sévérité de l'Évangile : c'est dire vaguement ce que vous ne voulez pas; mais dites-nous ce que vous voulez. Prétendez-vous que l'Évangile, bien loin d'être sévère, ne mette aucun frein à nos passions et ne prescrive aucune limite à notre volonté? Vous vous récriez contre une telle supposition. Vous permettez donc à l'Évangile une certaine sévérité? Quelle en sera la mesure? En d'autres termes, que voulez-vous retrancher de celle de l'Évangile? L'Évangile nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : c'est trop peut-être; dites-nous alors de combien moins vous prétendez l'aimer? L'Évangile veut que nous aimions Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée : allez-vous proposer de consacrer à cet amour la moitié de notre cœur, de notre âme et de notre pensée? Selon l'Évangile, nous devons tendre à la perfection; marquez-nous, au-dessous de la perfection le point où nous devons aspirer. Est-ce que l'impossibilité de montrer la limite ne marque pas assez qu'il n'y en a point? Est-ce que votre conscience aussi ne vous atteste pas qu'il n'y en a point? L'Évangile a consacré la loi de la perfection; mais il ne l'a point inventée; elle est dans votre cœur, unie et confondue avec l'idée de Dieu. Si Dieu est Dieu, il est tout; et vous, qu'êtes-vous donc? et que vous reste-t-il pour être quelque chose, et pour trouver à votre existence une raison, sinon de vous faire les témoins et les instruments de la gloire de Dieu, et hors de là rien, absolument rien? et quel moyen avez-vous de concourir à la gloire de Dieu que de vous consacrer

à son service, de ne vouloir que ce qu'il veut, c'est-à-dire le bien toujours; en un mot, d'être saints comme Dieu est saint? Et si un sentiment si juste ne vous soumet pas, montrez-nous que la loi de ce Dieu peut être violée impunément, sa justice éludée, et lui-même joué. Si vous ne le pouvez pas, revenez aux termes de l'Évangile, acceptez-en la morale dans toute sa perfection; recueillez-en religieusement, pour les mettre en pratique, les moindres *iota*; imputez-vous à crime les moindres désobéissances, ou bien renoncez tout de suite, et pour n'y pas revenir à deux fois, à toute espèce de loi morale. Voilà l'alternative unique; choisissez, et choisissez bien; mais, quand, ayant accepté tout le fardeau de la loi, vous sentirez ployer vos genoux et défaillir votre cœur, levez les yeux, et voyez : la grâce est là, sous le double nom de Jésus-Christ médiateur et de l'Esprit consolateur; la grâce est là, toute-puissante, avec la loi tout entière; « la miséricorde et la justice se sont entrebai« sées; » et cette sainteté que vous redoutiez, vous ne saurez plus que l'admirer et la bénir.

C'est l'indulgence du christianisme qui scandalise les autres. Nous leur disons comme aux premiers : Mettez un principe à la place de celui que vous repoussez. Expliquez-vous : ne permettez-vous à l'Évangile aucune indulgence? c'est dire que vous n'en permettez aucune à la loi morale; qu'à vos yeux elle est inflexible de sa nature, et n'admet aucune transaction, aucun tempérament. Là-dessus faites votre compte d'être les premières victimes de cette admirable sévérité; les premières, disons-nous, puisque vous avez su mieux que personne tout ce qu'exigeait la loi. Si votre cœur ne vous condamne pas, quelle idée avez-vous de la loi et de vous-mêmes? « Si votre cœur « vous condamne, songez que Dieu est encore plus

« grand que votre cœur, et qu'il connaît toutes choses. » Épouvantés pour vous et pour le monde entier, accorderez-vous à l'Évangile une mesure quelconque d'indulgence? mais votre frayeur n'est pas une raison, et ne peut rien changer à la nature des choses. De quel droit voulez-vous diminuer en quelque chose la sévérité de la loi? Pourquoi quelque chose serait-il pardonné? Comment quelque chose pourrait-il l'être? Ce qui est fait n'est-il pas fait? Ce qui est péché sera-t-il jamais autre chose que péché? Si vous laissez tomber une lettre de la loi, lettre sacrée puisqu'elle fait partie de la loi, comment défendrez-vous l'ensemble de la loi? Dès ce moment je la vois tout entière à la merci de vos passions. Non, il faut que tout demeure ou que tout tombe. Vous avez voulu être sévères, nous vous ferons inexorables. Grâce, direz-vous enfin, grâce pour la pauvre humanité! Oui, *grâce* est le vrai mot, le mot divin. Mais s'il s'agit de grâce, pourquoi ne serait-elle pas libre, pourquoi ne serait-elle pas entière? Vous appartient-il mieux de restreindre la grâce qu'à nous, il y a un moment, de restreindre la loi? La grâce n'est pas un système, la grâce ne s'invente pas: c'est le fait de Dieu. Une fois accordé que Dieu fait grâce, aura-t-il plus de peine, selon vous, à pardonner beaucoup qu'à pardonner peu? à pardonner aux uns qu'à pardonner aux autres? Hélas! mes chers frères, vos distinctions vous abusent; celui qui a violé un seul commandement de la loi est coupable de tous; on n'est pas hors de la communion de Dieu pour avoir violé tel ou tel ou un certain nombre de ses commandements, mais plutôt on les a violés parce qu'on était hors de sa communion; et les péchés divers que nous commettons ne sont que les manifestations ou les effets de cette plaie du péché, sans cesse ouverte et saignante au dedans de

nous. Dieu a donc à pardonner aux uns exactement ce qu'il a à pardonner aux autres. Qu'importe le jour, le moment, la manière? Qu'importe que le temps ait été donné ou n'ait pas été donné pour faire des œuvres, si Dieu sait que celui qui, faute de temps, ne les a pas faites, était décidé, était prêt à les faire ? Il vous faut des œuvres, des œuvres absolument; mais l'œuvre par excellence, parce qu'elle est à la fois la plus difficile et la plus féconde en conséquences, c'est, selon Jésus-Christ, de croire en Celui que Dieu a envoyé : cette œuvre du cœur, cette action de l'âme, renferme, produit et vaut toute une vie. Ne dites donc pas que l'Évangile est trop indulgent; bénissez-le de l'être, de l'être pour vous comme pour tout le reste des hommes; mais si, en effet, vous êtes attachés à la loi, reconnaissez avec admiration que la grâce n'abolit point, n'affaiblit point la loi, puisque d'un côté elle l'a consacrée de la manière la plus éclatante dans les souffrances de l'Homme-Dieu qui a satisfait en sa personne à l'éternelle justice, et que, d'un autre côté, la grâce dépose dans le cœur du chrétien le principe d'un amour qui attache tout l'homme à l'accomplissement de la loi, et qui est lui-même, selon la parole évangélique, le but du commandement et l'accomplissement de la loi.

Si nous avons dit vrai, mes chers frères, la *sagesse*, c'est-à-dire l'Évangile, avec son double élément de sévérité et de douceur, la *sagesse* n'est guère embarrassée de se justifier par elle-même; et il n'y a de justification difficile, ou, pour mieux dire, impossible, que celle des doctrines qui lui sont opposées. Elle se justifie encore d'une autre manière à tous le yeux attentifs: je veux dire par la vue de tout homme et de toute société, de toute morale et de toute politique, à qui cette sagesse est demeurée étrangère. Oui, mes frères, il n'y a qu'à voir agir et

vivre les enfants du siècle, il n'y a qu'à se rendre compte de ce qui leur manque de raison, de paix et de bonheur; leur incertitude, leurs troubles, leur inconséquence, leur malaise intérieur rendent gloire à l'Évangile, parce qu'en se demandant pourquoi ils sont incertains, troublés et malheureux, on est forcé de se répondre : C'est qu'ils ne sont pas chrétiens. Mais, mes frères, Jésus-Christ appelle notre attention sur une autre justification de la sagesse: après avoir représenté l'obstination du monde à ne la recevoir sous aucune des formes sous lesquelles elle lui est présentée, il ajoute ces mots remarquables, comme un sujet de consolation pour la foi: « Mais la sagesse a « été justifiée dans tous ses enfants. »

Cette expression de notre Seigneur : « Les enfants de « la sagesse, » correspond exactement à cette autre de saint Jacques : « Il nous a engendrés par la parole de la « vérité. » Les chrétiens sont les enfants de la sagesse; la sagesse est leur mère; elle les a véritablement engendrés, appelés du néant à l'être. Or les enfants sont ici chargés du soin de justifier leur mère, ou plutôt le Seigneur déclare ici comme un fait que les enfants ont toujours justifié leur mère, que par conséquent les chrétiens seront toujours l'apologie vivante et triomphante du christianisme.

Tant que la sagesse reste enfermée dans un livre, et ne s'exprime que par des paroles, il est possible de la contredire, et les objections les moins raisonnables peuvent paraître spécieuses et obtenir du crédit. On a disputé, on disputera sans fin sur la loi et sur la grâce, sur la rigueur de l'Évangile et sur sa douceur; et le dernier mot, dans ces discussions, n'appartiendra pas au plus vrai, mais au plus habile. Mais quand cette sagesse, par le moyen de la grâce de Dieu, passe d'un livre dans un homme, et de parole qu'elle était devient

vie, alors, mes frères, le monde peut voir de ses yeux et toucher de ses mains cette vérité qui n'était encore pour lui qu'un système. Vous aviez disputé longtemps pour savoir si la grâce et la loi pouvaient subsister ensemble : voici cette union réalisée dans un homme semblable à vous ; car cet homme, qui estime avoir reçu de Dieu un pardon irrévocable et absolu, n'en est que plus attaché à l'observation de la sainte loi de Dieu ; cet homme qui réprime toutes ses convoitises, qui traite durement son corps, et qui fait de sa volonté une offrande perpétuelle à la volonté de Dieu, n'en goûte pas moins la douce assurance que son salut ne dépend point de ses œuvres, mais de la pure gratuité de son Dieu. Vous aviez disputé longtemps pour savoir si le christianisme détruisait les affections de la nature et resserrait le cœur de l'homme : voici un homme qui a choisi Jésus-Christ pour sa part, et qui a placé son cœur où est son trésor : or personne n'est plus accessible, plus tendre, plus humain, plus véritablement sociable. Vous cherchiez comment on pourrait, dans la possession d'un privilége dont peu d'hommes jouissent, dans la certitude d'un salut sur lequel bien peu osent compter, demeurer pourtant dans les bornes de l'humilité : voici un homme à qui les plus glorieuses espérances font, à ce qu'il semble, encore mieux sentir son néant, qui est plus disposé que jamais à se mettre à la place des autres, à chercher tout ce qui les peut excuser ou honorer, et à les regarder, quels qu'ils soient, comme plus excellents que lui-même. Vous cherchiez à vous persuader que la foi chrétienne est propre à nous déposséder de nous-mêmes, qu'elle doit produire cet effet avant tous les autres, et nous mettre au service de l'humanité ; mais tout ce raisonnement, quelque juste qu'il soit, ne vous rendait pas certain de la chose : voici un

homme qui se dépouille joyeusement de tout pour le service de ses frères; il ne connaît plus qu'une ambition, celle de les gagner à Dieu ; il n'a plus qu'une joie, celle de faire le bien et de n'être vu que de Dieu; plus qu'une pensée, la charité; et quand il a été jugé digne de souffrir pour la cause de Dieu et de l'humanité, il s'en réjouit humblement, et prie Dieu de le tenir sous une discipline sévère qui réprime en lui tous les mouvements de l'orgueil et de la volonté propre. Il faut avouer, mes frères, que le problème est résolu, que les raisonnements arrivent trop tard, et que la sagesse est justifiée. Je dis *justifiée,* quand un seul homme dans tout l'univers vous offrirait le phénomène que nous venons de retracer. Le nombre n'a rien à faire ici, sinon de nous faire déplorer la folie des hommes s'il est petit, et de nous faire bénir Dieu s'il est grand. Je dis plus : n'y eût-il pas dans le monde un seul vrai chrétien, le christianisme n'en serait pas moins vrai, et chacun de nous également coupable de n'y avoir pas cru. Mais voici un homme en qui tous les traits essentiels du christianisme ont pris une vie et une forme; nous disons que le christianisme est justifié en lui, parce que le christianisme s'est montré en lui possible et réel; nous disons que dix, que cent, que mille, que dix mille exemples n'ajoutent rien à la plénitude de cette preuve, et que, dans ce seul enfant de la sagesse, la sagesse a été justifiée.

Tel est l'usage auquel le Père des esprits emploie les enfants de la sagesse. Après les avoir engendrés par la parole de la vérité, il en fait autant de paroles vivantes, et les envoie dans le monde prêcher par le spectacle de leur vie. Il leur mettra bien dans la bouche, quand il le faudra, des paroles salutaires, fournies ou suggérées par le livre de vie; il les encouragera, dans l'occasion, à rendre raison de leur espérance avec douceur et respect;

mais, fussent-ils muets, leur vie suffira. Il est très vrai que plus la preuve qu'elle fournit est certaine, plus seront responsables ceux qui n'auront pas cru, et que la sagesse, en se justifiant ainsi, ôtera toute excuse à ses adversaires; mais, Dieu soit loué! elle a plus ordinairement l'effet contraire; et plût à Dieu qu'on en fût persuadé davantage, et qu'on se dît bien que l'exemple a converti plus d'âmes que la prédication, que c'est lui du moins qui dispose à écouter la prédication et en fait recueillir plus soigneusement les enseignements! Plût à Dieu que chaque chrétien se persuadât que la sagesse doit être justifiée en lui, hélas! et que, s'il n'en est pas l'avocat, il en est l'accusateur!

Il en sera l'avocat, dites-vous, puisqu'il en est l'enfant, et il est écrit que la sagesse sera justifiée par tous ses enfants. Mais la question est précisément de savoir s'il est enfant de la sagesse; et il le sera à nos yeux ou ne le sera pas, selon que sa vie la défend ou l'accuse. Or, ne pas la défendre, qu'est-ce, sinon l'accuser? Ne pas prouver par notre vie que le christianisme est vrai, n'est-ce pas autant qu'il est en nous, prouver qu'il est faux? Et comme, quoi que nous fassions, et quoi que nous donnions à penser, le christianisme est pourtant vrai, il s'ensuit qu'il faut faire un pas de plus, et nous appeler, non les accusateurs de la sagesse, mais ses calomniateurs. Peut-on s'empêcher de rappeler que ce nom de calomniateur est le nom propre de Satan?

Vous me direz, mes frères, que cette calomnie est involontaire; j'y consens. Je doute pourtant que cette distinction vous tranquillise beaucoup, et qu'au fond de l'âme vous en fassiez grand cas. Eh! vraiment non, vous n'avez pas, dès l'abord et une bonne fois pour toutes, appliqué votre volonté à ce détestable but. Mais chaque

fois que vous avez compromis le christianisme et l'avez exposé au mépris par quelque manifestation ou quelque œuvre que vous dictait la convoitise, faisiez-vous ou ne faisiez-vous pas usage de votre volonté ? Étiez-vous libre ou ne l'étiez-vous pas? Avez-vous eu ou n'avez-vous pas eu le choix entre le service du monde et la gloire de Dieu? Vous n'avez jamais voulu déshonorer la sagesse? Mais avez-vous voulu l'honorer? et pouvez-vous espérer que Dieu mettra en balance cette volonté générale de l'honorer, stérile et impuissante, avec ces mille et mille volontés pour le mal, toutes efficaces et toutes réalisées?

Mon Dieu! ne sentirons-nous jamais que nous sommes tous, dans un autre sens que Jésus-Christ, en chute et en relèvement à plusieurs, et que, bon gré, mal gré, nous engendrons des vies semblables aux nôtres? Oh! si nous pouvions suivre des yeux, dans le présent et dans l'avenir, cette postérité qu'enfantent nos exemples; si nous pouvions compter les âmes qui, pendant notre vie, et celles qui, après notre mort, auront droit de se réclamer de nous et de nous imputer en grande partie ce qu'elles sont devenues, de quelle frayeur ne serions-nous pas saisis, et de quel besoin de nous jeter de nouveau dans les bras de la miséricorde de Dieu, mais aussi de quelle sainte émulation et de quelle joyeuse espérance!

La sagesse a été justifiée par tous ses enfants. C'est Jésus-Christ qui l'a dit. Ainsi, avant lui, et de tout temps, les fils de la sagesse ont rempli ce pieux devoir envers leur mère, et c'est à cela qu'on a reconnu qu'ils étaient ses enfants. Saints hommes qui, dans l'enceinte et hors de l'enceinte du peuple élu, avez illustré vos noms par la fidélité, vous avez justifié la sagesse! Hommes et femmes, beaucoup plus nombreux, qui avez été fidèles

dans l'obscurité d'une condition privée, et plusieurs d'entre vous dans les amertumes de la servitude ou de la pauvreté, vous avez justifié la sagesse. Je passe, le front baissé, devant toi, Homme-Dieu, qui fis plus que justifier la sagesse, qui fus la sagesse même, et je m'arrête devant vous, apôtres de Jésus-Christ, mes maîtres et mes frères, devant vous, martyrs et fidèles de tous les temps et de tous les lieux, devant vous, chrétiens obscurs ou célèbres, connus ou inconnus, qui avez fait luire votre lumière, ne fût-ce qu'à deux pas de vous; devant vous, ô fidèles de nos jours, qui, dans l'activité régulière, paisible et modeste d'une vie chrétienne, presque inaperçus de la terre, réjouissez les anges dans le ciel, parce que, à votre manière et selon vos moyens, vous justifiez la sagesse! Soyez tous bénis! Servez-nous tous d'exemple et d'encouragement! Lorsque, de toutes parts, et plus audacieuses, semblent renaître sous des noms nouveaux les mêmes sectes et les mêmes partis qui plantèrent les croix de Jésus-Christ et de ses apôtres; lorsque l'incrédulité rassemble toutes ses forces et comble tous ses excès; lorsque, de toutes les régions de la science, elle évoque des fantômes contre l'Évangile éternel; lorsqu'à vos chants plaintifs le monde ne veut plus pleurer; lorsqu'à vos hymnes d'allégresse il ne répond que par le sourire du mépris, méditez la parole par où finit notre Seigneur, et dites après lui : De tout temps la sagesse a été justifiée par ses enfants, et elle le sera de tout temps. Parlez en chrétiens, mais surtout vivez en chrétiens. A tous les sophismes, à toutes les subtilités, opposez votre vie. Faites reconnaître dans le christianisme non-seulement des doctrines, mais un fait vivant, irrécusable, perpétuel. O Dieu! justifie-toi par nous! Et puisque tu as voulu que chacun de nous devînt pour son frère un exemplaire vivant de l'Évangile, ô Dieu,

mets cet Évangile dans nos cœurs; mets dans nos cœurs un pressant et inépuisable désir de le glorifier; qu'on lise en nous, comme dans l'Évangile, la paix, l'humilité, la charité; et que, justifiée par nos exemples, la sagesse acquière parmi le monde un grand nombre de nouveaux enfants.

L'EXTRAORDINAIRE

Si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Matth. V, 47.

La flamme d'une lampe n'occupe qu'un point dans l'espace, et nous pouvons, d'une seule de nos mains, en dérober toute la lumière; mais cette petite lumière se répand d'elle-même dans toute l'étendue d'un appartement, et fait voir distinctement tous les objets et toutes les personnes qu'il renferme. Il en est de même de certains mots de l'Évangile; ces mots, cachés, pour ainsi dire, parmi les détails d'un récit ou dans les contours d'une phrase, sont comme de petites flammes, qui, délivrées de ce qui leur fait obstacle, remplissent de leur lumière toute une enceinte, obscure jusqu'à leur apparition. Cela n'est pas étonnant : on peut même dire de la vérité ce qu'on ne pourrait dire d'une flamme : tout ce qui est vrai est infini. Toute vérité se rejoint à quelque autre qui la continue; celle-ci, comme vérité, se rejoint à quelque autre encore; il en va de même jusqu'à l'infini dans tous les sens, tandis que l'erreur, ne se rejoignant à rien, s'arrête dans les ténèbres et meurt dans le vide. Au nombre de ces mots qui, peu remarquables d'abord, mais proches voisins des

plus grandes vérités, ouvrent tout à coup aux regards du penseur un vaste horizon, et ne s'arrêtent pour ainsi dire qu'après avoir embrassé la vérité tout entière, le mot que nous venons de lire mérite surtout d'être cité. Il faut bien avouer que l'Évangile est tellement lié, tellement un, que chacune de ses paroles, bien méditée, mène pas à pas, et comme par une pente irrésistible, d'une extrémité à l'autre de la vérité chrétienne; mais il en est dans lesquelles, toutes particulières qu'elles sont, la grande vérité du christianisme apparaît et se déploie presque instantanément; et de ce nombre est sans doute le mot de Jésus-Christ qui va servir de texte à notre discours : « Si vous « faites accueil à vos frères seulement, que faites-vous « d'extraordinaire ? »

Cette question ou cette interpellation de Jésus-Christ renferme évidemment une affirmation ou une maxime. En réduisant à rien la valeur de ce qui n'est pas extraordinaire, en refusant de voir de vrais disciples de la vérité dans les hommes qui ne font rien d'extraordinaire, Jésus-Christ a fait de l'extraordinaire le caractère distinctif du chrétien et la loi du monde moral. Le chrétien n'est digne de ce nom qu'autant qu'il fait des choses extraordinaires, qu'autant qu'il aspire à l'extraordinaire : le chrétien est un être extraordinaire.

Nous maintenons sans difficulté ce terme adopté par nos versions, quoique le terme de *superflu* ou de *surabondant* rende plus scrupuleusement l'original. Il est certain que Jésus-Christ, en cet endroit, appelle ses disciples à faire des choses qui, au jugement général, sont superflues, des œuvres en quelque sorte surérogatoires. Le superflu est le nécessaire du chrétien; l'extraordinaire est son ordinaire; ce qui est le terme pour les uns est le point de départ pour les autres; et comme les hommes du monde

n'appellent naturel que ce qui est ordinaire, le vrai chrétien doit être à leurs yeux un être surnaturel ou une chimère.

L'extraordinaire suppose l'ordinaire, c'est-à-dire une manière de penser ou d'agir qui est celle du grand nombre, et au-dessus ou au-dessous de laquelle commence ce qu'on appelle l'extraordinaire. Nous disons au-dessus ou au-dessous, parce que l'extraordinaire est de deux sortes. C'est un homme extraordinaire que celui qui ne fait pas même accueil à son frère; mais c'est aussi un homme extraordinaire que celui dont la bienveillance va au-devant de tous ceux à qui elle peut être précieuse. C'est un homme extraordinaire que celui qui se refuse à tous; c'est encore un homme extraordinaire que celui qui se prodigue à tous. Entre le premier et le second s'étend la vaste zone des hommes ordinaires, qui connaissent les affections naturelles et qui observent les devoirs communs de la sociabilité, mais qui ne s'élèvent jamais plus haut.

Jésus-Christ s'adresse aux hommes de cette dernière classe, qui, sans sortir de la sphère commune, aspirent néanmoins au salut; et d'un mot il refoule leurs prétentions : « Si vous ne faites accueil qu'à vos frères seule- « ment, que faites-vous d'extraordinaire? » Cette parole était sévère et accablante pour des Juifs qui s'étaient mis dans l'esprit de n'accueillir comme des frères que les gens de leur nation ou de leur parenté, et pour qui l'on peut dire que le reste de l'humanité n'existait pas. Grâces à l'œuvre que Jésus-Christ a faite dans le monde, Jésus-Christ lui-même aujourd'hui ne s'exprimerait pas ainsi; et pour bien comprendre toute la portée de sa parole, il nous faut en généraliser l'application. Nous pouvons le faire à l'aide de l'Évangile, qui tout entier peut lui servir de commentaire. L'ordinaire, dans nos relations d'homme à

homme, c'est d'accueillir nos semblables autant que notre cœur ou notre intérêt nous y porte. L'ordinaire, dans l'ensemble de notre conduite, c'est de prendre pour règle et pour mesure de nos sacrifices notre inclination naturelle ou l'exemple de la multitude. Il est vrai qu'il y a des hommes qui se sacrifient ou du moins qui semblent se sacrifier; et ceux-là sont, aux yeux du monde, des hommes extraordinaires; mais comme, après tout, ils ne se sacrifient pas tout entiers, comme ils s'adjugent, sans le savoir peut-être, de larges indemnités dans les applaudissements des hommes ou dans leur propre estime; comme ils se mesurent eux-mêmes à eux-mêmes; comme ils ne se dépouillent point; comme ils se revêtent, au contraire, incessamment de leurs sacrifices mêmes; en un mot, comme ils font le bien parce qu'il leur plaît, et non pour obéir à Dieu et pour honorer Dieu, il est clair que, comparés à ceux dont la volonté et la gloire divines sont la loi suprême, ils retombent au premier rang, si l'on veut, mais dans la classe toutefois des hommes ordinaires, et laissent le titre d'extraordinaires aux hommes rares et singuliers dont nous venons de parler.

Oui, mes frères, entre les plus éminents des hommes ordinaires et les moindres des hommes extraordinaires il y a une telle distance que celle qui s'étend, dans la première de ces deux classes, entre les plus éminents et les plus vulgaires se réduit absolument à rien, et cette classe tout entière ne paraît plus que comme un point indivisible. Quand une moitié de notre globe est plongée dans la nuit, il y a entre elle et l'astre du jour tout un diamètre de la terre de plus que pour l'autre moitié frappée par les rayons du soleil; mais cette différence est si peu de chose, comparée à la distance totale de la terre au soleil, que les habitants de l'un des hémisphères n'ont à cet égard, sur

les habitants de l'autre, aucun avantage appréciable. Mais cette image, la seule que nous ayons pu trouver dans l'ordre des choses sensibles, ne rend pas encore toute notre pensée. Et en effet, appréciable ou non, la différence entre les deux hémisphères est réelle; elle est minime, elle n'est pas nulle; tandis qu'entre le premier et le dernier degré de l'ordinaire, degrés si éloignés l'un de l'autre quand on se borne à comparer le monde à lui-même, il n'y a, au point de vue de la vérité divine, aucune distance, aucun intervalle, en un mot, aucun avantage, de l'un sur l'autre : Dieu les voit tous ramassés, confondus en un point. « Il n'y a point de différence, parce que tous « sont également privés de la gloire de Dieu. »

Et c'est pourquoi, mes frères, l'homme du monde ou l'homme naturel, aussi longtemps qu'il n'y a en lui aucun commencement de l'œuvre de Dieu, ne comprend rien aux prérogatives, aux sentiments, à toute l'existence de l'homme extraordinaire ou surnaturel. Ce dernier, que saint Paul appelle l'homme spirituel, ce dernier comprend bien l'homme animal, l'homme doué simplement d'une âme; le *plus* comprend le *moins;* le présent juge le passé; l'homme nouveau se souvient du vieil homme; mais celui-ci, le vieil homme, l'homme animal ou naturel, « ne « comprend point l'homme spirituel, parce qu'il ne com- « prend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, » choses qui, à son point de vue, « sont une pure folie. » — « Il ne peut les entendre, ajoute saint Paul, parce qu'elles « se discernent spirituellement. » Il en est de l'homme naturel ou ordinaire, à l'égard de l'homme spirituel ou extraordinaire, comme d'un homme à qui manquerait un sens à l'égard d'un autre qui les aurait tous. Comment l'aveugle de naissance aurait-il la moindre idée des phénomènes de la vision? Ou comment l'habitant d'un monde

comprendrait-il celui d'un autre monde, régi par d'autres lois que celui qu'il habite? Il y a pourtant cette différence. L'humanité est aveugle, mais elle se souvient confusément d'avoir vu; elle est expatriée, mais de loin à loin quelques fugitives réminiscences l'entretiennent d'une patrie perdue; ou, de même qu'une ou deux notes jetées dans l'air rappellent, sans pouvoir la reproduire, une mélodie qu'on a entendue jadis, certaines circonstances de la vie et certaines impressions intérieures font vibrer dans l'âme des cordes muettes, qui réveillent le souvenir de quelque divin concert, et puis retombent dans le silence. Mais l'ohmme spirituel, ou extraordinaire, ou nouveau, il voit pleinement, il entend constamment, il habite dans cette patrie; et, entre l'homme naturel et lui, il y a toujours la même différence qu'entre l'aveugle et celui qui voit, entre le sourd et celui qui entend, entre l'étranger et le citoyen.

Qu'est-ce à dire, mes frères? ont-ils deux âmes différentes? On serait tenté de le croire, on le dit souvent, dans le désir de rendre avec énergie un contraste si frappant; toutefois l'expression n'est pas exacte. Non, il n'y a pas deux âmes pour ces deux hommes, pour ces deux mondes; et l'avantage de l'homme nouveau n'est point précisément de recevoir une nouvelle âme. Ce n'est point avec une nouvelle âme qu'il aime ce qu'il n'aimait point. Il est nouveau, sans doute, mais dans quel sens? En ce que ses affections ont pris une nouvelle direction; en ce que l'ordre s'est rétabli dans ses pensées; en ce qu'il a mis son cœur où est son trésor; il aime, il désire d'autres objets; mais aimer est toujours aimer, désirer est toujours désirer; l'affection de l'esprit et l'affection du monde ont deux objets opposés; mais c'est là toute la différence. La conversion est le mouvement qui tourne l'âme d'un côté

vers un autre, de l'occident terne et ténébreux vers l'orient d'où jaillit la lumière. L'œuvre de Dieu, dans la conversion, n'est pas absolument de rendre notre âme susceptible d'attachement; elle l'est toujours; c'est de lui faire aimer ce qu'elle doit aimer. Mais il est bien vrai que, proposant à notre amour un objet qui est à la fois la souveraine perfection et le souverain bonheur, elle y précipite notre âme tout entière; en face de Dieu, une fois manifesté et connu, il n'y a plus lieu à l'hésitation ni au partage; l'amour de Dieu ne peut, sous ce rapport, ressembler à aucun autre; et toutes les forces de l'âme, tous ses rayons, pour ainsi dire, se rassemblant dans une seule direction, il semble que l'âme, seulement alors, ait commencé d'aimer et de vivre; il semble que ce soit absolument une nouvelle âme. Il n'en est rien pourtant : c'est une âme qui a retrouvé son chemin; c'est une âme gouvernée; c'est une âme qui concentre dans son véritable objet les forces qu'elle dispersait sur mille objets; c'est une âme réveillée, née à une nouvelle vie qui s'appelle la vie de l'esprit.

Ce centre retrouvé, cette unité reconquise sont un chef-d'œuvre de la grâce divine; car si l'homme pouvait de lui-même remonter à cette hauteur, il n'en fût jamais descendu. Il a été en son pouvoir de sortir de l'ordre; par lui-même il n'y peut rentrer. Qu'il dise, s'il l'ose, qu'il est resté dans l'ordre et qu'il n'a rien à réparer; mais qu'il ne dise pas que sa volonté peut rétablir les rapports que sa volonté a violemment interrompus. Non, ce retour à l'ordre n'est rien de moins qu'une seconde naissance, et l'homme rentrerait dans le sein maternel pour en sortir de nouveau plutôt qu'il ne se reporterait à un point de départ dont il n'a plus même l'idée. Le tronc et la tête violemment séparés ne sauraient se réunir et retrouver une vie com-

mune qu'au moyen d'un miracle; il en est de même de l'homme et de Dieu : un miracle seul peut les réunir, et Dieu lui seul fait des miracles. Ce n'est pas le moment de raconter celui que Dieu a fait pour redonner à notre vie son unique centre et sa seule unité possible. Disons seulement que cette œuvre de Dieu en renferme beaucoup d'autres; que, cette première œuvre consommée, rien n'est impossible; et que d'une nouvelle naissance découle une vie de même nature, aussi nécessairement qu'un fleuve de sa source, qui est le fleuve déjà. On ne peut trop le redire : la conversion n'est que la sanctification commencée, et la sanctification n'est que la conversion continuée. Si le principe de cette nouvelle vie est extraordinaire, cette vie elle-même le sera-t-elle moins? Si le chrétien est un être extraordinaire, ses œuvres pourront-elles ne l'être pas? Si elles ne l'étaient pas, comment le serait-il lui-même?

Rien n'égale en force les expressions par lesquelles l'Évangile caractérise l'homme nouveau ou extraordinaire, soit qu'il présente comme des devoirs les œuvres de cet homme nouveau, soit qu'il les présente comme des faits, je veux dire comme les témoignages de la nouvelle naissance. Ce mot même de *nouvelle naissance* dit tout ou fait tout prévoir. L'homme tel qu'il doit être, tel que Dieu le veut, est une nouvelle création; il a été créé en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres; il n'est plus le descendant du *premier Adam, qui fut fait en âme vivante,* il est la postérité du dernier Adam, *qui est un esprit vivifiant;* détaché du vieux tronc par une main divine, il a été enté sur une tige nouvelle; il appartient encore à l'humanité générale par le sang et par le lien de la charité; il s'en sépare par ses dispositions, et entre dans les rangs d'une humanité nouvelle; sa vie est cachée avec Christ en Dieu; il a été

enseveli avec Jésus-Christ en sa mort par le baptême (Rom., VI, 4); *ce n'est plus lui-même qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit dans la chair il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et qui s'est donné lui-même pour lui.* De même que, depuis la chute, et par un effet de la condamnation, les désirs d'Ève se rapportaient à son mari, les désirs de cette âme, avant cette nouvelle naissance, se rapportaient au monde, son ravisseur et non pas son époux; depuis que cet être est né de nouveau, ses désirs ont changé d'objet; son cœur est désormais où est son trésor, il est affectionné aux choses qui sont en haut; l'invisible pour lui est devenu visible; le visible, en quelque sorte, est devenu invisible. Sa *conversation,* comme dit l'Écriture, ou ses vraies relations sont dans le ciel; et, debout sur le rivage de la terre d'exil, l'œil dirigé vers la patrie, dont les parfums et les concerts sont portés jusqu'à lui par un souffle mystérieux, il attend, dans une émotion solennelle, le moment d'ouvrir ses voiles au vent de la mort, et de retourner auprès de son Père.

Telle est la condition de l'homme né de nouveau. C'est à l'Écriture elle-même que nous en empruntons l'image. Nous aurions pu l'emprunter à nos observations. Cet idéal a été réalisé. Il y a des hommes nés de nouveau. Cette nouvelle humanité existe. Le dernier Adam, l'Esprit vivifiant, a eu aussi une postérité. Il y a des hommes convertis, c'est-à-dire, selon la force et dans la mesure de cette expression, des hommes *tournés vers Dieu*, des hommes dont la vie a décidément changé de direction. Cette nouvelle direction, pour plusieurs, ne changera jamais; et, si nous connaissions le secret de Dieu, nous y verrions que ceux-là seuls étaient convertis, ceux-là seuls dotés d'une nouvelle nature. Mais ce que nous voyons ici-

bas, la seule chose que nous voyions, ce sont des cœurs peut-être convertis, mais à coup sûr des cœurs avertis, des navigateurs dont Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, a tourné la proue vers le véritable rivage, mais dont les uns y sont parvenus, et dont les autres ont dérivé de nouveau vers les rives abandonnées. Laissons au conseil de Dieu ces insondables mystères ; et remarquons seulement que les apôtres, à qui Dieu n'a pas plus conféré qu'à ses ministres ordinaires la faculté de discerner les élus, n'ont pu tenir à leurs disciples d'autre langage que celui-ci : « Affermissez votre vocation et votre élection ; n'oubliez pas la purification de vos péchés passés ; ne rendez pas vain le pardon de Dieu ; travaillez à votre salut ; et, pour ainsi dire, convertissez-vous sans cesse, c'est-à-dire à mesure que quelque force ennemie vous entraîne vers le monde, retournez de toute la force de la prière, de toute l'énergie de votre foi, vers ce Dieu qui est toujours puissant pour sauver, parce qu'il l'est toujours pour sanctifier. »

Ceci vous explique, mes frères, pourquoi l'Évangile, au lieu de se contenter de prêcher la foi, ou le principe de la conversion, et puis de retracer, comme un simple fait, les priviléges qui en sont la conséquence inévitable, va plus loin, et prêche les convertis, c'est-à-dire leur annonce, à titre de devoirs, toutes les œuvres extraordinaires de la vie chrétienne. Du reste, dans le sujet qui nous occupe, il importe peu que la même vérité soit offerte sous le premier ou sous le second de ces points de vue. Que l'Évangile nous trace un portrait du véritable chrétien, ou que l'Évangile trace au véritable chrétien la règle de ses devoirs, c'est la même chose pour nous, qui n'avons d'autre but que de montrer que l'extraordinaire est la loi du monde moral, et par conséquent le caractère de la vie chrétienne, qui est la vraie vie morale. Quoi qu'il en soit,

mes frères, il suffit d'un premier regard sur l'Évangile pour se convaincre que l'accomplissement des devoirs qu'il prescrit compose une vie vraiment extraordinaire. Déjà, à l'occasion de l'exemple que présente notre texte, nous avons indiqué l'idée générale qui préside à cette vie-là, l'idée que tous ses actes expriment : cette idée, c'est celle d'un dépouillement volontaire et absolu, par lequel d'un côté nous ne voulons que ce que Dieu veut, tout ce que Dieu veut, et parce qu'il le veut, et de l'autre nous lui rapportons toute la gloire de nos œuvres, comme si elles étaient les siennes. Cette idée, assurément extraordinaire, n'est pas seulement exprimée d'une manière générale dans l'Évangile; elle ne coule pas, si je puis dire ainsi, dans un lit unique; elle se divise en mille et mille canaux; et comme le sang, filtré dans mille et mille veines presque imperceptibles, s'en va humecter, abreuver la chair de l'homme, en telle sorte que la moindre incision en fait sortir du sang, de même la loi de l'extraordinaire se multiplie, se répète sur tous les points de la vie chrétienne, et l'extraordinaire jaillit de partout.

Appartient-elle, je ne dis pas à la pratique, je dis seulement à la théorie ordinaire, une recommandation comme celle-ci : « Si ta main droite te fait broncher, coupe-la et « jette-la loin de toi? »

Les hommes ordinaires comprennent-ils, je ne dis pas la lettre, mais l'esprit de paroles telles que les suivantes : « Si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi « l'autre; et si quelqu'un te veut contraindre d'aller avec « lui une lieue, vas-en deux? »

Comprendront-ils davantage, si du moins ils l'approfondissent, cette injonction de l'Apôtre, jetée parmi ses instructions morales, comme aussi simple et aussi évidente que toutes les autres : « Assujettissez-vous les uns aux

« autres dans la crainte de Dieu, » non celui-ci à celui-là sans réciprocité, mais tous les uns aux autres indistinctement? Ils comprendraient sans doute cette parole dès qu'ils auraient compris celle-ci : « Que chacun de vous, « par humilité, regarde les autres comme plus excellents « que lui-même. » Mais quel paradoxe que cette exhortation pour quiconque n'est pas chrétien!

Comprendront-ils, accepteront-ils surtout, à moins de cesser d'être des hommes ordinaires, ces préceptes, qui sont bien des préceptes, et non pas des conseils : « Usez « du monde comme n'en usant point, » possédez comme ne possédant point?

Peuvent-ils, au point de vue de la multitude, prendre sérieusement pour exemple, sauf la forme qui importe peu, la pratique des premiers disciples, dont « nul ne disait que les choses qu'il possédait fussent véritablement à lui? »

Est-elle à leur usage, est-elle d'aucune manière à leur portée, cette parole du Maître : « Entrez par la porte « étroite, » ou celle-ci, qui a la même autorité : « Qui- « conque veut venir à moi, qu'il se charge de sa croix, et « qu'il me suive? » (Marc, VIII, 34.)

Accepteront-ils comme un symbole vrai cette réponse de Jésus-Christ au jeune homme qui s'enquérait de la voie du salut : « Va, vends tout ce que tu as, et le donne aux « pauvres; puis viens et me suis? » (Matth., XIX, 21.)

N'est-ce pas une énigme pour eux que cette déclaration si claire pour les hommes renouvelés : « Le royaume des « cieux est forcé, et les violents le ravissent? » (Matth., XI, 12.) Et savent-ils, comme les disciples de Christ, la concilier avec cette parole du disciple bien-aimé : « Les com- « mandements de Dieu ne sont point pénibles? »

N'y a-t-il pas quelque chose qui les révolte et qui les repousse dans des exhortations comme celle-ci : « Sauvez-

« vous du milieu de cette race perverse, » c'est-à-dire du milieu de cette multitude qui compose le fond même de la société humaine, et qui, avant que ce petit nombre d'hommes soit sorti de son sein, peut s'appeler à bon droit tout le monde?

Comprennent-ils que le monde soit actuellement tel, que celui qui veut être conforme à la volonté de Dieu et fidèle à la destination primitive de tout homme, soit appelé à luire dans le monde, comme un flambeau dans les ténèbres, et qu'il soit à l'ensemble de la société ce qu'est le sel à un aliment insipide?

Nous citons quelques passages, mais sans préjudice de mille autres. C'est tout l'Évangile qui est extraordinaire. Il n'est pas, çà et là, armé d'aiguillons : il est tout aiguillon. Cette religion est toute terreur, comme elle est tout amour. Elle est toute terreur pour quiconque elle n'est pas tout amour. L'esprit dont l'Évangile est rempli est un esprit nouveau. Comme il crée un homme nouveau, il crée une nouvelle société. Le corps de l'homme est un temple, la vie de l'homme est un culte. Dieu est présent dans toutes les actions et à tous les moments; sa volonté est la raison ou la sanction de toutes choses, et rien, pas même les actes les plus innocents, n'est innocent, n'est pur, s'il ne lui est rapporté : « Soit que vous mangiez, soit « que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Le chrétien ne dit plus : « Qui nous fera voir les biens? » mais : « Que mon âme vive afin qu'elle te loue; » sa fonction sur la terre est celle d'un héraut public de la gloire de Dieu; le but de son existence est « d'annoncer « les vertus de celui qui l'a appelé des ténèbres à sa mer« veilleuse lumière. » Élevé par l'Esprit de Dieu dans une région supérieure, il reste à la vue et à la portée de ses compagnons d'origine, pour les entraîner avec lui dans

cette lumière; la terre est pour lui comme un parvis, où, réuni avec ceux qui ont répondu à l'invitation divine, il s'assied sur le seuil, se réjouissant à l'avance des beautés du sanctuaire, et s'entretenant avec ses frères « par des « hymnes, des psaumes et des cantiques spirituels, chan- « tant de son cœur au Seigneur. »

Mais à ce portrait on se récrie, et l'on dit encore : Cet homme idéal n'est-il pas purement idéal? le portrait que nous avons tracé a-t-il son original quelque part, ou ne serait-il qu'un portrait de fantaisie? et cette idée aurait-elle été déposée dans l'Évangile comme dans un sol avare qui ne rend jamais la semence qu'on lui a confiée? Il faudrait savoir avant tout si l'homme a jamais pu être capable de concevoir si distinctement une idée qu'il serait incapable de réaliser. Pour notre part, mes frères, nous ne le croyons pas; mais, sans nous engager dans cette discussion, nous nous bornons à demander si cette idée si complète, si distincte, si précise, si liée, je dirais volontiers si logique, de l'homme extraordinaire, n'a jamais été réalisée par Jésus-Christ; si Jésus-Christ homme n'a pas été, dans toute la force du terme, cet homme extraordinaire dont nous parlons; ou bien, puisque l'éclat de cette réalité vous éblouit, si d'autres, plus rapprochés de vous, et en qui l'humanité ne disparaît pas dans la splendeur d'une naissance divine, n'ont pas été, par leurs actions, par leurs sentiments, par toute leur vie, des hommes extraordinaires? Ce Paul, dont nous vous avons cité, sur le caractère même de l'homme extraordinaire, tant de paroles mémorables, fut-il ou ne fut-il pas lui-même un homme extraordinaire? Quand vous auriez réussi à vous le représenter comme un enthousiaste, un fanatique ou un visionnaire, afin, pensez-vous, d'écarter la difficulté, qu'est-ce que vous y auriez gagné? Saint Paul, sans accepter d'ail-

leurs aucune de ces qualités, veut bien que l'on sache qu'il a été ravi en extase (2 Cor., V, 13), qu'il eut des visions (2 Cor., XII, 1), qu'il fut enlevé, avec ou sans son corps, il l'ignore, dans le troisième ciel (v. 2). Et pourquoi l'aurait-il caché? S'agit-il d'un miracle? mais tous les miracles sont moindres que celui de la création d'un homme nouveau, et celui-ci rend vraisemblables tous les autres. S'agit-il de ces ravissements qu'éprouve, en face de l'éternelle beauté, je veux dire de l'éternelle vérité, un homme à qui elle est subitement révélée et qui l'accueille avec amour? Comment cette révélation serait-elle possible, et ce ravissement ne le serait-il point? Et comment l'extraordinaire de la vie se concevrait-il sans l'extraordinaire des sentiments? Et comment ne serait-il pas ardent le foyer d'où tant de chaleur émane? Et comment, dans un certain sens, ne serait-il pas ravi au-dessus de lui-même, celui que ses œuvres nous montrent sans cesse élevé au-dessus de lui-même, c'est-à-dire au-dessus de l'homme ordinaire et naturel? Placez mieux votre étonnement : ce qui est merveilleux, c'est cette direction nouvelle donnée à toute la vie, c'est ce dépouillement de tous les instants, c'est cette mort volontaire incessamment répétée, c'est cette intention ferme qui rapporte tout l'homme à Dieu, c'est cet acquiescement à toute la volonté et à toutes les volontés de Dieu, c'est, en un mot, cette singularité qui vous frappe dans la vie des chrétiens les moins avancés, pourvu qu'ils soient sincères. Niez ces faits, si vous le pouvez; mais si vous ne le pouvez pas, et si ce Paul, pour être extraordinaire, n'en est pas moins, n'en est que mieux tout ce qu'un homme doit être, ah! ne parlez pas de fanatisme et d'esprit visionnaire; car s'il a eu quelque vision, c'est celle de la vérité, et son fanatisme est la raison même. Qui est-ce qui ne devrait pas souhaiter d'être fanatique et visionnaire comme lui?

Encore une fois, jugez cette vie. Philosophe ou visionnaire, extatique ou de sens rassis, Paul a-t-il vécu en vrai sage? sa vie a-t-elle rendu gloire à Dieu et honoré l'humanité? Est-ce ainsi, oui ou non, qu'il faut vivre, à supposer qu'il y ait un Dieu? En d'autres termes, l'extraordinaire, c'est-à-dire l'obéissance, est-il la loi de la vie humaine; ou bien serait-ce l'ordinaire, c'est-à-dire la désobéissance? Allons plus loin : quand il n'y aurait point eu de saint Paul pour réaliser cette règle; quand mille et mille fois après lui, et dans différentes mesures, le principe ne se serait pas réalisé; disons tout, quand tout semblerait s'unir pour vous représenter cette loi comme impossible, cette loi en serait-elle moins la loi, l'impossible en serait-il moins le nécessaire, ou, pour parler le langage de Paul, la folie en serait-elle moins la vérité?

Oui, sans doute, elle est la vérité; et il y a plus, elle l'a toujours été, car Dieu a toujours été Dieu. Nous n'avons jamais pu, à parler en sens absolu, lui devoir moins que nous ne lui devons aujourd'hui. Tout ce qu'a fait saint Paul, Abraham a dû le faire; tout ce qu'il a été, Abraham a dû l'être. Que parlé-je d'Abraham? Il eut des visions; mais autour de lui, avant lui, après lui, tout être formé à l'image de Dieu, tout homme, avait dû réaliser en sa personne cette image de l'homme spirituel, tracée dans les écrits de saint Paul avec tant de complaisance et de si riches détails.

La loi de la perfection est comprise tout entière dans ce commandement que reçut l'ancien peuple : « Tu aimeras « l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme « et de toutes tes forces. » L'imagination s'efforcerait aussi vainement d'y rien ajouter que la tromperie de notre cœur d'en retrancher rien. Cette vie extraordinaire que nous a décrite l'Évangile y est toute comprise et en découle comme

de sa source. Mais cette loi parfaite, était-ce, à votre avis, une loi juive? N'était-ce pas la loi générale de l'humanité? et eût-elle pu, à quelque autre titre, être imposée au peuple hébreu ? La religion de ce peuple, si vous la renfermez dans sa partie spirituelle et morale, n'était-elle pas l'unique, l'éternelle religion? S'il y avait eu dans le cours des siècles un seul moment où l'homme n'eût pas été obligé d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, c'est un moment où l'homme n'était pas homme, où Dieu n'était pas Dieu. Et comme il n'y a pas eu de moment pareil, il est nécessaire de confesser que la loi de l'extraordinaire est la loi première et immuable, que l'homme extraordinaire est l'homme vrai, et que, Jésus-Christ n'eût-il jamais paru, Moïse n'eût-il jamais parlé, cette vie en Dieu, cette mort au monde, cette perpétuelle abdication de nous-mêmes, ce sacrifice de toutes choses à la gloire de Dieu, ont été de tout temps notre *service raisonnable* et rien de plus; en sorte que, « quand nous « aurions fait toutes les choses qui nous sont comman-« dées, nous ne serions encore que des serviteurs inutiles, « n'ayant fait que ce que nous ne pouvions nous dispen-« ser de faire. » (Luc, XVII, 10.)

Dire qu'un temps ou qu'un homme n'a pu être, à cet égard, moins obligé qu'un autre temps et qu'un autre homme, c'est dire, il faut en convenir, qu'un homme ou un temps ne saurait être, au même égard, plus obligé qu'un autre homme ou un autre temps. Comment, en effet, pourrait-il y avoir quelque chose au delà de tout? Mais si rien n'a pu être ajouté au devoir, quelque chose a pu être ajouté à la force de le remplir. Et ne dites pas qu'une vertu impossible n'est pas nécessaire, ou qu'une vertu est moins nécessaire à mesure qu'elle est moins possible. Eh! qu'importe si, après tout, cette impossibilité vient de ce-

lui-là même à qui le devoir est imposé? Qu'importe même que les hommes ignorent le devoir, si cette ignorance vient de l'endurcissement de leur cœur? (Éph., IV, 18.) Mais ils ne l'ignorent pas tellement que, lorsque le devoir leur est distinctement présenté, ils ne le reconnaissent en dépit d'eux-mêmes. Ils ont beau alors se juger hors d'état de l'accomplir : cette impuissance morale, loin de les rassurer, les alarme davantage, parce qu'ils ne peuvent y voir qu'un symptôme de leur déchéance ou l'un des effets d'une trop juste condamnation. Mais, quoi qu'il en soit, le devoir demeurant tout entier en lui-même et dans la conscience du genre humain, la force de l'accomplir s'est perdue, et l'homme a senti tout le malheur d'être séparé de Dieu sans puiser dans ce sentiment le secret de se réunir à Dieu. Le secret, ce serait d'aimer Dieu; le secret de l'aimer, ce serait de voir en lui un père; mais la puissance d'aimer Dieu, mais le droit de l'appeler notre Père, qui nous les rendra? Il faut que l'anathème soit levé, il faut que l'accès soit ouvert.

Il l'a été, mes frères; et tous tant que vous êtes ici, qui faites profession de christianisme, vous le confessez. Et vous confessez par là même la seule chose que je veux établir aujourd'hui : c'est que quand personne au monde ne serait tenu de faire des choses extraordinaires, vous l'êtes du moins, vous qui vous dites chrétiens.

Ici, mes frères, nous ne pouvons nous empêcher d'arrêter un moment nos regards sur ce qu'on appelle vulgairement la chrétienté. On dit couramment la chrétienté, comme on dit l'humanité. L'humanité est la masse de tous les descendants d'Adam; la chrétienté est la postérité de Jésus-Christ; l'humanité est l'arbre sauvage, la chrétienté est la greffe divine insérée sur les rameaux de cet arbre. Cette greffe doit-elle porter des fruits sauvages? Cette

chrétienté rappellera-t-elle Adam, ou ressemblera-t-elle à Jésus-Christ? Fera-t-elle des choses ordinaires ou des choses extraordinaires? Ne la distinguera-t-on pas à ses œuvres, mieux encore qu'on ne distingue un étranger à son langage, et aussi bien qu'on reconnaît un oiseau à ses ailes? Qu'est-ce que des chrétiens? Les héritiers présomptifs d'une gloire immortelle. Qu'est-ce que des chrétiens? Des transfuges du royaume de Satan dans le royaume de Dieu, des amnistiés de la clémence divine, des tisons arrachés du feu. Qu'est-ce que des chrétiens? Les héritiers de soixante siècles de travaux, de soixante siècles de douleurs. Depuis le jour de la grande chute et de la grande promesse, leur patrimoine s'est formé lentement et sans interruption, de la foi, des sacrifices et de l'obéissance d'une longue suite de générations. Les nations ont été ébranlées, les limites des empires changées, des races transportées, des peuples exterminés, l'ordre de la nature cent fois interrompu, des prophètes suscités, persécutés, immolés; le grand prophète enfin, le prince de la paix, est descendu dans les lieux les plus bas de la terre, et a rendu l'âme sur la croix; et puis cette fin des prophéties est devenue le commencement d'une lutte nouvelle, le signal d'une guerre acharnée entre le bien et le mal; on a vu un feu allumé sur la terre, les peuples baptisés dans le sang, le péché exaspéré jusqu'à la fureur et devenu plus péchant que jamais, la vérité vivant d'une vie qui n'est autre chose qu'une perpétuelle et douloureuse naissance, Jésus-Christ sans cesse enfanté de nouveau et sans cesse crucifié dans la personne de ses serviteurs, le monde sans cesse disputé, sans cesse reconquis..... A ces conditions, doit se dire chacun de nous, l'Évangile est arrivé jusqu'à moi; à ces conditions, le flambeau sacré, agité mais nourri par la tempête, est parvenu jusque dans ma main. Je suis le tranquille hé-

ritier de tous ces orages, l'heureux héritier de toutes ces douleurs, l'héritier vivant de toutes ces glorieuses morts. Mais, parce que l'orage s'est apaisé, laisserai-je le flambeau qu'on m'a remis pâlir et mourir dans le calme qui m'environne? Le transmettrai-je éteint et fumant à mes successeurs? Héritier des martyrs, ne voudrai-je point avoir d'héritiers? ou plutôt renoncerai-je à mon héritage, puisque, assurément, c'est y renoncer que de ne pas le cultiver? Et si Dieu a trouvé à propos que je ne sois pas, comme mes prédécesseurs, obligé, pour la conservation de cet héritage, de combattre jusqu'au sang, s'ensuit-il que je ne sois pas appelé à combattre? Y a-t-il du christianisme où il n'y a point de combat? et, à défaut des ennemis extérieurs de la vérité, n'ai-je pas à combattre des ennemis intérieurs? N'ai-je pas tous les jours à tuer en moi le vieil homme? tous les jours à exercer quelque sainte violence? Aurai-je vu vainement s'ouvrir devant moi la carrière de la vertu véritable, et resterai-je dans les limites de la moralité commune? Serai-je le monument d'un amour prodigieux, et ne ferai-je que des choses vulgaires? Le ciel et la terre auront-ils été remués pour l'amour de moi, et moi-même ne serai-je point remué? Tout, en un mot, sera-t-il sublime dans mon origine, dans mon nom, dans mes espérances, et tout sera-t-il médiocre et trivial dans ma vie?

Avec cette persuasion que le chrétien est appelé à une vie sublime, jetez les yeux sur la société qui vous entoure et qui porte le nom de chrétienne. Mettez à l'écart les hommes qui sont extraordinaires par le déréglemen de leurs mœurs et par l'oubli des affections naturelles; prenez tous les autres ensemble, et cherchez-y ces hommes extraordinaires dans un autre sens, dont nous avons cherché, d'après l'Évangile, à vous donner une

idée. Mais comme, à quelques nuances près, dont il n'est pas plus nécessaire de tenir compte que de quelques fractions dans le calcul d'une somme immense, les individus dont se compose cette masse présentent si peu de différence entre eux, il en faut conclure que ce sont tous des hommes ordinaires, ou tous des hommes extraordinaires; et, puisque ces hommes, en masse, se donnent pour chrétiens, on pourra, sans y regarder de plus près, les mettre tous dans la seconde catégorie, celle des hommes extraordinaires. Dès lors même il n'y a plus lieu à se servir de ce mot d'*extraordinaire*, qui est un terme relatif; car personne n'est extraordinaire quand tout le monde est extraordinaire; nous changeons donc nos expressions, et nous disons que tous ces hommes qui s'appellent chrétiens sont vraiment chrétiens, c'est-à-dire spirituels, régénérés, élevés au-dessus d'eux-mêmes ou de leur condition première; non pas parfaits sans doute, mais tendant sans cesse à la perfection; arbres non pas en plein rapport, mais greffés; navires non pas encore arrivés, mais déjà partis.

Ah! si l'habitant d'un monde qui n'aurait jamais été condamné, ou qui n'aurait point été racheté, traversant l'espace qui le sépare de nous, descendait à l'endroit où Jésus-Christ fut immolé, et qu'on lui dît : C'est ici que le Bien-Aimé de Dieu a laissé sa vie, et ici encore qu'il l'a reprise pour le salut de l'humanité; si, parcourant ensuite nos contrées, il y retrouvait partout l'image, ou le souvenir, ou le nom de cette croix mystérieuse; si partout il voyait s'élancer dans les airs des temples consacrés au culte du Crucifié; s'il retrouvait dans les lois, dans le langage, dans les actes les plus solennels de la vie sociale, les traces de cette divine histoire, qui doute, mes frères, qu'il ne les cherchât dans les mœurs; qu'il n'atten-

dît quelque chose d'admirable d'un peuple qui fut l'objet de si admirables dispensations; qu'il ne crût trouver sur la physionomie de cette société de rachetés un reflet de l'éternité; que d'avance il ne vît la pensée de Dieu mêlée à toutes les pensées, présente à toutes les joies, surnageant sur toutes les douleurs, dominant, animant, remplissant toute la vie; la chair ou vaincue ou incessamment combattue; l'esprit, non-seulement prompt à saisir la vérité, mais persévérant à la retenir; je ne sais quoi, dans toute la vie, d'humble et d'héroïque; en un mot, quelque inégaux que fussent entre eux les individus, le niveau général des mœurs élevé si haut, que la philosophie naturelle ne pût le concevoir, et que la plus haute moralité naturelle ne pût le voir que de très loin et de très bas : mystère impénétrable aux uns, sommet inabordable aux autres! Rien de rétréci, rien de trivial, rien de vulgaire; aucun misérable calcul pour annihiler le devoir; aucun insipide juste-milieu, aucune sagesse d'opinion et de bienséance, aucun système d'accommodement entre Dieu et le monde, aucune ornière creusée par l'intérêt et honorée du nom de morale et de religion; mais un peuple de voyageurs émus et empressés, qui, les reins ceints et les lampes allumées, traversent en chantant la nuit et le désert.

Voilà ce qu'il attend; que verra-t-il? Vous le savez. Les chrétiens vivent comme les autres; mais que dis-je, comme les autres? tout le monde n'est-il pas chrétien? Gardons-nous d'en douter; chacun est aussi jaloux du nom qu'il l'est peu de la chose; et n'allons pas croire, n'allons pas dire du moins que quelques individus que nous avons aperçus çà et là, et qui seuls ont répondu à notre attente, sont les chrétiens et que les autres ne le sont pas. Nous nous tromperions : ce sont des exaltés, des

rigoristes, des fanatiques, des ennemis du genre humain; comment ces gens, nous dit-on, seraient-ils les meilleurs chrétiens? Le christianisme est si raisonnable!

Raisonnable! assurément il l'est, et c'est vous qui ne l'êtes pas. La raison, qu'est-ce, à votre avis, sinon le juste rapport des choses entre elles? Entre le bienfaiteur et l'obligé, la raison, c'est donc la reconnaissance; entre Dieu et l'homme, la raison, c'est l'adoration; entre Jésus-Christ et ceux qu'il a rachetés, la raison, c'est le dévouement; entre Celui qui s'est fait « obéissant jusqu'à la « mort de la croix » et celui à qui cette obéissance a valu le pardon de Dieu, la raison, c'est une obéissance pareille, c'est-à-dire sans bornes ; enfin, entre les choses visibles qui ne sont que pour un temps , et les invisibles qui sont éternelles, la raison est de s'attacher aux invisibles , et de vivre dès ici-bas en citoyen du ciel. Si tout cela est de l'exaltation et du fanatisme , la raison est d'être exalté et fanatique; si tout cela est folie aux yeux du monde, la raison est de passer pour insensé aux yeux du monde. Raisonnable, dites-vous? Oh! nous savons depuis longtemps ce que vous avez fait de ce mot : le raisonnable, c'est le terre-à-terre, c'est le trivial, c'est le commode , c'est la fuite de l'excès. Mais ce que vous appelez excès, c'est cela même qui est raisonnable au point de vue de l'Évangile; car offrir son corps et son âme en sacrifice, c'est un excès s'il en fut jamais; et comment l'Évangile appelle-t-il cet excès? « Notre ser« vice raisonnable. »

Qu'on ne feigne pas de s'y méprendre; et qu'à la faveur d'un abus de langage, qui a fait de l'extraordinaire un autre nom de l'extravagant et du bizarre, on n'accuse pas l'Évangile de jeter l'homme hors des voies du bon sens et de la nature. « Je vous parle comme à des personnes in-

« telligentes; jugez vous-mêmes de ce que je vous dis. » (1 Cor., X, 15.) Ces paroles de saint Paul pourraient servir d'épigraphe à l'Évangile, qui en appelle sans cesse à ce fonds intérieur de vérité que rien n'a pu effacer en nous. Il n'en appelle pas, je l'avoue, à nos préjugés et à nos habitudes; il n'accepte pas pour arbitre, entre lui et nous, l'opinion du grand nombre, espèce de convention tacitement conclue entre les habiles, adoptée de confiance par tout le reste; il en appelle, et ce n'est pas en vain, au témoignage de la conscience, qui dit les mêmes choses à tous ceux qui l'écoutent; car le point principal et le premier bienfait de la grâce, c'est de nous mettre en état d'*écouter*. (Jean, VIII, 43.) Quiconque, s'étant recueilli et s'étant élevé peu à peu au-dessus des impressions du monde, n'a plus rien vu entre lui et la pensée de Dieu, a été forcé de reconnaître que rien n'est plus sage que cette prétendue folie; que rien n'est plus naturel que cette violence faite à la nature, rien de plus conforme à notre intérêt que ce dépouillement; et enfin, selon que l'a dit un excellent esprit, que l'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de soi. Et non-seulement cela; mais, dans l'état même où se trouve la société, et à son point de vue assurément borné, rien n'est plus social que le christianisme, et même toute autre chose l'est beaucoup moins. Il est vrai que l'apparition du christianisme vivant produit partout de l'émotion, et quelquefois du trouble : « Je vous envoie, a dit Jésus-Christ aux siens, comme des brebis au milieu des loups; » mais est-ce la faute des brebis si les loups sont des loups? Et la haine du mal pour le bien est-elle imputable au mal ou au bien? Enfin peut-on en vouloir à la vérité de paraître extraordinaire? Elle sera ordinaire quand vous le voudrez; en attendant elle est la vérité.

« Le royaume de Dieu, a dit Jésus-Christ, ne viendra « point avec éclat. » (Luc, XVII, 20.) Et un pieux écrivain a dit, dans le même esprit, que le bien ne fait pas de bruit, comme aussi le bruit ne fait pas de bien. Mais aussi, mes chers frères, quel bruit fait la vie du chrétien? Le moindre possible. Elle retentit, comme l'airain de nos tours, quand on la frappe; mais d'elle-même elle se tait. Il est vrai qu'il ne tient pas à elle de n'être point frappée; il ne dépend pas d'elle non plus, d'elle, vrai et rare diamant, de ne point jeter de feux à la rencontre de quelque rayon du soleil. Quoi qu'elle fasse, il faut qu'un jour ou l'autre elle éclate. Elle n'est pas extraordinaire pour rien. L'extraordinaire, dans le mal, éclate par le scandale; comment n'éclaterait pas de quelque autre manière l'extraordinaire dans le bien? Il n'y a pas, dans un sens, de vie plus unie et moins apparente que la vie chrétienne, parce qu'elle est dans l'ordre; mais cet ordre même est si extraordinaire, qu'à la longue on en est frappé. Le chrétien sait toute l'importance de ce précepte : « N'aspi« rez point aux choses élevées; marchez avec les hum« bles. » Il évite la singularité, fût-elle glorieuse; il sait le peu de bien que fait le bruit, et quel bien il peut compromettre; mais que faire? Cette humilité même est une chose extraordinaire; elle a son éclat, sa beauté; et le monde lui-même comprend cette parole : « Soyez parés « d'humilité. »

L'Évangile, en nous disant : Faites des choses extraordinaires, n'a point entendu nous dire : Faites du bruit. Loin de là; il nous recommande une vie cachée; il nous ensevelit dans l'humilité, et ce n'est pas certes ce qu'il a de moins extraordinaire. Celui qui aurait tiré du précepte de Jésus-Christ le droit ou l'obligation d'effaroucher ses semblables, de les choquer en pure perte, d'être gratuite-

ment inintelligible, aurait pris tout l'Évangile à contre-sens; mais un autre, mes frères, n'aurait pas mieux saisi l'Évangile : c'est celui qui se serait fait une loi d'être toujours compris et de n'étonner jamais. On n'est pas chrétien à ce taux-là; on ne l'est même qu'à la condition de vouloir bien, quand la gloire de Dieu et le bien de nos frères l'exigeront, scandaliser la sagesse mondaine. Déjà l'ensemble d'une vie chrétienne, nous l'avons dit, est extraordinaire pour qui la considère de près; mais, de plus, il vient pour tout chrétien conséquent un moment où, bon gré, mal gré, il lui faut rompre en visière à la morale du siècle et aux bienséances du monde, un moment de déplaire et peut-être d'irriter. Sans cela, je vous prie, à quoi se réduirait le sens de cette grande parole que nous avons déjà rappelée? « Le royaume de Dieu est forcé, « et les violents le ravissent. » Est-ce donc ainsi que le monde l'entend, et voit-on, en général, le royaume de Dieu forcé par la violence? Ce moment, dis-je, arrive dans toute vie, ou bien le christianisme n'est que le nom extraordinaire d'une chose très ordinaire. C'est bien ainsi que le définissent, dans leur cœur et dans leurs actions, les hommes du monde qui se disent chrétiens; mais quiconque le définit de la sorte n'est pas chrétien, et les temps où cette définition est généralement reçue, les temps où l'on vante le christianisme comme accommodant, raisonnable et plein de savoir-vivre, sont les temps de langueur du christianisme et de sommeil de l'Église.

Il ne faut pas se le dissimuler : l'esprit du siècle nous gagne. Ce siècle pratique, matériel ou positif, ainsi qu'il aime à s'appeler (comme si l'esprit était moins positif que la matière), nous a peu à peu communiqué son froid poison. Grâces à son influence, le christianisme est devenu étroit, méticuleux, et ce caractère se révèle jusque dans les

œuvres mêmes par où il s'efforce de remonter aux traditions de son premier âge. Vous demandez pourquoi il n'est pas expansif comme on l'a vu l'être ; demandez au fleuve à qui sa source refuse des eaux pourquoi il ne déborde pas dans les campagnes ; c'est que les orages qui accumulent au sommet des monts des trésors de neige et de glace ont manqué eux-mêmes à cette source lointaine. A la cime de notre vie, il n'y a pas d'orages non plus ; tout est tranquille ; rien n'est violent, rien ne se soulève en frémissant sur l'immense niveau de la morale du grand nombre ; enfin ce je ne sais quoi de tragique, qui est dans l'essence et dans l'idée même du christianisme (car le christianisme, qui commence par un miracle, continue par des miracles), est si peu dans l'esprit des chrétiens de nos jours, que certains faits éclatants de l'histoire leur donnent à peu près autant de scandale qu'au reste des hommes. Nous prenons en pitié ces générations qui, l'une après l'autre, et sans espérance de voir la fin de leur œuvre, ont péniblement érigé ces immenses cathédrales, où nous ne pouvons parvenir à nous croire chez nous. Nous concevons moins encore ces populations qui, à plusieurs reprises, se sont précipitées dans l'Orient à la conquête d'un tombeau. D'autres événements religieux, tels que la retraite de quelques hommes pieux dans une solitude claustrale, pour y vaquer dans le jeûne et dans le travail à l'œuvre de leur sanctification, nous étonnent davantage encore, surtout si nous les trouvons tout près de nos temps, et, comme on dit aujourd'hui, en pleine civilisation. Avec un peu de philosophie, aidée d'un peu de dogmatique, nous avons bon marché de ces pieuses aberrations. Je ne les veux point discuter. Je veux que la forme fut vicieuse, et même qu'en bonne doctrine le fond ne l'ait guère moins été ; mais n'y a-t-il rien de vrai dans ces œuvres ? Prenez-les

comme de purs symboles, et dites-nous s'il en est de plus beaux. Prenez-les comme les essais d'une force égarée; quelle force! quelle grandeur! Mais je vous dirai plutôt : Prenez-les comme la mesure de ce que vous devriez être et de ce que vous êtes. Ces hommes ne savaient peut-être pas, sur la vraie nature du royaume de Dieu, tout ce que vous savez; mais ils savaient peut-être mieux que vous que ce sont les violents qui le ravissent. Quelle violence, en effet! quel enthousiasme! quelle constance! quel sentiment et quel besoin de l'extraordinaire! Des travaux séculaires, des migrations spontanées, des pénitences incroyables furent les monuments de leur foi : quels seront les monuments de la nôtre?

Nous sommes, dans la fuite de l'extraordinaire, en progrès sur le passé : ce qu'autrefois on craignait de paraître, on redoute aujourd'hui de l'être; on fait, tout au plus, un peu d'extraordinaire en société, dans sa coterie, dans sa secte, et c'est déjà quelque chose. Mais seul contre tous, que dis-je? seul contre sa secte ou sa coterie, c'est bien différent. Il est difficile, j'en conviens, d'oser être seul de son avis et de son parti; mais je tiens pour certain qu'il n'est pas un chrétien qui n'y soit, une fois ou l'autre, appelé. Tous, du moins, y peuvent être appelés; c'est la condition, la gloire et le péril du chrétien. Et toutefois, combien de chrétiens sont chrétiens jusqu'à l'extraordinaire exclusivement! Combien à qui rien ne fait peur, excepté cette solitude! A distance du danger, on fait ce que je fais ici moi-même, on arbore bien haut le principe, on le maintient dans son intégrité; le moment venu, on se trouve dans le cas d'une exception; et consulte-t-on ses amis, tous sont d'avis que c'est un cas particulier qu'on n'avait pu prévoir. On rentre alors dans l'ornière, ou, pour mieux dire, on y reste, et un té-

moignage dont le monde avait besoin est refusé au monde.

Qui est-ce alors qui rendra ce témoignage? Par qui sera constaté cet élément de l'extraordinaire, essentiel au christianisme? Sera-ce peut-être par ces esprits faibles ou par ces imaginations mal réglées pour qui l'extraordinaire est tout, quoique l'extraordinaire en lui-même ne soit ni le bon, ni le vrai, mais seulement un caractère du bon et du vrai? A quoi serviront leurs démonstrations, sinon à donner le change aux ignorants, et à mettre dans leur esprit, sous le nom de christianisme, je ne sais quel fantôme hideux et bizarre? Quand la foule, toujours peu attentive, n'aura vu chez ceux qu'on lui donne pour les zélés et les forts que formalisme étroit, qu'exclusions farouches, que méconnaissance de la nature humaine et des conditions de la vie humaine, que mutilation gratuite de l'homme intellectuel et moral, qu'idées factices et arbitraires de perfection, qu'égoïsme dévot et qu'orgueilleuse humilité; quand elle aura été forcée de croire que ces hommes bizarres, usant de fraude contre eux-mêmes, ne se sont pas dépouillés du vieil homme, mais n'ont fait que le retourner, et que dans le jour de leur sabbat ils trouvent leur volonté; et quand, à côté de ces versions apocryphes de l'extraordinaire chrétien, la véritable, je veux dire la simplicité et l'intégrité de l'amour, le dépouillement sincère et sans réserve de la volonté propre, ne se montre nulle part, quel choix voulez-vous que fasse cette multitude entre le vulgaire et le bizarre, entre l'extravagance et la médiocrité?

On peut hardiment le prédire : le christianisme ne peut s'élever, dans le monde, au rang qui lui appartient et à l'autorité qui lui est dévolue, que dis-je? il ne peut même se conserver qu'à condition de devenir extraordinaire. Et

si l'on nous arrête en nous disant qu'il est de foi pour un chrétien que le christianisme ne peut périr; si l'on nous rappelle la promesse faite à l'Église, que « les portes de « l'enfer ne prévaudront point contre elle, » nous le savons bien et nous ne l'oublions pas; mais cela n'affaiblit point ce que nous avons dit. La condition a été prévue avec le résultat; le moyen a été voulu en même temps que l'effet; le christianisme ne périra point, parce que l'élément de l'extraordinaire qui est dans son essence ne périra point; mais si cet élément pouvait disparaître, rien ne pourrait empêcher le christianisme de disparaître également. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Église; mais qu'est-ce que les portes ou la puissance de l'enfer? C'est la peur des sacrifices, c'est la peur de l'opinion, c'est la peur de se trouver seul de son parti, c'est la peur de l'extraordinaire. Il faudra bien, si le christianisme doit vivre, que d'autres relèvent cette verge du second Moïse que nous avons laissée tomber, et qu'à leur tour, sur nos cendres peut-être, ils s'en servent pour fendre le rocher, pour en faire jaillir une eau vive, et pour faire fleurir le désert. Il faut à l'Église un nouvel âge héroïque; et si, comme à d'autres époques, elle n'en trouve pas les éléments tout préparés dans la haine ardente et frénétique des rois et des nations, si cette arène lui manque, il faut qu'elle en trouve une autre; elle à qui l'Esprit de Dieu apprend, quand il le faut, à trouver la paix dans la guerre, il faut, à cette heure, qu'elle sache trouver la guerre au sein de la paix. Mais quelle guerre, sinon celle de l'esprit contre la chair, et de la volonté de l'amour contre la volonté de l'égoïsme? Cette guerre seule, cette lutte du chrétien contre lui-même, ce travail de perfection signalera au milieu du monde sa présence et son vrai caractère. Et quel temps fut plus propre que le nôtre à fixer l'attention

générale sur ce phénomène sublime! L'âme humaine semble vacante. Au milieu des grands spectacles qu'il se donne à lui-même, l'homme s'ennuie. Il ne sait pas d'avance tout ce qu'il verra, tout ce qu'il fera, il sait déjà tout ce qu'il éprouvera; ne l'a-t-il pas éprouvé, et comme épuisé d'un premier coup? Le christianisme, au milieu de tant de choses épuisées, est la seule chose nouvelle, jeune, inépuisable. Le christianisme est l'éternelle jeunesse du genre humain; mais c'est à condition d'être chrétien, je veux dire extraordinaire. L'est-il dans notre vie et dans nos cœurs, mes bien-aimés frères? Sommes-nous des témoins ou des accusateurs de l'Évangile? des exemplaires altérés ou sincères du christianisme? Sentons-nous en nous un instinct d'héroïsme ou un instinct de lâcheté? Sommes-nous de simples amateurs de la sagesse évangélique, ou sommes-nous des champions et des soldats de Jésus-Christ? Regardons-nous la terre comme un champ de bataille, la vie comme une campagne sanglante et glorieuse, Jésus-Christ comme une victime divine que nous avons à venger, oui, à venger sur nous-mêmes? S'il en est ainsi, nous sommes chrétiens. S'il n'en est pas ainsi, nous ne le sommes pas; s'il n'en est pas ainsi, nous n'avons rien à donner à nos contemporains, rien à transmettre à l'avenir; mais, si nous répondons au vœu du texte sacré, nous serons un anneau de la chaîne vivante par laquelle les derniers âges se rejoindront aux premiers, et la consommation des temps à la consommation du Calvaire.

LE SAMARITAIN

Luc X, 29-37.

« Et qui est mon prochain ? » Il n'est personne aujourd'hui à qui cette question ne paraisse pour le moins étonnante ; et quiconque la répéterait sérieusement se ferait honte aux yeux de tout le monde. Et cependant, à l'époque où cet homme la prononça, bien loin de lui faire honte, elle pouvait lui faire honneur. Nous voyons qu'en la faisant il espéra paraître juste, c'est-à-dire scrupuleux observateur de la loi. En demandant : Qui est mon prochain ? il semblait dire : Je ne veux oublier ni négliger personne ; je veux aimer comme mon prochain tout homme qui a droit à ce titre ; il est bien clair que je ne puis pas le donner à tout le monde ; mais je serais bien fâché de le refuser à quelqu'un à qui j'aurais dû le donner. Dites-moi donc bien qui est mon prochain, afin que e m'empresse de le saluer et de le traiter comme tel.

Mes frères, que le même fait ait pu honorer un homme d'alors, et couvre de honte un homme d'aujourd'hui, rien ne montre mieux la différence des temps, et la question de cet homme et la réponse de notre Seigneur ont marqué une époque dans l'histoire de l'humanité. Mais s'il est intéressant de rechercher comment ce qui put sembler rai-

sonnable il y a dix-huit siècles, paraît absurde aujourd'hui, il est naturel de se demander, avant tout, comment cette parole put sembler raisonnable alors, et si l'humanité avait, de tout temps, pensé comme ce docteur. Nous livrer à cette double recherche, ce serait, mes frères, étudier l'histoire d'une idée, je veux dire l'histoire de l'idée de prochain parmi les hommes. Ce serait, par là même, étudier l'histoire de l'humanité considérée sous un point de vue particulier, mais important. Cette histoire, nous ne pouvons la tracer ici que rapidement et à grands traits; mais cela suffit à notre dessein, qui est de relever à vos yeux un des grands effets de la venue de Jésus-Christ, et de ses enseignements divins.

Dans les premiers siècles du monde, et tout près du berceau de l'humanité, nul homme ne se fût avisé de demander : Qui est mon prochain? Dieu avait fait sortir d'un même sang tout le genre humain; il lui avait donné les mêmes ancêtres; l'humanité, sortie tout entière d'un couple unique, fut littéralement une famille; la fraternité humaine naquit d'une fraternité plus étroite; le sentiment qu'on appelle *humanité* eut pour point de départ les affections domestiques; l'homme apprit à aimer l'homme dans un fils, dans un père, dans un frère, dans un parent; tout prochain fut d'abord un proche; et telle fut la durée de la vie du premier homme, qu'il put voir sa famille devenir un peuple, et que les membres de ce peuple, à la vue de leur grand ancêtre encore vivant, étaient obligés de reconnaître les uns dans les autres, non des concitoyens seulement, mais des parents et des frères. Ce lien d'une commune origine fut longtemps sensible et senti; la tradition en conserva l'idée après que les monuments en eurent disparu; et l'habitude ancienne de voir dans tous les hommes des parents entretint, à travers bien

des causes d'isolement et de division, un sentiment auquel plus tard on donna le nom d'humanité.

Vous reconnaîtrez ici, mes frères, le dessein de Dieu. Lorsque Dieu dit aux créatures immortelles qu'il venait de créer à son image : « Croissez et multipliez, » il ne voulut pas seulement multiplier son image sur la terre ; il ne voulut pas seulement y multiplier le bonheur ; il voulut créer une immense famille, dont tous les membres se sentissent obligés les uns envers les autres comme envers leur chef. Tous appelés à glorifier, par le développement de leurs facultés, le Dieu saint et bon qui les leur avait données, tous devaient s'entr'aider dans cette œuvre sublime. Un même but, un même amour devait unir l'homme à l'homme, la famille à la famille, la nation à la nation ; et la diversité de caractère et de talent entre les individus, de constitution entre les races, de position et de ressources entre les peuples, n'avait pour but que de rendre les hommes nécessaires les uns aux autres, et de leur rendre incessamment présent le sentiment de cette nécessité. Toutes les différences, toutes les oppositions même, devaient venir se fondre et se perdre dans l'idée de Dieu, et l'humanité entière former devant lui un seul homme, ses mille et mille voix une voix unique, ou du moins un harmonieux concert, un hymne perpétuel de reconnaissance et d'adoration (1).

C'est dans ce rapport simple d'homme à homme que devait se manifester et se déployer le divin sentiment de la charité, je veux dire de cet amour différent des autres amours, en ce que les sens, l'intérêt, l'habitude, la prévention, la force du sang, ne s'y mêlant pas, lui laissent une pureté qui ne se retrouve au même degré dans aucune

(1) Voir une note à la fin du discours.

autre affection. Sans cet amour pour l'homme en tant qu'homme, toutes nos affections particulières de famille, de patrie ou de sympathie, ne nous élèveraient pas au-dessus des animaux, et chacun de ces amours particuliers ne mérite le saint nom d'amour que lorsque, perfectionné par l'Esprit de Dieu, il est devenu de la *charité*.

Nous n'avons pas dessein, vous pouvez le croire, de condamner ou de rabaisser les affections particulières que la nature nous inspire, et qui devaient être, dans le dessein de Dieu, l'apprentissage d'un amour plus étendu et plus élevé. Dieu, qui pouvait tirer chaque homme à son tour du limon de la terre, et perpétuer le genre humain par une multitude de créations successives, a voulu entourer l'homme d'une famille, et fonder, par les besoins mutuels et par l'échange des bienfaits, comme par le mystère de la paternité, la société domestique. C'est dans ces affections, si naturelles et si justes, de fils, d'époux, de père, de citoyen, que s'exerce et s'aiguise en quelque sorte notre faculté d'aimer ; et il est digne de la sagesse et de la bonté de Dieu d'avoir placé à notre portée, et déjà autour de notre berceau, des occasions prochaines et des raisons pressantes d'aimer. Ce qu'a dit l'apôtre saint Jean : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pour-« rait-il aimer Dieu qu'il ne voit point? » nous autorise pleinement à dire à notre tour : Celui qui n'aime pas ceux de ses frères qu'il voit ou qu'il connaît, comment pourrait-il aimer ceux de ses frères qu'il ne voit ou ne connaît point ? Comment, s'il n'aime pas ceux avec qui la Providence lui a donné des rapports particuliers, aimerait-il ceux qu'elle n'a liés à lui que d'une manière générale? La conscience humaine n'éprouve, sur ce sujet, aucune indécision. Personne ne veut croire que l'homme indifférent au bonheur de ses proches puisse ressentir pour l'huma-

nité un intérêt sincère. On ne prend pas encore au sérieux cette philanthropie excentrique qui passe par-dessus la parenté pour n'aimer que la patrie, par-dessus la patrie pour se donner à l'humanité, par-dessus les vivants pour s'unir à ceux qui ne vivent pas encore. L'Évangile, bien loin de mépriser les affections particulières, les a recommandées; les plus saints hommes de l'ancienne et de la nouvelle économie les ont cultivées; et Jésus-Christ lui-même, en tant qu'homme, nous a montré en sa personne le modèle accompli du fils, de l'ami et du citoyen.

Et cependant, mes frères, la faculté d'aimer tout homme, uniquement parce qu'il est homme, est, en elle-même, plus élevée et plus excellente que toutes nos affections particulières. A mesure, en effet, que l'amour est moins aidé par les circonstances, à mesure que les motifs particuliers qui peuvent nous attacher à un homme, l'intérêt, l'habitude, la prévention, la force du sang, disparaissent; à mesure, en un mot, que nous l'aimons davantage sans raison, ou plutôt par la seule raison de la marque divine empreinte sur son front, ou du besoin qu'il a de notre amour, cet amour, se dégageant mieux de tout alliage impur ou simplement étranger, devient plus digne de son nom. Plus nous aimons de la sorte, plus nous aimons comme Dieu, dont la charité pure n'a pour raison qu'elle-même, et se suffit à elle-même sans l'appui d'aucune relation particulière ou d'aucune convenance personnelle; plus notre amour est spirituel comme celui de Dieu qui est esprit, plus, par conséquent, il nous rapproche de Dieu et nous unit à Dieu. Pour tout dire, mes frères, les affections particulières, nous les avons, plus ou moins, en commun avec les espèces inférieures à la nôtre; cet amour général, nous ne l'avons en commun qu'avec Dieu. Les animaux, assurément, ne sont pas sans affec-

tions; ils en connaissent plusieurs; mais il n'y a rien, en eux, qui reproduise le moins du monde ce que, dans l'homme, on appelle humanité. Cet amour est véritablement l'amour. Il faut l'ajouter à tous nos amours. Il faut que chacun de nous apprenne à aimer de cet amour son enfant, son épouse, son parent, son ami. Autrement le sentiment que nous aurions pour ces personnes, si vif qu'il pût être, ne serait, sous le beau nom d'amour, qu'un goût, une habitude, une passion, ou un égoïsme transformé.

C'est de cet amour, mes frères, que Dieu voulut faire un des plus glorieux attributs de la nature humaine, et l'un des moyens par lesquels elle concourrait d'un commun accord à la grande œuvre qui lui était imposée, de glorifier Dieu sur la terre. Ce que fit ce Dieu tout sage pour enraciner et affermir ce sentiment dans l'âme humaine, mes frères, vous l'avez vu. Et certes il ne semble pas, quand on y réfléchit, qu'aucune affection ni aucune institution ait été protégée d'autant de manières. A combien de traits l'homme ne devait-il pas reconnaître un *prochain* dans l'homme? Non-seulement la même conformation et le même visage, mais les mêmes nécessités, la même dépendance, les mêmes dangers, les mêmes ennemis; chez tous également la pensée, le langage et la conscience; chez tous la règle du juste et l'instinct du vrai; chez tous la croyance et le besoin d'un Dieu; chez tous le sentiment d'une vie meilleure que celle des sens, et d'une félicité meilleure que celle de la terre; chez tous l'idée de l'immortalité et la soif de l'infini; chez tous enfin, depuis la malédiction de la terre, le sentiment d'une même infortune, subie en commun, méritée en commun..... Mais hélas! en signalant un des motifs qui devaient unir les hommes, j'ai touché à la cause première

de leur fatale désunion. Quand l'homme eut cessé de respecter Dieu, comment eût-il, sur le front d'une autre créature, respecté l'image de Dieu? Quand il se fut préféré à Dieu, quel autre être, dans l'univers, put désormais lui être sacré? Comment enfin l'amour du prochain put-il, dans le cœur de l'homme déchu, survivre à l'amour de Dieu? Il emprisonna son cœur dans les affections qui ont tant de rapport avec l'amour de soi qu'elles en semblent une partie, et qui sont tellement indépendantes de la volonté qu'elles se confondent avec les instincts. Il aima comme les animaux, il n'aima plus comme Dieu. Si le nom d'homme ne laissa pas de lui inspirer encore quelque respect; si la vue de l'homme souffrant fut encore en possession de l'attendrir, il n'en est pas moins vrai que, lorsque le sceau divin eut disparu, l'homme ne fut plus, dans le sens où Dieu l'avait voulu, le *prochain* de l'homme; le mot même n'eut plus de sens; on eut des semblables, et plus de prochain; le sentiment de la communauté et de la grande unité humaine s'effaça; on put s'intéresser encore, par occasion et dans les rencontres, à tel ou tel individu de la race humaine; mais le besoin du bonheur de tous, du perfectionnement de tous, et du concours universel de la grande famille humaine aux desseins et à la gloire de son divin Père, cessa de préoccuper les âmes. On fut plus frappé des différences particulières que de la ressemblance générale; les mœurs extérieures, les opinions, le langage, la couleur, les degrés de culture intellectuelle, les inégalités de rang et de fortune, tous ces accidents superficiels effacèrent la ressemblance fondamentale; on chercha dans ces accidents les titres de fraternité qu'il fallait chercher plus avant; le prochain, dès lors, ce fut le parent, l'ami, l'allié, et, pour certaines occurrences, le concitoyen. Les sociétés particulières semblèrent se resserrer,

mais moins comme des sociétés que comme des ligues; on s'unit moins pour s'aimer que pour haïr en commun; les familles se fortifièrent contre les familles, les classes contre les classes, les nations contre les nations.

C'est surtout, mes frères, dans les rapports de nation à nation que vous pouvez voir combien cette idée de prochain, si soigneusement imprimée par la main de Dieu dans le cœur de l'homme, avait perdu peu à peu sa grandeur et sa beauté. La jalousie, la défiance et la haine semblaient être devenues le rapport naturel d'un peuple avec un autre, et ces dispositions hostiles augmentaient entre des peuples voisins. Sans doute l'ignorance y contribuait; on s'imaginait que la prospérité d'un pays avait pour condition le déclin d'un autre; de même qu'une notion grossière du commerce nous fait croire que le gain d'une des parties entraîne une perte pour l'autre: idée injurieuse à la Providence de Dieu, idée qui n'a pu naître que du déclin de la foi primitive, idée qui, à son origine, est un péché! Le progrès des lumières a déjà commencé à dissiper ces préventions et à rapprocher les peuples; mais pas plus que l'ignorance n'a tout fait dans un sens, l'instruction ne peut tout faire dans un autre; et de même que l'ignorance n'eût pas suffi pour isoler les peuples s'ils eussent trouvé dans le sentiment de la paternité de Dieu celui de leur fraternité mutuelle, de même la science ne saurait, en rapprochant les hommes par leurs intérêts, les rendre véritablement, et par le cœur, prochains les uns des autres. L'intérêt et le bon sens ne peuvent suffire à créer cette fraternité universelle, qu'aucune cause extérieure n'eût pu détruire ni affaiblir, si d'abord le principe intérieur et divin sur lequel elle était fondée n'avait été ruiné dans le cœur de l'homme.

Quoi qu'il en soit, mes frères, avant la venue de Celui

qui devait « réconcilier toutes choses sur la terre et dans « les cieux, » et à qui, selon l'antique prophétie, « appar-« tenait l'assemblée des peuples, » le monde était divisé en tribus ennemies, dont chacune croyait nécessaire à sa prospérité l'affaiblissement de toutes les autres ; le nom d'*étranger* était devenu, en tout pays, un titre d'injure et une marque d'opprobre; et chez le peuple même de Dieu, les hommes charnels, c'est-à-dire le grand nombre, avaient poussé à un tel excès cet esprit de nationalité farouche, que les nations, d'un commun accord, qualifiaient les Juifs d'ennemis du genre humain, titre que saint Paul, né des mêmes ancêtres, leur confirme avec indignation et douleur. Il est vrai que Dieu lui-même, dans des vues que nous nous expliquons facilement, avait élevé une barrière entre ce peuple et tous les autres; mais c'est de l'idolâtrie, et non de l'humanité, qu'il avait voulu séparer les Hébreux; et cette pensée, toute sainte, s'était corrompue dans leur esprit; ils avaient montré qu'on peut aimer l'idolâtrie en haïssant les idolâtres; leur orgueil s'était accru avec leur infidélité; ils avaient méprisé le reste de l'humanité à mesure qu'ils s'étaient confondus avec elle ; et l'on avait vu croître chez eux, dans une même mesure, l'intolérance et le relâchement ; en sorte qu'à l'époque où Jésus-Christ parut au milieu d'eux, ils étaient probablement, de tous les peuples du monde, celui à qui la grande leçon renfermée dans notre texte était le plus nécessaire. Peut-être que nulle part ailleurs que chez les Juifs, peut-être aussi que chez eux, à aucune autre époque de leur histoire, un homme n'eût osé demander si ouvertement et avec le secret espoir d'étaler sa justice : « Qui est mon « prochain ? » Aujourd'hui, celui qui adresse cette question à Jésus-Christ est un docteur de la loi, un docteur de la loi de Dieu.

Jésus-Christ ne négligea pas une occasion aussi favorable de proclamer la vérité sur ce point important. Mais la manière dont il s'y prit est bien remarquable. Il aurait pu répondre par une définition en forme : il raconta une histoire. Il prit pour personnages de cette histoire, non pas en général deux hommes de deux nations différentes, mais spécialement un Juif et un Samaritain : un Juif, parce qu'il parlait à des Juifs ; un Samaritain, parce qu'entre les Samaritains et les Juifs il y avait quelque chose de pire qu'une différence d'origine, j'entends une division d'opinions et de culte que la communauté d'origine ne servait qu'à rendre plus vive et plus hostile. Ce ne sont donc pas simplement des étrangers, mais des rivaux et des ennemis, qu'il met en présence. Ce n'est pas tout : il eût pu, dans le récit de ces rapports momentanés entre un Samaritain et un Juif, faire du Juif le bienfaiteur du Samaritain ; mais il fait le Samaritain bienfaiteur du Juif, afin de ne pas laisser le Juif maître en quelque sorte de déterminer ses rapports avec le Samaritain, mais de le lier par les bienfaits qu'il reçoit de cet étranger et de cet ennemi, et de le mettre dans l'alternative ou de reconnaître cet étranger pour son prochain, ou d'avouer la plus odieuse ingratitude. Enfin, il ne se contente pas de ce rapprochement, qui, à toute force, pouvait suffire à son but : il fait intervenir d'autres personnages, qui, bien que Juifs, abandonnent un compatriote, s'ils l'ont reconnu pour tel, et, bien que ministres de la religion, se dispensent de remplir envers un de leurs semblables les devoirs de la compassion, dont ils sont, en qualité de prêtres, les premiers représentants. Ce Samaritain, au contraire, soit qu'il ait ou n'ait pas reconnu un Juif dans ce prétendu blessé, s'empresse vers lui parce qu'il est homme et qu'il souffre, et lui prodigue tous les soins que, dans une sem-

blable occasion, un frère pourrait espérer de son frère. Car notre Seigneur ne se contente pas d'une narration rapide et sommaire; il relève, jusqu'au dernier, tous les détails de l'action du Samaritain; il épuise le sujet, de manière à ne laisser aux plus difficiles en matière de bienfaisance rien à exiger de plus, rien même à imaginer. Ou plutôt, allant au delà de ce qu'on aurait imaginé, il fait de l'action du Samaritain un vrai chef-d'œuvre de bienfaisance. Il est impossible de se représenter un devoir plus complétement et mieux rempli.

Il faut convenir, mes frères, que le lévite et le sacrificateur avaient eu, pour se détourner du voyageur blessé, quelque raison plus particulière que l'indifférence. Les brigands qui l'avaient percé de coups pouvaient n'être pas bien loin, et même avoir calculé, pour faire de nouvelles victimes, sur l'imprudente pitié que la première aurait excitée. D'ailleurs ce chemin, si connu par les meurtres qui s'y commettaient que depuis longtemps on l'appelait *le chemin du sang*, n'était pas un chemin où l'on s'arrêtât volontiers, alors même qu'aucune rencontre pareille n'aurait rappelé d'une façon plus particulière le danger qu'on y pouvait courir. Mais, pour être difficile et périlleux, le devoir n'en était pas moins un devoir. Seulement il est juste d'ajouter que, l'accomplissement d'un devoir honorant davantage à mesure qu'il est plus périlleux, le Samaritain qui le remplit mérite de notre part ce qu'auraient mérité les deux autres voyageurs s'ils s'en fussent acquittés, une estime particulière. Il ne se contente pas, non plus, de s'arrêter le temps nécessaire pour mettre cet homme sur sa monture, secours inutile et peut-être pernicieux dans l'état du blessé, dont la vie s'écoulait avec son sang. Le Samaritain, d'abord, bande les plaies de cet infortuné, et y verse de l'huile et du vin, dont par bon-

heur il se trouvait pourvu. Et ne nous sera-t-il pas permis de remarquer qu'il est peu vraisemblable qu'il fût pourvu d'huile et de vin, mais que cette invraisemblance est une beauté de plus dans le récit, puisqu'elle sert à faire mieux ressortir tout le soin et toute l'application que le Samaritain apporte à cette bonne œuvre, comme aussi son généreux oubli du danger? Il met donc le blessé sur sa monture, il le mène à une hôtellerie, et, non content de l'y avoir déposé, et de s'en remettre sur d'autres, dont c'était le tour, à ce qu'il semble, de se charger du blessé, « il « prend soin de lui, » dit notre Seigneur; il veille du moins à ce que les soins nécessaires lui soient donnés; peut-être à cause de lui prolonge-t-il son séjour dans cette hôtellerie. Et ce n'est pas tout : en le quittant, il ne s'en sépare pas absolument; il lui assure la continuation des secours que son état réclame; il en promet le payement. Pourquoi d'autres, dès ce moment, pourquoi, par exemple, le maître de l'hôtellerie, n'auraient-ils pas succédé au devoir et à la charité du Samaritain? Le hasard qui leur amenait ce blessé ne valait-il pas le hasard qui avait fait faire au Samaritain cette rencontre douloureuse? D'autres étaient-ils moins que lui obligés envers ce blessé? Leur tenait-il de moins près qu'au Samaritain? Et enfin qui sait si cet homme, quoique dépouillé, n'avait pas des ressources ou ne pouvait pas s'en procurer, et pourvoir ainsi lui-même à sa guérison et à son entretien? C'est de quoi son bienfaiteur ne s'informe pas; ce sont des questions dont il se garde bien d'inquiéter son protégé; ce qui lui importe, c'est que cet homme reçoive des soins et soit guéri; il ne se déchargerait de cette tutelle que sur celui qui la réclamerait, et qui lui paraîtrait en état de l'exercer : jusque-là il la conserve lui-même et ne l'offre même à personne. Pourtant, lorsque sa présence n'est plus nécessaire au

salut du blessé, il s'en va à d'autres devoirs; mais, avant de partir, il remet à l'hôte, soit pour les soins déjà rendus, soit pour ceux que l'état de l'étranger peut réclamer encore, la somme d'argent qu'il peut juger suffisante. Mais il ne s'en tient pas là : « Aie soin de lui, dit-il à « l'hôte, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le ren- « drai à mon retour. » Se fait-il connaître au blessé? Reçoit-il, avant de partir, l'expression de sa reconnaissance? Le divin narrateur ne nous le dit pas, et rien ne le fait supposer.

Mes frères, notre Seigneur n'a énuméré tous ces traits que pour que nous les rangions sous une même idée, qui est l'idée fondamentale de son récit. Cet homme n'était rien à cet autre homme; ils ne tenaient l'un à l'autre que par le lien du malheur et de la compassion; et l'un d'eux a fait pour l'autre, en qui il ne reconnaissait ni un ami, ni un parent, ni un concitoyen, mais un homme seulement, tout ce qu'en un pareil cas on pourrait attendre de la compassion d'un concitoyen, d'un parent ou d'un frère, et ce qu'on ne serait pas, hélas! toujours sûr d'en obtenir. C'est ainsi que notre Seigneur répond à la question du docteur qui, voulant paraître juste, lui avait demandé : « Et qui est mon prochain? » Mais avez-vous remarqué la forme de sa réponse? Le docteur avait demandé : Qui est mon prochain? Et Jésus-Christ semble lui répondre : Ton prochain, c'est celui qui aura eu pitié de toi; tu appelleras de ce nom celui qui te voudra ou qui te fera du bien; car le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des voleurs, c'est l'homme qui exerça la miséricorde envers lui. Ah! mes frères, à Dieu ne plaise que nous donnions à des paroles de Jésus-Christ une interprétation pareille! Mais en disant que le blessé dut reconnaître un prochain dans son protecteur, au lieu de dire que le pro-

tecteur vit son prochain dans cet homme blessé, Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu couvrir de honte ces hommes de parti qui s'informent scrupuleusement à qui, sans se compromettre, ils pourront donner le nom de prochain, tandis que les mêmes personnes à qui ils font difficulté de tendre la main, la leur tendent eux-mêmes les premiers, et, ne s'inquiétant pas du pays, de la famille ou de la secte, hommes, préviennent des hommes, hommes, sont touchés de compassion pour des hommes, et leur expriment leur fraternité par des bienfaits et par des sacrifices? Jésus-Christ semble dire : Vous hésitez, vous tardez; mais tandis que vous hésitez et que vous tardez, ceux-là même au sujet desquels vous êtes si embarrassés prennent l'avance avec vous. Obéissant à un sentiment plus juste et plus sûr que tous vos scrupules, les voilà qui viennent à vous, les mains pleines de bienfaits; sont-ils ou non vos prochains ceux qui sont capables de vous aimer? Et vous, êtes-vous ou non leurs prochains? S'ils sont venus à vous avant d'être appelés, ne pouvez-vous aussi faire un pas vers ceux qui ne vous appellent point? S'ils ont pris les devants avec vous et par conséquent avec d'autres, ne prendriez-vous pas les devants avec tout le monde? N'aimeriez-vous pas tout ce qui s'appelle homme? Ce nom ne vous sera-t-il pas sacré? ne fera-t-il pas appel à votre sympathie, et, dans le besoin, à votre compassion et à votre dévouement? Tout homme, en un mot, ne sera-t-il pas votre prochain? Essayez, Juif, de renier ce Samaritain qui vous traite en frère; comment, quand il est votre prochain, pourriez-vous n'être pas le sien?

Oh! la belle histoire, mes frères, que vient de nous raconter notre divin maître! Je n'en connais qu'une plus belle encore : c'est celle dont il est, non l'inventeur, mais le sujet; et l'histoire que nous venons de lire, si belle et

si touchante qu'elle soit, n'est plus, au prix de celle de Jésus-Christ, qu'une faible et insuffisante parabole. Il ne pouvait pas appartenir, même à Jésus-Christ, d'inventer une autre histoire qui fût aussi belle que la sienne. Et n'est-ce pas une chose admirable que l'imagination même la plus hardie ne puisse, en prenant tout son essor, atteindre à la hauteur de cette réalité ?

Jésus-Christ lui-même est le Samaritain sur le chemin de Jéricho. Un homme couvert de blessures (c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous) est gisant au bord de la route. On passe sans le secourir ; car il est dangereux de s'arrêter sur cette route : c'est *le chemin du sang*, et un seul regard jeté sur cet agonisant pourrait coûter la vie. On a tué les sages, on a tué les prophètes ; on tuera en tout temps ceux qu'une compassion généreuse arrêtera près de ce malheureux qui perd son sang par mille endroits. Même les lévites et les sacrificateurs, même les hommes dont la charge est d'avoir compassion, ont passé mille fois en détournant les yeux. Jésus-Christ à son tour est venu, non point en passant, mais exprès et à cause du blessé ; il savait qu'il y avait là un mourant à qui ses soins étaient nécessaires. Il n'est pas étonnant qu'il ait avec lui du vin et de l'huile ; il savait qu'il trouverait un blessé ; il venait pour cela : le chemin du sang est proprement son chemin. Il verse dans les plaies du blessé l'huile et le vin de sa parole, l'huile qui adoucit, le vin qui fortifie ; il charge le blessé, non sur sa monture, il n'en a point, mais sur ses épaules, ou plutôt contre son sein, et emporte ainsi la pauvre victime, toute saignante et pleurante, à travers montagnes et vallées, jusqu'à l'hôtellerie ; il paye tout, il se porte caution de tout ; il pense à l'avenir : son Esprit, après son départ, veillera sur son convalescent. Mais, mes chers frères, que ne faudrait-il pas ajouter à la parabole

pour qu'elle répondît à la réalité! Il faudrait que ce Samaritain fût un roi ou l'héritier d'un trône; que, du milieu de sa gloire ou de ses espérances, il eût entendu, de la sinistre obscurité de cette route désolée, le cri du malheureux arriver jusqu'à lui; qu'il eût, dans ce cri funèbre, distinctement reconnu la voix d'un ennemi personnel; qu'il eût prévu la mort, non comme une chance, mais comme l'assuré salaire de sa généreuse entreprise; que, devant l'accomplir à lui seul, il se fût rendu de nuit, sans suite et sans défense, au poste où la douleur l'appelait; et, pour dernier trait, pour comble d'amour et d'horreur, qu'il eût attendu la mort et l'eût reçue en effet de la main même de celui qu'il venait sauver. Oh! nos efforts sont vains; toute parabole est insuffisante: la parole, l'imagination plie et cède sous le poids de la réalité; il faut renoncer aux images; il faut raconter la vie et la mort de l'Homme-Dieu, descendant des hauteurs de la paix et de la gloire pour s'associer à la nature humaine et en épouser toutes les souffrances; ramassant sur sa tête innocente tous les traits du courroux de Dieu; venant dire la vérité, non pas au péril seulement, mais aux dépens de sa vie; repoussé, maltraité et enfin mis en croix par ceux qu'il aimait; en un mot, si nous rapprochons ce qu'il est dans le ciel de ce qu'il a été sur la terre, ce qu'il méritait de la part des hommes de ce qu'il en a obtenu, l'idéal d'un dévouement et d'un amour que nulle pensée ne peut mesurer et que nulle parole ne saurait peindre.

Ah! mes frères, d'autres avaient dit avant Jésus-Christ, et Jésus-Christ lui-même avait dit mieux que tous ensemble, ce que c'est que le prochain, et ce que c'est qu'aimer. Mais qu'était-ce que tous ces discours, et même (souffrez que nous le disions) qu'était-ce que ceux de Jésus-Christ lui-même auprès de ce qu'il a dit par sa vie et par sa mort;

par sa vie qui déjà était une mort, et par sa mort qui fut celle de la croix ? Saint Jean n'a-t-il pas bien raison de dire : « Nous avons connu ce que c'est que la charité en « ce que Christ a mis sa vie pour nous ? » (1 Jean, III, 16.) Plus de définitions, plus de raisonnements, mais un fait : Christ a mis sa vie pour nous ! Voulez-vous savoir ce que c'est que la charité ? Christ *a mis sa vie*. Voulez-vous savoir ce que c'est que le prochain ? Christ a mis sa vie pour nous, c'est-à-dire pour des étrangers et des ennemis. Si vous pouvez prouver que Jésus-Christ tenait à l'homme de plus près que l'homme ne tient à l'homme, et que Christ était plus obligé envers l'homme que l'homme ne l'est envers l'homme, et qu'il faisait, en se donnant à l'homme, quelque chose de moins extraordinaire que l'homme ne le ferait en se donnant à l'homme ; si vous pouvez prouver qu'il était plus naturel à Christ de s'unir à notre humanité dégradée, qu'il ne l'est à nous de nous unir à nos compagnons de misère et d'exil... nous n'avons rien à dire, nous n'insistons pas. Seulement Jésus-Christ, d'après votre supposition, ne sera plus descendu du ciel en terre, n'aura plus représenté ici-bas la charité divine, n'aura plus apporté aux hommes la paix, ne sera plus le Sauveur de l'humanité : toute cette histoire d'une divine condescendance et d'un sacrifice infini n'est plus qu'une invention ou un rêve. A la bonne heure. Mais si vous croyez que Jésus-Christ a été et a fait tout ce que nous venons de dire d'après l'Évangile ; en un mot, si vous êtes chrétiens, convenez que cet amour qui s'est fait homme pour sauver les hommes, et qui a aimé les hommes comme hommes, les a marqués au front d'un sceau que vous ne pouvez plus effacer ; convenez que l'être pour qui Dieu a donné son propre fils devient pour vous un être sacré ; que vous ne pouvez vous dispenser de l'aimer sans refuser votre amour

à Celui qui l'a aimé avant vous; et que les preuves de votre reconnaissance ne pouvant atteindre dans le ciel Celui qui ne peut rien recevoir de vous, cette reconnaissance doit redescendre, pour ainsi dire, se répandre autour de vous, et déborder, s'il est possible, sur tous ceux que l'Homme de douleur a cherchés, a aimés et a bénis.

Vous ne pouvez faire les distinctions qu'il n'a pas faites, et ne pas regarder comme votre prochain quelqu'un de ceux dont il a été lui-même le prochain. Qui donc aimait-il? Pour qui priait-il? Sur qui a-t-il pleuré? Pour qui le sang sortait-il en forme de sueur de son corps agonisant? Pour qui, sur la croix, tombait-il, goutte à goutte, de ses membres douloureux? Y avez-vous jamais bien pensé? Séparé du reste de l'humanité par les terres et les mers, des anciennes générations et des générations futures par les années et les siècles, il avait présent à la pensée le genre humain de tout temps et de tout pays; le genre humain tout entier vivait dans son cœur comme un seul homme; il aimait dans le passé tout ce qui avait porté le nom d'homme, dans l'avenir tout ce qui devait le porter encore; il n'avait pas besoin de vous voir distinctement et de vous connaître pour vous aimer; son amour pour vous existait avant vous-mêmes; vous deviez, en naissant, le trouver vous attendant et tout prêt à vous envelopper. Il s'unissait d'avance à toutes vos douleurs, pleurait d'avance sur vos péchés, d'avance était en travail avec chacun de vous pour vous enfanter au salut. Qu'était-il besoin pour lui de vous connaître, puisque ce n'était pas comme individus, mais comme hommes qu'il vous aimait? Oui, c'est l'homme qu'aimait ce Dieu-homme. C'est l'homme, non d'un pays ou d'un autre, ni du passé ou de l'avenir, ni l'homme connu plutôt que l'homme inconnu, c'est

l'homme, partout égal à lui-même, un avec lui-même aux yeux de Jésus-Christ, un avec lui-même par l'origine, par la chute, par la souffrance, par la gloire. Ne sentons-nous pas à ces pensées notre cœur frémir au dedans de nous? Ne sentons-nous pas s'éveiller, au milieu de notre misère morale, le noble et touchant instinct de la communion humaine? Ne nous reconnaissons-nous pas comme les membres de ce vaste corps, ressentant à la fois nos douleurs particulières et les siennes, responsables pour notre part du mal universel, obligés d'embrasser toute l'humanité dans notre affection et dans nos prières, et à porter, chacun selon nos forces, ce « noble fardeau du genre hu-« main, » ainsi que s'exprimait jadis un orateur sacré? Oui, mes frères, j'en réponds sans vous avoir entendus, ce sentiment ne vous est pas étranger; et quand nous essayons de vous le montrer en Jésus-Christ, nous sommes sûrs de le remuer en vous. Mais qu'est-ce qu'un sentiment confus et flottant au prix de l'obligation positive, impérieuse, que la charité de Jésus-Christ a créée pour chacun de vous? Chrétiens, jetez les yeux sur le chemin sanglant que votre maître est venu parcourir. Suivez-le jusqu'à ce bord affreux de la route, où meurt, non pas un homme, mais l'humanité. Contemplez jusqu'au bout son œuvre de miséricorde. Chrétiens, l'exemple de votre maître jette dans vos bras mille et mille blessés, gisant, comme celui de la parabole, sur le chemin de Jéricho; il confie à chacun de vous l'humanité tout entière; et chacun de vous est appelé à l'aimer tout entière. Chaque chrétien appartient à tous les hommes. Il n'a pas les mêmes devoirs envers tous, mais il est obligé envers tous. Il n'est pas chrétien, il n'a pas compris Jésus-Christ, si ce sentiment lui est étranger, que dis-je? s'il n'en est pas habituellement préoccupé. Il ne doit pas aimer seulement un à un chacun des membres de l'hu-

manité que les circonstances rapprochent de lui ; il doit, comme Jésus-Christ, aimer l'humanité. C'est la marque, c'est la gloire du vrai christianisme. Non pas, certes, que nous confondions avec l'amour de l'humanité cette adoration insensée de notre propre espèce, cette grande ligue de l'orgueil humain qui, faisant de l'humanité un individu chimérique, et réduisant l'individu à rien, rassemble, sans les unir, autour d'une pensée vague et immense, les ouvriers d'une seconde Babel, au pied de laquelle se renouvelle déjà le prodige de la confusion des langues. Non, cette humanité que Jésus-Christ recommande à votre amour, ce sont les hommes ; ce sont les hommes qu'il a aimés ; ce sont les hommes qu'il est venu sauver ; et nous ne savons rien d'un prétendu salut de l'humanité dont les hommes ne seraient pas les objets immédiats, mais seulement les instruments. Non, le progrès social n'est pas le dernier but de la grande œuvre de Jésus-Christ ; non, les individus ont une valeur à eux, ils existent pour eux-mêmes, ils relèvent de Dieu immédiatement, ils ne sont pas uniquement les agents ou les marchepieds d'un progrès collectif, qui n'est lui-même qu'un signe ou un moyen du progrès individuel. Non, ce n'est pas la société que Jésus-Christ est venu racheter, ce n'est pas elle qui sera transportée dans le ciel, ce n'est pas elle qui sera couronnée de la palme des élus. Mais l'humanité n'en forme pas moins un corps bien réel, organisé pour les desseins de Dieu, et luttant de toutes parts, quoique à son insu, pour leur accomplissement. Il faut, par amour pour les hommes, et pour la gloire de Dieu, se joindre avec intention à ce travail sans intention. L'humanité souffre et gémit : il faut au moins souffrir et gémir avec elle ; il faut prier pour elle ; il faut partager ce travail d'enfantement qui soulève et déchire son sein ; car il ne s'agit pas de

moins pour elle que d'enfanter à Dieu un monde nouveau, et d'avancer le moment où tout genou se ploiera devant Jésus-Christ, et où toute langue, forcée de prophétiser, confessera qu'il est le Seigneur, à la gloire de Dieu son père. Mais l'humanité travaille pour les hommes, et, dans cette coopération avec l'humanité, c'est pour les hommes que vous travaillez, car ce sont eux que Jésus-Christ vous recommande. Si vous avez compris son amour, si votre cœur est à lui, si vous avez les mêmes affections que lui, s'il a rallumé en vous ce sentiment de la communion humaine, obscurci par le péché comme celui de votre communion avec Dieu, vous vous associerez à son œuvre de rédemption, vous la continuerez en son nom, vous vous élancerez à son exemple sur le chemin de Jéricho, et vous irez, sur ses traces, au secours des blessés de toute tribu, de toute langue et de toute nation, ne demandant pour prix de votre amour que le bonheur d'aimer toujours davantage.

Note relative à la page 161.

Dans un autre sens encore, l'humanité peut être considérée comme un seul homme. Tandis que chaque animal recommence l'œuvre de son espèce, chaque homme ne recommence pas l'œuvre de l'humanité; il la continue, et ne peut que la continuer. Il recueille, en entrant dans la vie, l'héritage de tous les siècles; il est le fils de tout le genre humain. Des milliers de causes, des milliers de personnes ont concouru, depuis le commencement des temps, à le faire ce qu'il est. L'homme isolé, soit dans le temps, soit dans l'espace, n'est pas véritablement l'homme. Une solitude absolue en fait un animal, et beaucoup

moins qu'un animal, puisqu'il n'en a pas les infaillibles instincts, mais seulement une raison impuissante, oisive et comme ensevelie. L'homme donc ne se conçoit pas, l'homme n'existerait pas sans l'humanité; c'est l'humanité qui le fait homme; et, quand nous nous représentons l'homme existant par lui-même comme homme et avec tous les attributs de son espèce, nous rêvons une chimère, puisque l'homme purement individuel et isolé de l'espèce est impossible. Il n'en est ainsi d'aucune autre espèce du règne animal. La solidarité n'existe point ailleurs que dans la nôtre. Mais n'est-il pas admirable que la véritable individualité n'existe aussi que chez cette espèce, et que le seul être qu n'atteint à sa propre nature que par l'union avec son espèce soit le seul aussi en qui se manifeste le sentiment de la liberté, de la moralité, et la conscience réfléchie du *moi?*

LE PRINCIPE

DE L'ÉGALITÉ HUMAINE

Dieu les a tous renfermés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Rom. XI, 32.

C'est, mes frères, de l'égalité entre les hommes que je veux aujourd'hui vous parler. Je ne puis, pas plus que vous, détacher de ce mot les souvenirs dont il est entouré, et qui semblent devoir, plus ou moins, interdire ce sujet à la chaire. Ne craignez rien toutefois : je parle devant Dieu, je me place au point de vue de l'Évangile et de l'éternité; j'élève mon sujet au-dessus de la portée des passions humaines; elles expirent à la hauteur où ma pensée va chercher un refuge; et ce mot d'égalité, qui a éveillé tant de préventions et tant de haines, aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, n'en éveillera aucune.

Comment, du reste, et pourquoi éviterions-nous de parler ici de l'égalité humaine? Comment une idée qui préoccupe tous les hommes resterait-elle étrangère à la prédication? Comment la religion n'envelopperait-elle pas l'homme tout entier? Et comment resterait-elle sans réponse à une question qui est tout ensemble celle de notre

nature, celle de notre destination, celle de nos relations d'homme à homme, celle de nos devoirs mutuels? Quel est donc le problème que le christianisme résoudrait, s'il négligeait celui-là? Quel serait donc ce point, seul obscur, cette île de ténèbres, au milieu d'un océan de lumière? Et par quel prodige, dans l'horizon de la vie humaine, une des cimes les plus hautes, une des régions les plus découvertes, ne recevrait-elle pas sa part des rayons du soleil?

L'Évangile, mes frères, a promis de vous rendre compte de vous-mêmes, et de régler votre vie. Il a donc promis de fixer vos pensées au sujet de cette grande question de l'égalité humaine. Est-ce un vain mot que ce mot d'égalité si souvent répété? Est-ce le nom d'un caprice ou d'un besoin, d'un droit ou d'une passion, d'un fantôme ou d'une réalité? D'une autre part, cette égalité qu'on réclame, dans quel esprit est-elle réclamée? Que veulent ceux qui la réclament? Le savent-ils bien? Et, en supposant qu'ils le sachent, quels moyens ont-ils de réaliser leur idée? Où trouver et la vraie idée, et la juste mesure, et les solides garanties de cette égalité dont on parle tant? Si l'Évangile ne nous mettait pas en état de répondre à ces questions, vous auriez, je l'avoue, quelque sujet d'être étonnés; mais l'Évangile, mes frères, y répond, et seul il peut y répondre.

Mes frères, quand vous nous parlez d'un sentiment intérieur qui dit à chacun de vous qu'il est l'égal de tous les autres hommes, ou que tous les autres hommes sont ses égaux, nous ne songeons point à vous contredire, mais nous vous invitons à vous expliquer. Nous vous prions en particulier de vous rendre compte d'un fait qui se reproduit à toutes les époques dans l'histoire des nations, et qui se reproduit même à vos propres yeux : ce fait, c'est l'inclination qui porte les hommes à se créer, au sein de leur propre espèce,

des supérieurs, des maîtres, je dirais presque des dieux. Et ce fait ne s'explique point par un simple besoin d'ordre et d'organisation : non; l'homme, que vous dites si affamé d'égalité, l'homme semble avoir besoin d'être dominé, et cherche à qui obéir. Sous toutes les formes, sous tous les noms, il s'est donné des maîtres; il en a donné à sa pensée comme à sa volonté; il a voulu croire et vivre sous une autorité quelconque; il a reconnu à certains individus de sa race le droit de le conduire, non pas seulement en vertu de certaines qualités propres, mais en vertu de certains avantages accidentels; et il n'a jamais mieux obéi, ce semble, que quand il n'a pas su pourquoi il obéissait. Il s'est complu dans la soumission; il s'y complaît encore : car le fait dont je parle est éternel; et l'époque actuelle, malgré tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait en faveur du principe de l'égalité humaine, se montre aussi avide que toutes les autres, je ne dirai pas de guides seulement, mais de dominateurs et de dieux mortels.

Vous ne devez pas, mes frères, en être étonnés. C'est qu'en effet l'homme a besoin de maîtres. C'est qu'il est embarrassé de sa volonté, soustraite à l'empire de la volonté divine, et qu'il n'en sait que faire. C'est que des passions ne sont pas la volonté, et ne peuvent pas tenir lieu de règle et de loi. C'est que, comme l'oiseau, perdu dans le vide des airs, suspendu sur l'abîme de l'Océan, et sentant son aile défaillir, la volonté cherche où se poser, fût-ce même sur des grèves désertes ou sur d'arides sommets; c'est que l'homme redemande un Dieu perdu. Il n'a pas voulu du maître qu'il avait dans le ciel, il lui en faut de terrestres; il faut que quelqu'un se charge du dépôt de sa volonté et du pesant fardeau de sa responsabilité morale. Les plus indépendants, les plus forts, acceptent sans le savoir cette nécessité; s'ils n'ont pas toujours un maître

visible et connu, un dieu qui marche devant eux, n'est-ce pas un maître et un dieu que ce fantôme de l'opinion, ouvrage de quelques-uns, idole de tous, autre force brutale, à laquelle nous prostituons notre propre force; tyrannie que nous défendons comme une liberté; volonté, si j'ose dire ainsi, de notre volonté même.

On ne laisse pas, après tout cela, mes frères, de parler d'égalité, de réclamer l'égalité. Il n'y a pas une époque, pas un état de la société où ce principe ait été entièrement abandonné et perdu de vue. Il est ancien et perpétuel comme l'humanité même. C'est que, depuis qu'elle existe, des faits incessamment répétés ont pris soin, pour ainsi dire, de rafraîchir incessamment cette vérité, et de la défendre contre l'oubli. Toutes les conditions les plus diverses ne sont que d'insensibles nuances sur un fond commun, qui est la condition humaine. Or cette condition, pour tous, est la dépendance. Que la fortune nous élève ou qu'elle nous abaisse, nous sommes les esclaves du pouvoir qui nous abaisse ou qui nous élève; toute force nous est communiquée, toute faiblesse peut être changée en force; nous vivons d'emprunt, rien n'est à nous; et la différence est nulle, sous le rapport de l'indépendance, entre celui qui, n'ayant rien, n'a rien à perdre, et celui qui a beaucoup, mais qui, d'un moment à l'autre, peut n'avoir plus rien. Voilà une première égalité. La communauté de la douleur, des souffrances et de la mort en fait une seconde. Aucune supériorité naturelle ou acquise ne fait contre-poids à cette égalité. Les pleurs sont-ils moins amers pour le savant que pour le simple, les infirmités moins humiliantes sous la pourpre que sous la bure, et la mort, d'une extrémité à l'autre de la société, n'est-elle pas parfaitement égale à elle-même? Y a-t-il une condition dans laquelle la mort soit quelque chose de moins que la mort?

Dépouille-t-elle moins complétement les puissants que les chétifs? Laisse-t-elle apercevoir quelque différence entre leurs poussières? Est-elle pour les uns une fin moins finale que pour les autres et moins irrévocable? Non; et l'égalité qui paraît et triomphe dans ce commun accident de la nature humaine, va jusqu'à nier toute inégalité antérieure; car une distinction qui finit, et qui finit si tôt, ne peut être fondamentale : deux êtres qui meurent sont essentiellement égaux. Ainsi, l'homme a beau avoir des maîtres et beau se créer des dieux, ces dieux meurent, il suffit : il se sent l'égal de ses maîtres et de la race de ses dieux.

Faut-il en faire l'aveu? Les calamités publiques lui plaisent par cet endroit. Quand l'air que nous respirons devient un poison, quand d'invisibles miasmes partout répandus, partout attachés, transforment en mortelle blessure le contact des objets les plus indifférents; quand la mort, ayant traité alliance avec quelqu'un de ces redoutables esprits qui sont dans les airs, semble porter un défi à l'humanité tout entière et menacer le principe même de la vie; quand elle creuse en espérance une fosse à tout le genre humain; dans ces jours d'effroi et de deuil universels, les petits trouvent un moment pour jouir de l'épouvante des grands, et pour savourer à la hâte le sentiment de l'égalité. Il y a un instant pour cette mauvaise joie dans les cœurs les plus effrayés; les plus avilis relèvent la tête; et, incapables à jamais de sortir de leur abjection, ils remercient la mort de rabaisser jusqu'à eux ceux vers lesquels jamais ils n'eussent pu s'élever.

Mais si la mort, mes frères, prêche avec éloquence la primitive égalité, elle a le tort de prouver trop. Si deux êtres sujets à la mort sont par là même égaux, non-seulement un homme est l'égal d'un autre homme, mais la mort égale l'homme à la bête. Prenez-y donc garde, pauvre,

ignorant, chétif, qui vous voyez, grâce à la mort, l'égal du riche, du sage et du puissant : la mort vous relève, je le veux, au niveau de tout homme ; mais elle vous ravale au niveau de tout animal. Vous y perdez, même dans votre opinion, infiniment plus que vous n'y gagnez. Vous ne montez, pour un moment, à la hauteur de tous, que pour descendre avec tous au-dessous de vous-même ; et ce qui vous relève en tant qu'individu, en tant qu'homme vous avilit.

Cette prédication de la mort, d'ailleurs, démontre mieux qu'elle ne persuade. N'attendez pas qu'à elle seule elle convertisse à l'égalité une seule âme. Elle peut réjouir l'envie, elle ne dégoûte pas l'ambition. On sait que la mort égale les conditions les plus diverses et se rit de nos vaines distinctions. Soit ; mais pendant que nous tenons la vie, vivons. Princes du monde, qui allez être anéantis, mettez au large votre néant ; constituez à votre bénéfice une immortalité de convention ; humiliez, affligez, écrasez vos égaux, car l'orgueil veut des victimes, et le mépris pour les autres est l'assaisonnement de notre propre estime. Le jour viendra où vous direz à la tombe : Vous êtes ma mère ; et aux vers du sépulcre : Vous êtes mes frères et mes sœurs ; mais, jusque-là, dites, et croyez, si vous le pouvez, que vous êtes de la race des dieux. Enivrez-vous de votre supériorité jusqu'à l'heure qui vous couchera dans la poudre auprès des objets de vos mépris.

Mais nous vous faisons injure, mes frères, nous le sentons. Vous savez de reste que la mort, qui châtie notre orgueil, ne nous en guérit pas, et que, toute seule, elle ne peut rien pour établir dans nos âmes le principe de l'égalité. Eh bien, laissons donc là cette égalité grossière, et cherchons à la fois et l'homme lui-même et le principe de l'égalité humaine dans l'âme, qui ne périt point.

Or, en quoi une âme est-elle l'égale d'une autre âme? Par ses facultés, direz-vous. Mais prenez garde d'anéantir le principe en même temps que vous l'établissez. Car comment séparer les facultés de l'usage qu'on en fait? Comment ne pas voir qu'en les supposant égales, les uns en tirent beaucoup plus, et les autres beaucoup moins de parti? Un homme, a-t-on dit souvent, est l'égal d'un autre homme. Oui, parce qu'il meurt, nous l'avons vu; mais si vous regardez aux facultés, dont le développement diffère d'un individu à l'autre, non, un homme n'est pas l'égal d'un autre homme. Jamais vous ne vous persuaderez que le sage et l'insensé soient égaux, parce qu'ils ont tous deux une raison dont l'un se sert bien, et dont l'autre abuse; ni que l'honnête homme et le fourbe soient égaux, parce qu'ils ont tous deux une conscience que l'un respecte, et que l'autre foule aux pieds; ni que l'homme généreux et l'égoïste soient égaux, parce qu'ils ont tous deux une volonté, que l'un applique au bien de tous, et l'autre à son seul intérêt. Ainsi, mes frères, ce nouveau principe d'égalité tombe aussi bien que le premier.

Mais voici, direz-vous, un principe qui ne peut pas tomber. Nous naissons hommes, c'est-à-dire pourvus de certains caractères qui sont les mêmes d'homme à homme, et tellement les mêmes qu'ils constituent la qualité d'homme. Que chacun fasse un emploi inégal de ses facultés, cela est vrai; mais que chacun ait le droit d'en user, ou, pour tout dire en un mot, que chacun ait le droit d'être homme, c'est ce qu'on ne peut pas davantage nier. Ce droit n'a pas besoin de se prouver; il se suppose, il précède toute autre supposition; il sert lui-même de point de départ à toutes les inégalités approuvées; car, pour s'élever au-dessus des autres hommes, il faut commencer par être homme; on ne peut pas partir d'un autre point, et

l'on ne peut pas nier le point d'où l'on est parti ; c'est donc le droit d'être homme, purement et simplement, que nous réclamons pour tout homme ; et c'est là que nous trouvons enfin le principe tant cherché de l'égalité humaine.

En effet, mes frères, il est là. C'est un solide principe d'égalité qu'un droit qu'on ne saurait nier à autrui sans se le nier à soi-même, et qu'on ne peut s'accorder qu'en l'accordant à autrui. Le droit d'être homme est nécessairement égal dans tous les hommes. Les termes mêmes dans lesquels la question est posée la résolvent. Mais vous avez prononcé le nom de *droit*. Savez-vous ce que vous venez de faire? Je vais tâcher de vous l'apprendre; et, si j'y réussis, nous nous élèverons ensemble à un principe d'égalité plus haut que celui que vous proposez.

Vous avez parlé de droit. Mais un droit suppose une loi. Il n'y a pas de droit s'il n'y a pas de loi. Il faut qu'une loi ait dit que tel ou tel droit doit être respecté. Or, cette loi en vertu de laquelle mon droit existe, en vertu de laquelle je reconnais celui d'autrui, c'est à elle que je remonte. Je ne puis pas m'arrêter plus bas, je ne puis pas remonter moins haut. En prononçant le mot de droit, vous m'avez montré la loi. Il faut qu'avec moi vous vous éleviez jusqu'à elle, et que vous conveniez que dans cette loi est le principe du principe même que vous invoquez.

En sorte, mes frères, que nous sommes égaux, en ce que nous sommes tous également soumis, en tant qu'hommes, à une même loi suprême, loi plus nécessaire, plus essentielle à notre condition d'hommes que ne l'est la nécessité de mourir. Car, encore que nous ne fussions pas sujets à la mort, nous serions hommes néanmoins; mais sans la loi du juste nous ne sommes pas hommes. Toute différence donc qui, ne modifiant que notre destinée, n'atteint pas

notre qualité d'hommes, s'efface et se perd dans ce caractère essentiel à l'homme, et par conséquent commun à tous les hommes, d'être placés sous l'empire de la loi de Dieu.

Je dis sous l'empire immédiat, car chacun de nous est personnellement obligé, personnellement responsable envers Dieu. La relation est aussi directe de l'esclave à Dieu que du maître à Dieu, entre le pauvre et Dieu qu'entre le riche et Dieu. Quoi de plus grand, mes frères, et qu'y a-t-il, entre tous les honneurs de la terre, que cet honneur ne fasse pâlir? Quelle différence réelle, essentielle, peut-on imaginer entre deux créatures qui, l'une et l'autre, et sans intermédiaire, correspondent à Dieu? Et quelle inégalité imaginer entre elles, sinon celle de l'obéissance?

Voilà, mes frères, un beau, un noble principe d'égalité : une égale sujétion à la loi de Dieu, un droit égal d'obéir à Dieu. Est-ce par là que vous vous sentez les égaux de vos semblables? Est-ce dans ce principe que l'égalité est poursuivie? Est-ce là le sens de ces acclamations populaires que nous entendons retentir en faveur de l'égalité? Est-ce là le sentiment qui pousse la multitude à la poursuite de l'égalité? Mes frères, il faut s'avouer à soi-même toute la vérité.

Poursuivre un but comme intérêt, ou le poursuivre comme principe, c'est, au fond, poursuivre deux buts, c'est marcher dans deux voies différentes. Sous un même mot il y a deux idées, parce qu'il y a deux motifs. Quel est le motif de la plupart des poursuivants de l'égalité?

Vous en jugerez, mes frères. Voici seulement ce que je dois vous dire. C'est que si, dans un état social quelconque, il y avait des hommes impatients de leur obscurité, et se sentant, ou par paresse ou par impuissance, incapables de

la vaincre, des hommes par conséquent en proie au sentiment de l'envie, leur mot d'ordre, leur cri de guerre serait l'*égalité*. S'il y avait des hommes à qui manquassent tout à la fois et les avantages sociaux, et cette richesse intérieure qui console et dédommage de leur absence, leur mot d'ordre, leur cri de guerre serait l'*égalité*. Et là où ces hommes abonderaient, le cri d'égalité retentirait de toutes parts. Et ce mot d'égalité signifierait dans leur bouche avancement, privilége, distinction. Et sous le nom d'égalité, c'est l'inégalité qui serait le but secret et le dernier terme de tous les efforts. Et si ces efforts réussissaient, ils aboutiraient, non pas au triomphe de l'égalité, mais au déplacement momentané des supériorités acquises. Il n'y aurait pas, dans cette révolution, un seul moment pour l'égalité. Tout au plus, pour la satisfaction des crédules, en aurait-on érigé quelque grossier fantôme. Et quant à ce qui vaut mille fois mieux que l'égalité absolue, en la supposant possible, quant au sentiment, au respect, à l'amour de l'égalité, il n'aurait pas fait le moindre progrès. Il serait possible que, de guerre lasse, les intérêts eussent fini par transiger, que la raison publique eût fait un gain, que l'égalité eût fait un pas : mais on s'en dédommagerait intérieurement, et l'on reconstituerait dans le cœur l'inégalité qu'on aurait bannie des lois. Fierté, orgueil, mépris, il y a place pour tout cela dans tous les systèmes de gouvernement et sous toutes les constitutions. Et l'homme obscur et dédaigné, peu sensible aux avantages tout matériels d'une égalité qui n'a pas établi son empire dans les cœurs, en serait encore à se demander, comme cet habitant des rives d'un beau lac, si l'égalité est ailleurs qu'au cimetière.

Ah ! Dieu en soit loué, mais Dieu seul ! cette sainte égalité dont le nom fait battre le cœur, elle est ailleurs que

dans le séjour des morts. Elle est dans la foi et dans le cœur du chrétien; mais, mes chers frères, elle n'est que là.

Si, pour mettre un sentiment dans notre cœur et pour doter notre vie d'un principe, il ne fallait que prouver que ce sentiment est juste, et que ce principe est vrai, quelques mots, mes frères (et ces mots, nous les avons dits), suffiraient à cette grande affaire. A qui, dans le fond, avons-nous à prouver l'égalité humaine? A personne; car tout le monde y croit. Mais à qui faut-il apprendre à aimer ce principe, à pratiquer cette vérité? A tout le monde.

Il en est ainsi de bien d'autres vérités que la raison prouve également, mais qu'elle ne fait que prouver; statues admirablement taillées, pourvues de tous leurs membres et même de tous leurs organes, auxquelles il ne manque que la vie; peuple de marbre ou de limon, remplissant sans les peupler les mornes solitudes de l'âme, attendant, pour se mouvoir et pour vivre, un souffle, une parole divine. Notre conscience est pleine de ces vérités mortes, qui vivront quand nous vivrons nous-mêmes. Or, la vie de l'âme et de toutes les vérités qui sont dans l'âme, c'est Dieu.

Transportés pendant la nuit au sein d'une contrée populeuse et fertile, aucun objet ne frappe vos regards, aucun son ne parvient à votre oreille. Hormis la portion du sol où se posent vos pieds, rien n'existe pour vous de tout cet horizon. Temples aux brillantes coupoles, palais majestueux et resplendissants, rivière argentée fuyant dans le lointain, vertes forêts, riants jardins, hommes enfin, véritable décoration, premier intérêt de ce riche tableau, rien ne se révèle à vos sens, tout est pour vous comme s'il n'était pas. L'aurore fait, l'un après l'autre, sortir tous ces objets du néant; la lumière crée une seconde fois, pour

ainsi dire, ce monde supprimé par la nuit; la solitude et la mort ont cessé; et le soleil, en s'élevant dans les cieux, rend peu à peu aux édifices leur éclat, à l'onde ses reflets, aux plantes leurs couleurs, à la perspective son étendue, à l'homme le mouvement et l'activité. Tout existait déjà, et tout semble commencer d'être.

Soleil de notre âme, ainsi la pensée de Dieu éclaire et anime tout. Elle est comme la vérité de toutes les vérités. Elle leur donne à toutes leur sens et leur force. Elle ressuscite les morts. Qu'était sans elle, dans notre esprit, le dogme de l'égalité primitive? Mais lorsque, puissants et faibles, grands et petits, la religion nous a prosternés tous ensemble devant cet être infini, auprès duquel tout est néant, le néant ne peut plus songer à se mesurer avec le néant. Lorsque cet être infini s'est déclaré notre père, nous a montré, dans le premier homme tiré par lui du limon de la terre et sorti tout nu de ses mains puissantes, notre premier ancêtre et notre source commune; quand nous apprenons qu'il a formé d'un même sang tout le genre humain, la hauteur de notre origine qui nous élève tous, la petitesse de notre commencement qui nous humilie tous, sont bien propres à ôter toute importance aux accidents de notre destinée. Et notre responsabilité devant Dieu, l'idée du jugement qui doit confondre devant lui, ou plutôt classer d'une manière toute nouvelle, les rois et les sujets, les maîtres et les serviteurs, repasse incessamment un niveau sur toutes les têtes, et redonne incessamment une sanction au grand principe de l'égalité.

Ce principe, mes frères, s'affaiblit avec le sentiment religieux, tout comme ce sentiment lui-même s'affaiblit lorsqu'il est abandonné à lui-même. Mais lorsque Dieu protége avec puissance les idées religieuses, lorsqu'il se rend présent et sensible à un peuple, jusqu'au point que toute

l'existence de ce peuple est comme pénétrée par la religion, il n'y a rien à craindre pour le principe de l'égalité. Un peuple religieux lui rend toujours hommage; et le sentiment qu'il a de l'égalité se proportionne toujours au sentiment qu'il a de Dieu. Par la même raison qu'en la présence de Dieu toute hauteur s'abaisse, ainsi toute hauteur s'abaisse et toute bassesse s'élève dans un ordre de choses où tout se fait en la présence et au nom de Dieu, et où Dieu lui-même prend soin de se manifester par des prodiges et par une protection spéciale. Aussi le peuple hébreu, qui a vécu sous ce régime, est un de ceux où l'égalité a reçu l'hommage le plus complet. Sa constitution et ses mœurs sont, sous ce rapport, au premier rang de celles qu'aujourd'hui nous appellerions libérales. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que, sous cette influence, le respect de l'homme pour l'homme était devenu une conviction de cœur; jamais ce respect ne fut mieux exprimé que dans quelques paroles de l'Ancien Testament : « Le « riche et le pauvre s'entre-rencontrent; et c'est l'Éternel « qui les a faits. » — « Celui qui se moque du pauvre dés- « honore celui qui l'a fait. »

J'ai dit le respect de l'homme pour l'homme; peut-être devais-je dire, mes frères, le respect du Juif pour le Juif. Le Juif regardait comme son égal le moindre de ses compatriotes; mais en tant que Juif, il s'estimait supérieur au reste des hommes. Cependant le germe de la primitive égalité, sinon des races, du moins des conditions, avait été déposé dans la religion des Hébreux; et ce germe allait être fécondé, cette vérité allait s'étendre, en passant du judaïsme dans la religion de Jésus-Christ.

La pensée du Juif, généreuse en ceci, confondait devant Dieu le riche et le pauvre, le faible et le puissant. Jésus-Christ, unissant dans sa pensée les Juifs et les Gentils, a

fondé sur un principe nouveau l'immuable unité du genre humain. Ce principe, ce n'est plus le droit, abstraction dont nous avons vu l'impuissance; ce n'est pas l'idée religieuse en général, qui perd sitôt sa force, à moins que Dieu ne la consacre par quelque manifestation de sa présence; ce n'est plus même cette manifestation, bornée aux caractères qui l'accompagnèrent dans l'histoire des Hébreux, chez qui elle ne créa qu'une unité nationale. Le principe nouveau, le voici : Juifs et Gentils, Grecs et Barbares, sauvages et philosophes, riches et pauvres, hommes et femmes, « Dieu les a tous enveloppés dans la rébellion pour « faire miséricorde à tous. »

Certes, mes frères, ce n'est pas en vue de l'égalité que cette déclaration a été publiée. La vérité sociale n'est pas le premier objet de la révélation; sans doute elle ne peut pas manquer de venir avec toutes les autres, car la vérité religieuse embrasse tous nos rapports et domine toute notre vie; mais ce n'est pas par là que commence en nous l'œuvre de Dieu, et si elle commençait par là, ce ne serait pas l'œuvre de Dieu. Mais vous en conviendrez aussi : pour consacrer à jamais le principe de l'égalité, rien de plus efficace, rien de plus assuré que cette déclaration : « Dieu « les a tous enfermés dans la rébellion pour faire miséri- « corde à tous. » Ainsi, mes frères, la vérité fondamentale de l'Évangile suffit à tous nos besoins; ainsi, de proche en proche, elle s'étend à toutes les relations, et régénère la société aussi bien que l'individu.

Ce principe d'égalité ne nie d'ailleurs aucun des autres principes, mais s'élève au-dessus d'eux à perte de vue. Que nous gardions ou que nous perdions le souvenir de tous les arguments sur lesquels on a fondé cette doctrine sociale, il n'importe guère, à la hauteur suprême où ce nouveau principe nous élance, ou, si vous l'aimez mieux, dans

l'abîme où il nous précipite. Tous enfermés dans une même rébellion, tous exclus de la gloire et de la vue de Dieu, tous condamnés, tous perdus, puis tous relevés par la même miséricorde, lavés dans les mêmes eaux, purifiés par le même sang, vivant de la même aumône ! Quelle communauté, mes frères ! est-il une distinction qu'elle n'efface, une supériorité qu'elle n'abolisse, une prétention qu'elle ne confonde, un orgueil qu'elle n'humilie, une jalousie qu'elle n'apaise, une sollicitude de notre vanité qu'elle ne couvre de honte et de ridicule ?

Que parlez-vous du droit ? Est-il un droit pour ceux à qui la loi n'est pas sacrée ? Que parlez-vous de la mort ? Tout notre effort ne va-t-il pas à l'oublier ? N'oublions-nous pas, en même temps qu'elle, toutes les instructions qu'elle nous donne ? Et que nous apprend-elle d'ailleurs d'utile et de bon sur l'égalité humaine ? Que parlez-vous enfin de motifs religieux, lorsque ces motifs sont puisés dans une religion vague, sans énergie et sans réalité ? Je le demande : à laquelle de ces sources puiserez-vous, je ne dis pas l'idée, ce serait trop peu de chose, mais un sentiment profond, un amour sincère de l'égalité ? Quelle doctrine, quel raisonnement vous donneront sous ce nom autre chose qu'une abstraction stérile, ou une aigre jalousie, ou un zèle dur et sans onction, la vérité, si l'on veut, mais la vérité aride ou empoisonnée ?

Il n'en est pas ainsi de la grande idée qui sert de texte à notre méditation. Elle pénètre l'âme plus profondément que toutes les autres. Elle l'humilie au point de ne laisser à son orgueil naturel ni compensation ni refuge. Elle atteint nos dernières prétentions dans leur dernier retranchement. Tout sujet de nous glorifier est exclu. De quoi se glorifierait encore une créature condamnée, perdue sans ressource et absolument, d'une perte qui n'admet point

de degré ni de nuance, et qui place un homme au niveau de tout autre? Les plus zélés partisans du dogme de l'égalité admettent encore d'homme à homme (et ils s'en font honneur) quelque différence; ils proclament, si je puis dire, le néant de toutes les inégalités factices au profit d'une inégalité naturelle, celle des talents et des vertus. Quant aux talents, l'Évangile vous crie : Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? Et qu'est-ce que des talents, qu'est-ce qu'une sagesse qui ne nous ont point appris à connaître Dieu? Et pour ce qui est des vertus, il enveloppe dans la rébellion les vertueux du monde avec les pécheurs, et proclame qu'il n'y a aucune différence essentielle, attendu que tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu.

Oh! que nous voilà bien loin de ces considérations naturelles qui se terminaient à nous faire prendre notre parti, tant bien que mal, de nos infériorités relatives? Nous n'y pensons plus même. La grande proclamation de notre déchéance nous transporte tout d'un coup au point de vue d'un monde qui n'a rien de commun avec celui-ci. Tout ce qui, dans ce monde transitoire, faisait saillie à nos regards, s'aplanit et s'efface. A mesure que l'orgueil de la vie se révolte dans notre cœur, la conscience le refoule, et nous demande s'il y a des inégalités dans le néant, et des degrés dans la mort. Je parle ici de la mort seconde : l'autre n'est pas victorieuse de toutes les inégalités; elle ne nous dépouille pas si absolument, elle ne nous réduit pas à rien; elle ne nous empêche pas d'être ou de croire être quelque chose : mais la doctrine que nous vous prêchons, mes frères, frappe de néant toutes vos œuvres, tous vos mérites; elle n'attend pas un certain moment pour vous faire mourir; vous êtes morts d'avance, vous étiez morts en naissant; vous n'avez rien à perdre plus tard, parce que vous n'avez rien; des titres, des mérites, une vie réelle,

vous n'avez pas de tout cela le plus léger atome; vous n'avez à recevoir tout cela que de la pure miséricorde de votre Dieu.

Et ces doctrines, mes frères, font plus que de s'imposer à vous; elles se font accepter, elles se font croire. Après les avoir trouvées hors de soi, on les trouve en soi. On s'étonne même de ne pas les avoir trouvées et plus tôt et tout seul. On a commencé par les croire sur la foi de la révélation : on les croit ensuite sans son secours. Elles prennent toute l'évidence d'une expérience intérieure. On se sert de loi à soi-même; on se condamne avec la dernière sévérité; on ne se fait point de grâce; et si Dieu, qui est plus grand que notre cœur, si Dieu n'intervenait, notre cœur, plus inexorable que lui, nous retiendrait à jamais sous le glaive.

Toutefois, mes frères, il ne faut rien attendre de bon, de complétement vrai, de ce qui nous humilie seulement. L'idée d'égalité que ces convictions produisent en nous, ne laisse rien à désirer comme idée, mais beaucoup comme sentiment. L'amour de l'égalité, pas plus qu'aucune chose qui s'appelle amour, ne peut naître en nous de la seule humiliation. Tout amour procède d'une joie, et l'amour de l'égalité de la joie du salut.

Dieu nous a tous enfermés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Voilà une joie qui ne détruit pas l'humiliation, mais qui la bénit. La grâce vient après la condamnation, mais comme grâce. La justice et la bonté se sont entre-baisées. Tous ensemble condamnés, puis tous ensemble amnistiés; tous exclus de la gloire de Dieu, puis tous admis dans cette gloire. Oh! mes frères, l'adorable combinaison, ô l'admirable moyen pour effacer entre nous toute distinction injurieuse, et pour nous faire accepter de bon cœur l'idée de notre éternelle égalité!

Mais ce mot d'égalité ne me suffit plus; il est temps de mieux nommer ce religieux sentiment, cette excellente relation que l'Évangile crée entre les hommes. Ce n'est pas le mot d'égalité qui se présente naturellement à l'esprit du chrétien quand il pense à ceux que Dieu a tirés avec lui du même abîme et appelés à la même gloire. Et de même que, dans une famille unie, les fils d'un même père ne se donnent pas le nom d'égaux, mais celui de frères, c'est mieux que l'égalité, c'est la fraternité qui lie ensemble les cohéritiers de la même infortune et de la même espérance. Mais sans doute que cette fraternité contient et suppose l'égalité. Et de même encore que, dans une famille, les degrés inégaux de richesse auxquels l'inégalité de talents a fait parvenir les différents frères, n'abolissent pas entre eux la sainte égalité de la famille, de même et bien mieux encore dans la famille de Dieu. Hélas! c'est là seulement qu'est l'égalité, la fraternité, là seulement que se réalise dans toute sa pureté l'idée de famille! Que bien vite, en effet, l'inégalité se glisse entre des frères selon la chair, que la fortune a inégalement favorisés! Que de fois un frère a trouvé un altier protecteur dans un frère plus puissant, et celui-ci un complaisant servile et bas dans un frère moins heureux! Que de fois même... Mais n'allons pas plus loin, ne profanons pas à plaisir l'idée de la plus sainte et de la plus douce des sociétés terrestres; élevons plutôt nos regards vers le modèle de toute famille, vers la famille de Dieu; et comme il faut chercher dans cette sphère tout ce qui est bon, la vraie liberté, la vraie félicité, la vraie gloire, cherchons-y encore la vraie égalité.

Nous sommes sûrs de l'y trouver, mes frères, et même avec des traits qu'il ne faut point chercher ailleurs. Expliquons-nous. Tous ceux qui sont appelés ne répondent pas à l'appel. Tous ceux qui sont aimés n'aiment pas. Il y a

des enfants de Dieu qui s'excluent de la maison paternelle. Le chrétien, qui déplore leur fuite, s'élèvera-t-il au-dessus d'eux, les regardera-t-il moins comme ses égaux? Eh quoi! lui qui n'a que ce qu'il a reçu; lui qui confesse et qui sent que depuis le premier mouvement qui l'a porté du côté de Dieu jusqu'à la dernière détermination qui l'a irrévocablement attaché à Dieu, tout est le don, tout est l'œuvre de Dieu; lui qui, par lui-même, est toujours indigent; lui qui sent qu'il faut qu'à chaque instant Dieu le tire du néant, et dont la vie spirituelle est une création sans cesse renouvelée, pourrait-il se glorifier de quelque chose, et s'élever par la pensée au-dessus de qui que ce soit? Lui dont le caractère, comme chrétien, est de s'anéantir sans cesse, et qui ne devient quelque chose qu'en s'anéantissant, imaginera-t-il d'aller dresser son néant en face du néant d'autrui, et de lui dire : Mon néant est moins néant que le tien? Aura-t-il pour lui autre chose dans le cœur qu'une compassion sans mépris, une compassion humble, un honorable amour, une tendresse de frère?

Qui sera humble, mes frères, affable, condescendant, petit avec les petits, mieux et plus constamment que celui qui est sauvé par grâce? Qui sera mieux l'égal des pauvres que celui qui est pauvre en esprit? mieux l'égal des ignorants que celui qui avoue ne pouvoir rien penser de bon par lui-même, et comme de lui-même? mieux l'égal des pécheurs que celui qui se regarde avec saint Paul et avec tous les chrétiens comme le premier des pécheurs? Du mépris! des hauteurs! et à quel titre? et pour qui? Ce malfaiteur qui languit dans les cachots n'a pas plus offensé la justice des hommes que je n'ai offensé, moi, la justice de Dieu. Tison flambant encore, il a été laissé dans le feu, d'où j'ai été retiré; son tour peut venir; son abjection

même peut lui préparer une gloire meilleure ; il peut me servir un jour de modèle ; que dis-je ? peut-être dès ce moment son exemple devrait-il m'humilier. Et comment, en tout cas, oublier celui qui, crucifié auprès de Jésus, se trouva, le jour même, auprès de Jésus dans le Paradis ?

Et d'un autre côté, mes frères, qui sentira mieux la dignité humaine, qui fera mieux respecter et sentir l'égalité primitive, que le pauvre et le chétif qui sait qu'il a été sauvé par grâce ? La grâce, qui abaisse doucement les riches vers les pauvres, élève doucement les pauvres vers les riches. Si les premiers sont confondus avec les seconds dans une même humiliation, les seconds ne sont-ils pas confondus avec les premiers dans une même gloire ? N'y a-t-il pas dans l'Évangile de quoi réprimer chez les uns l'orgueil, presque inséparable de toute supériorité temporelle, et de quoi restaurer chez les autres ce sentiment de dignité, que la pauvreté sans religion détruit peu à peu dans l'âme ? Quand saint Jacques dit dans son Épître : « Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde, qui sont « riches en la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à « ceux qu'il aime ? » il reporte le pauvre, comme chrétien, à la hauteur qu'il devait occuper comme homme ; et quand le même apôtre dit : « Que le frère qui est dans la bassesse « se glorifie dans son élévation, et que le riche s'humilie « dans sa bassesse, » il a, de deux points opposés, du bas et du haut de la société, réuni sur un même point, et confondu dans l'ombre de la croix, ceux que nos inclinations naturelles et les lois de la société eussent tenus éternellement séparés.

Mais, mes frères, l'Évangile est une sagesse parfaite, qui, sur nos devoirs, ne nous apprend rien à demi. Il y a entre les hommes une égalité essentielle : l'Évangile la

consacre ; il y a entre les hommes des inégalités accidentelles, mais nécessaires : l'Évangile les accepte. Ou, pour mieux dire, mes frères, le cœur du chrétien aime cette égalité et consent à ces inégalités. Il consent à ces inégalités parce qu'il les juge à la fois inévitables quant à ce monde, et indifférentes quant à l'éternité. La vue de l'éternité, le commerce actuel de l'âme chrétienne avec Dieu, crée dès ce moment une telle gloire à l'obscurité, une telle richesse à l'indigence, que rien ne peut paraître insupportable dans les distinctions humaines. Mais, d'une autre part, l'égalité étant un droit, un bien, une vérité, est sûre de trouver un appui dans le christianisme. Aussi la voyons-nous fleurir partout où le christianisme fleurit, c'est-à-dire partout où avec le nom du christianisme on en a la réalité, et où sa sainte lumière n'est pas mise sous le boisseau ; partout où brille cette lumière, elle met à découvert cette partie de la vérité sociale, elle tempère du moins les effets de l'inégalité, elle prépare de loin le règne de l'équité, qui est dans la conscience et dans les mœurs ce que l'égalité serait dans les institutions.

Béni soit donc le christianisme, mes frères, en toutes ses parties, et pour tous ses bienfaits ! Béni soit Dieu qui nous l'a donné ! Mais quand nous parlons du christianisme, parlons-nous de je ne sais quelle substance mystérieuse, de je ne sais quelle force magique, agissant dans le monde indépendamment des volontés humaines, et en dehors de leur concours ? Le christianisme, mes frères, est une doctrine, mais c'est de plus un fait et une vie ; le christianisme est ce que sont les chrétiens ; le christianisme ce sont les chrétiens eux-mêmes dans leurs œuvres et dans leur caractère. En un sens, il fait les chrétiens ce qu'ils sont ; dans un autre sens, ce sont les chrétiens qui le font être ce qu'il est. Et vous dirai-je, mes frères, ce que trop souvent

ils le font être? Non, mais je vous rappellerai que c'est dans l'aurore de la primitive Église, que c'est à des chrétiens sincères que saint Jacques, cet apôtre de l'égalité, écrivait ces paroles : « Ne faites-vous pas en vous-mêmes « de la différence entre l'un et l'autre, et n'avez-vous pas « de mauvaises pensées dans les jugements que vous por- « tez...? » Or, avons-nous fait de tels progrès sur l'Église primitive, l'emportons-nous tellement en christianisme sur les disciples immédiats de Pierre, de Paul, de Jean et du Sauveur lui-même, què saint Jacques n'eût plus lieu d'écrire aujourd'hui ce qu'il écrivait alors?

Ah! convertis d'un an, de dix, de vingt ans peut-être, que nous avons besoin d'être convertis tous les jours à l'Évangile que nous professons! Que nous sommes encore grandement païens, et dans nos actes et *en nous-mêmes*, comme dit l'Apôtre! Car ne faites-vous jamais, mes frères, je vous répète la question de Jacques, ne faites-vous jamais en vous-mêmes, oui, en vous-mêmes, une différence entre l'un et l'autre, entre le riche et le pauvre, entre le docte et l'ignorant, entre l'homme poli et l'homme inculte? Je dis *en vous-mêmes*, parce que des différences extérieures sont justes, et que l'égalité même les réclame. Mais si ce pauvre, cet ignorant, cet homme sans culture, ne vous apparaît pas dans toute sa dignité, si vous-mêmes, vis-à-vis de lui, vous ne vous apparaissez pas dans toute votre indignité de pécheur; si l'idée qu'il est votre égal, votre frère, ne l'emporte pas en vous sur l'impression des circonstances accidentelles qui le font votre inférieur; si vous cessez un moment de voir en Dieu, et à la lumière de la croix, ce riche et ce pauvre, cet homme comme il faut et cet homme du commun, où est votre religion, où est votre Évangile, et dans ce moment qu'êtes-vous de plus qu'un païen?

Examinez-vous à cette marque. Il y en a mille autres. Mais, mes frères, quand l'interdit entre dans une maison, il ne se met pas en évidence; il ne s'offre pas au premier regard des entrants; il faut le chercher dans quelque recoin obscur. Il y a des habitudes, des actions, que le christianisme enlève du premier coup; et si l'on voulait se juger par là, on risquerait de se juger mal. Il faut chercher ailleurs, plus loin, à perte de vue. C'est dans des retraites où l'on n'avait garde de le soupçonner que le vieil homme, exclu de la chambre d'honneur, se réfugie et se cache. Et si vous le trouvez dans un de ces recoins, ne dites pas qu'après tout il tient peu de place. Qu'importe où il vive, de quoi il vive! Il vit, et tant qu'il vit, le nouvel homme ne vit pas.

Examinez-vous donc, mes chers frères, à cette marque. Demandez-vous si votre cœur, doucement ému, palpite à la pensée de la fraternité humaine, restaurée par Jésus-Christ. Demandez-vous si le moindre, le dernier des hommes, vous est cher et sacré, comme homme et comme enfant de Dieu. Demandez-vous si vous êtes disposés à lui tendre la main par-dessus toutes les barrières, celles de l'ignorance, de la grossièreté des mœurs et celles mêmes du péché. Examinez-vous dans les diverses rencontres; comparez l'accueil que vous avez fait aux uns et celui que vous avez fait aux autres. Sachez s'il n'y a point eu, selon l'expression de l'Apôtre, « de mauvaises pensées dans les « jugements que vous avez portés. » Et, quel que soit le résultat de votre enquête, priez Dieu de graver dans votre cœur, avec toutes les vérités de l'Évangile, cette vérité aussi qui tient à toutes étroitement, et sans laquelle on ne peut concevoir aucune des autres, puisque l'Évangile n'est, au fond, qu'une seule et grande vérité. Demandez-lui de vous apprendre à respecter ceux en qui, si j'ose par-

ler ainsi, il a respecté sa propre image, à aimer ceux qu'il a aimés, à supporter ceux qu'il a supportés, à traiter comme vos égaux et vos frères ceux qu'il a tirés de l'abîme avec vous, pour les faire asseoir avec vous sur le trône des rachetés.

LE DEVOIR DE LA SOUMISSION

MUTUELLE

Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu.
Éphésiens, V, 21.

La charge du prédicateur est redoutable de bien des manières. C'est véritablement une charge, un fardeau. Mais de toutes les circonstances qui la rendent pesante, il n'en est point peut-être d'aussi grave que celle-ci. Le prédicateur promulgue, de la part de Dieu, une loi sainte, une loi de perfection. De précepte en précepte, il compose à ses auditeurs une morale d'une éclatante beauté. De discours en discours, il étend, il renforce, il éclaire les obligations que leur impose l'Évangile. D'un dimanche à l'autre il rend leur tâche plus sérieuse et leur responsabilité plus imposante. Que sera-ce donc, mes frères, de sa tâche à lui-même et de sa responsabilité ? Et si nul ne peut ou inutilement ou impunément entendre prêcher la loi parfaite, l'homme qui la prêche aux autres hommes, s'il le fait inutilement pour lui-même, l'aura-t-il fait impunément ? Ne vient-il pas, à chaque vérité qu'il expose, contracter un engagement, s'enchaîner à la loi, se dévouer à la perfec-

tion? O mes frères, s'il n'y avait pas secours et pardon par devers Dieu, si la miséricorde de notre Père n'était encore plus empressée à combler l'abîme que nous ne le sommes à le creuser, le prédicateur ne pourrait-il pas s'écrier en gémissant : Pourquoi donc, ô Dieu redoutable, n'avoir pas confié à des anges le ministère de cette parole? Pourquoi faire peser sur de faibles mortels une responsabilité si accablante? Pourquoi, au lieu de nous mettre à part, ne pas nous avoir laissés confondus dans les rangs de ce peuple, à qui, nécessairement, par notre conduite, nous sommes odeur de vie ou de mort, et plus sûrement de mort que de vie? Esprits purs, esprits bienheureux, venez et prenez notre place; emparez-vous, chargez-vous de ce fardeau qui nous écrase, et que vous ne sentirez pas!

L'effroi et la tristesse redoublent lorsque le prédicateur est appelé à conduire son auditoire en face de quelqu'un de ces préceptes où se concentre, pour ainsi dire, tout l'héroïsme de la loi chrétienne. Or c'est un de ces préceptes que nous mettons aujourd'hui sous vos yeux, en proposant à votre méditation ces paroles de saint Paul : « Soumettez-« vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu; » précepte répété par le même Apôtre dans ces paroles de l'épître aux Galates : « Assujettissez-vous les uns aux autres dans « la charité, » (Gal., V, 13) et confirmé par l'autorité de saint Pierre, qui recommande à ses disciples de « se sou-« mettre tous les uns aux autres. » (Pierre, V, 5.) Nous n'avons pu nous rendre compte de la pensée de saint Paul dans notre texte, sans éprouver, pour vous et pour nous, une espèce de frayeur; mais nous aurions tort de ne pas vous dire aussi que la beauté de cette loi, sa vérité, sa douceur nous ravissent au moins autant que son élévation nous intimide. Le devoir de la soumission mutuelle nous a semblé le dernier mot de l'humilité, la couronne de la

charité, le sceau et la gloire de l'Évangile ; et nous aurions sujet de bénir Dieu s'il nous donnait d'agir sur vos esprits de manière à y tempérer par l'admiration cette terreur qu'il est naturel d'éprouver au pied de la vérité divine, comme l'imagination l'éprouve au pied d'une montagne sublime ou sur les bords d'une mer immense. Venez donc, et réjouissons-nous avec tremblement à la vue des merveilles de la vérité.

Le devoir recommandé dans notre texte et dans les autres passages que nous avons rappelés, c'est la *soumission*, c'est-à-dire le sacrifice de notre volonté à celle d'autrui. C'est la *soumission* mutuelle, ou, pour mieux dire, la soumission de chacun à chacun, quelle que soit leur position respective. Ce n'est donc pas la soumission aux supériorités naturelles ou providentielles, la soumission du fils à son père, de l'épouse à son époux, du sujet à son souverain, du citoyen à sa république, en un mot, pour parler le langage de l'Évangile, « la soumission à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur. » (1 Pierre, II, 13.) Non, c'est aussi la soumission du supérieur à l'inférieur comme de l'inférieur au supérieur, du fort au faible comme du faible au fort, la soumission de l'homme à l'homme, de tous à tous, chacun demeurant dans sa sphère et sans troubler les rapports établis. Ce n'est pas une soumission forcée ou calculée, un système de concessions prudentes, en vue de sacrifices du même genre, attendus de la part de nos semblables. Vous savez tous que c'est à ce prix que la société subsiste ; elle n'est, à bien prendre, qu'un échange de sacrifices, et vit d'un impôt que chacun laisse prélever sur sa liberté, dans l'intérêt de sa liberté même. On cède quelque chose pour être plus sûr du demeurant ; et tout ce qui dépend de nous, c'est d'y consentir sans murmure ; car, du reste, le consentement lui-même est forcé, et nous

ne pouvons avoir en cette affaire d'autre mérite que la bonne grâce. La soumission dont nous parlons avec l'Apôtre est *mutuelle*, en ce sens que tous y sont également obligés, et envers tous; mais ce n'est pas à dire que nous n'y soyons obligés qu'autant que la réciprocité nous est assurée, ni que le devoir cesse pour nous du moment qu'on cesse de le remplir à notre égard. Ce n'est pas là l'esprit du précepte : ce que nous relevons ici, avec saint Paul et saint Pierre, ce n'est ni un lambeau de loi civile, ni une règle de stricte justice, ni une des clauses d'un contrat : ce que nous réclamons, c'est un sacrifice pur et simple, un sacrifice sans réserve et sans arrière-pensée, un sacrifice avec ou sans compensation, un sacrifice, du moins, dont la compensation assurée n'est pas dans le monde visible. Se soumettre sans espoir, ou, du moins, sans gage de retour, tel est le précepte de l'Apôtre, la loi et l'esprit de l'Évangile. En un mot, il s'agit ici d'une *vertu*, et d'une *vertu chrétienne :* en disant ces seuls mots, n'avons-nous pas tout dit?

Au fait, mes chers auditeurs, si les paroles de saint Paul n'ont pas le sens que nous leur attribuons, elles en ont un pourtant; ce n'est pas tout d'avoir rejeté le premier qui se présente, il faut en trouver un autre; et c'est à quoi certes nous serions tous embarrassés. Affaiblirons-nous à dessein la valeur des expressions de l'Apôtre? Quoi de plus arbitraire et quoi de plus incertain? Si, en effet, *se soumettre* ne signifie pas *se soumettre*, que signifiera-t-il? Une fois sortis de la rigueur du sens prochain, où descendrons-nous en l'affaiblissant, ou plutôt où ne descendrons-nous point? et que restera-t-il de cette idée de soumission, dont il faut bien pourtant que quelque chose demeure? Ou bien conserverons-nous au mot toute sa force, mais en l'affaiblissant par un sous-entendu, je veux dire en nous accordant la

faculté de soumettre notre soumission même à des conditions de réciprocité, en sorte que ce ne soit plus qu'un marché ou un échange? Étrange soumission! Et, dans les deux cas, que deviennent ces mots si graves, ajoutés par l'Apôtre : *dans la crainte de Dieu?* Ces mots, bien proportionnés à l'idée pénible de soumission, le sont-ils également à quelque acte de moindre valeur? Fallait-il donc invoquer le nom de Dieu à l'appui d'un procédé de pure bienséance, d'une règle de sociabilité, ou d'un calcul d'intérêt? Non; les derniers mots du texte ne laissent aucun doute sur la portée des premiers, et la soumission dont parle saint Paul est bien une véritable soumission.

Ce devoir, mes frères, est un de ceux qui, justes et indispensables de tout temps (car ils le sont tous), caractérisent néanmoins l'Évangile, qui seul les recommande avec autorité au cœur de l'homme déchu. Il est, pour nous servir des expressions de saint Jean sur la charité, *ancien* et *nouveau* tout ensemble.

Mais, direz-vous, n'y a-t-il rien, parmi les hommes, qui ressemble à la soumission recommandée par saint Paul? Oui, mes frères, il y a la faiblesse. Et, sur ce pied, les vrais observateurs du précepte seraient ces caractères sans consistance, ces caractères fluides, pour ainsi dire, où rien ne résiste, où tout semble, sous l'impression la plus légère, fondre et s'écouler. Mais n'oublions pas qu'il s'agit ici d'une vertu, d'un effort de la volonté sur la volonté, d'une résistance à soi-même, d'une victoire sur soi-même, et que ce qui fait le prix de la soumission recommandée par saint Paul, ce n'est pas l'acte en lui-même ou son résultat matériel, mais le principe d'obéissance qui est à la base du sacrifice. Or ce principe ne se trouve pas dans les sacrifices consommés par faiblesse; l'homme faible ne cède pas parce qu'il doit céder : il résisterait s'il osait; il résiste

dès qu'il ose; il résiste où il faudrait céder, et se montre souvent, dans de telles occasions, plus difficultueux et plus intraitable que l'homme fort. La faiblesse n'accomplit donc point le précepte de la soumission, qui est un acte de force et non de faiblesse.

Mais, la faiblesse mise à part, n'y a-t-il rien, parmi les hommes, qui ressemble à la soumission recommandée par saint Paul? Oui, mes frères, il y a la politesse : et, si la politesse s'exerçait envers tout le monde; s'il n'était pas toute une classe de personnes envers lesquelles l'homme le plus poli d'ailleurs se dispense de l'être; si la politesse avait quelque chose de sérieux, je veux dire si elle faisait des sacrifices sérieux; si elle ne se conciliait pas très parfaitement avec l'égoïsme et la dureté; si elle n'était pas plus exacte et plus cérémonieuse à mesure qu'on veut moins se livrer, et si trop souvent ses attentions les plus scrupuleuses n'étaient pas un avertissement de ne pas compter sur l'affection de celui qui les prodigue; si, comme son nom nous l'apprend, elle ne restait pas à la surface, dont elle se contente d'adoucir les aspérités; si rien de tout cela n'était, mes frères, la politesse ressemblerait beaucoup à la soumission, et n'en différerait qu'en ce qu'elle la surpasse. La politesse, qui n'est en elle-même qu'une ingénieuse contrefaçon de la bonté, l'emporte, dans certains moments donnés, sur la bonté même; et, si vous mettez ensemble, dans un cercle élégant, un homme bon qui n'est que bon, et un homme poli qui n'est que poli, il y a dix probabilités contre une que, dans le même espace de temps, le second paraîtra bien supérieur à l'autre en bonté. La bonté nous est si chère et si nécessaire qu'à défaut de sa réalité nous voulons du moins toutes ses apparences; cette fiction est à la fois trop aimable et trop facile pour la vouloir incomplète; chacun se prête volontiers à cette illusion

concertée; on s'élève, dans ce jeu, à l'idéal même de la bonté; on marque ainsi, sans pitié pour soi-même, la hauteur où le cœur aurait dû réellement s'élever; l'humilité chrétienne n'a pas un langage plus humble; on est les serviteurs, les très obéissants serviteurs les uns des autres : saint Paul ne demanderait pas davantage et ne dirait pas mieux. En un mot, l'image est parfaite et très propre à nous rappeler ce que nous devons être : il n'y a rien à lui reprocher, sinon de n'être qu'une image.

Mais n'y a-t-il pourtant rien, parmi les hommes, qui ressemble à la soumission recommandée par saint Paul? Oui, mes frères, il y a la bonté, sous les formes particulières de la condescendance et de la complaisance. Des hommes atrabilaires prétendent que ces noms ne désignent rien de réel, et que la véritable bienveillance n'a point de place dans le cœur de l'homme. Mais le nom même de la bienveillance, son idée, son souvenir auraient disparu de ce monde, si le germe, en effet, en était mort dans tous les cœurs. Le nom de la bonté en supposé l'idée; l'idée en suppose la présence; on n'imite pas non plus ce qui n'existe point; et il faut bien que la bonté soit quelque part, quand la politesse est partout. Nous ne voulons, mes frères, exagérer en aucun sens : peut-être que, quand nous aurons fait, dans chacun de nos sacrifices, la part de la faiblesse et du calcul, nous estimerons que la vraie bienveillance n'est pas si commune : car nous n'aurons trouvé, chez la plupart, que peu de complaisance et peu de prévenance; chez les meilleurs, un certain degré de prévenance, mais de complaisance beaucoup moins. L'examen attentif de celles de nos actions qui passent chez tout le monde pour des actions de bonté, et dans lesquelles pourtant nous sommes forcés de reconnaître un autre principe, nous autorise, hélas! à présumer par analogie que tout n'est pas

de bon aloi dans les bonnes actions des autres; ces dernières elles-mêmes, impartialement examinées, ne résisteront pas toujours à l'épreuve, et il pourra se trouver, en définitive, que les inspirations de pure bienveillance sont en général assez rares. Mais nous n'arriverons jamais à douter de la bonté même; nous finirons toujours par reconnaître qu'il y a des personnes très bienveillantes, et (puisque nous parlons de soumission) des personnes d'un caractère facile et accommodant, qui se dérangent assez volontiers pour nous faire place, et savent, dans l'occasion, renoncer à leurs plans et à leurs vues pour concourir aux nôtres. Mais, après tout, mes frères, est-ce de cela qu'il s'agit? Quand la bonté, quand la complaisance seraient aussi triviales qu'elles le sont peu, ce ne serait pas encore la soumission, et c'est de soumission qu'il s'agit. Ces sacrifices consommés par sentiment, par instinct, par un besoin du cœur, et dans l'exacte mesure de ce besoin, cette abnégation dont chacun prend à son gré et, si j'ose ainsi parler, à son appétit, se distinguent par là même essentiellement de la vertu recommandée par l'Apôtre. C'est de soumission, entendez-le bien, que nous parle saint Paul. C'est à être soumis les uns aux autres que l'Évangile nous appelle; et, avant tout acte particulier de soumission, c'est la signature de notre abdication qu'il réclame et qu'il attend de nous. « Soumettez-vous les uns aux autres « dans la crainte de Dieu; » telle est la loi : l'acceptons-nous?

C'est demander : acceptons-nous la qualité de disciples de Jésus-Christ? Car un disciple, c'est un imitateur : on n'est disciple qu'à ce prix. Jésus-Christ ne nous eût-il laissé que des préceptes, c'en serait assez. Celui qui a dit : « Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point « de celui qui veut emprunter de toi; » et encore : « Si

« quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, « vas-en deux, » a sans doute recommandé la soumission mutuelle. Mais ce ne sont pas seulement des leçons, ce sont des exemples qu'il nous a laissés, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre, II, 21); et l'un de ces exemples est celui de la soumission. Je ne dis pas seulement de la soumission à son Père, mais de la soumission aux hommes, en qualité de frère. Comme frère, il a été serviteur; cela est incontestable. Lui-même a dit qu'il était venu pour servir et non pour être servi, et toute sa vie n'a été qu'un service, ou, pour mieux dire, qu'une servitude. Il a témoigné, par le seul fait de son incarnation, qu'il appartenait à tous ; mais ensuite, et de mille manières, il a témoigné qu'il appartenait à chacun en particulier. Quiconque a réclamé ses services les a infailliblement obtenus ; bien loin qu'il ait jamais refusé à celui qui demandait, ou qu'il se soit détourné de celui qui voulait emprunter de lui, les prières de ses frères ont été des ordres pour lui; jamais homme n'accorda à d'autres hommes un tel pouvoir sur lui-même ; et l'on peut dire de Jésus qu'il n'a mis d'autres limites à son obéissance que celles qu'il avait mises à sa puissance. C'est bien l'homme dont parle la prophétie, l'homme « de qui l'on exige; » (Es., LIII, 7.) mais lui-même n'a rien exigé de personne; rien pour soi du moins, car tous les ordres qu'il a donnés avaient le règne de Dieu pour objet. Et comme si ce caractère de serviteur n'avait pas assez ressorti de toute sa vie, comme si l'on pouvait s'y tromper encore, il ne s'est point contenté de servir et d'obéir en toutes les occasions; il a, en dehors de toute occasion, solennisé par un acte spécial et spontané son office de serviteur. Avant de célébrer la Pâque, il s'est agenouillé, lui Jésus, devant ses disciples, lui Jésus devant Judas, et, les obligeant à se laisser servir par lui, les con-

traignant de se prêter à son humiliation, il leur a lavé et essuyé les pieds, accompagnant cette action de ces paroles mémorables : « Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous « m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites vrai, car je « le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis le « Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les « pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exem- « ple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vé- « rité, en vérité, je vous dis que le serviteur n'est pas plus « que son maître, ni l'envoyé plus que celui qui l'a en- « voyé. » — Il en résulte, mes chers auditeurs, que si nous ne voulons pas laver les pieds à nos frères, nous nous élevons, de propos délibéré, au-dessus de Jésus-Christ, et nous professons que les serviteurs sont plus que le maître. Le moyen d'échapper à cette conclusion ! le moyen de refuser l'obéissance à nos frères, sans la refuser par là même à Jésus-Christ ! Car, quand Jésus-Christ n'aurait pas expressément proposé son exemple à notre imitation, il faudrait, pour nous dispenser de le suivre, pouvoir nous persuader que ce Seigneur et ce Maître n'est pas même notre égal, et qu'il n'est pas descendu au niveau, mais au-dessous de l'homme. Or, à tout le moins, vous en convenez, il est un homme et notre égal. Eh bien, comme homme, il s'est agenouillé devant des hommes, et leur a lavé les pieds. Qu'a-t-il fait par là, s'il n'a pas complété, consommé cette idée de l'homme, pour laquelle réaliser, pour laquelle sceller, il est descendu parmi nous? Il n'a rien dit en agissant de la sorte, s'il n'a dit : Un frère est le serviteur de son frère. C'est la condition, c'est la loi de l'humanité ; c'est le mot d'ordre et le symbole de l'homme nouveau ; c'est le sceau de l'égalité humaine, et les pieds des disciples lavés par Jésus sont comme le sacrement de l'humilité chrétienne.

Car, ne l'oublions pas, mes frères : Jésus-Christ est le nouvel Adam, l'homme parfait, l'homme modèle; et tout ce qu'il a été, nous devons l'être ; tout ce qu'il a fait avec une liberté souveraine, nous le faisons sous l'empire d'une stricte obligation. Il est descendu, nous devons descendre ; il a servi, nous devons servir; il est mort, nous devons mourir. Mourir, ce mot dit tout. Il exprime et résume toute notre vocation sur la terre. Nous ne pouvons renaître, nous ne pouvons vivre qu'à condition de mourir, et celui-là seul qui perdra sa vie la retrouvera. Mourir est le vrai nom de la transformation qui doit s'opérer dans un être qu'on peut appeler dénaturé, puisqu'il a renoncé à sa nature primitive, dans un être qui, après sa défection, a continué de vivre, mais d'une vie fausse. Pour vivre véritablement, il faut qu'il commence par mourir ; et c'est pour l'y aider, c'est pour l'y déterminer, que Jésus-Christ lui-même est venu mourir à ses yeux, non-seulement de cette mort sanglante de la croix, mais, dès avant sa naissance terrestre, de cette mort intime qui consiste à abandonner toute sa volonté. Or, en mourant ainsi, lui qui n'avait rien à désavouer, ni rien à expier, Jésus-Christ tout à la fois nous a enseigné ce que c'est que mourir, et nous a fait une loi de mourir, c'est-à-dire, non pas seulement de faire mourir en nous toutes les volontés perverses qui composent le vieil homme, mais d'abord de faire mourir la volonté propre, qui est le principe du péché, qui est le péché lui-même. Car notre volonté est tout entière perverse en tant qu'elle est nôtre ; le mal est né et renaît incessamment de cette usurpation ; il est jusque dans le bien que nous faisons, quand nous faisons le bien en vertu de notre volonté propre et pour nous complaire à nous-mêmes, et notre volonté ne deviendra bonne que quand elle aura cessé d'être notre volonté.

Mais ce principe, mes frères, n'est un principe qu'à condition d'être universel et absolu, c'est-à-dire de devenir la forme de notre vie et le caractère de tous nos rapports. La soumission doit reparaître partout, parce que partout et à tout moment nous avons à perdre notre volonté. Si notre volonté, c'est-à-dire, dans le fond, nos goûts, nos passions, nos dispositions morales, pouvait être notre règle et notre mesure en un seul point, notre règle et notre mesure une seule fois, elle pourrait l'être en tout et toujours; et une seule exception, si petite qu'elle fût, nous rouvrirait le chemin de ce trône d'où nous sommes irrévocablement descendus. Le principe de l'obéissance doit donc se faire sentir partout, et accentuer, pour ainsi dire, tous les moments de notre vie.

On ne s'étonnera pas, après cela, que l'Évangile ait marqué du sceau de l'obéissance nos rapports avec les hommes. Il ne fallait pas moins, pour briser notre volonté, que l'attaquer dans cet orgueil qui, bien loin de nous subordonner aux autres hommes, nous les fait considérer comme nos instruments et comme les marchepieds de notre ambition. Et, si la loi chrétienne avait moins exigé, si, dans la règle de nos rapports d'homme à homme, elle n'était pas allée jusqu'à la soumission, si elle n'avait pas fait nos maîtres de ceux dont, à chaque instant, nous sommes tentés de faire nos serviteurs, on pourrait se demander si elle aurait été conséquente à son principe, et si elle aurait fait tout ce qui dépendait d'elle pour détrôner notre volonté. Elle n'a pas mérité ce reproche, et pour que notre obéissance, qui doit remonter en tout cas à l'Être invisible et parfait, eût constamment à sa portée des objets présents et visibles, qui constamment la rappelassent à elle-même, le Maître suprême a trouvé bon de nous donner pour maîtres tous nos compagnons de service; notre

père nous renvoie à nos frères, dont il fait ses représentants; ils reçoivent de sa part, et comme pour eux, cet hommage et ce tribut dont il est le véritable objet. Quelques-uns d'entre eux le représentent d'une manière plus spéciale et plus directe : nos pères, nos magistrats, la république; mais ce ne serait point assez; la volonté s'appartiendrait encore beaucoup trop; il y a là trop de raisons naturelles d'obéir, trop de facilité, par conséquent trop peu d'expropriation, trop peu de mort. C'est pourquoi tous les hommes deviennent, au nom de Dieu, les dépositaires de son droit, sans en avoir eux-mêmes aucun sur nous qui leur soit propre et inhérent. Il ne s'agit point de leur conférer un droit, car nous ne saurions le leur conférer sans nous le conférer à nous-mêmes, et le précepte de saint Paul disparaîtrait. Non, le droit n'est nulle part qu'en Dieu, mais le devoir est partout; le devoir, dis-je, de nous soumettre les uns aux autres comme Jésus-Christ s'est soumis à nous, et, si j'ose le dire, comme Dieu lui-même s'est soumis à nous, en nous donnant Jésus-Christ.

Ne dites pas : Nous voulons bien obéir, mais à Dieu seulement; car, s'il lui a plu de transporter à vos frères le droit qu'il a sur vous, s'il se les est formellement substitués, n'est-ce pas à lui que vous vous soumettez en vous soumettant à eux? — Ne dites pas non plus : Mais la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite, et celle de l'homme ne l'est pas toujours, ou plutôt elle ne l'est jamais : cette volonté, qui est celle d'un ver de terre comme nous, est-elle faite pour être obéie? Ah! mes frères, ne vous plaignez pas de ce que Dieu, ayant à subjuguer votre volonté, a mis en usage le seul moyen qui fût suffisant, en vous assujettissant à des volontés moins nobles, moins parfaites, moins respectables que la sienne. Demandez-vous s'il ne fallait pas aller jusque-là pour atteindre les

racines du mal. Il est des devoirs envers Dieu lui-même que nous n'accomplirions jamais qu'imaginairement si, dans la pratique, ils n'avaient pas un autre objet que Dieu même. Ainsi, c'est bien à Dieu que nous devons la confession de nos fautes ; mais quand avons-nous mieux le sentiment d'avoir rempli ce devoir, que lorsque nous l'avons rempli en présence de quelqu'un de nos frères, qui a reçu comme de la part de Dieu ces pénibles aveux ? Et s'il s'agit de l'obéissance à Dieu, quand serons-nous plus certains de la lui avoir rendue que lorsque, pour l'amour de lui, nous aurons obéi à quelque homme ? Vous ne voulez vous soumettre qu'à une volonté parfaite. Ne dirait-on pas que vous avez toujours trouvé celle de Dieu parfaite et même agréable ? Hélas ! elle vous est rarement agréable, et, si vous osiez, vous diriez souvent aussi qu'elle n'est point parfaite ! Que Dieu demeure le seul objet de votre obéissance, qu'est-ce que vous y gagnerez sous ce rapport, et, si j'ose le dire, qu'est-ce qu'il y gagnera lui-même ? Jusqu'à ce que le fond de votre volonté soit soumis, vous vous plaindrez toujours ; mais, quand il sera soumis, vous ne ferez pas plus de difficulté d'obéir à vos frères que de vous soumettre à Dieu ; et, sous cette forme aussi, vous trouverez sa volonté bonne, agréable et parfaite.— Enfin, ne dites pas : Il ne s'agit en définitive que de l'intérêt de nos frères ; eh bien ! qu'on laisse notre cœur se charger de cette affaire ; l'affection va plus loin que le devoir ; et après tout, qu'importe le chemin, pourvu qu'on arrive ? Nous sommes prêts à convenir, mes frères, que le devoir, s'il n'est aidé par l'affection, pourrait bien avoir la vue un peu courte et le pas un peu lent ; mais nous sommes également convaincu que l'affection ne tiendra pas toutes ses promesses, à moins d'être soutenue par le devoir, et qu'elle laissera en friche bien des parties du champ qu'elle se flatte de

cultiver. Mais ce n'est pas la question. La question est d'obéir ; car, avant tout, la vertu est obéissance, la religion est obéissance ; c'est à l'obéissance que l'Évangile est venu vous rappeler : l'affection, il vous l'inspirera ; l'obéissance, il la commande ; et qu'est-ce ici que l'obéissance ? comment l'entend-il ? Comme une obéissance de l'homme à l'homme dans la crainte de Dieu.

Donc, en considérant le christianisme comme une loi de sacrifice et un exercice perpétuel de mort à nous-mêmes, le devoir de la soumission mutuelle s'explique et se justifie pleinement ; mais ce n'est pas tout, heureusement ce n'est pas tout. Il est juste, sans doute, que nous obéissions, quels que soient la forme de notre obéissance, son objet immédiat, et les sentiments qu'il excite en nous. Le commandement le plus arbitraire est juste venant de celui qui a le droit de le donner ; l'obéissance ne serait pas même une véritable obéissance, si cette raison ne lui suffisait pas ; et la révolte de nos premiers parents n'a pas trouvé une excuse dans l'impossibilité où ils étaient de s'expliquer la défense que Dieu leur avait faite. Toutefois la loi de Dieu n'est point arbitraire et sans correspondance avec notre nature. Il pourrait nous suffire de savoir, quant à la soumission que nous devons à nos semblables, qu'elle est une application utile et nécessaire de l'obéissance que nous devons à Dieu ; tout comme il suffirait peut-être à l'entretien de notre corps que les aliments au moyen desquels nous l'entretenons fussent nourrissants, quoique insipides, leur goût n'étant pas une condition nécessaire du but auquel ils sont destinés ; mais tout de même que la bonté du Créateur a rendu agréables au goût les substances destinées à renouveler celle de notre corps, cette même bonté a donné une saveur à ses commandements, qui sont, si je puis ainsi parler, la nourriture de notre volonté. Il est dit de la loi de

l'Éternel qu'elle est agréable, et que ses commandements réjouissent le cœur; et avec raison : car, d'un côté, il est impossible qu'il en soit autrement, et que la volonté de Dieu, qui est l'ordre et l'harmonie, soit absolument sans douceur en elle-même; d'un autre côté, on peut douter, tant l'homme est faible, que l'obéissance, réduite à elle-même, pût se nourrir de son seul principe, et que s'il n'y avait pas dans la nature de la loi quelque chose de propre « à restaurer l'âme, » (Ps., XIX, 7.) l'homme ne s'écriât quelquefois avec amertume : « Mangera-t-on sans sel ce qui « est fade? trouvera-t-on de la saveur dans le blanc d'un « œuf? » (Job, VI, 6.) Mais il n'en est point ainsi, mes frères; et le précepte que nous vous proposons en ce jour en est une preuve. Il est très vrai que ce mot de soumission, notre orgueil même mis à part, n'a rien de doux ni de savoureux; réduit à lui-même, il est triste et froid. Mais saint Paul vient ici en aide à saint Paul. C'est lui qui dit aux Galates : « Assujettissez-vous les uns aux autres dans « la charité. » (Gal., V, 13.) Cette onction, cette saveur que nous cherchions, la voici. Cette soumission est une soumission de charité. La parfaite obéissance de notre Sauveur a été toute pénétrée de cette séve divine; et la charité, qui a été sa première volonté envers nous, est aussi notre premier devoir et, dans un sens, tout notre devoir envers les hommes. Mais cette charité nous ramène par un autre chemin au principe de la soumission; car la vraie charité ne s'accomplit pas, ne se conçoit pas même sans la soumission : la charité est essentiellement une soumission.

La charité est autre chose que la bienveillance naturelle, portée même au plus haut degré. La charité, sans doute, comprend en soi la bienveillance; elle est même, si l'on veut, la suprême bienveillance; elle est un sentiment, et le

plus profond des sentiments du cœur; mais elle est autre chose encore et davantage. Je ne parle pas ici de son étendue : dans ce sens, « nous savons ce que c'est que la cha- « rité, en ce que Jésus a mis sa vie pour nous. » (1 Jean, III, 16.) Nous reconnaissons aussi dans ces paroles, comme dans toute la vie de Jésus-Christ et dans tout l'Évangile, que la charité est essentiellement un sacrifice; mais comme d'autres affections produisent plus ou moins et même supposent le sacrifice, il faut aller plus loin, et dire que la charité contient à sa base le sacrifice du principe même qui s'oppose en nous aux sacrifices : la consécration générale de notre volonté et de tout notre être à la gloire de Dieu et au bien des hommes; un vœu qui nous lie plus étroitement à ces deux buts que le vœu du religieux ne le lie aux autels, et que celui de l'épouse ne la lie à son époux; un emploi de toute l'âme à se perdre, à s'oublier elle-même dans l'intérêt de Dieu et de l'humanité. En un mot, la charité est, pour le chrétien, la raison, le but, l'objet, l'intérêt de la vie. On peut rester plus ou moins éloigné de cet idéal, ou s'en approcher plus ou moins; mais tel est l'engagement de la charité, telle est aussi l'idée que s'en fait nécessairement celui que presse la charité de Christ, telle est la voie dans laquelle il s'engage en acceptant le bénéfice de la charité de Christ. Vous qui reconnaissez ici la charité, et qui, sous ces traits, voyez en elle la fin du commandement et comme l'accomplissement de la loi, entrez donc, précipitez-vous dans cette carrière : vous n'y trouverez que des héros. Ce mot vous a-t-il déjà arrêtés? vous repentez-vous de votre entreprise après l'avoir entendu? Retournez donc sur vos pas, car nous ne pouvons le reprendre. Oui, il n'y a que des héros dans cette voie, ou, si vous l'aimez mieux, la charité est un héroïsme; un héroïsme obscur, invisible peut-être, humble certaine-

ment, mais un héroïsme; un héroïsme d'action, mais d'abord un héroïsme de soumission. La charité fait du chrétien une victime, et de sa vie un sacrifice; et ce sacrifice est un holocauste, car il dévore toute la victime. De réserve, de restriction, il n'y en a point : la bonté humaine les admet, la charité ne les comporte pas. La charité peut trouver une mesure hors d'elle-même; en elle-même elle n'en a point. Elle ne peut pas l'impossible, mais elle veut l'impossible. Elle ne dit pas : J'irai jusqu'ici, et je n'irai pas plus loin. Par conséquent, elle ne dit point : Je ferai le bien que j'aurai inventé; je le ferai à mon heure, je le ferai à ma guise : elle ne serait plus la charité; car ceci est une limite, et la charité n'en a point. Elle ne se dit point : Je m'appartiendrai, car son propre est de ne point s'appartenir. Elle ne serait que la moitié d'elle-même, ou plutôt elle ne serait point elle-même, si, sachant plus ou moins prévenir, elle ne savait pas aussi condescendre et céder. La soumission est donc essentielle à la charité, qui, par un contraste admirable, est à la fois la liberté dans l'obéissance et l'obéissance dans la liberté. La charité, prise dans le second point de vue, n'est pas seulement une servitude, mais une servitude absolue; et il semble que le disciple de Jésus-Christ ait entendu, à son entrée dans cette voie royale, la même parole qui fut adressée à saint Pierre : « En vé-« rité, en vérité, je te le dis : lorsque tu étais jeune, » (c'est-à-dire, dans l'application que nous faisons de ces paroles, étranger à la vie de Jésus-Christ,) « tu te ceignais toi-même, « et tu allais où tu voulais; mais lorsque tu seras vieux, » (c'est-à-dire consommé dans la vérité,) « tu étendras tes « mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne vou-« drais pas. » (Jean, XXI, 18.)

Et conformément à cette parole de saint Paul : « Que « tout ce que vous faites se fasse en charité, » (1 Cor.,

XVI, 14.) toute la vie, je n'entends pas seulement tous ses moments, mais toutes ses positions, tous ses rapports, se trouve enveloppée par la charité dans un réseau de servitude. En nous disant : « Que tout ce que vous faites se « fasse en charité, » saint Paul nous dit : Que tout ce que vous faites soit un sacrifice, un service, une soumission. C'est dans cet esprit que doit commander celui qui commande, et alors en commandant il obéit; c'est dans cet esprit que celui qui obéit doit obéir, et une telle obéissance l'affranchit, rendant sa soumission noble et joyeuse, de triste et de servile qu'elle eût été. Partout donc la soumission par la charité : dans le monarque et dans le sujet, dans les grands emplois comme dans les moindres offices, dans l'indépendance comme dans l'assujettissement, soumission réciproque, assujettissement de tous à tous, à tous les degrés de l'échelle sociale, et dans toutes les formes de la vie humaine.

Ce nouvel aspect de la soumission mutuelle est encore plus propre que le premier à dissiper les doutes et les objections. Elles vont s'évanouir, se noyer, pour ainsi dire, dans la charité. Elle ne les réfute pas, elle les absorbe. Et si l'on dit au disciple de la charité de Christ : « Ce précepte « n'est pas fondé en droit; car ce ne peut être le droit du « premier venu que vous vous soumettiez à lui, » il répondra sans doute : Qui vous parle de droit? je ne vois que le devoir. Et si l'on insiste, si l'on demande comment le devoir peut se trouver chez l'un quand le droit ne se trouve pas chez l'autre, il répondra encore : « Mon frère, je ne sais si votre raisonnement est sans réplique; mais voici ce que je sais : c'est que j'ai connu et goûté l'amour de Christ; or cet amour me presse et ne me permet pas de calculer. Un étant mort pour tous, tous aussi sont morts; je n'ai pas et je ne saurais avoir plus de volonté qu'un mort; ma vo-

lonté ne m'appartient plus, elle appartient à tout le monde. On ne m'a point fait comprendre que la charité puisse avoir une limite, et je ne la sais point voir. Vous apercevez pour moi une barrière entre certaines personnes à qui je puis devoir quelque chose, et d'autres à qui je ne dois rien; entre un degré de complaisance et un autre degré, entre ce qui me convient et ce qui ne me convient pas : cette barrière, je ne la vois point. Vous me montrez, en dehors de la hiérarchie des pouvoirs naturels ou politiques, mes supérieurs et mes inférieurs, et vous m'invitez à prendre ma place entre les uns et les autres : ce n'est pas là que je vois ma place; saint Paul, qui s'intitule le premier des pécheurs, m'a appris à ne disputer que la dernière place ; et depuis que je me connais, je n'ai aucune peine à regarder chacun comme plus excellent que moi-même : j'aurais bien plus de peine, je vous l'avoue, à m'estimer plus excellent que qui que ce soit au monde. »

On pourrait donc définir la charité une disposition ou un principe qui nous rend serviteurs les uns des autres; et ce n'est pas seulement une maxime de religion qu'on aurait exprimée : c'est le principe et la condition des vertus sociales qu'on aurait posés. Ceci semble un paradoxe au premier coup d'œil, mais ce n'est que la vérité. Si l'homme social n'adopte pas la perfection pour principe, il n'en aura point de fixe et de constant. Cette vérité est à peu près aussi méconnue qu'elle est fondamentale. Ainsi l'on rêve un milieu entre l'injustice et la charité; et ce milieu, on l'appelle justice. Certainement la justice n'est pas un mot, c'est une idée, mais c'est une idée dans laquelle il est impossible à l'homme de fixer sa vie. Je ne parle pas des occasions particulières, où je conviens que, plus ou moins, la chose est possible; je parle de l'ensemble et du caractère général de notre vie. Là notre observation retrouve toute

sa vérité. L'homme qui se proposerait d'être tout à fait juste, mais rien que juste, en fin de compte ne serait pas juste; car la justice complète n'est que dans la charité. De l'injustice à la charité, de la charité à l'injustice, il n'y a pas de point d'arrêt, il n'y a pas de station ferme. On glisse nécessairement vers l'injustice, si l'on ne gravit vers la charité. De même, ôtez le principe de la soumission, qui se compose de l'idée de sacrifice et de l'idée de service, qu'arrivera-t-il? c'est que, pour ne vouloir pas abandonner ce qui est à vous, vous serez entraînés à retenir ce qui n'est pas à vous; c'est que, pour ne vouloir pas vous mettre au service d'autrui, vous le mettrez au vôtre. Aussi l'Évangile, qui est la meilleure philosophie et qui nous connaît bien, ne s'est pas tenu, dans la pratique, à ce prétendu intermédiaire. De l'injustice et de l'égoïsme, sans nous arrêter dans la justice, il nous pousse dans la charité. Du despotisme et de la tyrannie, sans nous arrêter dans l'indépendance, il nous pousse dans la soumission. Sa méthode accoutumée est de faire surabonder la vertu où le péché abondait, et de surmonter, selon l'expression de saint Paul, le mal par le bien. (Rom., XII, 21.) Et plus nous étudierons la société humaine et nous-mêmes, plus nous serons frappés de l'excellence de cette méthode. Appliquez ces mêmes idées à l'égalité, dont notre âge est comme enivré. Qu'est-ce que l'amour de l'égalité chez un grand nombre de ceux qui la réclament? C'est un amour de la supériorité, lequel se réduit, se restreint, mais que vous verriez, si les circonstances s'y prêtaient jamais, se débarrasser de son masque, et nous laisser lire son vrai nom sur son orgueilleux visage. Je ne dis rien que vous ne sachiez, mes frères. Il n'est que trop commun d'aimer l'égalité en désespoir de cause, et comme le pis aller de la supériorité à laquelle on n'a pu atteindre. On hait d'avoir des supé-

rieurs, mais on ne haïrait pas d'avoir des inférieurs. Et quand on en est encore à l'amour de l'égalité, il est bien difficile de l'aimer autrement; et l'on peut prédire à peu près à coup sûr que celui qui prétend seulement ne s'élever au-dessus ni descendre au-dessous de ses frères, s'élèvera au-dessus d'eux dès que l'occasion s'en présentera. L'égalité est dans la bouche et non dans le cœur de ceux qui ne veulent pas descendre; elle n'a de vrais amis, de partisans assurés, que ceux qui acceptent et qui aiment le précepte de saint Paul.

Prétendons-nous que l'égalité ne soit pas en elle-même un droit et une vérité? Non, mes frères; que la philosophie en discoure à son aise, que la politique s'en préoccupe, c'est bien, l'Évangile ne s'y oppose pas; mais l'Évangile n'a rien à en dire; l'Évangile ne parle pas d'égalité : son égalité à lui, c'est la fraternité; et la fraternité, dans son sens, c'est la soumission. Tel est l'esprit de l'Évangile, telle est sa pensée. L'Évangile n'est pas un code; il laisse le droit faire lui-même ses affaires; la sienne est de faire pénétrer, non-seulement parmi l'injustice humaine, mais dans le sein même du droit, le principe du sacrifice. C'est son objet à lui, et l'on peut vous défier de lui en trouver un autre. La justice, à ses yeux, est bien une réalité; il la respecte, mais il ne s'y arrête pas; ou plutôt il s'empare de l'idée de justice, il la cultive et lui fait rendre tout ce qu'elle renferme; et au sortir de ses mains puissantes, ce n'est plus la justice, c'est la charité.

Mes frères, l'esprit de soumission est tellement l'esprit de l'Évangile, il en ressort si vivement de partout, qu'il ne semble pas qu'on puisse être chrétien, et n'en être pas pénétré. Il s'en faut bien toutefois que ce principe n'obtienne, même de la part des meilleurs, tout l'hommage qui lui est dû. On dirait de plusieurs, qui paraissent d'ailleurs

charitables, qu'ils ont tout de la charité, excepté cette soumission précisément, qui est le sceau et la consommation de la charité. Il faut pourtant aller jusque-là pour aller jusqu'au bout; et là où la soumission manque, la prévenance d'ailleurs abondât-elle, la charité est imparfaite. C'est un point sur lequel il serait bon de nous examiner. Il faudrait savoir si, dans ce sens, l'œuvre de notre charité est parfaite; si notre bonté n'est point volontaire et hautaine; s'il n'y a pas beaucoup de complaisance pour nous-mêmes dans notre complaisance pour autrui; si, en l'obligeant, nous ne savons faire que notre volonté, ou si nous savons faire aussi la sienne; si, tout en aimant peut-être, nous n'aimons pas de trop haut, de trop loin; en un mot, si notre charité est humble; car qu'est-ce qu'une charité sans humilité? — Il serait bon de chercher à nous rendre compte du peu de reconnaissance que nous avons inspiré à des gens à qui nous avons tout accordé, excepté peut-être ce dont ils étaient le plus jaloux, l'attention et la confiance, et qui volontiers nous auraient fait grâce de la moitié de nos sacrifices, si nous avions voulu faire l'autre moitié à leur manière et selon leurs vues. — Il serait bon, en particulier, d'examiner si nous savons écouter; écouter! chose si rare chez les meilleurs! écouter! l'une des marques les plus sûres de la soumission et de l'humilité; écouter sincèrement, ce qui ne signifie pas attendre en silence, et avec plus ou moins de patience, que les gens aient tout dit, pour leur communiquer ensuite ce que nous avons médité tandis qu'ils parlaient; non, mais sortir de notre pensée pour entrer dans la leur, nous mettre à leur place, compatir à leurs préventions mêmes, et suivre leurs raisonnements ou leurs récits avec toute la naïveté d'une curiosité affectueuse. — Il serait bon de nous rappeler cette recommandation évangélique : « Rendez l'honneur *à tout le monde*, »

(1 Pierre, II, 17.) et, en conséquence, de nous demander si notre charité a été accompagnée de respect : de respect, car, si nous respectons en nous la qualité d'homme, comment ne pas la respecter dans autrui ? de respect, car comment ne pas honorer ceux que Dieu lui-même a honorés, ceux vers lesquels il est descendu comme vers nous, ceux pour lesquels, comme pour nous, il s'est fait homme ? Je dis qu'il serait bon de se le demander ; car, à vrai dire, je doute s'il y a une vérité plus oubliée et un devoir plus méconnu, même parmi les chrétiens ; et combien peut-être, parmi les plus avancés de ceux qui m'écoutent, combien qui ne s'en sont jamais avisés !

Encore, mes frères, n'avons-nous levé qu'un coin du rideau. Ces imperfections de la charité sont graves, sans exclure absolument la charité. Là même où le principe de la charité se trouve, quelques-unes de ses conséquences pourront se faire attendre, mais elles viendront ; et tandis que l'homme naturel, qui prétend s'en tenir à la simple indépendance, glisse peu à peu vers la tyrannie, le chrétien s'élèvera peu à peu de l'indépendance à la soumission : mais, en attendant, à quels affligeants tableaux ne donne pas lieu, même parmi les chrétiens, ce principe secret de despotisme et d'oppression, renfermé dans le principe de l'indépendance, et qui fait de tous les enfants d'Adam, des plus petits comme des plus grands, autant de tyrans en espérance ! Jusqu'à ce qu'il soit chrétien par le fond du cœur, cet homme qui croit l'être, quelle position, si chétif qu'il soit, ne prend-il pas dans le monde ! quelle souveraineté ne se décerne-t-il pas ! avec quelle bonne foi ne se fait-il pas centre de l'univers, et de quel air délibéré, selon les moyens qu'il en a, ne soumet-il pas à sa loi, ne contraint-il pas à servir ses intérêts tous ceux, petits ou grands, dont il est entouré ! Ne vous le dissimulez pas, cet

homme-là, plus ou moins, c'est tout homme, c'est l'homme, c'est nous tous, avant que notre volonté superbe ait été brisée par l'esprit de Dieu. Étrange et horrible présomption chez des gens qui se réclament de Jésus-Christ! On nous raconte que le chef de la première croisade, l'illustre Godefroi de Bouillon, après avoir conquis Jérusalem, refusa le titre de roi que lui décernaient ses soldats, ne voulant pas, disait-il, porter une couronne d'or dans ces mêmes lieux où son maître en avait porté une d'épines. Pour nous, sur cette même terre où Jésus-Christ a porté une couronne d'épines, nous acceptons volontiers, comme autant de rois, la couronne d'or, et nous replaçons celle d'épines sur la tête de Jésus, en la posant sur la tête de ces pauvres, de ces petits, de ces faibles ou de ces délaissés, dans chacun desquels nous devrions reconnaître une image ou un représentant de Jésus. Nous enfonçons cette couronne sur leurs fronts, d'où nous voyons avec indifférence le sang découler et se confondre avec leurs larmes; ou plutôt nous ne voyons rien; nous ne soupçonnons pas même ces mortifications intimes, cette affection refoulée, cette pudeur affrontée, ou bien cet avilissement graduel du cœur et des mœurs chez des hommes que notre respect pouvait relever à leurs propres yeux et contraindre à mériter l'estime. Ce mal immense et incalculable, nous ne nous en doutons pas même, quoiqu'il nous parût injuste et cruel d'être traités par qui que ce soit comme nous venons de traiter un de nos frères.

Que les apparences ne nous en imposent pas : les circonstances, les mœurs, les bienséances nous répriment; mais il y a dans chacun de nous un tyran commencé. En nous faisant les égaux de notre souverain, nous nous sommes faits, pour autant qu'il dépendait de nous, les maîtres de nos compagnons. Comment détrôner ce tyran?

Il n'y a qu'un moyen : c'est de nous faire, dans un esprit de charité, les serviteurs de tous nos frères. Descendre simplement à leur niveau, traiter avec eux de puissance à puissance, ne suffirait pas; dans ce dangereux point de vue, la tentation d'usurper reviendrait sans cesse, le tyran renaîtrait toujours. Tyrans ou serviteurs, telle est l'unique alternative; et nous pourrions dire aussi bien : tyrans ou rois; car ce service librement accepté, cette obéissance généreusement accomplie est une véritable royauté. Tous ceux dont, au fond de notre cœur, nous faisions nos esclaves, sont devenus nos maîtres, c'est vrai; mais notre maître, mais notre tyran, l'orgueil ou l'égoïsme, est devenu notre esclave. Nous le voyons à nos pieds; et dans ce triomphe dont la chair s'afflige peut-être, mais dont l'esprit se réjouit, nous nous sentons véritablement rois.

Rois paisibles, à mesure que nous aurons mis sous nos pieds le désir de l'indépendance, qui renferme en soi celui de la domination. Car il n'y a que trouble dans la convoitise, et que paix dans le renoncement. Tous les désirs étant inquiets et tous les désirs étant infinis, l'âme ne peut se reposer que dans l'abandon de toutes ses prétentions, qui sont des désirs impérieux. Ne rien prétendre pour soi est la condition irrémissible de la paix. Or, c'est encore prétendre que de retenir et de refuser. Il faut donc, pour avoir la paix, tout céder à Dieu et à ceux qui nous représentent son droit, et ne réserver rien pour soi, rien sinon Dieu lui-même. Cherchez ailleurs, cherchez dans un moindre abaissement la paix dont votre cœur est altéré, vous ne l'y trouverez pas; et, prenez-y garde, retenir quelque chose, c'est n'avoir rien cédé; n'être pas descendu jusqu'au bas, c'est n'être pas descendu; ne s'anéantir point, c'est rester sur le trône. Au nom de votre paix, n'en faites pas à moitié, ne vous diminuez pas, anéantissez-vous. La

moindre réserve volontaire est un refus complet, et vous rejette tout entier dans les horreurs de la guerre; mais la paix, la sérénité, la joie, l'abondance des biens spirituels sont un héritage assuré à quiconque, de tous les biens, de tous les droits, de toutes les gloires, ne se réserve que Dieu seul.

Ceux qui accepteront ce conseil ne s'en donneront-ils pas un autre à eux-mêmes, celui de ne pas rechercher indiscrètement les occasions de commander? L'esprit de soumission n'est pas incompatible avec le pouvoir, mais il faut avouer que le pouvoir correspond plus naturellement à l'esprit de domination et d'orgueil. Il est possible de rester humble dans un poste élevé, mais il est encore plus facile d'y devenir superbe, parce que l'obéissance répugne à tous les hommes, et qu'il n'en est pas un à qui le commandement ne plaise. Nous en sommes tous avides, comme s'il n'y avait rien de si facile que de bien user de sa volonté, et comme si nous ne savions pas que le pouvoir enivre les plus froids, qu'il aveugle les plus sages, et qu'il a été funeste au plus grand nombre de ceux qui l'ont exercé. Le commandement est dans le sens de l'homme naturel, l'obéissance est dans le sens de l'homme surnaturel; le commandement suit et l'obéissance remonte le cours du fleuve de notre volonté; voilà pourquoi le commandement est préféré à l'obéissance; mais voilà aussi pourquoi l'obéissance nous convient mieux que le commandement. Et si l'on disait que l'esprit de soumission s'exerce d'autant mieux lorsque la soumission est toute volontaire, j'en conviendrai volontiers, et j'avouerai que l'humilité conservée dans la pourpre m'édifie encore plus que l'humilité entretenue sous la bure. Mais l'essai en est périlleux; et celui qui, aspirant au pouvoir, n'a pas peur du pouvoir, celui dont l'orgueil est doucement chatouillé

par la pensée de commander, celui qui, lorsque le pouvoir lui est offert, ne reçoit pas du devoir et de la charité le dernier mot, le mot décisif, celui-là ne fera-t-il pas mieux de demeurer parmi ceux qui obéissent que de prendre une place parmi ceux qui commandent? Que chacun du moins se décide en présence de cette idée : Je suis né pour obéir, et le commandement même ne doit être pour moi qu'une forme de l'obéissance.

Ainsi, dans toutes les positions, le juste emploi de notre volonté, c'est d'obéir; la vraie forme de la vertu et de la charité, le bien dans tout bien, c'est la soumission. Mais ce triomphe sur nous-mêmes, combien n'est-il pas difficile! Qu'il est peu naturel, qu'il est étrange à l'homme de se soumettre à l'homme! Faire, sans en témoigner d'ennui, la volonté d'un homme qui n'a rien à nous prescrire; essuyer, d'un air et d'un cœur tranquilles, des importunités déraisonnables; nous voir enlever notre temps par l'ennuyeuse affaire d'un autre; nous laisser traîner dans des démarches utiles peut-être, mais désagréables; nous donner à nous-mêmes, dans l'intérêt d'un tiers, l'air de l'indiscrétion et de l'importunité; supporter un sacrifice auquel nous aurions pu nous refuser, mais en blessant quelque susceptibilité; céder à quelque autre une distinction ou un avantage que nous pouvions réclamer; souffrir une interprétation peu favorable de notre conduite ou de nos sentiments pour épargner à la réputation d'autrui un plus grand dommage..... quelles obligations, mes frères, quels sacrifices! et ces sacrifices reviennent tous les jours. La crainte de Dieu peut seule en donner l'idée; la crainte de Dieu, disons-nous, c'est-à-dire à la fois le respect et l'amour, car la crainte de Dieu, c'est toute la religion, toute la piété; mais si nous ne trouvons pas ailleurs l'idée même de ces sacrifices, en trouverions-nous ailleurs le

moyen, le mobile et la consolation, la force de nous y soumettre habituellement, et d'en chercher même l'occasion? Nous n'avons pas besoin d'insister là-dessus après que nous vous avons montré dans la religion seule la sanction de ce devoir. Mais nous ne voulons pas, pour cela, laisser tomber ces mots importants : « dans la crainte de Dieu. » Ils n'indiquent pas seulement le motif de la soumission, ils lui donnent encore sa règle et sa limite.

Quand l'Apôtre nous dit : « Soumettez-vous les uns aux « autres dans la crainte de Dieu, » c'est comme s'il nous disait : « Ne vous soumettez les uns aux autres que dans la « crainte de Dieu. » La volonté des hommes est souvent injuste, nous le savons par nous-mêmes; elle est injuste par cela seul qu'elle veut ne relever que d'elle-même; et c'est pour la briser en chacun de nous qu'il nous a été ordonné de la part de Dieu de nous soumettre les uns aux autres. Mais parce que la volonté de nos semblables est une volonté d'homme, Dieu n'a pas pu la substituer absolument à la sienne et jusque dans les cas où elle contredirait sa loi; il n'a pu nous imposer envers nos frères une obligation qui détruirait celle que nous avons envers lui; il n'a pu sacrifier sa volonté toute sainte à la volonté profane des hommes mortels; il n'a pu, par une inconcevable contradiction, nous commander de lui désobéir; il a dû mettre une limite à notre soumission, et cette limite de la soumission se tire du même principe que le motif de la soumission; le même nom sert à nommer la raison et la restriction du précepte : c'est la *crainte de Dieu*. Et comme une seule et même chose ne peut qu'être égale à elle-même, il s'ensuit que le devoir de résister se trouve pressé, dans notre conscience, avec la même force que le devoir de céder, et que, si le vrai chrétien est le plus maniable des hommes, il en est aussi le plus inflexible. Mais ce n'est

pas assez qu'il soit inflexible et maniable tour à tour : il est l'un et l'autre à propos ; car se soumettre dans la crainte de Dieu, c'est se soumettre selon la loi et l'Esprit de Dieu ; selon cette loi qui nous est bien connue, et selon cet Esprit qui l'interprète à notre conscience. Or, la loi de Dieu, l'Esprit de Dieu ne sont pas seulement une loi et un esprit de charité ; c'est une loi, c'est un esprit de justice, de bienséance et de raison. Il résulte donc des paroles de l'Apôtre bien comprises, non-seulement que le vrai chrétien puise dans sa foi la parfaite soumission et la parfaite indépendance, mais encore qu'il apprend à l'école de l'Évangile quelles choses il doit savoir abandonner, et quelles il doit retenir. La clause ou la restriction renfermée dans ces mots : la crainte de Dieu, obvie à tous les dangers dont le devoir de la soumission semble menacer la justice, la morale publique et l'ordre social. L'idée de faire indistinctement toutes les volontés de tout le monde livrerait l'univers à l'anarchie et au chaos, en faisant de quelques hommes, et en pure perte, les victimes ou les jouets de tous les autres ; mais telle n'est point la portée de la maxime de saint Paul. Nous ne pouvons, dans l'esprit de notre texte, sacrifier notre volonté à celle de nos frères que sauf l'intérêt de la gloire de Dieu, du bien public, de l'honnêteté, et du droit des tiers. La charité particulière ne peut jamais prévaloir sur la charité générale ; il y a plus : la charité particulière, loin d'exiger de nous que nous donnions des encouragements à l'injustice et à l'indiscrétion, nous le défend beaucoup plutôt ; nos refus sont souvent plus utiles à ceux qui les essuient que nos concessions n'auraient pu l'être, et ce n'est pas toujours notre indulgence, mais notre rigueur, qui leur rend service. La justice ne permet pas d'enlever d'avance à ceux qui méritent, en donnant à ceux qui ne méritent pas. Enfin, mes frères, l'économie de nos

forces et de nos moyens fait aussi partie de la sagesse chrétienne et de la crainte de Dieu; nous prodiguer sans discernement irait contre l'esprit du précepte, et donnerait peu d'édification; il n'est pas bon qu'on attribue à la faiblesse l'ouvrage de la force, ni que les disciples de Jésus-Christ passent pour des imbéciles. Nous ne sommes que les économes de Dieu, mais enfin nous sommes ses économes; nous administrons, selon nos lumières, les biens, les forces, les talents qu'il nous a confiés; nous ne devons point les laisser gaspiller au premier venu; notre soumission est telle qu'elle est néanmoins accompagnée de liberté; et ce qui nous est commandé n'est pas tant de multiplier les actes de condescendance que de remplir notre cœur et de pénétrer toute notre vie de l'esprit de condescendance. Celui qui, dans le fond de son cœur, se sera mis au service de ses frères, se réservant le discernement du temps et de la manière de servir, afin de servir mieux, sera dans les vrais termes de la maxime apostolique; et ce n'est pas toujours en cédant, c'est en résistant aussi, qu'il entrera dans la pensée de saint Paul.

A cet égard même, on peut dire que la tâche du chrétien est également difficile dans les deux sens; car, s'il se soumet dans mille cas où il serait tenté de résister et où tout le monde résisterait, il résiste aussi dans mille cas où il serait commode de céder et où tout le monde céderait. C'est que, dans l'une et dans l'autre position, il ne consulte pas ses goûts, mais ses principes; et si, quelquefois, ses goûts se trouvent d'accord avec ses principes, d'autres fois, et plus souvent peut-être, ses principes le déterminent en sens contraire de ses goûts. C'est tantôt la soumission, tantôt la résistance qui est plus facile et plus agréable, et le monde ne regarde guère qu'à cet agrément ou à cette facilité; mais le regard du chrétien s'adresse plus haut, et

ses concessions et ses refus sont fort souvent à contre-sens des concessions et des refus du reste des hommes. En sorte qu'après vous être étonnés de sa facilité, que vous n'avez pu vous empêcher d'appeler faiblesse, il vous force à vous étonner de sa fermeté, qu'au fond vous taxez de roideur. Nouvelle preuve de cette vérité, que l'homme spirituel ne peut être parfaitement compris que par les hommes spirituels, la foi que par la foi, la vie que par la vie, le christianisme que par les chrétiens.

L'esprit de soumission et l'esprit d'indépendance, l'un et l'autre bien appliqués, sont les deux éléments dont se compose la perfection de la vie sociale. Il n'est pas propre à la société, l'homme qui ne sait pas se soumettre; il n'est pas propre à la société, l'homme qui ne sait pas résister; mais l'homme qui sait l'un et l'autre est le vrai homme social; et l'homme qui sait l'un et l'autre est celui-là seulement qui craint Dieu : bien entendu, encore une fois, que, dans l'esprit de l'Évangile, la crainte comprend l'amour. Or, nous savons désormais que le disciple de l'Évangile sait se soumettre, s'assujettir; avons-nous besoin d'apprendre, après tant de souvenirs conservés par l'histoire, et, grâces à Dieu, à la vue de tant d'exemples contemporains, que le chrétien sait résister? Qui donnera, si ce n'est lui, l'exemple de la véritable indépendance? Qui maintiendra le principe de la résistance pour la justice, pour la dignité humaine et pour Dieu, si ce n'est ceux-là mêmes qui l'ont inauguré dans le monde? Hélas! que verrions-nous dans la société, entre les deux extrêmes de la servilité et de l'insolence, vers chacun desquels oscille sans repos la nature humaine, que verrions-nous dans cet espace que chacun traverse sans s'y arrêter, s'il n'y avait pas des chrétiens dans le monde, et si le christianisme n'avait donné, à ceux mêmes qui ne l'ont pas pleinement accepté,

ce respect, si inconnu à l'ancien monde, des principes pour les principes, et de la vérité comme vérité ? Que nous présente notre époque, dans tous les rangs de la société, chez les personnes publiques et chez les particuliers, chez les individus et dans les corps, de plus frappant que ce double excès de la faiblesse chez les uns et de l'arrogance chez les autres, ou plutôt tour à tour de l'arrogance et de la faiblesse chez les mêmes hommes ? Les mêmes individus, les mêmes corps, qui résistent où il faudrait céder, se soumettent où il faudrait résister ; inflexibles et hardis envers les faibles, timides et obséquieux envers les forts, et se dédommageant de leur complaisance pour leurs supérieurs, en faisant bravement de la force contre leurs inférieurs? Ainsi, sous le nom de liberté, c'est l'anarchie qu'on caresse ; sous le nom d'ordre, le mépris des lois de Dieu, c'est-à-dire le suprême désordre. Or, l'Évangile a résolu le problème et trouvé le juste tempérament, en nous faisant puiser tour à tour la liberté dans la soumission et la soumission dans la liberté : ainsi chaque élément dans son contraire, et non pas, comme fait le monde, chaque élément dans son semblable. Pour le monde, la liberté naît d'elle-même et la soumission d'elle-même ; fausse et funeste généalogie, en vertu de laquelle la liberté n'est que licence, et la soumission que lâcheté. Pour le chrétien, au contraire, la soumission naît de la liberté ; c'est-à-dire que, dégagé des craintes humaines, il fait librement à la charité tous les sacrifices qu'elle réclame ; pour le chrétien, la liberté naît de la soumission, parce que, étant soumis à Dieu, il n'est l'esclave d'aucun homme, et qu'alors même qu'il obéit à quelque ordre humain, c'est à Dieu même qu'il obéit. Comme la faiblesse n'est pour rien dans sa condescendance, la passion n'est pour rien dans sa résistance ; cette résistance est calme, modeste, tempérée ; il dit simplement :

« Jugez vous-mêmes s'il est plus juste de vous obéir qu'à « Dieu ; » et sans se troubler des conséquences, il se remet à Dieu qui juge justement.

Chose admirable ! des caractères naturellement faibles ou trop faciles se retrempent dans cette source divine ; et la foi leur prête un courage, une fermeté, une franchise dont il ne semblait pas qu'ils fussent capables. Un des plus grands missionnaires de notre époque, le bienheureux Carey, s'accusa souvent de ne savoir presque pas dire *non*, et il rapportait à cette faiblesse plusieurs des chagrins dont sa vie fut traversée. Toutefois ce même homme surmonta tous les obstacles, toutes les résistances, tous les affronts qui s'opposaient à ce qu'il prît du service dans l'armée de Jésus-Christ ; il sut dire *non* à mille objets et à mille personnes ; il fit, à lui seul, une œuvre immense, à travers tous les incidents d'une mauvaise fortune et tous les efforts de l'inimitié : il fut un héros et un martyr. Il paraît donc que si, dans les choses où il ne sentait pas les principes intéressés, il avait peine à dire *non*, il le savait bien dire partout où la vérité et la gloire de Dieu lui paraissaient en cause. Ah ! que le plus faible devient fort, que le plus timide devient indépendant, lorsque, une fois pour toutes, il a dit *non* aux éléments du monde et aux passions de l'homme naturel ! C'est là le point, mes frères ; c'est là cette chevelure de Samson qu'il faut préserver des ciseaux. Quand on a su dire *non* à soi-même, on peut le dire au monde entier. Quand on est fort contre soi-même, on est fort contre tous. Quand on a appris à se soumettre, on a appris à résister.

Ne soyez donc pas surpris, mes très chers amis, que ces deux sujets se confondent dans ma pensée, et qu'à la fin d'un discours sur la soumission je vous prêche l'indépendance. Elles viennent du même principe ; elles sont une seule et même chose dans les profondeurs de l'âme. La

crainte de Dieu les fait éclore toutes deux à la fois. En faisant aujourd'hui les affaires de l'une, nous avons soigné les intérêts de l'autre. Notre discours sur la soumission sera, quand vous le voudrez, et sans y rien changer, un discours sur l'indépendance; il n'y a, pour ainsi dire, qu'à le retourner; et si vous n'en pouviez pas tirer des arguments en faveur de l'indépendance, vous n'y en trouveriez non plus aucun en faveur de la soumission. Élevez les yeux, mes frères, vers l'auteur et le consommateur de votre foi; vous trouverez dans son sein, sous la forme d'un principe unique, les deux vérités que notre texte vous a rappelées. Élevez vos cœurs vers le prince de votre salut, vers Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et vous apprendrez de lui à obéir et à aimer. Élevez vos cœurs vers l'*Amen*, le témoin fidèle, vers Celui que dévorait le zèle de la maison de Dieu, et vous apprendrez de lui ce que c'est que l'indépendance chrétienne. Esprit de ce roi débonnaire, Esprit de force et de douceur, Esprit de guerre et de paix, Esprit de silence et de témoignage, enseignez-nous *toutes* vos voies; dressez nos doigts à la bataille, et courbez nos fronts sous le joug; apprenez-nous à céder et à résister, à donner et à retenir, à nous taire et à parler, et, dans toutes choses, à mourir à nous-mêmes pour vivre à Dieu en Jésus-Christ!

LE TEMPS DE FAIRE LE BIEN

PREMIER DISCOURS

Pendant que nous en avons le temps (ou pendant que le temps est favorable) faisons du bien à tous. Galates, VI, 10.

Saint Paul, dans l'endroit d'où notre texte est tiré, n'a pas eu l'intention de caractériser la bienfaisance chrétienne; mais dans quelques versets il a jeté, comme en passant, tous les traits principaux qui entrent dans l'idée de ce devoir. Quelle en est l'importance au point de vue du christianisme? Nous l'apprenons par sa récompense : la vie éternelle. Quel en est le caractère, c'est-à-dire comment doit-il être rempli pour obtenir une si grande récompense? Ces mots nous l'apprennent : « Celui qui sème « de l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. » Ce n'est donc pas une simple pratique, un acte extérieur dont le principe importe peu, ou le résultat d'un calcul : c'est un fruit *de l'Esprit*, l'effet d'une régénération intérieure. Envers qui cette bienfaisance chrétienne doit-elle s'exercer? Notre texte nous le dit : « Faites du bien à tous. » Quelle est enfin l'urgence de ce devoir? Hâtez-vous : « faites du bien à tous pendant que vous en avez le « temps. » Que manquerait-il à cette théorie, s'il nous est

permis de parler ainsi? Un mot sur la nature même des devoirs auxquels le chrétien est appelé envers tous. Mais ce mot est partout dans l'Évangile, et la charité qui vient de l'Esprit, comme s'exprime l'Apôtre, ne peut pas prendre le change; elle ne peut, compatissante pour les souffrances du corps, être insensible aux misères de l'âme; pour leur apporter son secours, il ne lui manquait que de les connaître, et c'est la première chose que l'Évangile lui ait révélée. Ainsi, sous l'haleine vivifiante de l'Esprit de Dieu s'épanouissait dans le cœur de l'homme cette fleur divine de la charité, avec toutes ses couleurs, avec tous ses parfums, avec toute sa gloire; le christianisme, comme le premier homme, fut adulte en naissant; dès qu'il ouvrit la bouche il ne bégaya pas, il articula distinctement toute la vérité; il eut et il donna de chaque chose des idées mûres et complètes, et dès son entrée dans l'humanité et dans la vie il remplit toute sa destinée.

Nous ne relevons aujourd'hui, mes chers frères, dans cette théorie de la charité, improvisée par saint Paul, qu'un trait seulement, qui nous paraît ressortir vivement dans le verset de notre texte : *Pendant que nous en avons le temps;* mais il faut d'abord s'entendre sur le sens d'un terme capital en cet endroit : le temps. Ne nous arrêtons pas au sens ordinaire de ce mot : il signifie, dans cet endroit, non pas le temps simplement et nûment, mais les circonstances du temps, ce qu'il offre de favorable au dessein de faire du bien, ou, en un mot qui rend exactement le terme original, l'*opportunité;* en sorte que, pour rester fidèle à la pensée de l'Apôtre et la présenter dans toute son étendue, il faut traduire ainsi les paroles du texte : « C'est pourquoi, tandis que nous le pouvons, fai« sons du bien à tous. »

Or, mes frères, dire : *pendant que nous le pouvons*, c'est

dire à la fois : Il y a un temps où nous le pouvons, et un autre où nous ne le pourrons plus. Nous le pouvons à présent, nous ne le pourrons pas toujours. Voilà, mes frères, les deux idées sur lesquelles saint Paul appelle successivement notre attention.

Nous pouvons faire du bien. — Mais est-ce donc là précisément ce que nous avons à démontrer? Qui doute, en effet, que nous puissions faire du bien? Qui de nous se croit hors d'état d'en faire d'aucune sorte? Mais jusqu'où ce pouvoir s'étend, mais combien nous pouvons faire de bien, c'est ce que tout le monde ne sait pas, et sur quoi plusieurs sont dans une grande erreur. Pourquoi cela, mes frères? Est-il besoin de le dire? C'est qu'on se soucie peu de le savoir; c'est qu'on n'aime pas assez à faire le bien; c'est qu'on n'est pas avide de cette activité et de cette influence comme de telle autre; c'est qu'on n'y est pas porté par un instinct vif et puissant comme vers les différents buts que proposent le plaisir, l'ambition et l'amour de la gloire. L'instinct et le désir donnent une vue longue et perçante. Elle a bientôt atteint, bientôt dépassé l'horizon du possible; et si elle ne voit pas tout, du moins elle veut tout voir. L'instinct de notre charité, si c'en est un, a la vue courte et les mouvements paresseux; il n'a pas d'ambition, il se contente de peu; à peine éveillé, il s'endort; à peine en route, il se repose. A qui donc nous adressons-nous aujourd'hui? Est-ce uniquement à ceux à qui la charité, encore assoupie, n'a pas révélé, avec toute l'étendue de leur pouvoir, toute celle de leur devoir? Sans doute c'est à eux premièrement, afin d'aggraver en eux le sentiment de la responsabilité; mais c'est à vous aussi, vous en qui Jésus-Christ a allumé, par son Esprit, la flamme de la charité; c'est à vous aussi, afin que votre joie soit parfaite, et qu'à la vue de tout le bien que Dieu

vous a donné à faire, vous le bénissiez de son don ineffable. Pour nous, mes chers frères, qui nous rangeons plus justement au nombre des premiers que parmi les seconds, nous bénissons Dieu de nous avoir donné à faire cette étude, et, s'il est permis de parler ainsi, de prophétiser contre nous-mêmes.

Pour pouvoir faire du bien, il faut d'abord en avoir l'occasion, c'est-à-dire qu'il faut avoir à sa portée des êtres dans une telle condition qu'il y ait quelque chose à ajouter à leur bonheur s'ils sont heureux, ou quelque chose à retrancher à leur souffrance s'ils sont malheureux. Or, mes frères, qu'en pensez-vous? Les occasions manquent-elles? Dites bien plutôt qu'elles abondent. Elles abondent, de l'aveu de ce mélancolique, à qui le monde n'apparaît que comme une vallée de larmes, une prison lugubre, d'où l'on ne sort, comme le criminel de son cachot, que pour mourir. Elles abondent, de l'aveu de cet épicurien égoïste, qui ne songe qu'à tirer parti du monde pour ses voluptés, et qui se plaint seulement que la vue et les cris de tant de misères l'importunent et le distraient, pour ainsi dire, de sa félicité. Étrange et coupable contradiction! L'égoïsme, tour à tour, affirme et désavoue la même vérité. S'agit-il de se plaindre : les misères abondent; s'agit-il de faire du bien : les misères sont rares. Ce qui abonde comme importunité est rare comme occasion. Au point de vue de son intérêt, le monde est triste à faire peur. Au point de vue de son devoir, le monde, à tout prendre, est riant et beau. Ces exagérations et cette cruelle inconséquence sont étrangères au cœur chrétien. Il ne ferme les yeux ni sur les sources de bonheur que Dieu, qui eût pu les fermer toutes, a laissées ouvertes dans la vie humaine, ni sur les sources d'amertume qui jaillissent à larges flots de toutes les existences et de tous les cœurs. Les premières

l'engagent à bénir Dieu, les secondes font appel à sa compassion, et il entend cet appel. Au lieu de lui fournir, comme à tant d'autres, un sujet de vaines et irréligieuses déclamations, les maux de l'humanité lui paraissent comme une matière offerte à sa charité. Et de même que sa reconnaissance s'était plu à faire le compte des bienfaits de l'Éternel, et les avait trouvés bien plus nombreux à une seconde qu'à une première vue, sa charité, aussi, fait le compte des misères qui l'entourent, et il les juge bien plus nombreuses qu'il ne l'avait pensé d'abord. La charité ouvre ses yeux, étend sa vue, approfondit son regard. Sans connaître tout, sans tout voir (et qui pourrait tout voir?), il en voit assez pour se demander : Comment suffirai-je à toutes les occasions qui se présentent? Comment répondrai-je à tous les appels qui retentissent dans mon cœur? Car je ne parle pas seulement, mes frères, des appels que l'oreille entend, et des misères tellement éclatantes qu'on les voit, pour ainsi dire, avec les yeux fermés : celles-là, sans doute, sont déjà assez nombreuses; mais l'heureux du siècle, qui s'enferme et se barricade dans sa félicité, a beau les trouver nombreuses, il en connaît peu au prix de ce qu'en rencontre tous les jours l'homme dont les entrailles sont chrétiennes! Et que c'est bien à celui-là qu'il est permis de s'étonner et même de s'effrayer de leur multitude! Car son regard ne se borne pas à les rencontrer; il les évoque et les fait comparaître; en sorte que ce n'est pas seulement du côté du malheur que retentit un appel, c'est du côté de la charité. Elle fouille dans le secret des maisons, elle fouille dans le secret des cœurs; elle pressent, elle devine encore bien plus qu'elle n'aperçoit; elle n'attend pas seulement les occasions, elle ne s'empresse pas seulement de les saisir, elle les crée, elle les multiplie; elle ne voit pas seulement la souffrance à son dernier point,

mais la souffrance commencée; ni le malheur flagrant, mais le bonheur menacé; ni les peines à guérir, mais les peines à prévenir; ni le plus grand mal à empêcher, mais le plus grand bien à procurer; ni de la souffrance à épargner, mais du bonheur à donner. Que dis-je? elle cherche la douleur, comme l'avare cherche un trésor; elle souffre des souffrances mêmes qu'elle ne connaît pas; elle enferme dans son cœur toute la création de Dieu; elle se courbe sous « le noble fardeau du genre humain; » elle porte le monde; l'amour, fort comme la mort, est avide et insatiable comme elle; il ne dit jamais : C'est assez; et ne trouvant point de bornes dans la vie, mais des bornes à son pouvoir, il se limite et se circonscrit pour ne pas se dissiper, et ne demeure illimité, immense qu'en lui-même, dans ses affections et dans ses prières.

Ainsi se multiplient, pour l'homme charitable, les occasions de faire du bien. Mais parce qu'il est seul à les voir, n'existent-elles que pour lui? Tout le monde n'est-il pas obligé d'avoir les mêmes yeux? Suffit-il de les fermer pour n'être tenu à rien? Et, dans le jour de la rétribution, les occasions que nous avons vues et celles que nous aurions pu voir ne nous accuseront-elles pas également devant le tribunal de Dieu? Ne dirait-on pas, mes frères, que la charité est une affaire de goût, et que, parce qu'elle est un sentiment, elle n'est pas un devoir? Oui, j'en conviens, la charité donne une grande pénétration et de grandes lumières; mais ce dont vous aurez à répondre d'abord, c'est précisément d'avoir manqué de charité. En attendant, vous avez une conscience, vous avez des yeux; ouvrez-les et voyez. Ne vous contentez pas de ces rumeurs douloureuses qu'apportent jusqu'à vous les nouvelles et les bruits de chaque jour, ni du brusque éveil que vous donnent de loin à loin les misères et les douleurs qui

viennent heurter à votre porte. Recueillez-vous et prêtez l'oreille. Parcourez, par la pensée, les différents étages de la société, en ne prenant, pour représenter chacun d'eux, qu'une seule famille de votre connaissance. Prenez au hasard, j'y consens; mais appliquez votre conscience à cet examen. Dressez l'inventaire des maladies invétérées, des infirmités douloureuses, des revers de fortune, des privations matérielles, du souci de vivre, de la lutte impuissante contre le besoin, de la faim, de la soif, de la froidure endurées par des enfants à la vue de leurs mères, des humiliations d'un cœur fier, des sacrifices de l'amour-propre à la nécessité; ajoutez à cette liste déjà longue celle des divisions domestiques, des haines entre les familles, des attentats mutuels à la réputation, des ruptures scandaleuses, des affronts sanglants et répétés, des désordres d'un père, d'un époux ou d'un fils rejaillissant sur toute une famille, des unions imprudentes et malheureuses, des relations coupables et avilissantes, des déceptions amères, des séparations cruelles que commande la nécessité, de celles que consomme la mort..... Puis, dites-vous bien que les douleurs qui parlent et qui se montrent sont à peine des douleurs au prix de celles qui se cachent et qui se taisent; dites-vous que, par-dessous cette surface que votre œil enlève d'un regard, il y a un trésor de misères muettes qui ne se laissent pénétrer qu'au regard de la charité, et surtout au regard de Dieu. J'ai supposé, vous le voyez, le cours ordinaire des choses humaines; j'ai pris la vie et la société dans une de ces zones tempérées où le bien et le mal semblent se balancer. Que serait-ce si je vous transportais dans ces lieux et dans ces moments où le mal, affluant et se précipitant avec une sorte de fureur, multiplie, avec les souffrances, les occasions de faire le bien! Je vous ai retenus aussi dans l'enceinte, assez res-

serrée, de votre ville ou de votre commune, quoique je pusse étendre plus loin votre regard sans le porter par delà la sphère des véritables *occasions*. Mais, au lieu d'étendre le cercle, je veux le resserrer encore. Ce ne sera plus que celui de votre parenté et de vos relations intimes. Je ne parlerai plus que des occasions sur lesquelles vous avez le premier droit, et sur lesquelles, à votre défaut seulement, d'autres peuvent porter la main ; de ces occasions, en un mot, qui sont à votre égard de véritables vocations. Il ne s'agit donc plus que d'avoir soin des siens, devoir dont la négligence nous met au-dessous des païens eux-mêmes. Je veux qu'une raison quelconque vous ait interdit une action plus étendue. Je veux encore que, dans le cercle où je vous réduis, les biens l'emportent sur les maux. Même alors les occasions vous manqueront-elles? Faudra-t-il vous fatiguer à les chercher? et à défaut de beaucoup de mal à guérir, ne trouverez-vous pas beaucoup de bien à perfectionner? Et votre activité ne pourra-t-elle pas toujours gagner en profondeur ce qu'elle perd en étendue? Nous sommes partis ensemble d'une supposition gratuite ; car jamais le cercle des occasions ne sera si resserré pour vous, comme aussi il n'est permis à personne de le resserrer à ce point, même sous l'engagement de faire d'autant plus pour *les siens* qu'on fait moins pour ceux du dehors. Alors même, en effet, que chacun serait fidèle envers les siens, il faudrait bien que la charité fît des excursions hors de ce domaine : trop de misères, sans cela, resteraient inconsolées. Mais enfin, dans la supposition où nous nous sommes placés, apercevez-vous une limite, prévoyez-vous un moment où vous n'aurez plus à songer qu'à vous, et où vous serez embarrassés d'un excédant de charité? Ah! quelle idée vous feriez-vous de l'homme, de sa destination, de vous-mêmes, et de Dieu,

si vous pouviez nous dire sérieusement que vous voyez cette limite et que vous apercevez ce moment? Votre théorie sur ce sujet ne peut être aussi mauvaise que votre pratique; vous avez pu mille fois manquer aux occasions, mais vous n'oseriez, en y pensant bien, dire que les occasions vous ont manqué; ou, si vous le disiez, c'est que les premiers éléments du christianisme vous seraient encore étrangers; ce n'est plus des occasions, mais de vos dangers, ni des autres, mais de vous-mêmes, que nous aurions à vous parler désormais. Laissons donc une vérité écrite dans la conscience, ou que la conscience est toujours prête à révéler; ne réfutons pas une objection que, véritablement, on n'oserait faire. Cherchons-en quelque autre plus spécieuse, et répondons à ceux qui nous disent: « Non, les occasions ne manquent pas; au contraire, elles abondent; mais en le prouvant, vous avez prouvé trop; plus vous le prouverez, plus vous nous découragerez; car à quoi bon les occasions, lorsque les moyens manquent? »

Il y a, mes frères, toute une classe de personnes (et vous nous direz bientôt si elle est nombreuse) à qui nous ne pouvons permettre cette objection. Nous parlons des personnes à qui, pour la satisfaction de leur ambition, de leur cupidité, ou simplement de leur curiosité, les moyens ne manquent jamais, ou, pour parler plus exactement, qui ne croient jamais en manquer. On sait chez combien de gens cette confiance va jusqu'à la témérité ou dégénère en présomption. Tout ce qu'on désire vivement paraît possible, et même souvent le devient. L'imagination alors aplanit tout, transforme les obstacles en moyens, et les ennemis en auxiliaires. Les ressources et les expédients sortent comme de dessous terre. On se sert tour à tour des hommes contre les choses, et des choses contre les hommes. On donne, par la combinaison, une valeur toute

nouvelle aux éléments les plus insignifiants. On croit en soi, on croit aux autres, on croit à sa fortune. Et quand les moyens ne paraissent pas, on dit que la volonté est un moyen, le premier, le plus sûr de tous, et qu'en définitive l'homme peut tout ce qu'il veut. Et l'expérience semble avoir pris à tâche d'accréditer cette maxime insolente. La volonté, en effet, réduite à elle seule, a créé des résultats qui semblaient n'appartenir qu'à l'opulence ou au génie. Elle associe de force à tous ses desseins des volontés plus faibles, mais plus éclairées. Le génie sans la volonté a créé moins de merveilles que la volonté sans le génie. Mais comme pourtant l'homme ne saurait, sans s'égaler à Dieu, faire sortir, je ne dis pas un monde, mais le moindre résultat, de sa volonté nue, il faut bien se réduire à ceci : c'est que la volonté évoque les moyens, et qu'à son puissant appel des forces qui sont hors d'elle se lèvent l'une après l'autre, et se rangent sous son commandement. Ces moyens sont bien des moyens, c'est-à-dire des intermédiaires entre elle et le but qu'elle veut atteindre. Ces moyens existaient avant elle ; elle ne les a pas créés, elle les a trouvés. Et toutes les merveilles qui naissent de l'exercice de la volonté n'attestent pas seulement sa force, mais l'inépuisable richesse de la nature et de la société. Il y a donc, en nous et hors de nous, des moyens pour l'accomplissement de nos desseins, et ces moyens n'attendent qu'une volonté qui les discerne et qui les exploite. Et si quelques hommes s'exagèrent leurs moyens personnels et les ressources qui naissent de leur situation, un beaucoup plus grand nombre sont loin de connaître toutes les forces que la Providence a mises à leur disposition. Hélas ! il faut tout dire : comme il n'a pas pu entrer dans le plan de Dieu de gêner la liberté de l'homme, les moyens de satisfaire des passions coupables ne sont pas moins nombreux ni

moins accessibles que ceux de satisfaire des vœux légitimes; le mal est aussi facile que le bien; nous pouvons l'avouer sans porter la moindre atteinte à la gloire et à la sainteté de Dieu. Mais ce qui serait impie, ce serait de prétendre qu'il a organisé le monde pour le mal plutôt que pour le bien, que tout est facile excepté de le servir, et que, parmi les créatures morales, il y en ait une seule que Dieu ait déshéritée du glorieux privilége de faire, comme Dieu, le bien volontairement. Non, non, ce qui est rare, comme aussi ce qui est important, c'est la volonté; c'est elle, dans ce domaine comme dans tous les autres, qui fait trouver et qui multiplie les moyens; qui rend la faiblesse puissante et la pauvreté riche; qui enfin, créatrice à sa manière, rend le néant fécond, et appelle comme si elles étaient les choses qui ne sont pas. Et l'on dirait véritablement que quand Dieu ne donne pas immédiatement les moyens, c'est pour donner mieux encore, je veux dire le soin de les chercher et la douceur de les trouver. Le sol le plus fécond n'est pas celui qui produit davantage; les hommes les plus favorisés du côté de l'intelligence ou de la fortune ne sont pas ceux qui font le plus de bien. Soit que vous regardiez à la quantité ou à la qualité des œuvres, il faut mettre sur le compte des pauvres et des petits en tout genre la plus grande partie du bien qui se fait sur la terre. Je parle, mes frères, au sens absolu : que serait-ce donc au sens relatif ou proportionnel? Dans ce dernier sens, c'est-à-dire en prenant pour mesure du devoir ce que font la plupart des riches et des heureux, et en tenant quittes de tout ce qui la dépasse les pauvres et les chétifs, il resterait, l'un portant l'autre, au bénéfice de chaque pauvre comparé à chaque riche, un solde énorme de bonnes œuvres, qui ne permettrait plus, entre les premiers et les seconds, la pensée même d'une comparaison.

Qui donc vient se plaindre que, les occasions abondant, les moyens manquent? Est-ce la charité? A la bonne heure, on peut lui permettre à elle, non de murmurer, mais au moins de gémir. Il est même impossible qu'elle ne laisse pas échapper cette plainte. Car dans le grand nombre d'indifférents et d'égoïstes qui n'exercent guère la bienfaisance qu'envers eux-mêmes, et qui n'acceptent point leur part de la tâche sublime imposée à l'homme envers l'homme, il y a sans doute, si l'on prend l'ensemble, plus de douleurs à consoler que n'en peut consoler ce nombre, hélas! trop petit, de cœurs dévoués et généreux. Leurs moyens sont insuffisants, parce que tant d'autres hommes n'usent pas des leurs; et lorsque, après avoir donné peut-être à leurs frères malheureux leur substance et leur sang, leur amour se trouve encore en face d'un si effrayant déficit, alors, mes frères, que ceux qui ont déjà tant fait pleurent de ne pouvoir faire davantage, je le conçois, je l'excuse; je demande seulement où commence, dans la carrière de la charité, le droit de parler ainsi, et combien il faut avoir sacrifié de son temps, de sa santé, de ses forces et de sa fortune, pour pouvoir se plaindre que les moyens manquent. C'est une question qu'il faut laisser à la conscience de chacun. Mais que des hommes qui n'ont que de loin en loin, par passe-temps ou par pudeur, employé au service du malheur une partie minime de ce qu'ils pouvaient lui consacrer sans s'imposer à eux et aux leurs aucune privation réelle, que ceux-là parlent de l'insuffisance des moyens, qu'ils le fassent au milieu d'une abondance de moyens encore sans emploi, qui pourrait le supporter, mes frères? Et si, non plus tel ou tel individu, mais l'humanité devenant une personne et prenant une voix, disait que tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle peut ne saurait être élevé, par les efforts

de la bienfaisance, jusqu'au niveau de cet océan des misères humaines, nous dirions encore : Non, non, cela n'est pas. D'institution divine, il y a dans le monde un pain pour chaque affamé, un habit pour chaque nudité, un consolateur pour chaque infortune, une satisfaction pour chaque besoin ; l'équilibre serait exact, si nous ne l'avions pas rompu ; ce n'est pas Dieu qui est en faute, c'est nous. Il n'avait institué ou permis l'inégalité que pour nous donner lieu incessamment de l'effacer ou de l'adoucir. Même sans l'effacer, il y a ici-bas de la vie, du bonheur pour tous; mais, au lieu de placer le bonheur des individus dans leur position personnelle et de le faire dépendre de leur liberté, Dieu en a placé une partie dans le cœur des autres. Dieu a voulu que nous nous dussions réciproquement quelque chose. Il a obligé à s'entre-rencontrer, à se chercher mutuellement, le riche et le pauvre, le faible et le fort, le savant et l'ignorant. Il a voulu que le rétablissement de l'équilibre fût notre ouvrage; il ne l'a pas rompu lui-même, mais il nous a laissé le choix de le rompre ou de le maintenir. Il est rompu, je le sais : en s'éloignant de Dieu, l'homme s'est éloigné de l'homme; la charité ne comble pas, à mesure, les vides que fait le malheur; l'abondance des uns, je dis l'abondance en tout genre, ne supplée pas au dénûment des autres; en sorte qu'il y a sur la terre beaucoup plus de malheur que Dieu n'en a voulu. Mais parce que l'humanité en masse a manqué à sa mission, vous croirez-vous déchargés de la vôtre ? Parce que l'humanité méconnaît ses ressources, méconnaîtrez-vous les vôtres? Au contraire, ne vous sentirez-vous pas obligés de relever tout ce que vous pourrez du fardeau qu'elle a laissé tomber, et de faire d'autant plus de bien que d'autres en font moins? Vos moyens, direz-vous, ne sont pas à la hauteur de tant de misères? Et qui en doute?

Et surtout, qui est-ce qui vous rend responsables de celles que vous ne pouvez pas soulager? Mais vous l'êtes de toutes celles que vos soins auraient pu faire cesser ou du moins adoucir. Vous êtes responsables de tous les moyens que vous n'employez pas. Vous l'êtes de tous ceux que vous ne voyez pas, si vous avez pu les voir. Vous l'êtes de votre erreur même sur votre impuissance, s'il a dépendu de vous de n'être pas dans l'erreur. Vous l'êtes de votre négligence à approfondir vos ressources et à mesurer vos forces.

Faut-il le dire? Il y a peu de gens, même parmi les meilleurs, qui fassent tout ce qu'ils doivent, et peu encore qui sachent tout ce qu'ils peuvent. Nous avons toujours, dans un moment donné, quelque chose que quelque autre n'a pas. Le plus dépourvu a quelque chose à donner. Le plus ignorant a quelque chose à apprendre au plus savant; le plus faible peut aider au plus fort; le plus pauvre est assez riche pour prêter à l'Éternel. Celui même dont l'existence dépend de la charité d'autrui peut, par une prière fervente, rendre à son bienfaiteur beaucoup plus qu'il n'en a reçu. Que dirons-nous donc du riche, qui peut prier et donner? Que dirons-nous donc de l'homme à la fois riche et savant, qui peut enseigner, prier et donner? Que dirons-nous de l'homme savant dans les choses de Dieu, qui peut, au moyen de quelques paroles sincères, faire passer dans une âme troublée autant et quelquefois plus de paix qu'il n'en a lui-même? Dans quel état faudrait-il supposer le chrétien, pour être obligé de convenir qu'il ne peut plus faire aucun bien? A quoi faudrait-il le réduire, puisque privé de sa fortune, de sa santé, du mouvement même, de la vue, de l'ouïe, de la parole, ne vivant plus que par l'âme, il peut compter encore pour une puissance au sein de la société humaine? Car, de même

qu'à l'ordinaire l'âme commande des actions au corps qui les exécute, l'âme agit aussi sans cet intermédiaire; il y a des actions de l'âme aussi réelles, aussi effectives que toutes les autres, et non-seulement effectives, mais efficaces, grâce à la correspondance du fidèle avec son Dieu par la prière, grâce au mystérieux pouvoir de l'intercession, et à la solidarité que Dieu a voulu contracter avec celui qui l'invoque au nom et dans l'esprit de Jésus-Christ. Quelle puissance ne déploya pas Jésus-Christ attaché à la croix, sentant ses forces défaillir, et sa vie s'en aller goutte à goutte avec son sang! Ses pieds ne pouvaient plus le porter à la rencontre des infortunés, ni ses mains toucher les yeux des aveugles, ni ses paroles retenir autour de lui la multitude étonnée, ni même son regard aller remuer le fond des consciences et révéler tout l'homme à lui-même. Mais sur cette croix, où il avait abdiqué toute puissance extérieure, il fut plus puissant que jamais. Symbole tout ensemble et gage de la puissance du chrétien lorsqu'il est réduit, comme Jésus-Christ l'était alors, à la seule activité intérieure. Or, si dans un tel état vous avez tant de pouvoir, que ne pourrez-vous pas dans une situation ordinaire, lorsque, résolu à consacrer aux infortunés tout ce que vous pouvez de votre santé, de votre savoir, de votre industrie, de votre superflu, vous avez encore, par la permission de Dieu, la santé, le savoir, l'industrie, le superflu, ou une seule de ces choses? Et quoi qu'il en soit, mes frères, comptez vos moyens, mesurez vos forces, c'est tout ce que nous vous demandons; nous ne pouvons les mesurer pour aucun de vous; mais nous aurons tout gagné si nous vous engageons à les mesurer, à vous demander compte de ce que vous avez fait et de ce que vous pouvez faire; le reste viendra de lui-même, si, du moins, comme s'exprime l'Apôtre, vous avez bien

appris Jésus-Christ; car on peut appliquer au glorieux esclavage du chrétien cette maxime de la servitude orientale : Entendre, c'est obéir.

Oui, nous avons des moyens, dira quelqu'un, mais le moyen même des moyens, le loisir nous manque. Saint Paul nous exhorte à faire du bien tandis que nous en avons le temps; mais ce temps, nous ne l'avons pas. Je suppose, chrétiens, que vous ne voudriez pas avoir prononcé légèrement une telle parole. Vous savez apparemment ce que vous dites quand vous la prononcez. Vous savez et vous reconnaissez que pour nous dispenser de secourir quelqu'un de nos frères, il ne faut pas moins qu'un devoir également pressant à remplir envers nous-mêmes et précisément dans le même temps. Vous convenez qu'il ne faut pas se hâter de croire égaux notre besoin et celui d'autrui, ni supposer, sans en être bien certain, qu'il n'y a qu'un temps pour les deux. Vous sentez le prix de la circonspection dans cette affaire; car vous n'ignorez pas combien tout ce qui nous intéresse nous paraît urgent, comme nous exagérons nos besoins, comme tout intérêt s'efface aisément devant le nôtre, comme ce qui nous nuit ou seulement ce qui nous gêne nous paraît bientôt impossible. S'il fallait se précipiter d'un côté, ce devrait être du côté de l'infortune; s'il était permis de se prévenir, ce serait pour le besoin d'autrui; si quelque illusion était permise, ce serait celle qui voilerait à nos yeux les difficultés de la bienfaisance. Il faudrait être partial pour les malheureux; il faudrait incliner pour eux avant toute comparaison; il faudrait que le premier mouvement, le meilleur de l'âme, fût pour eux. Qui ne serait, après tout cela, profondément humilié, en considérant à quels intérêts les sacrés intérêts du malheur sont bien souvent sacrifiés! Quoi donc! un malheureux à un plus malheureux encore?

son bien-être au soin de notre propre conservation? l'intérêt d'un étranger à celui d'un proche? un besoin peu urgent à une nécessité prochaine? les jouissances matérielles d'une personne à l'avantage moral d'une autre? un devoir, en un mot, à un devoir supérieur? Hélas! on aurait honte de dire ce qui dérobe quelquefois nos secours aux infortunés! Un intérêt majeur, dites-vous, un devoir, la nécessité plus forte? Dites : un sommeil qu'on craint de retarder, un repas qu'on ne veut pas abréger, une lecture qu'on ne peut interrompre, une règle de politesse à laquelle on ne saurait manquer, une curiosité qu'il faut satisfaire, une méditation qui nous absorbe, un spectacle qui nous attend; mille amusements, mille paresses, mille lâchetés, et par-dessus tout la crainte de se trouver en tête-à-tête avec le malheur, et le voile de tristesse que cette seule pensée jette par avance sur toutes nos joies. Voilà, ô clients de Jésus-Christ, voilà ces infortunes qui doivent être soulagées avant qu'on puisse penser aux vôtres, voilà les devoirs qui ont pris le pas sur le devoir de vous consoler, voilà, en un mot, les vertus qui s'exercent à vos dépens. Un peu de dormir, un peu de sommeil, un peu de mains pliées pour être couché, c'est-à-dire un peu d'indolence de la part de ceux qui devraient vous secourir, et qui le pourraient aisément; et votre pauvreté ou votre ruine viendra comme un passant, et votre disette ou votre désespoir comme un homme armé.

Oui, si le loisir manque à plusieurs, c'est que l'égoïsme l'a tout pris, parce que la charité n'en a rien pu sauver. Du temps pour faire le bien, il ne se trouve pas tout fait; c'est la charité qui le crée : l'égoïsme n'a point de loisir. Le temps ne se compose pas seulement d'heures et de minutes, mais d'amour et de volonté : on a peu de temps quand on a peu d'amour. Et même, chose remarquable,

on a peu d'amour quand on a beaucoup de temps, et l'on dirait que la liberté de disposer de ses heures comme on l'entend ôte à la plupart des hommes l'envie d'en bien disposer. Qui est-ce en effet qui, pressé de faire le bien, se plaint de manquer de temps? A l'ordinaire, celui qui en a le plus : j'entends celui à qui sa fortune permet le choix des occupations, et qui n'a pas à chercher du temps pour remplir ses devoirs, mais des devoirs pour remplir son temps. L'homme, au contraire, sur qui pèse l'obligation d'un travail assidu et régulier, l'homme le plus occupé est celui qui a le plus de temps, et que l'on trouve le plus aisément disponible. Faut-il s'en étonner? Le premier des deux, outre les soins inévitables, dont le plus favorisé ne peut pas entièrement se dispenser, donne tant d'heures à un repos peu nécessaire, aux soins de la vanité, aux entretiens futiles et vagues, aux bienséances imaginaires, aux intrigues, aux passions, au vice peut-être, qu'il lui reste en réalité moins de loisir qu'à l'homme solidement occupé. Il n'y a peut-être pas de profession si active qui consomme autant d'heures et qui fasse vivre autant à la hâte que cette laborieuse oisiveté. Ces hommes donc, le temps leur manque, j'en conviens. Le temps manque également à ces hommes d'une autre trempe, plus sérieux en apparence, mais plus ardents, qui, avides de fortune et de gloire, ne connaissent aucun intervalle de calme entre les émotions de la crainte et celles de l'espérance. Le temps manque également à ces hommes moins aventureux, dont les désirs ne s'étendent pas beaucoup au delà du nécessaire, mais qui s'y absorbent tout entiers, et qui n'ont pas assez de foi pour comprendre qu'on ne vit pas seulement de pain, et que l'acquisition de la seule chose nécessaire et l'exercice de la charité les dédommageraient amplement, eux et les leurs, de la part de superflu qu'ils au-

raient sacrifiée. Oui, le temps leur manque; mais pourquoi leur manque-t-il? Pourquoi se le sont-ils laissé prendre? De quel droit l'ont-ils abandonné à leurs goûts, à leur ambition, à leurs convenances, tandis que leur devoir était de lutter contre la nécessité même, pour la contraindre à leur céder, dans l'intérêt des malheureux, des heures ou des minutes?

Au reste, si l'élasticité du temps est beaucoup plus grande qu'on ne le croit, nous convenons qu'elle n'est pas infinie. Si le temps, comme nous le disions, ne se compose pas uniquement d'heures et de minutes, il ne se compose pas non plus uniquement d'amour et de volonté; et il est sûr que, dans certains cas, lorsque la charité nous adresse un appel, nous pouvons être fondés à dire : Je n'ai pas le temps. C'est alors un devoir qui l'emporte sur un autre devoir, une charité plus pressante prenant le pas sur une charité qui l'est moins. Mais je voudrais qu'on frémît de dire une telle parole, qu'on ne la laissât pas sortir de sa bouche sans l'avoir interrogée au passage, et sans s'être sérieusement posé cette question : Est-il bien vrai que tu n'as pas le temps? Que te faut-il quitter? Que te faut-il sacrifier? En quoi et de combien ce qui te retient est-il plus important que ce qui t'appelle? Oseras-tu bien, tout considéré, répéter devant Dieu que tu n'as pas le temps? Mes frères, on pourra se tromper, mais rarement, je le crois, et du moins on n'aura pas voulu se tromper. Et combien de fois, en interrogeant sa conscience, n'entendra-t-on pas peut-être des réponses comme celle-ci : Tu n'as pas le temps! mais qu'as-tu donc de plus pressé que de faire du bien? Pour quel autre but la vie te fut-elle donnée? Es-tu dans le monde pour autre chose, et ne faut-il pas regretter tout le temps dont on est obligé de faire un autre usage? Si tu ne te refuses pas à cet appel

pour obéir à un autre du même genre et plus pressant, comment t'excuser devant Dieu? — Tu n'as pas le temps! Mais, aussi facilement que tu le dis à ce malheureux, l'as-tu dit, le diras-tu à cette visite, à cette lecture, à cette invitation? N'as-tu pas toujours plus de temps pour ces choses que pour les autres? et si tu ne leur avais pas accordé trop de tes heures, n'en aurais-tu pas davantage à donner aux malheureux? — Tu n'as pas le temps! prends garde à ce que tu dis; car si tu as pourtant ce temps que tu ne crois pas avoir, c'est comme si tu répondais que tu n'as pas le temps d'être chrétien; et si tu n'as pas le temps d'être chrétien, comment trouveras-tu celui de te sauver? — Tu n'as pas le temps! Mais tu le trouves si facilement pour faire le mal; ne saurais-tu en trouver pour faire le bien? Le mal ne prend-il donc point de temps, et ne serait-il pas juste, quand tu as eu le malheur d'en commettre, de consacrer à faire du bien un temps encore plus long? En faut-il tant pour mettre quelque paix dans une âme angoissée, pour ranimer par l'espérance un esprit abattu, pour prendre quelque mesure pour le soulagement d'un malade ou d'un indigent? Je sais que les malheureux sont diffus; ils veulent qu'on les écoute; ils ne veulent souvent que cela; mais si l'on ne peut les en empêcher, ne faut-il pas s'y résoudre, et ce temps est-il plus mal employé que ces longues heures passées à médire ou à plaisanter? — Tu n'as pas le temps! Mais en as-tu moins, en as-tu aussi peu que cet ami, ce voisin, qui gagne son pain plus péniblement que tu ne gagnes le tien, que ses occupations assujettissent bien plus que toi, et que pourtant, presque toujours, si l'on a besoin d'un conseil, d'une recommandation, d'un secours, on trouve de loisir? Ah! que son exemple t'apprenne que la charité seule a du temps à donner, parce qu'elle le ménage; parce que, pré-

voyant toujours un appel, et jalouse d'y répondre, elle remplit de son mieux, par les occupations indispensables, l'intervalle qui l'en sépare. Il lui en coûterait trop de dire : Je n'ai pas le temps; et elle fait tout pour s'épargner ce mot cruel, plus cruel pour elle-même que pour ceux qui devraient l'entendre. Tour à tour ménagère et prodigue, on dirait, à présent, qu'elle n'a pas un moment; et puis, vienne l'occasion du bien, qu'elle n'a rien à faire. Elle a, même chez les plus simples, tant de combinaisons, tant d'industrie, que l'homme qui a le plus d'esprit n'en a jamais autant qu'elle. Elle crée des moyens, elle multiplie le temps, elle allonge la vie; elle change les minutes en heures et les pierres en pain. Elle a retrouvé le don des miracles.

Dire ce que permet l'intérêt personnel, dire ce que commande le soin d'une famille, dire ce que peut réclamer une position particulière, je ne l'essaierai pas; la limite varie d'un cas à l'autre; et quoiqu'il soit plus commode d'interdire d'un mot tout emploi du temps qui n'a pas strictement pour but la conservation de l'existence matérielle, ou les devoirs de la charge qu'on a acceptée, je ne le ferai pas : je sais qu'on peut chrétiennement employer à d'autres usages une partie du temps, qu'il y a là nécessité naturelle, nécessité sociale, devoir par conséquent; et c'est encore se conformer au précepte de l'Apôtre, c'est faire du bien à tous que de se livrer à quelques-unes de ces occupations d'un ordre élevé, où le vulgaire peut-être ne voit que des récréations et une manière moins commune de perdre son temps. C'est à chacun, là-dessus, à bien diriger son intention, afin que non-seulement il fasse le bien, mais qu'il veuille le bien; c'est encore à chacun à trouver sa limite, qui n'est pas la même pour chaque personne, ni, pour la même personne, dans les différents cas :

mais après tout, mes frères, il faudrait être sans conscience et sans entrailles pour ne pas avouer qu'il se fait dans le monde une perte horrible de temps, si c'est du temps perdu que celui qui, destiné de droit à la charité, a été volontairement détourné d'un aussi saint usage. Ce temps, sacrifié à l'égoïsme, n'est pas tout perdu, puisque Dieu sait tirer le bien du mal, et que les débris de nos prospérités individuelles peuvent, sous certaines conditions, entrer dans la construction de la prospérité générale. Mais en admirant la combinaison d'une Providence réparatrice, que penseriez-vous de cette même Providence, si elle avait rendu le bonheur de la société indépendant des affections bienveillantes et humaines, si, en définitive, la charité était de trop dans le monde, et que le temps livré à notre égoïsme ne fût jamais un temps perdu? Non, il n'en est pas ainsi; le mal, en fin de compte, produit le mal; les effets prochains ou éloignés de l'égoïsme sont funestes, et les heures perdues, qui nous accuseront un jour devant Dieu, nous accusent dès aujourd'hui devant l'humanité. Or, encore une fois, ce mal, soit qu'on le considère dans son principe, soit qu'on le prenne dans ses effets, est immense. Le temps que l'égoïsme dérobe à la charité composerait des vies d'hommes par milliers de milliers; il y a dans chaque vie, sous ce rapport, des lacunes épouvantables; il y a même des vies tout entières, et en grand nombre, totalement perdues pour la bienfaisance et pour Dieu.

D'ailleurs, mes frères, ajoutons ceci pour éviter toute équivoque. Le bien que saint Paul nous recommande de faire à tous ne consiste pas exclusivement en actes isolés, et n'a pas exclusivement des individus pour objets. Et, véritablement, s'il faut reprendre celui qui ne sait et ne veut jamais faire du bien qu'en grand et aux masses, et qui, dédaignant des soins trop vulgaires, évite autant que pos-

sible tout contact personnel avec le malheur, il n'en est pas moins vrai que le devoir recommandé par l'Apôtre ne nous sort pas nécessairement de notre ordinaire labeur, qu'il en peut faire partie, que notre travail de tous les jours, soit que nous le dirigions immédiatement vers l'utilité publique, soit même qu'il n'ait pour point de départ que notre utilité personnelle, peut devenir, et par l'intention, et par la manière, un office continuel de bienveillance envers tous ou envers plusieurs, de la nature des offices auxquels nous sommes exhortés dans le texte. Heureux les hommes qui ont reçu de Dieu la grâce de comprendre ainsi et les moyens d'exercer ainsi la profession qu'ils ont embrassée! Ceux-là, mes frères, sans se refuser à aucune occasion particulière à laquelle ils peuvent suffire, ont la douceur de se dire que leur temps est généralement employé dans le sens du précepte de l'Apôtre; ils le réalisent toujours plus; ils transforment toujours plus leur labeur en œuvre de bienfaisance, et l'on peut dire d'eux avec consolation, en leur appliquant les paroles du Maître : « Ne « voyez-vous pas qu'ils sont occupés à l'ouvrage de leur « Père? »

Mes frères, le temps ordinaire de ces exercices est écoulé, et nous n'avons accompli que la première moitié de la tâche que nous nous étions proposée. Mais si Dieu a permis que nous n'ayons pas entièrement failli à notre dessein, si nous sommes parvenu à vous pénétrer de cette pensée que vous pouvez faire du bien, et sans doute plus que vous n'en faites à l'ordinaire, il nous semble qu'à mesure que nous vous avons parlé, la seconde, la plus redoutable partie de notre sujet a dû s'écrire ligne après ligne dans votre esprit. Après vous avoir dit que vous pouvez faire du bien, nous avons à vous dire que vous ne le pourrez pas toujours, que les éléments dont cette possibilité se

compose peuvent vous échapper, doivent vous échapper, et que, peu à peu, les occasions, les moyens, le temps vous manqueront. Ne nous avez-vous pas devancés? et dimanche prochain, s'il nous est donné de vous parler encore, pourrons-nous rien vous dire que vous n'ayez déjà pensé plus ou moins distinctement? Il faudra pourtant aborder cette seconde partie; nous vous servirons d'interprète, c'est notre tâche : acquittez-vous de la vôtre dès à présent, en repassant dans votre esprit les pensées que nous venons de vous présenter, et toutes celles, plus nombreuses peut-être et plus saisissantes, qu'un tel sujet aura fait naître en vous. Nous n'avons pas pu ni dû vous juger; jugez-vous donc vous-mêmes. Demandez-vous compte de votre fidélité dans l'usage des occasions, dans l'usage des moyens, dans l'emploi du temps. Voyez jusqu'à quel point vous avez fait du bien à tous tandis que vous le pouviez et selon votre pouvoir. Que Dieu vous mette au cœur de faire cet examen; qu'il le dirige et qu'il le bénisse! et puissiez-vous, puissions-nous tous préférer à l'illusion qui nous flatte la vérité qui nous juge! car si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés.

LE TEMPS DE FAIRE LE BIEN

SECOND DISCOURS

Pendant que nous en avons le temps (ou pendant que le temps est favorable) faisons du bien à tous. Galates, VI, 10.

Mes frères, si la sagesse du monde avait, au milieu de nous, ses temples, où l'on entendît régulièrement une prédication relative aux intérêts de cette vie qui passe, les ministres de cette religion, en exposant les dogmes et la morale dont elle se compose, ne manqueraient pas de prêcher un jour sur ce texte : « Pendant qu'il en est temps, « hâtez-vous de faire fortune ; car il ne sera pas toujours « temps. » Ce jour-là, mes frères, nous vous y enverrions volontiers ; car tous les arguments dont on peut faire usage pour engager les hommes à saisir le temps au passage, vous les y entendriez sans doute, et avec quelle abondance rassemblés, sous combien de formes reproduits, avec quelle instance présentés ! Les enfants du siècle sont plus prudents, en leur génération, que les enfants de lumière ; la vue de l'homme naturel est, dans sa sphère, plus perçante que celle de l'homme nouveau ; l'intérêt épuise mieux que la charité tous les sujets qui sont de son domaine ; de sorte que, en appliquant l'une après l'autre à votre devoir

les considérations qu'on vous aurait présentées, vous emparant, au profit de la vertu, de tous les arguments de l'égoïsme, et dépouillant, pour ainsi dire, les Égyptiens, vous en sauriez, sur le sujet que nous avons à vous proposer aujourd'hui, sur l'importance de vous hâter de faire le bien, beaucoup plus probablement qu'un discours chrétien ne peut vous en apprendre d'une manière plus directe. Toujours est-il, mes frères, que ce que nous avons à vous dire aujourd'hui, un mot, un seul mot changé, c'est ce qu'a dit dans tous les temps, c'est ce que répète tous les jours la vaine sagesse du monde : « Hâtez-vous, le temps « fuit, l'occasion s'envole! » N'est-ce pas là son texte le plus ordinaire et le plus fécond? pouvons-nous, sur ce sujet, nous flatter de dire mieux qu'elle, et par conséquent mieux que vous? Du moins ne vous dirons-nous rien que vous n'ayez pensé, que vous ne sachiez d'avance. Tout ce qu'il y aura de nouveau ou de particulier dans notre discours, ce sera l'application que nous ferons de vérités si triviales. Au fond, il n'est pas peu singulier, cet apôtre saint Paul, qui vient crier à ses disciples de courir, de se hâter, de ne perdre aucun moment.... Et de quoi s'agit-il? qu'est-ce donc qui presse tant? Ce dont il s'agit, ce qui presse plus que tout le reste, et au delà de toute expression, c'est de faire du bien à tout le monde! Car, semble dire l'Apôtre, vous avez eu jusqu'ici les occasions, les moyens, le temps; mais les occasions, les moyens, le temps vont vous manquer.

Mais dès le premier pas on nous arrête. Si nous avons dit vrai dans notre premier discours, comment les occasions pourront-elles manquer jamais? Ne les avons-nous pas montrées, croissant et multipliant sans cesse dans le sol profond des misères humaines? La parole de Jésus-Christ : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, »

a-t-elle cessé d'être vraie? N'aurons-nous pas toujours avec nous, non-seulement des pauvres à secourir, mais des affligés à consoler, des ignorants à éclairer, des ennemis à recommander à Dieu? Oui, mes frères, des occasions renaîtront sans cesse; mais celles que vous aurez perdues ne renaîtront pas; celles que vous avez présentement à votre portée, si vous les laissez mourir, ne renaîtront pas. Le bien que vous n'avez pas fait, vous ne le ferez jamais. D'autres objets pourront fournir matière à votre bienfaisance; mais ce que vous ferez pour eux, et ce que vous devriez faire en tout cas, ne retournera pas dans le passé chercher d'autres objets négligés et peut-être disparus. Vous secourrez d'autres infortunés, je le crois; mais qu'importe à ceux que vous avez laissés souffrir? Le pain que vous donnez à cet indigent n'ira pas rassasier cette faim soufferte il y a longtemps ou depuis longtemps assouvie. Ce manteau que vous jetez sur d'autres épaules ne réchauffera pas la nudité que vous n'avez pas couverte. Ce mot qui porte la joie dans une âme désolée n'en portera aucune dans celle qui vous a vainement importuné de ses soupirs. Vous n'avez nul pouvoir sur le passé. Vous ne pouvez dans le passé consoler aucune douleur ni effacer aucune faute. Vous ne pouvez pas faire que ce qui n'a pas été fait l'ait été, ni que ce qui a été fait ne l'ait pas été. Remplissez l'avenir de vos bonnes œuvres; faites-les pleuvoir, si vous le pouvez, sur les mêmes personnes dont vous ne vous êtes pas soucié; dédommagez-les au centuple du bien que vous ne leur avez pas fait; obligez-les de convenir que c'est un bonheur pour elles d'avoir été négligées, et que vos repentirs leur valent beaucoup mieux que votre pitié; vous ferez bien, et je vous en approuve; mais, après tout, vous ne ferez pas qu'elles n'aient pas souffert, vous ne ferez pas que vous n'ayez péché; vous ne donnerez pas le change à

votre conscience en essayant de balancer vos omissions précédentes par votre diligence actuelle. Après avoir rendu quatre fois ce dont il avait fait tort à son prochain, Zachée avait encore besoin d'un Sauveur, et Jésus-Christ, en approuvant ces pieuses restitutions, n'en disait pas moins, au sujet de son entrée dans la maison de ce publicain : « Au-« jourd'hui le salut est entré dans ta maison, » et encore : « Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui « était perdu. » Ces restitutions n'avaient donc pas sauvé Zachée, et Zachée le savait bien. Vos réparations, qui sont, au fond, des restitutions, vous sauveront-elles davantage? Vous consoleront-elles plus complétement? En sentirez-vous moins, à l'endroit de votre vie où ces négligences ont eu lieu, un vide que la miséricorde seule peut combler? Mais elle le comblera, dites-vous. Ah! que vous le disiez du vide qu'ont laissé dans votre vie vos négligences passées, j'y consens; mais que vous le disiez, que vous le pensiez du vide que vous allez faire, et qu'il ne tient qu'à vous d'éviter! c'est impossible; vous ne seriez pas chrétiens si vous pensiez ainsi; car le chrétien, heureux de compter sur la miséricorde, n'en est que plus empressé à faire tout pour s'en passer désormais; s'il n'espère pas s'en passer, il fait comme s'il l'espérait; plus il lui a été pardonné, moins il consent à lever de nouveaux tributs sur l'amour qui pardonne; il ne tournera pas la grâce de Dieu en dissolution, il ne péchera pas afin que la grâce abonde; mais plus la grâce abonde, moins il voudra pécher, et les bienfaits de Dieu serreront de plus en plus le nœud qui l'attache à son devoir. Ce n'est donc pas à lui que s'adresseront en vain ces paroles de l'Apôtre : « Pendant que vous avez le « temps, faites du bien à tous; » c'est lui au contraire qui les recueillera avec autant de soin que si son salut tenait à une occasion; c'est lui qui, ne faisant dépendre sa paix et

son espoir ni d'une bonne œuvre, ni de mille, les amassera dans sa vie avec l'empressement de l'avare et la fidélité jalouse d'un serviteur ou d'un fils. Loin donc, bien loin de sa pensée de se dire jamais : « Après tant d'occasions manquées, je puis encore manquer celle-ci; Dieu y pourvoira. » Dieu, après avoir fait pour vous tout ce qui devait vous gagner, n'a sans doute à pourvoir qu'à une seule chose : à sa gloire, c'est-à-dire à l'accomplissement de ses lois.

Si vous laissez insoucieusement les occasions passer devant vous sans les arrêter au passage, cela vient peut-être de ce que vous ne savez ce que c'est que de manquer une occasion. Ah! si vous le saviez! si vous pouviez, dès à présent, faire le compte et l'évaluation de tout ce que vous avez, dans ce genre, laissé emporter à la dissipation, à la frivolité, aux aises de la vie; si vous pouviez approfondir les maux dont votre négligence a été la cause! Mais d'abord savez-vous bien toutes les occasions que vous avez manquées, pour ne les avoir point vues? Peut-être, en comparaison, est-ce peu de chose que toutes celles que vous avez manquées le sachant bien, et dont vous avez le souvenir présent. Et comme nous ne parlons ici que des occasions que vous auriez pu voir, que vous auriez dû voir, il est clair que chacune d'elles, si elle pouvait, après tant de jours écoulés, sortir de l'ombre où vous l'avez laissée et se dresser devant vous, chacune remplirait votre conscience de remords aussi bien que votre cœur de regrets, et vous frémiriez à la pensée de vous ménager de nouveaux regrets et de nouveaux remords en continuant à marcher dans la vie avec ce même regard distrait, qui vous a fait négliger tant d'œuvres chrétiennes. Passons cependant : je veux bien ne comprendre dans cet inventaire que les occasions que votre égoïsme ne vous a pas empêchés de

voir, mais seulement empêchés de saisir. N'en faisons pas même un compte rigoureux; consentons à n'en voir que quelques-unes, et appliquons-nous moins à les compter qu'à les approfondir. Je dis approfondir ce qu'elles valaient et ce que leur négligence a coûté. Mais le pouvons-nous? Pouvons-nous faire autre chose que cette simple observation, savoir : que nous ne connaissons jamais que la moindre partie, la surface, pour ainsi dire, du mal que notre négligence a causé, du bien que notre diligence eût produit? Pour ne parler que des effets intérieurs, et ne pas sortir de la personne même du malheureux négligé par nous, savons-nous, saurons-nous jamais toute l'amertume dont nous l'avons abreuvé, tout le scandale qu'il a reçu, tous les murmures que nous lui avons arrachés, tous les doutes, toute la défiance envers Dieu dont nous l'avons rempli, en un mot tout le dommage moral que nous lui avons apporté? Et savons-nous, saurons-nous jamais combien notre charité l'eût édifié, combien nous aurions accru chez lui le respect de cet Évangile dont il eût reconnu l'inspiration dans notre conduite; enfin, dans le cas où nos secours auraient été d'une nature spirituelle, de combien nous l'aurions avancé dans le chemin de la connaissance et de l'amour de Dieu? Car, mes frères, nous faisons toujours plus de bien que nous ne le croyons quand nous faisons du bien, et plus de mal que nous ne pensons quand nous faisons du mal. Mais je suppose que la Providence de Dieu, ou directement, ou par l'intervention de quelque chrétien plus charitable que nous, ait réparé notre cruelle omission; je veux même supposer, et pourquoi non? que ce mal, entre les mains de Dieu, soit devenu un bien, et un beaucoup plus grand bien que celui que nous aurions pu faire; c'est une consolation que Dieu nous accorde, c'est une grâce qu'il nous fait; notre cœur en est soulagé,

mais notre conscience n'en est pas allégée; car, sous ce rapport, il importe peu que notre insensibilité et notre paresse n'aient pas eu les suites funestes qu'elles pouvaient avoir; et, dans tous les cas, notre faute est la même. Je consens qu'à la vue d'un mal réparé ou prévenu par d'autres, notre cœur souffre moins, et je serais bien fâché qu'il n'en fût pas ainsi. Toutefois, malheur à celui qui juge les actions d'après leurs résultats, et d'après des résultats qu'il n'a pu ni voulu prévoir! Malheur à celui qui ne s'impute pas tous les résultats que sa conduite n'a pas eus, mais qu'elle aurait pu avoir, et qui n'éprouve pas, dans tous les cas, avec moins de douleur, autant de remords et plus de confusion! Ce malheur serait si grand, que je ne sais, à vrai dire, si Dieu nous épargne davantage en corrigeant par sa Providence le crime de nos négligences, ou en leur laissant produire tous leurs effets les plus déplorables. Car, bien qu'il soit inique de juger une action par ses résultats, cette prévention même peut être utile, dans un cas, puisque, si les bons résultats d'une négligence ne servent en rien à nous absoudre, et que ce serait une grande erreur que de se l'imaginer, les mauvais résultats d'une mauvaise action nous portent à nous condamner, et qu'en cela nous nous rendons justice. C'est pourquoi, lorsqu'aucune déplorable suite de nos omissions n'affligerait notre regard, je dis notre regard attentif, il faut faire ce que la Providence de Dieu n'a pas fait, il faut voir comme arrivé ce qui pouvait arriver, il faut pousser jusqu'à l'extrême du possible les conséquences que notre faute aurait eues si Dieu ou la charité chrétienne n'étaient pas intervenus pour les réparer; il faut voir cette misère et cette douleur abandonnées à elles-mêmes et à tous les effets de notre fatal oubli; et si cette douleur n'est pas devenue du désespoir, cette indigence des blasphèmes, ces

tentations des crimes, cette maladie la mort, il faut nous dire que ce n'est pas notre faute, et que nous sommes réellement coupables devant Dieu de ce désespoir qui n'a pas éclaté, de ces blasphèmes qui n'ont pas été proférés, de ces crimes qui n'ont pas été commis, de cette mort qui n'a pas eu lieu. Il le faut, mes frères, pour être justes; il le faut pour être dans l'exacte vérité; il le faut pour sentir tout ce que vaut une occasion saisie, et tout ce qu'emporte une occasion perdue. Il le faut pour avoir l'œil ouvert sur les occasions qui ne sont pas disparues, et pour les saisir avant qu'elles disparaissent.

J'ai parlé, mes frères, mais seulement en passant, du cas où non-seulement l'occasion offerte à notre bienfaisance nous échappe, mais où l'objet même sur lequel elle devait s'exercer disparaît. Laissez-moi m'arrêter avec vous sur cette possibilité malheureuse. La mort a pris les devants sur notre repentir; elle s'est jetée entre nous et ce malheureux; elle l'a mis pour jamais à l'abri de toutes les misères et hors de la portée de nos bienfaits. Il est recueilli; il n'a plus besoin de nous, il ne nous demande plus rien; il se tait. L'avez-vous cru, mes frères? Ah! c'est alors au contraire que sa voix, non plus timide et suppliante, mais menaçante et terrible, retentit à nos oreilles, et trouve enfin le chemin de notre cœur. Les morts sont implacables. Peut-être nous avaient-ils pardonné; peut-être même n'avaient-ils pas eu besoin de le faire, ne nous ayant jamais condamnés. Peut-être nous avaient-ils bénis. Peut-être quelques légers signes d'attention de notre part avaient dépassé tout ce qu'attendaient de nous ces cœurs humbles et généreux. Peut-être leurs derniers regards nous ont cherchés, et leurs dernières pensées se sont arrêtées sur nous. Mais c'est en vain. Leurs misères inconsolées parlent plus haut que leurs indulgentes bénédictions, et du

sein de la tombe qui les recouvre, ces morts nous adressent de sanglants reproches. Nos remords leur rendent la vie et la voix. Jamais pour nous ils ne furent plus présents que depuis qu'ils ont disparu, ni plus vivants que depuis qu'ils sont morts. Leur vue ne nous disait rien, et leur souvenir nous obsède. Nous approfondissons leur situation passée, que notre œil distrait avait effleurée à peine. Nous nous identifions avec elle par une profonde pitié. Nous en pénétrons tous les secrets, nous en savourons toute l'amertume. Leur douleur nous devient propre; et comme si nous en avions hérité, elle passe tout entière en nous. Ils ont depuis longtemps cessé d'en souffrir, que nous en souffrons encore. Mille détails, que nous n'avions pas remarqués, nous frappent et nous déchirent. Leur discrétion, leur réserve, leur douloureux silence nous reviennent en mémoire et nous traversent le cœur. Leur reconnaissance pour quelques petits services que nous n'avons pu nous dispenser de leur rendre nous couvre de confusion. Nous nous demandons, dans la dernière surprise, comment nous avons pu être si stupides que de ne rien voir, de ne rien entendre et de ne rien soupçonner. Hélas ! ils ont été pendant des années peut-être mis tout à côté de nous, recommandés par toutes sortes de circonstances ou par des relations particulières à notre sollicitude; nous avions, avant tous les autres, vocation à les consoler; nous n'avions pas, pour leur faire du bien, à sortir de notre sphère ni à négliger aucun devoir; c'était peut-être le plus prochain de nos devoirs; et ce devoir, d'autres que nous s'en sont acquittés; ou personne ne s'en est acquitté peut-être; et parce que cette douleur, repliée sur elle-même, a craint de s'étaler, a retenu ses cris, nous lui avons laissé, cruels que nous sommes, le soin de se consoler elle-même, et ne lui avons pas même accordé la douceur, la seule peut-

être à laquelle elle prétendît, de voir qu'elle était comprise. Et maintenant que nous la comprenons tout entière, le tombeau nous la dérobe à jamais; quand notre charité revit, l'objet en est mort; et non-seulement nos bienfaits ne peuvent plus l'atteindre, mais nous ne pouvons pas même nous humilier devant lui, le supplier de nous pardonner, et le consoler du souvenir de nos négligences par le témoignage tardif de nos regrets et de notre amour. O fantômes chers et terribles! qui vous chassera de devant nos yeux épouvantés! Mais plutôt restez-y toujours; accusez toujours, de votre voix plaintive et douce, notre inconcevable insensibilité; creusez dans notre conscience un abîme que Dieu seul puisse combler; faites que ne pouvant parvenir à nous pardonner, nous soyons forcés de recourir à Celui qui est plus grand que notre cœur et plus miséricordieux envers nous que nous ne pouvons l'être nous-mêmes. Que savons-nous si ces omissions cruelles, dont le souvenir peut-être nous désole plus et nous poursuit avec plus d'acharnement que celui d'aucun péché plus positif, ne sont pas entrées dans le conseil de Dieu comme un moyen de briser notre orgueil et de nous forcer à demander quartier? Car si quelque chose peut faire sentir le besoin d'une expiation, d'une rédemption, ce sont assurément ces torts ineffaçables et irréparables, contre le souvenir desquels nous ne pouvons rien, et qui nous dévoreront le cœur tant qu'il y aura en nous un cœur à dévorer.

Il est donc vrai, mes frères, qu'il faut saisir l'occasion, parce que l'occasion, dans un sens, ne se retrouve plus. Ne dirons-nous pas la même chose des *moyens?* car les moyens nous échappent comme les occasions. Ceci est bien plus vrai qu'il ne le paraît d'abord, et vous trouverez ce danger considérable, même après toutes les restrictions

que vous aurez obtenues de nous. Nous convenons, sans difficulté, que les moyens de faire du bien ne vont pas toujours en diminuant; qu'ils vont même quelquefois en augmentant; que les années nous peuvent apporter plus de richesse, de considération, d'influence, qu'elles nous apportent naturellement plus d'expérience, d'instruction et de maturité. Mais avons-nous besoin de le nier? et ne suffit-il pas à la force de notre argument que rien de tout cela ne soit certain, ni constant, ni universel, et que, de même que nos moyens peuvent se conserver ou même s'accroître, ils puissent diminuer et s'évanouir? Or, qui en doute, et qui ne sera forcé de reconnaître que les pertes, dans ce genre, sont aussi probables que les gains? Vous vous portez bien aujourd'hui : quelle sera demain votre santé? Vous avez maintenant des forces : l'âge les accroîtra-t-il? Vous êtes riche : quelle fortune n'a pas des ailes? Vous avez du crédit : est-il rien de moins assuré que le crédit? Vous avez des lumières : seriez-vous le premier chez qui la fatigue les aurait obscurcies, ou la maladie les aurait éteintes? Rien ne vous est assuré; rien de ce que vous avez n'est vraiment à vous : c'est un dépôt qu'on vous a confié, et qui peut vous être redemandé sans sursis et sans avertissement. Je sais que, malgré tant d'exemples de l'instabilité de toutes choses, l'homme est opiniâtre à espérer, et que, prêt à convenir que rien n'est permanent, il se conduit comme si toutes choses l'étaient. Cette illusion peut avoir, temporellement, des avantages que nous ne tenons point à dissimuler : mais ne voudra-t-on pas en reconnaître les immenses dangers? Que d'intérêts cette illusion ne menace-t-elle pas! Et pour ne parler ici que de l'intérêt des malheureux, si nous étions bien convaincus, si nous pensions souvent que tout ce dont nous jouissons avec tant d'assurance et d'orgueil pourra nous être peu à

peu ou soudainement enlevé; si nous nous représentions vivement quelle serait alors la situation de notre âme, et de quels regrets elle se remplirait, les malheureux gagneraient peut-être quelque chose à cette méditation. Ah! si nous pouvions faire parler ici ceux qui, de tous les biens que Dieu leur avait départis à l'entrée ou dans le cours de leur carrière, santé, fortune, faveur, crédit, n'ont gardé que la conscience pour juger l'emploi qu'ils ont fait de tout le reste, combien leurs aveux vous instruiraient mieux que toutes nos paroles! Mais pourquoi les faire parler? Pourquoi ne vous parleriez-vous pas à vous-mêmes? N'y a-t-il donc personne parmi vous qui ait à regretter, même dans l'accroissement général de sa prospérité, quelque moyen particulier qu'aucune de ses forces actuelles ne remplace, et qu'il a perdu sans l'avoir employé? Ou plutôt, est-il un seul de mes auditeurs, même parmi les plus jeunes, qui ne trouve dans sa mémoire le souvenir, non-seulement de quelque occasion qui ne se représentera pas, mais de quelque circonstance favorable que le temps n'a pas ramenée et que probablement il ne ramènera jamais? Qui n'a, dans ce genre, éprouvé déjà quelque perte? Et par conséquent qui n'est en état de se mettre à la place de l'homme dont nous parlions, à qui, successivement ou à la fois, tout manque? Qui ne sentira douloureusement retentir dans son sein les paroles de cet homme, lorsqu'il dira : J'ai vu s'enfuir tout ce qui faisait de moi un objet d'envie; ma chair en souffre, mon orgueil en souffre, mais ma conscience mille fois davantage; car si j'avais consacré à faire du bien à mes frères toutes les forces que Dieu m'avait départies, « j'aurais encore tout ce que j'aurais « donné; » je serais riche de mes bienfaits, heureux de mes souvenirs. Mais à la pensée de n'être plus heureux se joint celle de l'avoir été inutilement pour les autres; et

celle-là me couvrant de honte, me dépouillant de ma propre estime, est de toutes mes épreuves celle que je puis le moins supporter. Je me vois justement frappé, je reconnais que mon infortune ne mérite ni compassion ni respect ; elle ne m'inspire à moi-même que du dégoût, et j'aperçois, je devine le même sentiment dans le cœur de tous ceux que ma ruine a eus pour témoins. Oh ! comme je sens bien aujourd'hui les droits des malheureux ! comme je vois bien tout ce que j'aurais pu faire pour eux ! Comme mon imagination, instrument de la vengeance de Dieu, mon imagination si pauvre lorsque j'étais riche, devient riche quand je suis pauvre, riche en combinaisons, en plans, pour le soulagement de ces infortunés auxquels ma prospérité à peine daigna penser ! Combien de blessures je ferme, combien de larmes j'essuie, que de bénédictions je recueille, de combien de beautés imaginaires je décore cet irrévocable passé ! Serais-je moins seul, plus soutenu, plaint davantage, si j'avais davantage aimé? Je l'ignore, et je sais que la sagesse de Dieu a tiré parti de l'ingratitude des hommes pour détourner les regards des justes vers de plus hautes récompenses. Mais, abandonné ou soutenu par les hommes, n'importe : Dieu ne m'aurait pas abandonné; il m'aurait préparé longtemps d'avance, en m'apprenant à me séparer par charité de mes biens et de moi-même, à me laisser séparer un jour, par sa souveraine volonté, et de mes biens et de moi-même. Je me sentirais toujours, en lui, riche, puissant, honoré, et ma pauvreté elle-même ne me ferait sentir que mieux cette divine richesse. O pensées salutaires, mais ô douloureuses pensées ! je n'ose vous écarter, et je ne puis vous soutenir; et la même lumière qui m'eût lui si doucement au travers de mes larmes, me transperce avec ses rayons comme avec autant d'épées.

Vous jugerez, mes frères, si la seule incertitude où nous sommes sur la conservation de nos moyens ne nous exhorte pas d'une manière pressante à en faire, dès à présent, tout l'usage que nous en pouvons faire. Mais quand nous aurions fait un pacte avec l'avenir, quand nous serions parfaitement assurés de ne nous les voir enlevés par aucune vicissitude, je dis que, si nous les négligeons, nous les perdons pourtant, parce que, en les négligeant, nous perdons infailliblement ce qui les met tous en œuvre, le moyen même des moyens, je veux dire la volonté d'en bien user. Je dis que l'habitude de vivre pour nous-mêmes nous rend toujours plus incapables de vivre pour autrui. Je dis que la pensée même de ses besoins et de ses misères finit par s'éteindre tout à fait dans notre cœur, et qu'au milieu des plus précieuses ressources nous nous trouvons, à l'égard de cette tâche sacrée, pauvres, misérables, aveugles et nus.

S'il est une loi confirmée par l'expérience, c'est qu'à mesure qu'on fait le bien on trouve plus de plaisir à le faire. Une seule étincelle, si elle ne périt pas, si elle trouve où s'attacher, embrase toute la vie. Il y a dans tout acte de bienfaisance quelque chose de si conforme à notre nature ou de si digne d'elle ; l'âme, dans l'atmosphère de la charité, se sent tellement à l'aise, qu'à mesure qu'elle respire cet air elle n'en veut point respirer d'autre. Il y a de la joie à faire ce qui est droit, joie d'autant plus vive qu'elle fut moins prévue, et qu'on a vaincu, pour se la procurer, une plus forte résistance de la nature et des sens. Voilà pourquoi les plaisirs de la charité, s'il est permis de les nommer ainsi, ne se flétrissent jamais, et pourquoi ceux qui s'y sont essayés y trouvent toujours plus de goût ; comme s'il y avait là quelque divin secret qui se découvrît toujours davantage, comme s'il se formait dans la vie une

pente toujours plus forte, sur laquelle on ne pût plus s'arrêter. Tous les sens de l'âme ont pris plus de délicatesse : elle voit mieux, elle entend mieux ; le malheur n'a plus besoin de parler : avant de parler, il est deviné. On vit dans l'âme d'autrui, on s'unit à toutes ses impressions, on souffre de sa souffrance, on est honteux de sa honte, on se tourmente de son anxiété, on a soif de son bonheur. Plus même ce bonheur nous impose de sacrifices, plus il nous devient cher ; nous l'aimons pour lui-même et pour ce qu'il nous a coûté. Ainsi le premier des devoirs devient le plus profond des instincts ; il se confond avec l'amour que nous nous portons à nous-mêmes : nous ne les distinguons plus ; et notre âme, dans chacun de ses mouvements, se porte tout entière d'un même côté, ne laissant rien d'elle en arrière.

Mais dans cette loi sublime une loi terrible est cachée : c'est que la charité s'éteint faute d'exercice, et qu'en n'usant pas des moyens, même petits, de faire du bien, on perd la volonté d'employer même les plus grands et les plus abondants. Il n'y a pour l'âme que deux principes, toujours actifs, toujours envahissants : l'égoïsme et la charité ; il faut que l'un croisse et que l'autre diminue ; l'un ne s'enrichit que des pertes de l'autre. Entre ces deux pentes qui la sollicitent, l'âme n'a pas où se poser. Il faut qu'elle se porte vers l'une, ou qu'elle se livre à l'autre. D'où il résulte que, même en n'agissant point, elle agit, et que, par cela seul qu'elle ne travaille point pour la charité, elle travaille pour l'égoïsme. Cela doit vous expliquer, mes frères, pourquoi la simple inaction à l'égard des malheureux n'est pas seulement criminelle, mais corruptrice, et comment la première punition de quiconque ne fait pas le bien est d'être toujours moins en état de le faire. Vous n'avez pu négliger un intérêt que pour en cultiver

un autre, l'intérêt de l'esprit que pour celui des sens, l'intérêt de la charité que pour celui de l'égoïsme. Vous ne vous dispensez de vous occuper des autres que pour vous occuper de vous-mêmes. Vous devenez votre propre objet, vous vous consacrez à vous. Or faudrait-il vous apprendre quelle est la puissance de l'habitude, et doutez-vous que, si elle est énergique dans la voie de la bienfaisance qui nous détache de nous-mêmes, elle ne le soit infiniment plus dans la voie de l'égoïsme qui nous y rattache ? Doutez-vous qu'il soit plus facile de s'accoutumer à vivre pour soi qu'à vivre et à souffrir pour autrui ? On a dit que l'habitude est une seconde nature ; ici, hélas ! la nature est notre première habitude, et nous n'avons rien à commencer, nous n'avons qu'à continuer. Donc, nous continuons comme nous avons commencé ; nous sacrifions à l'idole de notre sensualité, de notre orgueil, de notre indépendance, de notre curiosité, de notre paresse ; et chacun de ces sacrifices resserre nos malheureux liens. Le lendemain nous trouve plus esclaves que la veille : combien donc une année plus esclaves que la précédente ? Que nos moyens augmentent ou diminuent, il n'importe ; diminués, ils nous font plus avares ; augmentés, ils nous rendent plus avides. Notre égoïsme ne perd rien à la diminution de nos ressources, notre charité ne gagne rien à leur accroissement. Les sens par lesquels nous jouissons et nous souffrons acquièrent une sensibilité exquise ; celui par lequel nous nous unissons à la joie et à la douleur d'autrui s'épaissit et s'émousse. La chair devient toujours plus exigeante ; les sacrifices toujours plus impossibles ; nous portons partout, comme la tortue, toute notre maison avec nous, je veux dire toute la masse de nos préoccupations et de nos convenances ; le moindre de nos intérêts nous coûte à céder ; chacune de nos aises nous devient sacrée, le mal-

heur seul ne l'est plus ; nous ne comprenons plus le sacrifice ; nous perdons jusqu'à la pudeur qui le commandait quelquefois encore, et notre égoïsme devient cynique. Ainsi vivant, l'âge arrive ; l'âge, qui n'apporte aucune langueur à la charité depuis longtemps exercée, mais qui achève d'étouffer celle que l'exercice n'a point entretenue ; espèce d'atterrissement, si j'ose dire ainsi, dans lequel les cimes des tours finissent par s'enfoncer et disparaître, et aucune trace ne se montre plus d'une cité autrefois populeuse et vivante. Ah ! qui ne sentirait la vérité de cette parole que nous empruntons à l'Écriture en n'y changeant qu'un mot (et le mot bien plus que l'idée) : « Souviens-toi « des *malheureux* pendant les jours de la jeunesse, avant « que les jours mauvais viennent, auxquels tu diras : Je « n'y prends plus de plaisir ! » Qui ne comprendra que la bienfaisance, comme toute autre vertu, comme la conversion même, ne doit jamais dire *demain ?* car si nous manquons cette occasion, pourquoi pas cette autre, pourquoi pas une troisième ? ou, pour mieux dire, combien n'est-il pas probable qu'ayant manqué une première occasion nous en manquerons une seconde ; combien plus probable que nous en manquerons une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la difficulté, toujours croissant, devienne une complète impossibilité ? C'est ainsi, mes frères, qu'à vrai dire, tous les moyens nous échappent lors même que tous sont demeurés, parce que celui sans lequel ils ne sont rien, parce que la volonté nous manque, parce que, toujours en état de faire le bien, nous sommes désormais hors d'état de le vouloir.

Faut-il, mes frères, ajouter quelque chose ? Faut-il épuiser le plan de ce discours ? En vérité, je ne sais. Nous avons crié à ceux qui renvoient à faire le bien : Non-seulement les occasions, non-seulement les moyens, mais le

temps vous manquera. Or, si, comme nous venons de le voir, la volonté même s'éteint, qu'importe que le temps manque ou qu'il ne manque pas? Toutefois nous ne pouvons nous dispenser de vous rendre attentifs à cette dernière considération. Car si, un jour, votre conscience étant réveillée et vos yeux ouverts, vous vous avisiez tout à coup que les occasions abondent et que les moyens ne vous manquent pas, quelle douleur de faire cette découverte lorsque le loisir et la liberté vous sont enlevés, quelle douleur surtout de la faire au bord de la tombe ou sur votre lit de mort! Car le *temps*, dont parle ici l'Apôtre, ce n'est pas seulement le loisir répandu dans la vie, c'est la vie elle-même. Et combien n'est-il pas cruel d'apprendre, au moment où elle nous quitte, l'usage que nous aurions pu en faire! Il est déjà cruel, au point de vue de la philosophie mondaine, de se dire : « J'ai poursuivi le repos, et je ne le trouve que dans la mort; j'ai haleté après l'impossible et le chimérique, lorsque le possible, le praticable et le facile étaient sous ma main; j'ai couru pour n'arriver jamais. Que ne me suis-je assis, dès le midi de ma vie, sous ma vigne et sous mon figuier, pour y jouir de cet ombrage de la médiocrité, qui est la vraie température du bonheur! Je le sens, je le reconnais, et, après tant d'agitations vaines, je m'arrêterais volontiers pour jouir; je m'arrêterais, et il faut mourir! » Eh bien! cet amer regret l'est mille fois moins que le remords, quand l'âme, apercevant tout d'un coup quel usage elle eût dû faire de sa vie, demanderait à vivre, non pour se reposer, mais pour agir; demanderait non pas quelques jours, ni quelques années, mais une vie tout entière, une vie, s'il se pouvait, toute de travaux, de sueurs et d'insomnies. Que de lacunes, que d'abîmes, dans le passé, sont éclairés par les réflexions de la vieillesse ou par la lumière du dernier moment! On

a souvent cité avec admiration, et nous ne rappelons pas nous-mêmes sans sympathie, ce mot d'un empereur romain, le soir d'un jour que n'avait signalé, de sa part, aucun acte de munificence : « Mes amis, j'ai perdu ma journée ! » Pauvre Titus ! Il savait donc bien ce qui fait le prix de la vie; mais savait-il à quelle condition elle a tout son prix, lorsqu'il distinguait comme perdue, comme seule perdue, une journée entre toutes ses journées ? L'homme qui a vécu dans la lumière du christianisme, mais sans se laisser guider par elle, ne dit pas : J'ai perdu ma journée ; il dit : J'ai perdu ma vie. Car, si, de cette vie qui disparaît dans le naufrage de la mort, ce qu'il a donné à la charité surnage seul et garde seul sa valeur, combien de jours, en réalité, combien d'heures a-t-il vécu ? Quel âge a-t-il, s'il ne faut faire entrer dans le compte de son âge que les moments utiles ? Il ne meurt pas vieux, ni mûr, ni jeune : il meurt enfant, enfant vieilli, flétri, usé; enfant sans innocence, enfant sans aucun titre à ce royaume de gloire qui n'est ouvert qu'aux enfants. Et encore que sait-il? que voit-il ? qui lui dira, si ce n'est Dieu au jour de la rétribution, combien d'occasions il a manquées, combien de talents enfouis, combien de temps misérablement perdu ? Et si, dans ce moment suprême, il se voit encore entouré de toutes les aises de la vie, de toute sa richesse, que ce spectacle est bien fait pour aggraver sa douleur ! Que la vue de tant de commodités superflues, où tant d'infortunés eussent trouvé leur nécessaire, lui devient odieuse et insupportable ! Ah ! si tout cet or, toute cette puissance, tous ces talents, entassés à côté de son lit de mort comme pour l'accuser, pouvaient remonter vers le passé, pouvaient aller vêtir, rassasier, consoler, encourager ces malheureux à travers la foule desquels il a fait, en les poussant et les heurtant sans pitié, son chemin vers la fortune ! Que va-t-il

faire? Cet or, cet or dont il ne peut plus se priver quand il le voudrait mille fois, il en dispose pour les nécessiteux, qui, n'ayant pu bénir sa vie, auront lieu du moins de bénir sa mort; il charge l'avenir, qui ne lui appartiendra pas, d'acquitter les dettes d'un passé qui ne lui appartient plus; il se sépare de sa fortune au moment même où elle se sépare de lui; il *lègue* les biens qu'il n'a pas voulu *donner*. A Dieu ne plaise, mes frères, que nous condamnions de semblables restitutions! mais, pour savoir si elles sont suffisantes, si, même alors qu'elles absorberaient tous les trésors du mourant, elles répareraient le mal qu'il a fait, nous osons bien, je pense, en appeler à lui-même. C'est lui qui nous dira si, dans cette apparence de sacrifice, il a trouvé la paix, et s'il faut y voir autre chose qu'un symbole expressif et un effort impuissant de son repentir.

Mes frères, ce discours nous a placés, vous et nous, sous un glaive. Vous y laisserons-nous? Voudrions-nous y rester nous-même? Or, c'est bien placer l'homme sous un glaive que de le placer sous la loi; et nous n'avons fait, je l'avoue, que proclamer une grande loi, et rappeler aux consciences, avec cette loi elle-même, mille et mille infractions qu'elle a subies de la part de chacun de nous. Retournons-nous vers ce qui est aboli? Désertons-nous les principes de l'Évangile de grâce? Mais, dans ce cas, saint Paul les aurait désertés avant nous; car c'est après lui, et c'est en nous appuyant sur lui, que nous sommes venus vous dire en ce jour : « C'est pourquoi, pendant que vous « le pouvez, faites du bien à tous. »

Mes frères, quoique nous aimions à penser que cet auditoire est tout entier composé de croyants, c'est-à-dire de

gens qui ont consenti à être sauvés par grâce, par le moyen de la foi, rien ne nous empêche de supposer autre chose, et de partager cet auditoire en deux classes : l'une qui ne connaît encore que la loi, l'autre qui connaît et qui embrasse Jésus-Christ. Et maintenant, mes frères, que nous ayons prêché une loi à ceux qui sont encore sous la loi, qui ne reconnaissent qu'elle, et qui, dans l'Évangile, n'ont su voir jusqu'à présent qu'une loi, qui s'en étonnerait? Ce ne seront pas eux; ce ne sera pas vous, non plus, disciples de la croix et sectateurs de la grâce, et qui estimez, avec saint Paul, que la loi est un pédagogue pour mener à Christ.

Mais, au point de vue où vous êtes, vous demanderez peut-être avec une surprise inquiète pourquoi saint Paul parle encore de la loi, et pourquoi surtout il parle des menaces de la loi à ceux qui ont accepté l'Évangile comme une alliance de grâce et de liberté. Et vous ajouterez avec saint Paul lui-même : Si nous sommes sauvés par les œuvres, ce n'est pas par grâce; si par grâce, ce n'est pas par les œuvres, autrement la croix de Jésus-Christ serait anéantie. Oui, mais le même saint Paul vous adjure de faire des œuvres; le même saint Paul vous y pousse tour à tour par des menaces et par des promesses; et c'est lui qui prélude au précepte de notre texte par ces remarquables paroles : « Ne vous abusez point, on ne se moque point « de Dieu; chacun moissonnera ce qu'il aura semé..... et « nous moissonnerons en son temps si nous ne nous relâ« chons point. »

Qu'est-ce à dire? sommes-nous sauvés par la grâce, et pourtant sauvés par la loi?

Non, mille fois non : nous serons sauvés par grâce, ou nous ne serons point sauvés. Mais il est également certain que, sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur, et il

faut bien que la sanctification du cœur ait pour effet la sanctification de la conduite; la seconde reproduit la première comme une statue reproduit les contours du moule dans lequel on l'a fondue, et dans ce sens l'Évangile a pu dire, comme la loi, que chaque homme, au jour du jugement, recevra « selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant « dans son corps. » Les effets accuseront le principe, et il sera égal d'être jugé par les effets du principe ou par le principe lui-même. Toutefois, mes frères, qu'est-ce que Dieu regarde, qu'est-ce qu'il apprécie, qu'est-ce qu'il juge immédiatement? C'est le principe; c'est la disposition générale de l'âme, c'est le fond essentiel de la volonté. Comme c'est lui seul qui le connaît, mes frères, il jugera ostensiblement les faits, les actions; c'est ce que nous verrons, c'est cela seul que nous pourrons voir; mais c'est l'intérieur, c'est l'âme qui sera vue, pesée, jugée par le Seigneur. En deux mots : le jugement du Seigneur, se rapportant extérieurement à ce que nous avons fait, mais essentiellement à ce que nous sommes, consistera à prononcer si nous sommes propres pour le royaume des cieux.

Ceci, mes frères, n'est point un paradoxe : c'est la pure vérité, et la conséquence la plus immédiate du principe même de l'Évangile, pour qui les actions extérieures, sans valeur en elles-mêmes, n'en ont que comme témoignages de l'état de notre cœur et de la direction de notre volonté. Le chrétien, l'homme nouveau est comparable à l'aiguille aimantée, qui peut bien, sous certaines latitudes, ou dans le voisinage des hautes montagnes, offrir à l'œil quelques déviations, mais dont la direction n'en passe pas moins pour constante, et qui, toujours tremblante sur son pivot, ne s'obstine pas moins à montrer le pôle. L'action permanente de la terre ou de la chair se peut faire sentir à la

boussole intérieure que le chrétien porte avec soi; mais celui qui voudrait, au lieu du nord, lui faire montrer l'occident, et la fixer dans cette direction, n'y réussirait jamais. C'est dans ce sens qu'on est chrétien, c'est dans ce sens qu'on est appelé à voir le Seigneur. Mes frères, s'il en était autrement, si les actions étaient directement et en elles-mêmes la base du jugement, veuillez faire une réflexion qu'on ne fait point assez : c'est que si nous sommes encore, depuis l'Évangile, sous la loi des œuvres, nous n'avons jamais pu cesser d'être soumis à cette loi, et que les péchés antérieurs à notre conversion pèsent de tout leur poids sur notre conscience et sur notre avenir. Si nous sommes jugés absolument par les faits, ces faits anciens restent pour nous condamner; s'ils ne nous condamnent pas, ce ne seront pas non plus les faits extérieurs subséquents à notre conversion qui pourront en eux-mêmes nous condamner. La grâce n'a pas uniquement consisté à nous pardonner les péchés d'une certaine époque de notre vie; la grâce est quelque chose de moins simple. Sans doute il fallait d'abord que ces péchés fussent effacés; c'est-à-dire que la rébellion de notre cœur, l'adoration de notre propre volonté, ce péché originel dont tous nos péchés divers n'ont été que les manifestations diverses, cet acte où tous nos actes vicieux sont renfermés, il fallait d'abord qu'il nous fût pardonné; mais à quoi bon, j'ose le dire, si notre cœur était resté le même, et si, toujours attaché à la terre, il n'était pas devenu propre pour le royaume des cieux? Qui comprendra jamais, qui voudra jamais croire que le ciel, la société de Dieu et des saints, fût ouvert, fût possible, fût désirable même à un homme, par le seul fait que ses anciens péchés lui auraient été remis, et sans qu'il eût reçu un nouveau cœur capable de goûter et d'apprécier les joies célestes? Le salut est commencé

dans le pardon, mais il ne s'accomplit que dans le don de ce nouveau cœur.

Arrivés là, mes frères, nous en partons pour lever la difficulté que nous avons rencontrée. « Sommes-nous, di- « sait-on, sous la grâce ou sous la loi ? Nous sommes sous « la grâce. Mais si nous sommes sous la grâce, que veulent « dire ces promesses et ces menaces comme si nous étions « sous la loi ? » Vous auriez pu ajouter, mes frères, et vous le devriez : Que veulent dire ces préceptes ? Car les préceptes apparemment ne sont pas moins essentiels à une loi que les promesses et les menaces ; ces promesses elles-mêmes et ces menaces correspondent à des préceptes, et sans eux n'existeraient pas. Dites donc aussi : Que veulent dire des préceptes pour des gens qui sont sous la grâce ? Ce qu'ils veulent dire, mes frères, ce que signifient ces menaces et ces promesses, nous allons vous le dire.

Ils signifient, nous l'avons déjà vu, que la loi, ou la vérité morale, est éternelle de sa nature, que pas un point, pas un *iota* n'en a pu tomber, et que, bien loin de l'abolir, la grâce est venue l'accomplir. Jésus-Christ lui-même l'a dit ; et quand il ne l'aurait pas dit, que serait-ce, je vous le demande, qu'une grâce qui abolirait la loi, et que penseriez-vous d'un Dieu qui n'aurait établi la grâce qu'au détriment et à l'exclusion de la loi ? Non, ce qui était obligatoire avant l'Évangile ne peut, depuis l'Évangile, avoir cessé de l'être : il l'est, au contraire, plus que jamais.

En outre, il est utile au croyant d'avoir une loi à remplir ; car si, d'un côté, l'obéissance du cœur est la vraie obéissance, si l'accomplissement interne de la loi de Dieu est l'essentiel, il n'en est pas moins vrai que des devoirs extérieurs sont nécessaires pour rendre témoignage à nos semblables et à nous-mêmes de notre vie intérieure. Veuillez supposer, pour un moment, qu'à la suite de la procla-

mation du pardon, l'homme eût été placé dans un état tout contemplatif et même tout spirituel où le monde extérieur, où son propre corps eût cessé d'exister pour lui, et où lui-même n'eût plus existé que par la pensée et pour la pensée. Sa foi, dans une situation pareille, eût-elle pu se constater? eût-on su, eût-il su lui-même ce qu'il était? eût-il pu se dire avec certitude : Voilà ce que j'ai été, voilà ce que je suis; voilà ce que je ferais, voilà ce que je ne ferais pas si telle occasion m'était donnée? Et tout en convenant que le point fondamental, que toute la question est d'avoir un nouveau cœur, et que c'est, en définitive, le cœur qui sera jugé, qu'est-ce que le cœur, séparé des occasions d'agir et de se manifester? et si, dans tous les cas, il s'agit d'obéir, qu'est-ce qu'une obéissance pour ainsi dire sans objet? Il a donc fallu que l'homme, après l'acceptation de la grâce par la foi, demeurât revêtu d'un corps, demeurât entouré d'un monde, et qu'il y eût pour lui des occasions extérieures d'obéir ou de désobéir. Dieu, qui sait tout, peut bien enlever de ce monde un croyant au moment même où la foi vient d'éclore en lui, et serrer dans ses greniers comme un épi mûr et pesant ce brin d'herbe dont nous n'avons pas même vu la pointe délicate verdir au-dessus du sillon; lui qui voit tout, il a vu toute une vie dans un instant, et nul doute qu'à ses yeux un instant ne puisse valoir une vie; mais l'exception ne détruit pas la règle, et soit pour l'exemple des autres et pour la gloire de la grâce, soit pour l'épreuve de la foi, Dieu ouvre à la plupart des âmes la carrière des préceptes et leur donne du temps pour y marcher. Si cela n'était pas, pourquoi le croyant, aussitôt qu'il croit, ne serait-il pas enlevé dans le ciel?

Aussitôt qu'il croit! mais quand est-ce qu'il croit? Ne dirait-on pas que nous pouvons, à coup sûr, marquer ce

moment, et qu'il est aussi distinct, aussi évident pour tout le monde que celui où le soleil se lève? Ah! peut-être ne connaissons-nous pas mieux l'heure précise de notre foi que le soleil l'heure de son lever! Croire, si l'on prend ce mot dans le sens de l'Évangile, est-il donc un fait si simple? Aucune illusion n'est-elle possible? Et ne faut-il pas, en général, aux autres et à nous-mêmes du temps pour constater que nous croyons? Du temps, disons-nous, mais un temps réel, c'est-à-dire des occasions. C'est peu à peu qu'on s'assure que l'on croit sérieusement; c'est peu à peu que la foi, comme l'embryon dans le sein maternel, se forme, prononce ses traits, et se caractérise comme foi. C'est par l'action, c'est par la vie qu'elle en vient là; et l'action, la vie, supposent des préceptes, et des occasions de nous y conformer.

C'est donc à la longue, c'est par la vie (mais à condition de prendre ce mot dans le sens le plus complet), que nous saurons si nous croyons véritablement : non pas que nos œuvres, par elles-mêmes, puissent nous donner aucune assurance et nous constituer aucun mérite; mais il est impossible que celui qui pense avoir la foi, et qui n'a pas les œuvres, qui ne les a pas parce qu'il ne les aime pas, puisse longtemps se persuader qu'il a la foi. Il est impossible, je l'avoue, qu'il puisse se croire sauvé par ses œuvres s'il a fait des œuvres, mais impossible qu'il ne se sente pas condamné par leur absence, puisque leur absence témoigne qu'il n'a pas dans le cœur l'amour ni par conséquent la véritable foi. Il ne peut être sauvé par ses œuvres, mais il est condamné par ses œuvres, parce que ses œuvres accusent son cœur; parce qu'elles attestent que la vraie œuvre, l'œuvre des œuvres, l'œuvre de Dieu, qui est de croire, n'est pas consommée dans son cœur.

Mais, direz-vous, qui est-ce qui ne pèche pas, et qui est-ce,

par conséquent, qui ne se sentira pas condamné? Personne, je l'avoue; mais celui qui, à mesure qu'il tombe, retourne à la source de sa force, qui est Jésus-Christ, tombera toujours moins, ce qui est déjà le progrès et la sanctification; et dans ce progrès, qui est le caractère de la vie, il sentira la vie, il sentira le salut. Celui qui sentira qu'il aime Dieu toujours davantage et qu'il hait toujours davantage le péché, ne pourra pas ne point sentir que Dieu l'aime; il le sentira dans ce progrès même qui est l'œuvre de Dieu; mais celui qui obéit toujours moins, croira toujours moins; car comme on va de la foi aux œuvres, on va des œuvres à la foi, et comme on marche de foi en foi, on marche aussi d'incrédulité en incrédulité; en sorte que celui en qui le mal aura pris le dessus, et qui reconnaîtra que l'homme ancien est le vrai maître du logis, reconnaîtra nécessairement dans les mauvaises œuvres qu'il fait et dans les bonnes qu'il néglige, non pas le principe, mais certainement le signe de sa condamnation; car il y reconnaîtra qu'il n'aime pas Dieu; et le ciel ne peut être pour ceux qui n'aiment pas Dieu.

Ce qui sauve, dit-on, c'est la foi, ce principe intérieur de vérité et de vie qui est aux œuvres ce que le tronc est aux branches. Nous en convenons sans détour. Mais il ne faut pas non plus oublier ceci : c'est que nos œuvres ne sont pas seulement la manifestation de notre foi et de notre amour; elles en sont aussi l'aliment. Si la vie prend naturellement la forme de l'âme, l'âme prend aussi la forme de la vie; plus la foi agit, plus elle se fortifie; plus l'amour agit, plus il aime. L'exercice de nos facultés leur profite toujours, et cela est vrai dans cette sublime sphère comme dans toutes les autres. Vous croirez mieux, vous aimerez davantage à mesure que vous accomplirez plus d'œuvres de foi et d'amour; et parce que vous aimerez,

vous aurez le bonheur promis par l'Évangile ; car l'amour, c'est le salut, l'amour, c'est le ciel.

Ne dites pas : Par mes œuvres je serai justifié, et par mes œuvres je serai condamné, quoique, dans un sens, vous puissiez le dire ; mais dites hardiment : Selon mes œuvres je serai justifié, et selon mes œuvres je serai condamné ; car mes œuvres témoigneront si j'ai cru véritablement à la sainteté et à la miséricorde de mon Dieu, également consacrées en Jésus-Christ. Sa sainteté et sa miséricorde, voilà les deux objets de la foi, mais ces deux objets sont réunis dans l'envoi et dans le sacrifice de Jésus-Christ. Après cela, mes frères, voyez s'il vous importe de faire du bien à tous pendant qu'il en est temps ; voyez si saint Paul a eu raison de vous le recommander ; voyez s'il a pu raisonnablement ajouter à cette exhortation, comme à toutes les autres, le poids des promesses et celui des menaces. Vous l'avez vu si vous nous avez compris : La loi demeure éternellement loi, comme la vérité demeure éternellement vérité ; la loi est plus sacrée pour le chrétien que pour tout autre ; l'accomplissement de la loi est l'exercice nécessaire de la foi, qui se développe et se perfectionne à proportion des œuvres qui la manifestent. Pesez toutes ces choses, et jugez si tout ne vous presse pas, comme à l'envi, de racheter le temps, et de faire du bien à tous, pendant que vous le pouvez.

LE VASE DE PARFUMS

Et Jésus étant à Béthanie, dans la maison de Simon, surnommé le Lépreux, une femme vint à lui, lorsqu'il était à table, avec un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante et de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête, ayant rompu le vase. Et quelques-uns en furent indignés en eux-mêmes, et dirent : « Pourquoi perdre ainsi ce parfum? car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. » Ainsi ils murmuraient contre elle. Mais Jésus dit : « Laissez-la; pourquoi lui faites-vous de la peine? Elle a fait une bonne action à mon égard. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous; et, toutes les fois que vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien; mais vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qui était en son pouvoir; elle a embaumé par avance mon corps pour ma sépulture. Je vous dis en vérité que, dans tous les endroits du monde où cet Évangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle. » Marc., XIV, 3-9.

L'Évangile, mes frères, est bien différent des autres histoires. Ce qu'elles recueillent avec soin, il le néglige; ce qu'elles laissent tomber, il le relève avec soin. Que de grands événements contemporains de Jésus-Christ l'histoire évangélique a passés sous silence! mais il a conservé le souvenir de la pite qu'une pauvre veuve jette dans le

tronc des aumônes, et Jésus-Christ a voulu que, jusqu'à la consommation des temps, il fût fait mention dans l'Église du parfum que répandit Marie sur la tête de son Sauveur.

La parole de Jésus-Christ a eu son accomplissement; son Évangile a porté en tous lieux le souvenir de cette femme, et de même que la maison de cet ami de Jésus, la maison de Dieu, qui est l'Église, a été toute remplie de l'odeur de ce parfum.

C'est à cause d'elle, c'est-à-dire de la femme, c'est en son honneur que cette histoire devait être conservée; mais c'est sans doute aussi à cause de nous; car comment supposer que Dieu eût honoré une action qui n'eût pas été digne d'honneur? et comment ce qui est digne d'honneur aux yeux de Dieu ne serait-il pas propre à l'édification? Ce serait la seule histoire, le seul trait de l'Évangile qui n'aurait pas son usage pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes.

Notre premier mouvement, en la lisant, est de condamner ceux que nous voyons repris par Jésus; et pour cela il n'est pas même besoin que l'Évangile ait fait de Judas l'organe de leurs murmures, et qu'il nous ait révélé le secret motif de cet indigne apôtre. Nous condamnons parce que Jésus-Christ a condamné; et rien n'est plus naturel; mais cela n'empêche pas que, si nous eussions été à la place des apôtres, notre premier mouvement n'eût été de parler comme eux.

Ne parlons-nous pas comme eux en mille occasions? Notre siècle, préoccupé d'utilité et d'économie, notre siècle positif, comme il aime à se nommer, comprendrait-il mieux que Judas cette inutile profusion et ce dispendieux hommage? Je le soupçonne d'admirer moins, dans l'histoire des pains multipliés, la secourable compassion

de l'Ami des hommes que le soin qu'il eut de faire ramasser les morceaux demeurés de reste; et comment cette huile répandue et ce vase brisé, sans aucune utilité qu'une délectation momentanée, plairaient-ils beaucoup à ceux qui se disent, à la vue de notre admirable cathédrale : Voilà bien de la peine et de l'argent perdus! Plusieurs générations se sont épuisées à élever cet édifice qu'elles n'ont pu même achever; et pourquoi? Dieu n'habite pas dans des temples faits de main d'homme; un édifice plus modeste eût suffi; abri, décence et recueillement, voilà toutes les conditions auxquelles il fallait satisfaire; un beau temple est une belle chose, mais le beau n'est pas au nombre des besoins; ceux des pauvres crient bien plus haut; c'est quand ils auront cessé de crier que nous pourrons édifier des cathédrales; jusque-là, bâtissons des oratoires.

Et remarquez, s'il vous plaît, que ce n'est pas précisément la pensée des disciples que reprend notre Seigneur, comme aussi sa réponse n'est pas une approbation expresse de la conduite de cette femme. Il ne se prononce point. Il approuve moins qu'il n'excuse. Il demande moins pour Marie des louanges que de l'indulgence. Il n'honore que son intention. La question de la forme de cet hommage demeure donc tout entière. Seulement il ne veut pas qu'on lui fasse de la peine, parce que, nous dit ce doux et charitable maître, elle a fait une bonne action à son égard.

Cette action est-elle la meilleure possible dans sa matière et dans sa forme? Était-ce, dans le moment et dans la situation donnée, ce qu'il y avait de mieux à faire? C'est ce que notre Seigneur ne dit pas. Il ne dit qu'une chose : « Elle a fait une bonne action à mon égard. » Retenons tous les termes de cette déclaration, et d'abord les derniers. Cette action a été bonne à l'égard de Jésus-Christ. Il ne dit rien de plus. Il ne dit pas que l'action ait été

bonne en soi, mais qu'elle l'est par rapport à lui. Qu'est-ce à dire, mes frères? Est-ce là la mesure de Jésus-Christ? Est-ce par là qu'il apprécie la bonté d'une action? Lui suffit-il qu'elle soit bonne par rapport à lui? Mes frères, si ç'avait été sa pensée, il eût dit simplement, et sans parler de lui : Cette femme a fait une bonne action; et c'est précisément parce qu'il ajoute : *à mon égard,* que nous n'avons pas le droit d'interpréter ces paroles dans ce sens que toute action est bonne à ses yeux par cela seul qu'il en est l'objet. Mais si, pour juger qu'une action est bonne, il ne suffit pas à Jésus-Christ homme qu'elle soit bonne à son égard, cela ne nous suffira-t-il pas, mes frères? ne dirons-nous pas hautement ce que Jésus-Christ n'a pas dit, et ne reconnaîtrons-nous pas que cette action, ayant Jésus-Christ pour objet, était bonne par là même? Qu'était-elle, cette action? Un hommage à Jésus-Christ. Blâmerons-nous un hommage rendu à Celui qui est digne de tous les hommages? Mais ce serait lui refuser les nôtres. Dirons-nous que cet hommage n'était pas opportun? que la forme n'en était pas judicieuse? C'est possible; et sous ce rapport cette femme pourrait n'avoir pas mérité un éloge sans restriction; mais elle a du moins mérité que nous ne lui fassions pas de la peine; car s'il y a quelque chose à reprendre à la forme de son hommage, il n'y a rien à dire sur son objet, qui est Jésus-Christ. Au lieu donc de nous hâter de juger ce qu'elle a fait, et de chercher ce qu'elle eût pu faire, voyons d'abord ce qu'elle a voulu faire; voyons qui elle a voulu honorer, pour l'amour de qui elle s'est trompée; et demandons-nous si une action qui est bonne à l'égard de Jésus-Christ n'est pas, à tout prendre, une bonne action.

Et ce n'est pas tout : l'action, une fois prise dans ce sens, c'est-à-dire comme un hommage au Sauveur, se re-

commande à nous par les sentiments qui paraissent l'avoir inspirée. Cet hommage n'est pas seulement agréable à Jésus-Christ parce qu'il lui est adressé, mais parce qu'il est digne de lui. Cet hommage, quoi qu'on veuille dire de sa forme, exprime tout ce qu'une âme chrétienne doit ressentir pour Jésus-Christ. Que devons-nous, en effet, dire à cet Homme-Dieu, et que doit-il trouver dans notre cœur, au moment où nous lui rendons hommage? Quoi? que nous l'admirons, que nous le respectons, que nous le mettons par la pensée au-dessus de tous les sages, de tous les héros et de tous les hommes? Non; mais que, comme il s'est donné à nous, nous, à notre tour, nous nous donnons à lui; que nous sommes à lui; que tout ce que nous avons n'est pas à nous, mais à lui; que nul sacrifice, de notre part, ne nous paraît proportionné à celui qu'il nous a fait; et que nous sommes prêts à tout abandonner pour son service et pour sa gloire. Or, que disait l'action de Marie, sinon tout cela à la fois? La voyez-vous chercher, parmi tout ce qu'elle possède, ce qu'elle a de plus précieux et de plus exquis, pour le perdre en l'honneur de Jésus-Christ? car c'est bien une perte qu'elle a voulu faire, et l'objection des disciples : A quoi bon cette perte? entre dans son sens bien mieux qu'ils ne se l'imaginent. Ce n'est pas assez d'employer ce parfum, si elle ne le perd; et puisque c'est le perdre que de le répandre tout entier, et en une seule fois, sur la tête de Jésus-Christ, elle veut le perdre; il lui plaît mieux de le perdre en le consacrant directement à l'honneur de Jésus-Christ, que de l'employer plus utilement peut-être, mais en le lui consacrant d'une manière plus détournée. Ah! sans doute que ce parfum était ce qu'elle avait trouvé de plus précieux parmi ses biens; ah! sans doute que si elle eût possédé quelque chose de plus précieux, c'est cela qu'elle eût sa-

crifié de préférence, puisque, non contente d'avoir, en un instant, dissipé une si grande valeur, elle brise encore, sacrifice bien inutile ! le vase d'albâtre qui contenait ce parfum. C'est bien là-dessus que Judas pouvait s'écrier avec humeur : A quoi bon cette perte ? puisque le parfum répandu pouvait donner quelque plaisir, et que le vase brisé n'en donnait aucun. Mais c'est que vous vous trompez déjà sur la première de ces actions ; ce que Marie avait en vue, en versant comme de l'eau cette huile embaumée, c'était moins de procurer un plaisir que de subir une perte ; ce qu'elle voulait à la fois exprimer et prouver, c'est que rien ne lui était cher au prix de son Sauveur, et qu'elle était prête, pour lui, à tous les sacrifices ; et ne pouvant les faire tous à la fois, elle fait celui dont l'occasion se présente, celui qui est en même temps un sacrifice et un hommage ; elle réunit dans un même acte la réalité et le symbole ; elle donne et elle adore. C'est dans ce sens qu'elle a répandu le parfum, c'est dans le même sens qu'elle brise le vase. Et que n'a-t-elle quelque autre perte à offrir à Celui qui pour elle a tout perdu, tout abandonné ? Que ne peut-elle se briser elle-même ? Mais elle l'a fait, mes frères ; elle le fait au moment même où l'huile de parfum coule à flots sur le front béni de son maître. Elle a brisé un autre vase, d'où se sont exhalés de plus doux parfums ; elle a brisé son cœur pénitent, et la douleur, l'amour et l'espérance, parfums plus exquis que le baume, la myrrhe et l'encens, se sont répandus dans la maison et l'ont remplie. Vous ne vous en êtes pas aperçus, ô disciples intolérants ; ce parfum s'est vainement exhalé devant vous ; mais votre maître l'a respiré ; il a compris une action que vos cœurs orgueilleux ne peuvent comprendre encore ; il a pénétré le deuil intérieur de cette pauvre Marie ; il a entendu les larmes de sa repentance, qui peut-

être ne peuvent se répandre, retomber goutte à goutte sur son cœur; il est dans le secret de cette douleur muette; le Sauveur et la pécheresse s'entendent; et il se passe entre eux, dans le silence, quelque chose de sublime, quelque chose d'ineffable, que vous ne pourrez comprendre que quand vous viendrez vous-mêmes, transportés de douleur et d'amour, répandre aussi des parfums sur la tête de Jésus, verser des larmes sur ses pieds, et briser vos cœurs devant lui.

Ne dites donc pas à Marie : A quoi bon cette perte ? Car si sa douloureuse et tendre préoccupation lui permettait de vous entendre, elle vous dirait : « La douleur qui s'ajoute à ma douleur, c'est de ne pouvoir perdre davantage. Ah! que c'est peu de chose que quelques parfums, et que cet albâtre brisé ! Que c'est peu pour mon cœur que la création tout entière! Que ne puis-je, dans mon transport, fouler aux pieds, devant mon Sauveur, tout ce que le monde admire, tout ce qui flatte les sens, toute la pompe et les délices des rois! Mais je ferai ce que je puis, pour que mon Sauveur connaisse que je l'aime; tous les sacrifices que je pourrais lui faire méritent à peine le nom de sacrifices; ce ne sont toujours que des images; puissent du moins ces images exprimer fidèlement ce qui se passe dans mon cœur! » Cette pensée, mes frères, paraît dans toute la conduite de Marie. Ce n'est point assez pour elle du vase rompu et des parfums dissipés : elle s'empare, avec un amour jaloux, du plus humble des offices, et d'un office qui ne lui appartenait pas dans une maison étrangère, celui de laver les pieds de Jésus; elle y emploie, non de l'eau, mais ce même précieux parfum; elle ne l'essuie pas avec un linge, mais avec ses cheveux; elle épuise en un mot tous les témoignages de l'humilité et de l'adoration, et témoigne sans paroles, comme si toute parole était

faible pour ce qu'elle éprouve, que Celui qu'elle honore de tant de manières différentes n'est pas un homme seulement, ni le premier des hommes, mais son Sauveur et son Dieu.

Si les disciples ne voyaient pas dans l'âme de Marie tout ce qu'y découvrait leur maître, ce qu'ils ne voyaient pas, ils pouvaient le supposer; ils pouvaient supposer l'amour, la douleur et la reconnaissance; ils pouvaient supposer que cette âme tendre, rencontrant, après une longue attente, le Prince de son salut, n'avait pu contenir le premier élan de son cœur, ni délibérer longtemps sur la meilleure forme de l'hommage qu'elle devait à Jésus-Christ. Que serait-ce s'ils avaient connu, et surtout s'ils avaient partagé tous les sentiments qui se pressaient dans l'âme de Marie? Ils ne se doutaient pas, eux, que le jour même où Jésus mangeait avec eux à la table de Simon était le dernier de son ministère, si du moins on peut séparer son ministère de sa passion, et si sa passion n'est pas de son ministère la partie la plus importante et le moment le plus solennel. Ils ne prévoyaient pas même que ce chemin de leur maître, de Béthanie à Bethphagé, de Bethphagé à Jérusalem, était le chemin de la mort, et qu'ils l'accompagnaient, à petites journées, au lieu de son supplice. Que dis-je? Avaient-ils voulu le croire quand il leur parlait de sa mort prochaine, du grain qui devait périr pour renaître et multiplier, de cette *élévation* enfin, de ce trône mystérieux, d'où il devait attirer tous les hommes à lui? A Dieu ne plaise! s'étaient-ils écriés, à Dieu ne plaise! cela ne t'arrivera point. Cette pauvre femme avait-elle cru avec plus de simplicité? avait-elle mieux compris? avait-elle pénétré plus à fond le mystère de la croix inutilement révélé aux disciples immédiats du Sauveur? Écoutez Jésus-Christ dans l'Évangile selon saint Jean : « Elle a gardé ce « parfum pour le jour de ma sépulture. » Pour le jour de

ma sépulture? Et déjà elle emploie le parfum, elle le répand, sans en rien réserver, sur la tête et sur les pieds de Jésus. Ce jour est-il donc arrivé? Et déjà cette femme ensevelit-elle Jésus? Oui, mes frères, ce jour est déjà, pour la foi de Marie, le jour des funérailles. Sa douleur anticipe sur l'heure du deuil. Elle voit déjà le sacrifice consommé; la victime gît devant elle; elle la voit déjà percée, sanglante et morte; elle rend déjà à ce Jésus, qui vit et qui lui parle, les funèbres honneurs qu'elle avait réservés à sa dépouille inanimée; tant est vive sa foi, tant sa douleur a devancé les temps, tant elle est entrée dans la pensée et dans l'intention de Jésus-Christ. Pensez-vous, mes chers frères, que Jésus-Christ ne lui en sache aucun gré, et que son action, bonne déjà par d'autres endroits, ne le devienne pas davantage par tout ce qu'y ajoute une foi si simple, si docile et si pieuse?

Ah! nous ne pouvons plus dire avec Judas : A quoi bon cette perte? Rien n'est perdu. L'exemple de la foi et de l'amour de Marie, l'édification qui s'en est exhalée pour tous les siècles, comme un parfum vivifiant, ont mille et mille fois payé cette huile répandue et ce vase brisé. Mais quand la foi de cette femme ne lui aurait pas fait voir la mort de Jésus-Christ si prochaine, si cruelle, ni même si inévitable, toujours est-il que Celui en qui elle voyait le Sauveur du monde et le Fils de Dieu ne pouvait pas demeurer à jamais sur la terre; qu'un jour il cesserait d'éclairer de sa présence les ténèbres de notre exil; qu'un jour sa parole pleine de grâce et de vérité cesserait de se faire entendre; que nous aurions toujours des pauvres avec nous, mais que nous ne l'aurions pas toujours. Il était vrai encore que, moins favorisée que les Apôtres, Marie ne pouvait pas comme eux accompagner Jésus-Christ, et se rassasier de sa vue et de ses discours. L'avait-elle vu sou-

vent, longtemps entendu? Nous l'ignorons. Mais que ces rencontres bénies étaient peu de chose au prix d'une société habituelle! qu'elles étaient rares au prix du besoin qu'elle en ressentait! Avec quel transport le voyait-elle venir! Avec quel empressement s'asseyait-elle à ses pieds, et s'arrangeait-elle pour ne perdre aucune de ses divines paroles! Et si, alors, oubliant pour un moment les pauvres qui le lui représentaient en son absence, elle se laisse aller à prodiguer à ce divin ami son temps et ses biens; si elle se hâte, pour ainsi dire, de servir et d'honorer en sa personne Celui que plus tard nous la verrons honorer et servir dans la personne des pauvres, qui n'aurait égard à sa position, qui aurait le courage de la blâmer, sinon ces cœurs froids, à qui tout ce qui dépasse l'ordinaire mesure paraît une pure extravagance, et qui veulent avant tout que l'on se contienne, parce qu'ils ne trouvent rien en eux à contenir et à modérer?

Marie, consolez-vous : ce Dieu, qui par amour s'est fait homme, pardonne et permet quelque chose à l'amour. Rassurez-vous aussi, pauvre peuple, qui, à la nouvelle de l'approche de ce roi débonnaire, vous presserez autour de lui, et lui formerez un cortége triomphal jusqu'à la ville parricide. Jésus a parlé; vous pourrez, sans qu'il s'y oppose, suivre le mouvement de votre cœur, vous pourrez étendre vos vêtements sous les pas de son humble monture, et dépouiller les palmiers de la plaine pour faire à Jésus un sentier de verdure sur cette route poudreuse. Ne craignez pas que Judas s'écrie : « A quoi bon cette perte? » Son maître veut bien qu'elle se fasse, et son indulgence est promise à vos cantiques et à vos palmes. Il ne sera pas dit que, lorsque, au jugement du monde, toute passion porte avec elle son excuse, aucun excès ne sera pardonné au plus juste, au plus saint des amours.

Avons-nous besoin, mes chers frères, d'insister sur les enseignements que cette histoire nous présente? Il nous semble qu'ils en sont sortis comme d'eux-mêmes à mesure que nous l'avons approfondie. Il ne faut pas même l'avoir approfondie, mais seulement l'avoir lue, pour y trouver l'une des plus importantes leçons, celle de regarder à l'intention ou au cœur dans les actions de nos semblables.

Une action vaut exactement ce que vaut l'intention qui l'a commandée. On ne saurait méconnaître cette vérité sans renverser toute la morale et sans en nier le principe même. Aussi personne ne le méconnaît, mais tout le monde l'oublie. Que dis-je? hélas! on ne s'en souvient que trop quand il s'agit d'exténuer le mérite d'une bonne action; on applique alors soigneusement, mais injustement, cette règle; et la malignité, qui voit la réputation d'un homme fleurir sur ses actions comme sur une tige élevée, se glisse comme un ver jusqu'aux racines de cette belle conduite, pour la flétrir en les rongeant. Mais une action est-elle mauvaise? est-elle simplement défectueuse? la voilà, sans autre, jugée; et nous qui avons si bien compris qu'une œuvre bonne en apparence peut se trouver mauvaise quand on remonte jusqu'à son principe, nous n'avons garde de réfléchir que, par là même, le principe d'une action peut se trouver meilleur que cette action elle-même. Est-ce que peut-être, comme quelquefois on nous l'entend dire sentencieusement, le mal doit se présumer plutôt que le bien? Ah! la déplorable et inhumaine maxime! Mais quand, dix fois contre une, elle serait vraie, il faudrait dix fois contre une essayer de la trouver fausse, et ne croire au mal que sur des preuves évidentes et à la dernière extrémité. Pourquoi du moins ne pas être empressé de chercher le bien qui peut se trouver à côté du mal?

pourquoi ne pas chercher l'un au moins aussi curieusement que l'autre? pourquoi surtout, comme le malheureux disciple de notre Seigneur, voir avant tout, voir exclusivement les côtés faibles de l'action, l'erreur qui s'est mêlée à la bonne intention, au lieu de s'attacher d'abord à la bonne intention, tout aussi évidente et bien plus importante à relever? Ne dirait-on pas qu'après avoir trouvé les bonnes intentions si rares, vous vous êtes pris tout à coup à les trouver communes, et si communes qu'il ne vaut pas la peine de les relever? O inconséquence cruelle! Ne nous en rendons pas coupables, mes frères; et quand nous ne pouvons pas approuver absolument une action d'un de nos semblables, ne l'approuvons point, cela est juste; mais gardons-nous d'affliger celui qui l'a faite; montrons-lui au contraire que nous apprécions sa bonne volonté, et que c'est elle, avant tout, qui nous frappe; remercions-le, dans un monde où de notre aveu la volonté du bien est si rare, remercions-le, félicitons-le du moins d'avoir voulu le bien; ne flétrissons pas par la rigueur d'une raison superbe et dure cette fleur délicate du dévouement qui vient de fleurir dans son sein; ne soyons pas sages sans mesure et raisonnables sans miséricorde. Cultivons tendrement, gardons-nous de blesser une plante que nous sommes heureux de voir germer. Honorons, sans complaisance et sans exagération, les bonnes intentions; si l'enfer est pavé, comme on l'a dit, de bonnes intentions, ce n'est pas d'intentions pareilles à celles de Marie; le ciel au contraire en est tout orné et tout radieux, et en les honorant nous honorons Dieu qui les bénit et son Esprit qui les inspire.

Il faut d'ailleurs encore, dans les jugements que nous portons, tenir compte de la différence des positions et de celle des besoins. Les disciples manquaient à la première de ces règles, lorsqu'ils blâmaient une effusion de tendresse

et de joie dans une femme qui n'avait pas comme eux le privilége d'accompagner Jésus en tout lieu, et qui ne jouissait que de loin en loin de sa divine présence; et ils manquaient à la seconde lorsqu'ils voulaient réduire le cœur tendre et peut-être enthousiaste d'une femme dans les mêmes limites où s'enfermaient leur propre respect et leur propre zèle. Il faut, mes frères, accorder quelque chose à certaines natures et aussi à certains moments dans toute vie. Il faut que toutes les facultés dont Dieu nous a doués se satisfassent. Il serait aussi injuste d'interdire l'enthousiasme, qu'il serait insensé de le prescrire. On ne saurait réduire l'âme pieuse à une seule manière d'honorer ce qu'elle aime. Il y a même au fond de toutes les âmes un besoin, non-seulement de se régler, mais de se répandre, besoin qui, dans certains moments, nous sort pour ainsi dire de nous-mêmes, et s'efforce de nous unir à l'objet de notre culte plus immédiatement, plus sensiblement que par la simple obéissance.

Ce n'est pas obéissance, ce n'est pas devoir; il n'y a rien là qui puisse vous être imputé; mais ce mouvement qui porte l'âme au-dessus de ses impressions habituelles, et lui donne un sentiment et comme un goût de la divinité, ce mouvement la retrempe, la fortifie, et peut lui rendre l'obéissance plus douce et le devoir plus cher. Tout ce qui nous paraît beau n'est pas bon, je l'avoue; mais Dieu a voulu que tout ce qui est bon fût beau, et ces deux choses n'ont eu primitivement qu'un même nom. La beauté est une partie, une forme de la vérité; et si l'on en pouvait douter, qu'on lise les Écritures, où la vérité et la beauté se tiennent de si près qu'on ne saurait les distinguer, et où le plus magnifique langage semble la seule expression possible des enseignements les plus sublimes. Qu'on lise les Écritures avant de condamner l'enthou-

siasme, car elles en sont pleines, elles en débordent, et l'on y voit le cœur des prophètes « bouillonner pour pro- « noncer des paroles excellentes. » Toute la Bible est un vase de parfums, dont les émanations immortelles montent de siècle en siècle jusqu'au trône de l'Agneau. Toute la Bible est un concert sublime dont les accords, dictés par Dieu lui-même, sont comme le prélude, tour à tour joyeux et mélancolique, humble et triomphant, du concert éternel des cieux. Ah! si l'Esprit forme encore dans les âmes pieuses des soupirs qui ressemblent à des chants, laissez-les s'échapper vers le ciel avec toute leur harmonie. Vous avez laissé Marie rompre le vase de parfums : combien d'autres ont, comme elle, un vase à briser et des parfums à répandre ! Que la religion, qui est une vertu, soit aussi un hymne, quand Dieu l'aura voulu. Accordez à l'avenir ce que vous admirez dans le passé. Le christianisme, dans les anciens âges, ne s'est pas contenté de couler dans la vie de l'homme comme un fleuve dans son lit; il a débordé de son cœur et de son génie, et la terre s'est couverte de merveilles; et le monde n'a plus pu regretter, dans les magnificences de la vérité, l'élégance antique des fables. Sous toutes les formes il a vu des merveilles éclore, dont l'homme naturel n'avait jamais eu l'idée. La religion en produira encore, elle en produira toujours; car ni la vérité, ni l'âme ne s'épuisent jamais.

Mais j'ai hâte, mes frères, d'arriver à une dernière et importante instruction. La bonne intention, qui n'est autre chose que l'amour, peut se tromper sans doute; mais elle ne se trompe pas à jamais. Dans la flamme divine qu'allume le Saint-Esprit, la lumière est inséparable de la chaleur, et nous sommes dans tous les sens obligés de convenir que celui qui veut faire la volonté de Dieu connaîtra non-seulement la vérité fondamentale que l'Évangile pro-

clame, mais toutes les vérités qui lui donnent, dans la vie, un corps et une application. Même en aimant nous pouvons nous tromper sur beaucoup de choses, nous tromper longtemps; mais pourtant l'amour est une lumière, l'amour aspire à la lumière. Aimer Jésus-Christ, et se borner toujours à répandre des parfums sur sa tête ou sur ses autels; négliger les œuvres qu'il a données à faire, ou les faire dans un autre esprit que le sien; oublier les pauvres qu'il nous a recommandés et qui le représentent, non, mes frères, cela n'est pas possible, et il faudrait bien finir par révoquer en doute la pureté de l'intention là où les effets n'y répondraient pas. La marche de l'humanité, et celle de chaque homme vers la vérité, est lente, laborieuse, mais sûre; et il y a du moins cette justice à rendre au christianisme, que ses disciples sincères sont altérés de vérité, scrupuleux sur la vérité, et que quand ils la possèdent ils la suivent, à mesure qu'ils sont chrétiens. Il y a des erreurs impossibles. Marie ne put sans doute, après que son maître ne fut plus avec elle, oublier que les pauvres étaient avec elle, et que lui-même était encore avec elle dans la personne des pauvres. Loin que son amour pour son Sauveur pût lui faire oublier les pauvres, plus elle l'aimait, plus elle les aima. Elle le vit dès lors en chacun d'eux. Ils lui furent chers et sacrés, et comme objets d'une même divine charité, et comme de vivantes images du maître qu'elle pleurait. Elle retrouva dans chaque pauvre Celui qui n'avait pas eu un lieu où reposer sa tête, dans chaque exilé Celui que les siens mêmes n'avaient pas reçu, dans chaque opprimé le Juste que la haine du monde avait accablé; elle ne put voir enfin un malheureux pécheur sans se rappeler Celui qui s'est fait péché afin que nous fussions rendus justes. Chaque infortuné fut à ses yeux un portrait de Jésus humilié, condamné et souffrant. Et ce que nous

disons de Marie n'a-t-il pas été vrai de tous les vrais chrétiens ? Jésus-Christ, en leur disant cette parole mémorable : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, » leur avait légué à jamais ceux à qui l'on ne peut ôter la gloire singulière d'être d'une façon spéciale, au moins à l'extérieur, les pareils de Jésus-Christ : cet héritage a-t-il été répudié? et le cœur des vrais chrétiens n'a-t-il pas été, dans tous les temps et dans tous les pays, le sûr asile des infortunés?

On peut aller plus loin : c'est déjà bien servir Jésus-Christ que de l'honorer dans les pauvres; mais il faut encore ne se pas tromper dans le bien qu'on leur fait. Ici, assurément, la charité ne suffit pas. La bienfaisance est une chose compliquée, un art difficile, dont un homme sans compassion, mais éclairé, peut posséder mieux certains éléments que l'homme simplement charitable. Mais de ce que la charité appelle à son secours l'expérience, le savoir et le génie, que pourrait-on conclure à son désavantage? La charité est-elle par elle-même savoir, expérience et génie? Ne lui suffit-il pas d'être charité? Et lorsque, dans son ardent désir du bien, elle s'entoure de tous ses auxiliaires naturels, ne fait-elle pas tout ce qu'elle doit faire? Ne fait-elle pas beaucoup? Mais certainement elle fait davantage. Elle n'ouvre pas le cœur sans ouvrir l'esprit. L'intérêt qu'elle crée dans l'âme est le principe d'une attention soutenue et de précieuses découvertes. Préoccupée à la fois des besoins physiques et des besoins moraux, elle les réunit toujours dans sa pensée, et ne satisfait jamais les uns au préjudice ou à l'exclusion des autres. Elle a son industrie, elle a son génie propre, par lesquels bien souvent elle étonne et surpasse les plus habiles. Elle a peut-être, à elle seule, plus inventé que la science, plus deviné que le génie. Comme toutes les affections profondes, elle féconde l'intelligence; elle n'enseigne pas

tout; mais que de choses, sans elle, on n'apprendrait jamais!

Et quoi qu'il en soit, mes frères, l'amour est le vrai bien, le seul bien absolu, le seul éternel. En sorte que, si, par charité même, nous devons désirer que l'art de faire le bien se perfectionne toujours davantage, nous devons surtout désirer que l'amour se perfectionne, se fortifie et se propage. Lorsque toutes les améliorations dont nous sommes témoins, dans l'art de diminuer les souffrances du pauvre et toute espèce de souffrances, s'accompliraient sans amour, nous nous croirions obligés d'en remercier Dieu, qui a toujours pitié de l'espèce humaine, et qui s'occupe sans cesse à verser du baume sur les blessures qu'elle se fait à elle-même. Mais ce dont nous le remercierons davantage, mais ce que nous lui demanderons avant tout, c'est de multiplier sur la terre et dans le cœur de chaque homme ce principe de vie et de bonheur, cette vérité, cette beauté de l'existence humaine, la charité. Car de quoi servirait, en définitive, le soulagement et même l'abolition de toutes les misères, si la plus grande de toutes les avait remplacées, et si le cœur humain, au milieu de toutes ses richesses, restait pauvre et toujours plus pauvre d'amour? Ah! comprenez la Providence de Dieu; elle vous semble avoir créé la charité dans l'intérêt des pauvres : elle a bien plutôt créé la pauvreté dans l'intérêt de la charité. Ne dépendait-il pas d'elle qu'il n'y eût plus de pauvres? elle ne l'a pas voulu, elle ne l'a pas promis; elle a promis au contraire que nous aurions toujours des pauvres avec nous; elle l'a promis aux riches, elle l'a promis aux pauvres; car il n'est pas de pauvre qui ne puisse trouver en son chemin quelque autre pauvre à secourir, et si ce n'est un pauvre, au sens ordinaire du mot, ce sera un pauvre d'une autre espèce, ce sera quelque malheureux de

corps ou d'esprit, à qui le plus indigent, s'il est chrétien, trouvera quelque chose à donner; car, dans ce sens, on peut bien dire, et avec consolation, que le plus pauvre d'entre les hommes est assez riche pour prêter à l'Éternel. Il y a des pauvres, il y a des malheureux, non-seulement parce que le péché nous a faits malheureux et pauvres, mais aussi (car Dieu a tiré du bien de tout mal) pour que la charité trouve des occasions, et qu'elle ne s'endorme pas faute d'emploi. Réjouissons-nous donc de ce que la charité, de plus en plus, devient sage et industrieuse, nous le devons; réjouissons-nous de ce que Marie a vendu son parfum et en a tiré trois cents deniers; mais réjouissons-nous surtout du sentiment qui tour à tour la met aux pieds de Jésus-Christ et la met aux pieds des pauvres; réjouissons-nous de ce qu'elle aime; demandons que le principe de charité chrétienne auquel doivent leur naissance tant d'institutions bienfaisantes, se fortifie de jour en jour dans l'Église et dans le monde; que nous ne soyons pas condamnés à voir ni même à prévoir un jour où, le souffle de la vie se retirant de ces savants systèmes de philanthropie, il ne resterait de toute cette ancienne charité que des formes seulement; prions pour qu'un véritable amour, un amour selon Dieu, anime de plus en plus les œuvres que nous admirons; et prions donc aussi pour que Jésus-Christ soit connu, pour que son amour soit senti, pour que son œuvre tout entière soit comprise et acceptée; car là est le renouvellement des cœurs et le renouvellement du monde.

LA FIN ET LE COMMENCEMENT
DE LA LOI

La fin du commandement, c'est l'amour. 1 Tim., I, 5.

La subtilité juive et la malice naturelle du cœur humain, ennemies l'une et l'autre de la simplicité de la foi, semèrent d'obstacles et de piéges le chemin des premiers prédicateurs de l'Évangile. Ils ne purent se refuser à la discussion; et plusieurs des écrits de saint Paul ont dû leur forme à cette nécessité. Les difficultés que présente leur lecture sont à la fois l'effet et la preuve de cet esprit de contention, de vaine curiosité et de fausse dialectique, avec lequel les apôtres de Jésus-Christ furent si souvent obligés d'en venir aux mains. Toutefois la simplicité de la foi et de la charité se fait jour à travers ces discussions, dont la forme, donnée pour ainsi dire par le temps et par le lieu, est si éloignée de notre façon moderne de raisonner et de discourir. Un rayon direct et perçant traverse ces nuages et les illumine ; et l'on sent, dans les plus lentes circonvolutions de la pensée de saint Paul, je ne sais quelle impatience d'arriver et de se reposer dans la simplicité. On comprend que, sans les difficultés que lui suscitait du de-

hors un esprit opiniâtre de superstition et d'argutie, la parole de l'Apôtre eût été bien plus souvent une simple effusion, un élan, un cantique. Puisque Dieu n'a pas voulu qu'elle eût habituellement ce caractère, nous ne devons pas nous en plaindre; mais il nous est permis de remarquer que cette forme de discours ne paraît pas avoir été du choix de saint Paul, et que l'exposition naïve et touchante des vérités du salut, ou un appel énergique à la conscience et au cœur auraient probablement dominé dans ses écrits, si le choix de la forme et de la méthode avait dépendu de lui.

Et en effet, l'argumentation de saint Paul, dans les endroits mêmes où elle paraît le plus compliquée, quel en est l'objet? à quoi tend-elle avec ardeur? vers quel but semble-t-elle se hâter? sinon vers le renversement d'un échafaudage importun, pour laisser paraître dans sa simplicité majestueuse l'édifice qui devait abriter le genre humain. L'aversion pour les questions vaines et pour de folles recherches est même un des traits qui caractérisent saint Paul; et quand il voit Timothée, son jeune et pieux collaborateur, en danger d'être enveloppé par ce réseau de sophismes, s'il ne craint pas que Timothée prenne le change ou demeure sans réponse, il ne veut pas du moins que le temps se perde en de vaines disputes, ni que des forces précieuses s'y consument, ni que la parole, dont le véritable usage est de louer Dieu, s'engage et peut-être se dissipe dans une guerre de mots. C'est la première préoccupation qu'il laisse voir dans cette lettre à Timothée; c'est par cet avertissement qu'il débute; il veut que son disciple avertisse les esprits inquiets et difficultueux qui sans doute entravaient son ministère, « de ne s'attacher pas à des fa-« bles et à des généalogies qui n'ont point de fin, et qui « engendrent des disputes, au lieu de former cet édifice

« de Dieu qui consiste en la foi; » puis, déblayant d'un mot ce terrain embarrassé de décombres, mettant une pensée unique, mais puissante, à la place de tant de vaines pensées, il s'écrie : « La fin du commandement, c'est « l'amour ! »

Il avait dit ailleurs : « La science enfle, mais la charité « édifie; » (1 Cor., VIII, 1.) comme si la science, séparée de la charité, ne faisait que donner une forme au vide, comme si la science n'était que la connaissance du formel et du relatif, et comme si la charité était la seule vérité absolue et substantielle. Pensée avec laquelle s'accorde très-bien cette parole de saint Jean : « Celui qui aime son frère « demeure dans la lumière, » (1 Jean, II, 10.) et cette autre du même évangéliste : « Quiconque aime, connaît « Dieu. » (1 Jean, IV, 7.) La vérité n'est pas un nom, une formule; la vérité, c'est l'être, c'est la vie; c'est donc l'amour, puisque dans le monde moral, qui est le monde vrai, c'est l'amour qui est la vie et l'être, et que, dans cette sphère, tout ce qui n'est pas amour n'est pas.

Il y a, nous venons de le voir, des abîmes dans les paroles qui paraissent les plus simples. Celle qui nous sert de texte est pleine aussi d'un sens profond : « La fin du com« mandement, dit saint Paul, c'est l'amour. » Au lieu du *commandement*, vous pouvez dire *la loi;* au lieu de *la fin du commandement*, lisez *la fin de la loi*. Vous pourriez aussi, comme dans quelques versions de nos saints livres, au lieu de *la fin*, lire *le but*. Dans ce sens, la loi aurait été donnée, ou pour produire l'amour, ou pour donner lieu à l'amour. Ce sens est admissible; mais il est moins simple et moins clair que celui que présente le mot de *fin*. Qu'est-ce que la *fin* d'une chose? C'est son dernier point ou son dernier moment; c'est la partie de l'objet à laquelle on arrive après avoir traversé toutes les autres; c'est, quand il s'agit d'une

loi, le terme qu'il faut atteindre pour l'avoir entièrement accomplie; c'est le point avant lequel il n'est pas permis de s'arrêter, c'est celui où la loi elle-même s'arrête, et cesse de rien exiger. Or, il est vrai que l'amour, en s'ajoutant à toutes les parties de la loi, en complète l'exécution, et, pour ainsi dire, couronne la loi. Mais le mot de *fin* présente encore un sens plus élevé que le précédent, et dans lequel le précédent se trouve enveloppé. La *fin*, c'est la somme, le résumé, le total; non-seulement ce qui termine, complète, couronne, mais ce qui, en soi seul, réalise parfaitement, renferme tout, suffit à tout, accomplit tout; tellement qu'avoir dit : Tu aimeras, c'est avoir dit tout le reste; tellement qu'avoir aimé, c'est avoir tout accompli. Voilà le sens que nous adoptons, et que nous avons à justifier; et vous verrez qu'il n'exclut aucun de ceux qui se sont d'abord présentés à nous. Mais prenez-y garde : même dans ce sens, il faut distinguer entre l'accomplissement de la loi et la loi elle-même, ou, pour nous en tenir aux termes du texte, entre la *fin* de la loi et son *commencement*. L'amour, mes frères, est la fin de la loi, mais il n'en est pas le commencement. Il en est la fin, en ce qu'il en est ou le but ou l'accomplissement; en ce que, tous les préceptes eussent-ils été observés, ils l'auraient été illusoirement et vainement si l'amour avait manqué; mais il n'en est que la fin, en tant que ces préceptes ont leur fondement hors de lui, leur sanction hors de lui, je veux dire dans la conscience, et qu'avant d'être accomplis par l'amour, ils étaient recommandés, intimés par la justice.

C'est sur ces deux idées : *l'amour est la fin de la loi, l'amour n'en est pas le commencement*, que nous voudrions successivement fixer votre attention. Ce sujet est important; mais l'importance ne s'en fera bien sentir qu'à mesure qu'il se déploiera devant vous. C'est en s'expliquant

qu'il se recommandera de plus en plus à votre intérêt; mais les éléments seuls dont il se compose, les mots seuls par lesquels il s'exprime, ces grands mots de loi, de justice et d'amour, ne suffisent-ils pas à vous avertir, à m'avertir moi-même, que nous allons pénétrer dans un lieu saint, à l'entrée duquel il faut déchausser nos pieds? Déchaussons-les ; n'y portons rien de la poussière du dehors; et marchons avec précaution parmi les questions graves et délicates qu'un tel sujet nous fait tout au moins pressentir.

Nous avons remplacé le mot de commandement par celui de loi ; nous pouvons également substituer au mot de *loi* celui de *justice;* car, d'une part, un précepte est juste par cela seul qu'il fait partie de la loi de Dieu ; d'une autre part, tout ce qu'il y a, dans la loi de Dieu, de permanent, d'universel et d'immuable, est juste en soi, je veux dire, confirmé par la conscience ou conforme à ce qu'elle exige de nous dans chacun de nos rapports. Mais en quoi consiste la justice, soit rétributive, soit distributive? Elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. Ces choses, mes frères, étant convenues, disons, sans craindre de nous écarter de la pensée de saint Paul, que l'amour accomplit la justice.

Mais l'amour ne peut accomplir la justice que parce que, d'abord, il est juste lui-même. Nous disons que l'amour est juste; juste, non-seulement parce que la loi le commande, mais juste avant la loi, mais juste en soi. Ne parlons d'abord que de l'amour de Dieu, quoique le texte ait particulièrement en vue l'amour du prochain. Dieu lui-même nous commande d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toute notre pensée. Ce commandement est juste ; car, s'il n'était pas juste d'aimer Dieu et de l'aimer ainsi, rien au monde ne

serait juste; et s'il n'était pas injuste de ne pas l'aimer, rien au monde ne serait injuste. Si donc nous voulons que quelque idée de droit et de devoir subsiste sur la terre, si nous ne voulons pas livrer l'humanité aux seules inspirations de l'égoïsme et du caprice, si nous voulons conserver notre qualité d'hommes, et ne pas nous assimiler aux brutes, il faut reconnaître que Dieu doit être aimé, aimé comme il l'ordonne. Mais si ce Dieu, à qui nous ne pouvons rien refuser après avoir reconnu l'obligation de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée, nous commande encore d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, il en résulte évidemment qu'il est juste d'aimer le prochain, injuste de ne pas l'aimer, injuste de ne pas l'aimer comme nous-mêmes.

Ce commandement, d'ailleurs, est juste en soi comme tous les commandements de Dieu. Dieu nous a tous aimés, Dieu nous aime tous, et si, selon l'expression de saint Paul, il nous a tous enfermés dans la rébellion, c'est pour faire miséricorde à tous. En permettant que son Fils lui-même vécût de notre vie et mourût de notre mort pour nous sauver, il a témoigné de quel prix était à ses yeux une créature humaine, et de quelle ineffable compassion il était rempli pour chacun de nous Or, cette compassion, la seule chose qui puisse raisonnablement nous rendre précieux à nos propres yeux, pourrait-elle ne pas nous rendre précieux ceux qui ont été l'objet du même amour, et au salut desquels Dieu a mis le même prix? Des frères pourraient-ils aimer leur père sans s'aimer entre eux? Attendront-ils pour s'aimer que leur père le leur commande, quand ils se voient les uns les autres aimés par ce même père? Ne croiraient-ils pas offenser grièvement leur père, je ne dis pas en se haïssant les uns les autres, c'est-à-dire en haïssant ce qu'il aime, mais seulement en ne

s'aimant pas, c'est-à-dire en n'aimant pas ce qu'il aime, ou en aimant peu ce qu'il a beaucoup aimé? Et s'il leur a ordonné de s'aimer, s'il a déclaré qu'il verrait dans leur amour mutuel l'unique gage et l'exacte mesure de l'amour qu'ils lui portent à lui-même, de quel front, ne s'aimant pas les uns les autres, prétendront-ils qu'ils aiment leur père, et comment ne pas voir, dans une telle prétention, la plus criminelle dérision et l'outrage le plus direct?

Des frères, dans une famille humaine, ne sont pas seulement disposés à s'aimer; ils s'y sentent obligés, et quand ils y manquent, la conscience publique qui les punit n'invoque pas contre eux l'habitude et la force du sang, qui ne créent aucun devoir, mais cette qualité même de frères, d'enfants d'un même père, d'êtres formés dans les mêmes entrailles et aimés ensemble d'un commun amour : les peuples les plus barbares ont reconnu ces titres sacrés. Ces titres, ce lien de fraternité s'évanouissent-ils dans la grande famille de Dieu? Non; ici encore il y a un père, j'ose dire une mère, puisque Dieu n'est pas moins l'un que l'autre, et qu'il a lui-même réclamé à notre égard ce second titre, si tendre et si rassurant; il y a des enfants, conçus et réchauffés dans les mêmes divines entrailles, aimés ensemble d'un même amour; n'y aurait-il point d'amour entre eux? et la sacrée image du Père, empreinte sur le front des enfants, ne leur serait-elle pas, aux uns pour les autres, une sauvegarde, une recommandation, un honneur, une richesse?

On veut, il est vrai, que j'aime mon prochain comme moi-même. Mais de quel autre amour prétendrais-je l'aimer? Il faut bien que je l'aime comme moi-même, ne pouvant l'aimer comme Dieu. L'aimerai-je autrement que je ne m'aime moi-même? L'aimerai-je réellement si je l'aime d'une autre manière; si je me fais une grande idée

de mes besoins et une petite idée des siens; si j'estime indifférent pour son bonheur ce que je regarde comme indispensable au mien; si je ne ressens pas pour lui ce que je ressens pour moi; si je ne me mets pas à sa place, si je ne le mets pas à la mienne; si je ne me sens pas blessé de ce qui le blesse, heureux de ce qui le rend heureux; et si ce qui manque à son bonheur ne manque pas au mien? Non, tout ce que je désirerais si j'étais lui, je dois le désirer pour lui; je ne dois pas juger peu important pour lui ce que je jugerais très-important pour moi, si j'étais à sa place; je dois comprendre, épouser les susceptibilités, les délicatesses que j'aurais si j'étais à sa place; je dois sentir avec son âme, ou adopter son âme pour apprécier ce qui l'intéresse. En un mot, si je ne l'aime pas *autant* que je m'aime, je dois l'aimer *comme* je m'aime.

Cette règle est très-belle, et elle est très-juste si l'amour est juste; car l'amour qui ne se la proposerait pas resterait volontairement au-dessous de l'idée que nous nous faisons involontairement de l'amour. Ce n'est pas là, en effet, une espèce d'amour, c'est l'amour lui-même. N'est-il pas juste que vous aimiez comme vous voulez être aimés? Je dis : comme vous voulez être aimés, parce qu'en effet vous voulez l'être. Les êtres qui consentent à n'être point aimés sont, dans l'ordre des êtres moraux, les plus sublimes ou les plus dégradés. Les plus sublimes, s'ils pensent qu'après s'être révolté contre son Créateur, l'homme est indigne d'être aimé par aucune créature; les plus dégradés, si tout besoin d'affection a fini par s'éteindre en eux. Je ne vous compte pas parmi ces derniers; et si je devais vous compter tous parmi les premiers, je trouverais en vous, à défaut de la prétention, le besoin d'être aimés; et je demanderais dans ce cas, non pas : Comment *voulez-vous,* mais comment désirez-vous qu'on vous aime? Mais certes il en est

bien peu, parmi les plus justes, bien peu qui s'en tiennent au besoin et au désir, et qui, à leur insu peut-être, n'aillent pas jusqu'à la prétention. Eh bien, désir ou prétention, n'importe : par qui se croiront-ils aimés sinon par celui qui les aimera comme il s'aime lui-même? Tel est à leurs yeux le véritable amour, telle est à leurs yeux l'idée même de l'amour. S'ils en jugent ainsi, leur devoir, le vôtre, mes frères, est dicté par ce jugement. Oui, il n'y a qu'une manière d'aimer le prochain : c'est de l'aimer comme nous nous aimons nous-mêmes. Tout autre amour n'est pas l'amour du prochain; tout être que nous aimons d'une autre manière, nous ne pouvons l'appeler notre prochain.

Cette loi est très juste, votre conscience l'atteste, et c'est proprement tout ce que nous avions dessein d'établir; mais comment nous en tenir là? Comment ne pas ajouter que non-seulement nous n'avons pas à nous plaindre de cette loi comme d'une loi injuste, mais que nous avons à en bénir Dieu comme d'une loi très bienfaisante? Au fond Dieu nous impose ici le devoir d'être heureux. Les heureux sont ceux qui s'oublient, les heureux sont ceux qui vivent en autrui, les heureux sont ceux qui aiment. Aimer autrui, c'est la vraie manière de s'aimer soi-même. S'aimer exclusivement, s'aimer en soi-même, c'est se haïr. Celui qui aime sa vie la perdra, celui qui la hait la retrouvera. La vraie richesse de la vie, c'est l'affection; sa vraie pauvreté, c'est l'égoïsme. Nous vivons à proportion que nous aimons ; l'égoïsme est une consomption, une mort, un suicide. Qui voyez-vous ici-bas serein et joyeux, sinon ceux qui ont transporté leur vie hors d'eux-mêmes? qui voyez-vous mécontent, sombre, ennuyé, sinon celui qui ne pense qu'à soi? Le plus profond ennui, c'est celui de l'égoïsme; l'ennui même n'a pas d'autre principe; pour ne

pas s'ennuyer, il faut, à défaut des personnes, aimer au moins des idées; il faut se répandre, il faut se communiquer, il faut sortir de soi. C'est dans ce contact de l'âme avec l'âme qu'on peut vivre avec plénitude; toute autre vie n'est qu'une mort; et les mouvements qu'elle occasionne sont les secousses que le galvanisme communique à un cadavre. En nous disant : Aimez, Dieu donc nous a dit : Vivez, — remplissez votre destinée, satisfaites à votre nature, jouissez de tout le bonheur dont je vous ai rendus capables. L'égoïsme est donc le plus faux des calculs, le plus funeste des malentendus. La Parole de Dieu n'a pour dernier but que de le rectifier, car ce qu'elle appelle la félicité, ce qu'elle appelle le salut, c'est l'amour; et le fruit de l'Évangile c'est, en définitive, de nous mettre en état d'aimer d'un amour véritable tout ce que nous devons aimer.

Mais, mes frères, si cet amour est juste, il est la justice même ; nous voulons dire qu'aimer de la sorte, ce n'est pas aller au delà de ce qui est juste; car ce que nous avons reconnu ensemble emporte non-seulement qu'il est juste d'aimer, mais qu'il est injuste de ne pas aimer; or, ce qu'on ne peut omettre sans être injuste, on n'est que juste en le faisant; donc, en aimant, nous ne dépassons pas de la moindre mesure le cercle du devoir; nous ne sommes pas en avance à l'égard de Dieu, et Dieu n'est pas en reste à notre égard. Il est vrai que l'amour, dans sa perfection idéale, atteint la limite du devoir, et qu'il n'y a rien au delà. Aimer est toute la loi, je l'avoue, mais ce n'est que la loi. C'est toute la justice, mais ce n'est que la justice.

Toutefois, il est très vrai, dans un certain sens, que la charité dépasse la loi, et va au delà de ce qui est juste : non pas de ce qui est juste par rapport à Dieu, c'est impossible; non pas de ce qui est juste en soi, mais de ce que

les autres peuvent exiger de nous, en d'autres termes, de leur *droit*. Le droit du prochain est moins étendu que mon devoir envers lui. Je dois bien à autrui tout ce que je prétends de sa part, mais je ne puis prétendre de sa part tout ce que je lui dois, j'entends tout ce que je lui dois comme chrétien et au nom de Dieu. Et si vous prenez le mot de *justice* dans le sens que je viens d'indiquer, dans le sens du droit d'autrui, il est certain que la charité dépasse la justice; mais par cela même qu'elle la dépasse, elle l'accomplit; dans ce sens il est bien évident que la charité est l'accomplissement de la loi, ou que l'amour est la fin du commandement.

N'allons cependant que pas à pas vers cette vérité; redescendons vers des vérités plus évidentes et plus élémentaires, pour remonter par degrés à celle que nous avons principalement en vue. Et d'abord, que l'amour exclue l'injustice, c'est une idée sur laquelle il n'est pas besoin de s'arrêter. Il est clair que je ne puis vouloir le mal de ceux que j'aime; je l'empêcherais venant de quelque autre : combien moins leur en ferai-je moi-même? Ne pas leur faire tort est la moindre preuve que je puisse leur donner de mon amour; je la leur donnerai sans doute; je ne serai à leur égard ni malhonnête, ni soupçonneux, ni exigeant, ni colère, ni envieux; car « la charité, dit saint « Paul, n'est point malhonnête, ne cherche point son inté- « rêt, ne s'aigrit point, ne soupçonne point le mal, ne se « réjouit point de l'injustice; » (1 Cor., XIII.) et, comme le même apôtre le dit ailleurs : « Ce qui est dit : Tu ne « commettras point adultère; tu ne tueras point; tu ne « diras point de faux témoignage; tu ne convoiteras point; « et s'il y a quelque autre commandement, tout est com- « pris sommairement dans cette parole : Tu aimeras ton « prochain comme toi-même. » (Rom., XIII, 9.) Mais ce

n'est pas assez pour la charité d'exclure l'injustice, elle veut la justice, parce qu'elle aime le prochain, et que la justice est le droit du prochain et son bien; elle ne respecte pas seulement la justice, elle l'aime; elle en a soif, elle la cherche avec ardeur; et parce qu'elle l'aime et la cherche, elle en a un sentiment exquis, elle la veut parfaite, et plutôt que de n'en pas atteindre la limite, elle la franchit; plutôt que de n'en pas faire assez, elle en fait trop; plutôt que de ne pas rendre au prochain ce qui lui est dû, elle lui rend même ce qui ne lui est pas dû. Si donc elle mesure le devoir, c'est de peur de rester en deçà; mais, rassurée de ce côté, elle ne mesure plus; cette première carrière fournie, une autre commence pour elle; carrière qui est indéfinie comme la charité, carrière où elle est portée comme sur des ailes, parce que la joie a des ailes, et que la charité est une joie, la première des joies de l'âme. Suivez des yeux l'homme charitable. Vous regardez si le but est atteint, et voilà, il est depuis longtemps dépassé. Vous voulez compter avec quelqu'un qui ne compte plus; le débiteur est devenu créancier, et se croit encore débiteur.

C'est ainsi que l'amour accomplit la loi; mais ce qui est admirable, et à quoi l'on réfléchit trop peu, c'est que, sans cette charité qui nous fait passer au delà des bornes, nous ne serions pas même sûrs de les atteindre. La charité ne semble pas nécessaire pour reconnaître la rigoureuse justice; eh bien, sans elle nous n'en avons, dans bien des cas, qu'une vue indistincte et incomplète; elle nous échappe même tout à fait; les distractions de l'égoïsme nous empêchent de voir, et ses préoccupations nous empêchent de bien voir; nous passons à côté d'un devoir sans le remarquer; nous attentons à un droit sans nous en douter. Quiconque n'est pas charitable n'est pas juste, non-seulement

parce que la charité est justice, ainsi que nous l'avons reconnu, mais parce que la charité seule est capable de nous faire voir tout ce qui est juste. Que l'homme donc qui est sous la loi, c'est-à-dire l'homme dont la conscience a été avertie, mais dont le cœur n'est pas encore touché, et qui s'applique péniblement à ne pas laisser tomber en terre un seul *iota* de la loi, que celui-là sache bien que, faute d'amour, il laissera tomber à terre, non pas des lettres, mais des lignes et des pages entières de la loi. Le plus juste, faute d'amour, est injuste sept fois le jour, je dis grossièrement injuste ; le plus soigneux, négligent ; le plus scrupuleux, relâché ; ils comptent les moucherons qu'ils ont coulés, et ne voient pas les chameaux qui ont passé sans difficulté.

Ainsi donc, dans quelque sens, à quelque hauteur que vous preniez cette idée de justice, que ce soit la justice envers Dieu, que ce soit la justice envers l'homme, et dans cette dernière les devoirs les plus élémentaires, vous arrivez à cette conclusion, que l'amour accomplit la justice, et que lui seul l'accomplit, que la charité arrive à la fin de la loi et qu'elle seule y arrive. Mais si elle est la fin, le terme, le sommet de la loi, en est-elle aussi le commencement ou le point de départ? La loi commence-t-elle par l'amour, tellement que l'idée de justice n'ait pas même lieu de paraître, que la conscience n'ait pas le temps de la former, et que son nom enfin ne nomme rien ? Non, mes frères; l'amour n'est pas le commencement de la loi ; la justice en est le premier mot ; la justice a une réalité, une substance indépendamment de l'amour ; et il y aurait non-seulement erreur, mais péril à l'oublier. C'est sur quoi nous désirons, mes frères, arrêter un moment votre attention.

L'amour, nous l'avons vu, est une force pour nous faire

pratiquer le devoir, et même une lumière pour le discerner; mais l'amour n'est pourtant pas le principe du devoir. Le devoir ou le commandement a sa raison en soi, et la conscience lui rend témoignage avant que l'amour nous ait décidés à l'accomplir. Il est vrai que l'amour lui-même est commandé; car d'un côté l'amour est juste, et de l'autre il est le moyen d'accomplir tout ce qui est juste; mais l'amour est à la fin, non au commencement de la loi, et tout ce qui est en deçà de l'amour est juste, obligatoire, et susceptible d'être reconnu pour tel par celui même qui n'aime pas. En un mot, la justice est quelque chose à part et en soi; et, quoiqu'elle ne puisse être accomplie que par la charité, elle n'est pas la charité.

Ceci, mes frères, semble n'avoir, au premier coup d'œil, aucune importance pratique. Qu'importe, dira-t-on (et pour le dire on s'appuiera sur tout ce que nous avons établi dans la première partie de ce discours), qu'importe que je ne distingue point la justice de la charité, pourvu que, par la charité, j'accomplisse la justice? Il importe beaucoup; car il importe, avant tout, que vous obéissiez; or cette charité, qui n'a pas voulu être justice, à vrai dire, n'obéit pas.

La religion n'est pas uniquement, mais elle est, avant tout, une obéissance. Si vous en retranchez l'obéissance, quelle idée vous faites-vous de Dieu, et comment le traitez-vous? Laissez-moi vous le dire : vous le traitez comme votre égal, et non comme votre Seigneur; car s'il est votre Seigneur, où est la crainte que vous avez de lui? Vous prétendez l'aimer : nous verrons bientôt si l'on aime en effet un Dieu qu'on ne craint pas; mais quand cela serait possible, nous dirions encore : l'amour indépendant ne suffit pas sans l'obéissance. Vous ne diriez pas, citoyen, à votre république, sujet, à votre prince, soldat, à votre général :

Nous vous aimons, que cela vous suffise; laissez-nous faire à notre volonté. Car, alors même que cet amour offrirait au prince, au général, à la république, la garantie que vous les servirez bien, ils ne sauraient admettre un principe qui annule l'idée du droit et du devoir. Et vous voudriez que Dieu l'admît! Vous voudriez qu'il sacrifiât le premier principe de son gouvernement : c'est que tout est à lui, que tout doit retourner à lui, et que vous n'êtes point à vous-mêmes! Vous voudriez qu'il ne fût plus le Dieu jaloux! Vous voudriez, pour mieux dire, qu'il cessât d'être Dieu! Il est impossible que vous ayez fait ce rêve audacieux et extravagant, et que vous offriez pour tout hommage à votre souverain cet amour insolent qui méconnaît ses droits. Non, il ne peut en être ainsi : commencez, je ne dis pas par obéir (puisqu'à moins d'aimer vous ne sauriez véritablement obéir), mais commencez par reconnaître que vous devez obéir. C'est vous dire en d'autres termes : Ne mettez pas la charité devant la justice; ne vous hâtez pas de noyer la justice dans la charité; reconnaissez distinctement que, soit que vous aimiez, soit que vous n'aimiez pas, le commandement est juste, et que la charité, qui est la fin de la loi, n'en est pas le commencement.

Je comprends au reste très bien que vous vouliez le mettre au commencement, et que par là même vous effaciez l'obligation et la justice, puisque, dès qu'elle n'est plus au commencement, elle ne peut être nulle part. Oui, je le comprends; car cet amour, tel quel, que vous mettez à la place de la justice, vous plaît mieux que la justice, parce qu'il vous laisse indépendants, au lieu que la justice vous assujettit. Vous avez peut-être répété plus d'une fois, mais dans un autre esprit que celui qui l'a dite le premier, cette parole fameuse : « Aimez, et faites tout ce que vous

« voudrez. » Faites ce que vous voudrez! Comme vous savourez involontairement ce mot flatteur! Comme votre orgueil y trouve son compte! Comme vous y abritez commodément votre liberté, votre *moi*, tout votre homme naturel! Comme sous son couvert vous continuez doucement cette révolte prolongée de votre indépendance contre la souveraineté de Dieu! Comme vous vous sentez heureux de n'avoir à obéir qu'à vous-mêmes! Car c'est le propre de l'amour qui n'a pas fait son noviciat et pris ses degrés à l'école de l'humiliation et de l'obéissance. Cet amour est tout plein d'orgueil; cet amour est la parure et le sauf-conduit de l'orgueil. L'orgueil paraît doux et aimable sous cette forme, ou plutôt l'orgueil ne paraît pas, parce que l'amour, du moins en apparence, nous met au service de nos frères et nous soumet plus ou moins à leur volonté; mais en tant qu'il n'obéit pas, en tant qu'il ne reconnaît pas ou qu'il oublie le droit de Dieu, en tant qu'il n'aspire pas à plaire à Dieu, mais à soi-même, il n'est autre chose que le plus perfide des déguisements de l'orgueil et la forme la plus dangereuse de l'antique rébellion.

Voulez-vous examiner les choses de près? Vous verrez que la justice est plus rare dans le monde, je ne dis pas que la *charité*, dont elle est un élément essentiel, mais que l'amour, à prendre ce mot dans le meilleur sens possible. Oui, la justice est plus rare que l'amour, parce qu'elle est plus difficile, parce qu'elle coûte davantage, parce qu'elle délecte moins. Une œuvre d'amour n'a pas ce goût amer d'obéissance qu'on croit d'avance sentir dans une œuvre de justice; tout y est liberté, tout y est joie; si l'on obéit, c'est sans le sentir, sans le vouloir, sans y penser; et dans le fait on n'obéit qu'à soi. Mais ce sont les œuvres de justice, quand elles se présentent comme telles,

qui sont pénibles, et devant lesquelles notre courage expire le plus souvent. Les grandes lacunes, les grandes taches de notre vie individuelle et sociale, tiennent moins au manque d'amour qu'au manque de justice; et jamais l'amour, tel qu'il peut se trouver dans l'homme naturel, ne comblera ces lacunes et n'effacera ces taches. Faut-il nous faire comprendre d'un mot? Quoi de plus nécessaire et quoi de plus rare que la reconnaissance? On en parle comme d'une chose triviale; à entendre parler de l'ingratitude, c'est une exception, une difformité rare... Hélas!... ce qui est vrai, c'est que des vertus qu'on croit beaucoup moins vulgaires et qu'on prise beaucoup plus, la compassion, la libéralité, le dévouement, sont plus faciles et plus communes que la reconnaissance. Pourquoi? c'est que la reconnaissance est justice avant tout, et se présente sous la forme d'une obligation et d'une dette.

Ici, mes frères, descendons en nous-mêmes et consultons nos souvenirs. De grands sacrifices, dont l'amour nous a suggéré l'idée, nous avons pu les accomplir sans peine; mais, recommandé par la seule justice, le plus léger nous est pénible. L'amour, qui fut l'inspiration des premiers, en est d'avance le salaire, car il y a toujours de la joie dans l'amour; mais de plus il y a la liberté, le sentiment d'agir par nous-mêmes, et de demeurer nos maîtres. Il y a dans la justice quelque chose de vénérable, mais de sévère et d'impérieux; là, mes frères, ne fût-ce qu'à l'endroit de la conscience, nous trouvons un maître; nous sommes tentés de lui marchander notre obéissance, et trop souvent nous le faisons; nous doublerions volontiers les sacrifices qu'on ne nous demande pas, pour réduire d'autant ou pour réduire à rien ceux que le devoir nous impose; et l'on ne voit que trop de gens généreux et injustes, obligeants et ingrats, magnifiques et sordides, pro-

digues de ce qu'ils ne doivent pas, avares de ce qu'ils doivent; dévoués aux objets de leur préférence, durs pour qui a des titres sur eux; odieux peut-être dans la sphère où la Providence les a placés, admirables dès qu'ils en sortent; volontaires de l'affection et déserteurs du devoir; et s'imaginant surpayer par des sacrifices spontanés et peut-être inutiles la violation de leurs obligations les plus positives et les plus prochaines. Quand vous voyez certaines personnes négliger des devoirs à leur portée, bien évidents, bien connus, et en chercher d'autres dans une sphère qui n'est pas la leur, dites-vous bien que c'est parce que des devoirs cherchés ne sont pas des devoirs; ces hommes ont le besoin d'occuper ou d'agiter leur vie; ils ne s'y épargneront pas; ce n'est ni le labeur, ni le sacrifice, ni le danger, c'est la règle qui leur répugne; il leur est plus facile d'être sublimes que d'être honnêtes; dirai-je aussi plus facile d'être charitables que d'être justes? non certes, car si celui qui n'est pas charitable ne saurait être complétement juste, celui qui n'est pas juste n'est pas réellement charitable. La charité de l'homme injuste n'est pas de la charité : c'est ce qui nous reste à vous exposer.

Dès l'abord, une idée se présente. Le véritable amour pourrait-il se trouver dans une âme à qui le devoir n'est pas cher, à qui la loi n'est pas sacrée? Avant tout examen on répugne à le croire.

Non, l'homme n'est pas ainsi fait : dans le bien, comme dans le mal, tout se tient. Le bien est un, comme la vérité est une. La justice est à la charité ce que le tronc est à la racine. On peut concevoir un arbre sans cime, ou du moins une cime sans développement; on ne peut concevoir une cime sans tronc. L'âme, avant d'être fécondée par la rosée de la grâce, peut en être restée à l'idée de la

justice, et haleter sans joie sous l'aiguillon de la loi; mais l'âme qui s'est élevée à la charité, bien loin de renier la justice et le devoir, s'y attache et s'y complaît davantage.

Voici d'ailleurs une réflexion bien simple, et que chacun de vous peut faire. Il est clair que les gens envers qui vous manquez de charité, vous manquez envers eux de justice; car si l'on peut, jusqu'à un certain point, être juste envers quelqu'un sans l'aimer, il est évident que quand on lui fait tort on ne l'aime pas. Là donc où la justice fait habituellement défaut, sans doute la charité manque. Et quand nous voyons un homme être infidèle à ses premiers devoirs, il aurait beau distribuer tout son bien aux pauvres, et donner son corps pour être brûlé, toujours nous dirions : cet homme n'a pas la justice, il n'a donc pas la charité. Après cela peu importe comment on nommerait le sentiment qui le fait agir pour le bien de quelques-uns; que ce soit bienveillance, compassion, sympathie, toujours nous dirions de cet homme injuste : Cet homme s'aime lui-même dans autrui, c'est lui-même que cet homme cherche dans autrui; mais il s'est trompé en voulant remplacer la justice par la charité, car la justice ne se remplace point; il s'est trompé en voulant par la charité anticiper sur la justice, car on ne peut anticiper sur la justice, qui est au commencement de la loi; enfin il s'est trompé en croyant, quoique injuste, être charitable; car la justice est une partie essentielle de la charité, la charité n'est même qu'une justice supérieure, une justice sublime, mais une justice enfin. Arrêtons-nous sur cette dernière idée.

La charité, ai-je dit, est encore de la justice, et en effet, mes frères, la charité ou le véritable amour n'est pas seulement un goût, un attrait, un sentiment; c'est un sentiment sans contredit, mais un sentiment réfléchi. Bien loin

que l'idée de devoir lui soit étrangère, elle lui est constamment présente; elle fait sa force et sa solidité; elle le soutient, si j'ose parler ainsi, comme dans le corps humain les os soutiennent la chair. L'homme qui aime de cet amour véritable éprouve sans doute une joie vive à aimer et à déployer son amour; mais ce n'est pas cette joie naturelle qui le détermine; il sent d'abord et n'oublie jamais que l'amour est un devoir, que la charité est une justice. Il sent que la charité, dans ses plus libres et ses plus sublimes élans, aspire à l'accomplissement d'une loi. Il ne croit pas, en la déployant, être plus que juste; il ne croit même jamais être entièrement juste; en faisant trop aux yeux des hommes, beaucoup trop peut-être au prix de ce qu'ils ont droit d'attendre de lui, il croit à peine faire assez; et ce que le commun des hommes appelle justice complète n'est pour lui que le point de départ, ou un rudiment de la justice véritable.

C'est là l'esprit de la charité, c'est par là qu'elle se distingue de tout ce qu'on serait tenté de prendre pour elle. Elle croit n'être que justice, comme aussi elle n'est que justice. Elle devient naturelle au cœur, elle devient une partie de la vie, mais cependant elle est plus qu'un sentiment naturel, qu'un instinct sympathique; elle respire à la fois l'obéissance et la liberté; elle est la fin du commandement, mais elle en fait partie.

Puisque tel est le rapport intime entre la justice et la charité, jugez si l'homme qui n'est pas juste peut, quoi qu'il fasse, être qualifié de charitable, et si, par conséquent, quoi qu'il fasse, il peut se flatter d'avoir accompli la loi. Aussi, mes frères, Dieu voulant faire fleurir dans nos cœurs le véritable amour, qui est l'avant-goût et le gage de la vie éternelle, a commencé par nous parler de justice; il en a réveillé l'idée dans notre esprit avec le sen-

timent de nos injustices; il a, par les injonctions et les menaces de la loi, refait l'éducation de notre conscience; il a fait éclater, dans les souffrances imméritées et volontaires de son Fils, l'inviolabilité de l'ordre moral; et c'est tout pénétrés de ces idées que nous avons été conduits vers la grâce, qui elle-même, comme grâce, est une consécration de la loi; et c'est au pied de cette même croix qui nous enseigne la justice que nous avons appris ce que doit être l'amour; car n'est-ce pas de là que retentit dans nos cœurs cette parole sacrée : « La charité de Christ nous « étreint, tenant ceci pour certain, que si un est mort pour « tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-« mêmes? » Ainsi c'est dans le sol de la justice que la charité a germé, et c'est dans ce sol qu'elle puisera éternellement la séve qui monte à ses rameaux et les couvre de fleurs et de fruits.

Ne séparez donc point ce que Dieu a si étroitement uni; et dites-vous bien qu'il n'y a point de justice complète sans la charité (c'a été l'objet de nos premières réflexions), ni de charité vraie sans la justice (c'est ce que nous venons d'exposer). Il n'y a pas ici de choix possible; la vérité ne peut être acceptée à moitié; on ne peut la diviser qu'en la déchirant; elle est sans couture, comme la robe de notre Seigneur : ses parties séparées ne sont que des lambeaux; et, dans cet étrange partage, ce qu'on appelle la moitié n'est rien. C'est parce que, dans la pratique aussi bien que dans la théorie, cette moitié n'est rien, que le monde est rempli de gens qui acceptent l'une ou l'autre moitié de l'Évangile, les uns avec la justice, mais quelle justice! les autres avec la charité, mais quelle charité! et pareillement les uns la loi sans la grâce, et les autres la grâce sans la loi. A Dieu ne plaise que nous soyons semblables ni aux

uns ni aux autres! Choisissons, comme Marie, entre Jésus-Christ et le monde, mais ne choisissons pas dans Jésus-Christ. Quand cette sainte femme le contemplait, assise à ses pieds, pourquoi Jésus-Christ dit-il qu'elle avait choisi la bonne part qui ne lui serait point ôtée? C'est que dans Jésus-Christ elle trouvait, elle reconnaissait à la fois la justice et la charité, la grâce et la loi.

LA JOIE

Soyez toujours joyeux. 1 Thess., V, 16.

La joie peut-elle être l'objet d'un précepte, d'une recommandation formelle? On est porté d'abord à le nier. La joie n'est point une action; elle n'est pas même un sentiment moral, je veux dire une de ces dispositions de l'âme dont l'âme est plus ou moins responsable. Elle est simplement un état fort désirable, pourvu qu'il ne se déploie pas aux dépens de la conscience et du devoir. On est juste, sincère, bienfaisant, à condition de vouloir l'être; on est joyeux si l'on a sujet de l'être, on est joyeux si l'on peut; et la joie n'étant au fond que le sentiment intérieur et la vive impression du bonheur, il semble qu'il n'est pas plus naturel de nous exhorter à la joie qu'il ne le serait de nous exhorter au bonheur.

Et cependant, mes frères, ce n'est pas l'Évangile seul, ni l'Évangile le premier, qui nous a recommandé la joie. Les philosophes n'y ont pas manqué; et vous remarquerez même qu'ils n'ont été, en cela, que les échos de cette sagesse populaire qui, dans tous les temps, a suggéré à la philosophie ses plus importantes maximes. « Tenez-vous « en joie, » tel était, chez nos ancêtres, le vœu qui accompagnait fort souvent les paroles d'adieu. Les sages de ce

monde n'ont fait qu'imprimer leur sceau et ajouter une forme plus précise à cette vague recommandation; et il faut, mes frères, leur rendre justice : dans leur point de vue et dans la mesure que comporte leur lumière, ils ont eu raison. Organes de la conscience humaine, ils ont, nous pouvons le reconnaître, le commencement de toutes les vérités, que Dieu seul pouvait achever et compléter en les dirigeant vers lui, en les prolongeant jusqu'à lui.

Les sages de ce monde avaient raison : la tristesse est la mort de l'âme, la joie en est la vie. La tristesse nous refoule et nous resserre en nous-mêmes; la joie nous ouvre, pour ainsi dire, nous dilate et nous répand; elle est pour les âmes ce qu'une douce chaleur est pour les corps. Tout le monde l'a éprouvé : la tristesse (j'entends la tristesse selon le monde) est la disposition la plus contraire à l'emploi de nos facultés, et par conséquent à l'action. On n'est jamais déterminé à l'action que par quelque attrait ou quelque espérance. Or la tristesse décolore tout; elle dépouille les objets de leurs charmes et l'avenir de ses perspectives; elle ôte à l'âme tous ses ressorts; elle enchaîne toutes nos forces; elle nous paralyse intérieurement; elle nous rend par là inutiles à nous-mêmes et aux autres; et, sous ces deux rapports à la fois, elle a encouru et mérité l'anathème des philosophes.

La joie, condition de développement, d'énergie et d'action, la joie, principe de vie, leur a paru d'autant plus recommandable. Et en effet, elle devrait être recommandée, si elle pouvait l'être. Mais qui peut sérieusement, qui peut, pour elle-même, recommander la joie ? Qui peut, d'une main, nous en montrer l'obligation, sans nous en indiquer, de l'autre, les motifs ou les moyens? Qui peut surtout nous prescrire une joie permanente, continue? Qui peut nous obliger d'en faire le fond et le tissu de notre

vie intérieure, lorsque la douleur est peut-être le fond et le tissu de notre vie extérieure, ou lorsque, dans cette vie intérieure elle-même, la tristesse, prenant les devants, s'est emparée de l'âme entière par l'effet, tantôt du tempérament, tantôt de la réflexion?

O vous qui me commandez d'être joyeux, changez donc mon tempérament qui me porte invariablement à la tristesse, ou détruisez par des faits, par des faits décisifs, le résultat vers lequel d'autres faits ont entraîné de force ma pensée. Et si vous ne pouvez me pourvoir d'un nouveau tempérament, ni abolir les réflexions qui ont fait de la tristesse la couleur dominante de ma vie, qu'avez-vous à me proposer sinon ce que je trouverai fort bien sans vous, ce que je me suis déjà conseillé, ce que tout homme, avec plus ou moins de succès, oppose à ces flots de tristesse qui reviennent sans cesse, du sein de la vie, comme d'un profond océan, baigner l'âme et la pénétrer : la distraction, l'oubli de soi-même et l'étourdissement?

Car toute âme, n'en doutez pas, porte en soi, sans se l'avouer, un trésor de tristesse. Et c'est même une condition de notre nature, que toujours, à nos joies les plus vives, je ne sais quoi de triste se mêle, comme en un chant d'allégresse un lointain murmure, un gémissement mal étouffé; on dirait que le bruit même de la joie va réveiller au fond de l'âme une douleur assoupie; on dirait que le sentiment de notre misère attende ce moment précis pour nous saisir et nous étreindre, et que les feux qui s'allument dans notre nuit servent de signal au fantôme. Nous pouvons aller plus loin, mes frères, sans anticiper sur les idées que la suite de ce discours doit nous amener; nous pouvons dire que la joie la plus pure, la plus profonde et la plus sainte n'est jamais, tant que la chair et la vie nous détiennent dans leurs liens, jamais exempte de quelques

retours mélancoliques ; ces retours, à la vérité, sont loin de la troubler et de l'appauvrir ; ils la nourrissent au contraire ; ils lui donnent lieu d'éclater ; ils lui mettent dans la bouche de nouveaux cantiques. Néanmoins cette joie est le miel de Samson ; il a été trouvé dans la bouche du lion ; ce *doux* est né de l'*amer ;* et si cet amer ne se fait plus sentir, il a soin de se rappeler à notre pensée.

Aucune joie, par conséquent, sans trouble ou sans mélange ; et si vous êtes jaloux, mes frères, de nous opposer, non pas un fait qui nous démente (vous n'en trouverez point), mais un fait qui, multiplié, paraisse donner à la joie, dans le monde et dans la vie, plus de place que nous ne paraissons lui en accorder ; si vous cherchez, en un mot, un exemple de la joie la plus pleine et la plus entière que le monde puisse goûter, mes frères, nous vous aiderons volontiers dans votre recherche, et nous vous épargnerons des tâtonnements superflus. Suivez-nous vers ces hommes en qui la plus excellente partie de l'humanité est, pour ainsi dire, abolie ; suivez-nous vers ceux qu'aucune noble pensée ne visite jamais ; suivez-nous vers ceux à qui la langue de l'âme est complétement étrangère et inintelligible, vers ces hommes perpétuellement distraits, vers ces cœurs inexprimablement légers, trop légers pour descendre jamais au fond de leur misère, trop vains pour être malheureux, et en qui la douleur morale ne trouve pas où s'arrêter, ni même où se prendre..... Voilà les élus de la joie, voilà ceux que la tristesse connaît à peine, qu'elle ne visite que de loin à loin, et qu'elle paraît oublier, jusqu'au moment où, pour en finir, elle viendra tomber de tout son poids sur ces frêles âmes, trouvant plus facile, hélas ! de les écraser que de les émouvoir.

La tristesse, au contraire, est le lot des âmes profondes et des intelligences fortes. Souffrir davantage est le privi-

lége de quiconque sent davantage ; et les sillons que trace une pensée puissante deviennent sous elle des abîmes. Il serait bien étrange, mes frères, qu'à mesure qu'une âme a plus de valeur elle eût moins de bonheur, et que la joie habitât de préférence dans les âmes les plus profanées! Tout ce que nous avons de raison et de justice proteste contre un si grand désordre ; mais ce désordre existe ; la joie n'est pas le fruit de la raison. Quelle est donc cette raison, quelle est cette philosophie qui vient nous conseiller, nous commander la joie? C'est une philosophie qui s'interdit de connaître le monde et d'approfondir la vie, ou qui, ayant découvert la vérité, nous l'interdit comme dangereuse et funeste ; c'est une philosophie qui renferme l'aveu sinon le plus formel, du moins le plus décisif, de la misère de notre condition ; car qu'est-ce que notre nature, si nous n'osons pas la regarder en face, et qu'est-ce que la vie, s'il faut nous en cacher le vrai caractère et la juste valeur ?

Vous n'avez donc, ô hommes, point d'autre choix possible : pensez et pleurez ; ou bien soyez heureux, mais à condition de ne point penser. Je dis : à condition de ne point penser à ce qui vous est le plus proche et vous intéresse le plus ; car, du reste, je sais bien qu'appliquée à d'autres objets la pensée est aussi une distraction, et qu'à mesure même qu'elle est plus profonde, plus grave en apparence, elle nous rend plus légers. Parmi les moyens de nous dissiper, de nous séparer de nous-mêmes, il n'en est point de plus sûr que des études fortes et sérieuses ; ce sérieux prétendu chasse le véritable ; les amusements du monde n'y parviendraient pas plus sûrement ni plus vite.

Faut-il vous apprendre, mes frères, ce qui étouffe, ce qui fait mourir le germe de la joie dans le cœur de l'homme qui pense? Vous l'apprendre! J'aime à croire que je ne

ferai que vous le rappeler, ou seulement peut-être donner une voix aux sentiments muets dont votre âme est remplie. Votre vie se passe en tentations à la joie incessamment réprimées; la joie n'a que des moments, la tristesse a l'ensemble de la vie. C'est un moment de joie que celui qui voit s'accomplir une espérance ; c'est une vie de tristesse que celle qui sent que l'accomplissement successif de toutes les espérances n'a point comblé le vide infini de l'âme. C'est un moment de joie que celui d'un triomphe dont l'amour-propre s'enivre; c'est une vie de tristesse que celle qui développe à nos yeux et nous rend toujours plus évidente la vanité des plus glorieux succès. C'est un moment de joie que celui qui nous rapproche d'un objet aimé; mais, sans parler ici du moment affreux qui nous en sépare, c'est une vie de tristesse que celle qui se passe à se rappeler ou à prévoir des pertes. C'est un moment de joie que celui que nous donne le sourire d'un beau jour, le soleil si doux à voir, le libre développement de quelqu'une de nos forces, le sentiment de l'existence dans la plénitude de la santé; mais c'est une vie de tristesse que celle qui emporte pêle-mêle vers l'abîme nos bons et nos mauvais moments, nos peines et nos plaisirs, notre âme elle-même, puisque les pensées et les affections dont elle se compose nous précèdent dans la tombe, et que, de tout ce qui nous appartient, de tout ce que nous avons été, nous ne pouvons rien retenir, non pas même nos plus chères douleurs.

C'est encore un moment de joie que celui qui nous soulève au-dessus de la poudre, notre berceau, au-dessus de la chair, notre prison, et nous approche de l'air du ciel par quelque élan d'amour ou de vertu; hélas! et c'est une vie de tristesse que celle qui, dans son ensemble, appartient à la poudre et à la chair, et qui n'a fait, en dernier

résultat, que nous unir plus étroitement et nous identifier, pour ainsi dire, avec la poudre et avec la chair. C'est un moment de joie, un éblouissant éclair, que ce contact de l'âme avec son Dieu, ce sentiment fugitif d'une communion avec le Père des esprits; mais c'est une vie de profonde et d'amère tristesse qu'une vie comme est la nôtre, sans Dieu et sans avenir; ou, pour achever la vérité, une vie avec Dieu, mais avec un Dieu offensé; avec un avenir, mais avec un avenir de colère.

Des moments, soit; des éclairs dans la nuit; des échappées vers le pays de la paix et de la lumière; des rayons à travers les barreaux de la prison, à la bonne heure; mais une joie durable et suivie, une joie propre et naturelle à notre condition, une joie qui fasse partie de nous, une joie qui se confonde pour nous avec la vie elle-même, et sur laquelle la tristesse ne passe que comme passent, en un beau jour, sur l'azur du ciel, quelques rares et transparentes nuées.... mes frères, une telle joie, une telle vie, l'Évangile seul peut la donner; et, comme seul il en renferme les conditions, seul il a le droit de la conseiller et de la prescrire.

Nous vous arrêterons peu (car aujourd'hui notre dessein nous porte ailleurs) sur les motifs et les fondements de cette joie que l'Évangile a créée pour le chrétien. Nous ne vous dirons pas que cette joie, si chèrement payée par notre Sauveur, renferme en soi toutes les joies, absorbe toutes les douleurs; nous ne vous dirons pas qu'outre l'avantage attaché à toute joie, et que nous avons signalé en commençant, elle a tous les caractères qui manquent aux joies humaines, et qu'elle est pure de tout ce qui les déshonore, étant à la fois sainte, calme, sérieuse, douce enfin à ceux qui l'envisagent comme à ceux qui la ressentent. Dignes objets, mes frères, de notre attention et de notre

étude! Mais d'autres pensées nous appellent, et nous avons à vous montrer aujourd'hui, non pas que la certitude de notre réconciliation avec Dieu, et le sentiment du rétablissement de l'unité et de l'harmonie en nous, font pénétrer dans notre cœur la joie, et, après la joie qui ouvre le cœur à l'amour, une joie plus sainte encore, que l'amour seul peut créer; nous avons à vous montrer que cette joie que l'Évangile inspire aux chrétiens, il a dû aussi la leur commander.

Mes frères, nous voyons le monde, au sujet des enseignements pratiques de l'Évangile, se partager entre deux erreurs opposées. Les uns voudraient que l'Évangile eût tout dit; les autres s'étonnent qu'il n'ait pas dit moins. Les uns, ignorant quel principe de direction et quelle force d'impulsion Dieu a cachés dans les dogmes fondamentaux de la nouvelle alliance, croient nécessaire une énumération exacte et minutieuse de toutes les applications des doctrines premières; ils veulent en quelque sorte qu'on leur épèle, lettre après lettre, toute la vérité chrétienne. Les autres, frappés de la clarté et de la fécondité des doctrines qui sont au point de départ de la vérité chrétienne, pensent que, ces doctrines étant vivement saisies, tout le reste doit venir de soi-même; et ils auraient raison s'il ne fallait pas jusqu'au bout tenir compte, dans le chrétien même, de la faiblesse et de l'inconséquence de l'homme. « Aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez; » c'est un cri sublime de la reconnaissance et de l'amour; c'est la vive proclamation du vrai principe de la vie humaine; mais ce n'est pas la devise de l'homme, ni même celle du chrétien. Il est plus sûr de lui dire : « Aimez Dieu, et faites ce que « Dieu veut. » Et c'est ce que lui a dit Dieu lui-même, qui sait mieux que l'homme ce qui est dans l'homme. Et il a dit quelle est sa volonté; il l'a dit au chrétien comme à

l'homme naturel. Il ne s'est pas contenté de nous mettre sur le chemin et de nous dire : Marchez! Le chemin lui-même a marché et nous a portés. Les directions, les secours nous ont été multipliés; et, toujours en rattachant chaque devoir à sa source vivante, afin que ce devoir lui-même fût une chose vivante, Dieu pourtant a nommé le devoir, l'a rappelé, l'a défini, l'a recommandé par des motifs prochains; il en a usé ainsi pour les devoirs dont l'accomplissement est une action proprement dite; mais il l'a fait aussi pour d'autres, tout intérieurs, et qui s'accomplissent dans l'âme. Ainsi ce n'est pas de loin en loin seulement que nous retrouvons sa main directrice, c'est tout près de notre point de départ, c'est à notre premier pas; et nous le voyons, dans sa sollicitude paternelle, nous montrer ce qu'il nous donne, et nous commander ce qu'il nous inspire.

La joie n'est pas seulement un privilége du chrétien; la joie est sa force, par les mêmes raisons générales qui font que toute joie est une force. C'est dans ce terrain que Dieu a planté la nouvelle créature. Cela est si vrai qu'on pourrait dire sans exagération : être chrétien, c'est être joyeux. Mais cette joie, que Jésus-Christ a allumée dans le chrétien, le vent de la tristesse menace continuellement de l'éteindre; l'aliment qui l'entretient a besoin d'être sans cesse renouvelé; il ne faut pas s'en fier à la première provision d'huile d'allégresse dont la lampe a été remplie; il faut remplacer de jour en jour, de veille en veille, celle qui s'est consumée; il faut sentir la nécessité d'entretenir toujours, pour continuer à vivre, les mêmes sentiments qui nous ont été donnés afin que nous pussions vivre; il faut prendre au plus profond sérieux, et comme une instante recommandation du Maître, ces paroles de son apôtre : *Soyez toujours joyeux!*

J'ai dit que le vent de la tristesse, et par conséquent de la mort, menace continuellement la flamme de la joie; j'aurais dû dire, mes frères, le vent de nos tristesses; car la tristesse qui souffle sur la joie du chrétien n'est pas d'une seule espèce.

Il y a la tristesse de la nature. La nature n'est pas détruite chez le chrétien; elle subsiste en lui tout entière; et, quoique l'élévation de ses principes, et surtout de ses affections nouvelles, le mette au-dessus de bien des atteintes, il reste néanmoins en lui bien des parties sensibles et vulnérables. Ce n'est point à ignorer ces atteintes, c'est à les dominer que consiste son privilége. Il souffre autant qu'un autre, plus qu'un autre peut-être; et il ne serait pas difficile de prouver que ce qui multiplie sa joie multiplie aussi sa douleur. Le christianisme, bien loin de détruire la sensibilité naturelle, l'exerce et la développe. Mais, quel qu'en soit le degré, toujours est-il que c'est une sensibilité d'homme. Le chrétien, comme tout homme, a besoin d'estime et d'affection, et souffre à s'en voir privé; comme tout homme, il a des goûts, des habitudes, auxquelles il ne peut renoncer sans éprouver un vide angoissant et un profond ennui; il a des attachements naturels et sacrés, dont la mort lui arrache les objets avant le temps, — hélas! toujours avant le temps; il a des opinions, des convictions, des espérances dont le triomphe lui est cher, et qu'il ne peut, sans amertume, voir péricliter ou succomber; que dirai-je? il a un corps dont les douleurs deviennent aisément des douleurs de l'âme, une santé dont les altérations altèrent aisément à ses yeux tous les aspects de la vie. Il suffit bien souvent d'une de ces causes pour noyer son cœur dans la tristesse : que sera-ce quand plusieurs se réuniront? et presque toujours, vous le savez, un abîme appelle un autre abîme. Je veux croire qu'alors sa foi lui

restera entière ; mais de quelle façon ? qu'est-ce qu'une foi sans joie ? qu'est-ce qu'un navire sans voiles ? Ne craignons pas de le dire, mes frères : il faut que de ces différentes épreuves, ou de leur réunion, le chrétien sorte plus joyeux qu'auparavant, ou que sa joie y périsse. Il faut que l'épreuve du temps présent le repousse vers la gloire du siècle à venir ; il faut que, se dédommageant de ses propres mains, il se paie à lui-même le prix de ses sacrifices ; il faut que les ténèbres de son malheur fassent, comme celles de la nuit, reluire avec plus de splendeur les étoiles de son ciel ; il faut que, dépouillé de ses richesses iniques, il puise à pleines mains dans les trésors de son Père ; il faut qu'il s'élève de la soumission à l'acquiescement complet, et que ses accents de résignation se perdent dans un hymne de reconnaissance.

Telle est la loi de l'Évangile et la loi de notre nature ; c'est quand nous sommes faibles que nous sommes forts ; c'est quand l'homme extérieur se détruit que l'homme nouveau grandit et se glorifie. Où donc abonderait la joie, si ce n'est où la douleur a débordé ? Mais, pendant le combat, pendant cette crise solennelle, il faut que la joie chrétienne soit appelée au secours de la nature qui succombe. Il faut d'avance, si je puis ainsi parler, s'être exercé à la joie, en avoir fait son habitude et son tempérament, l'avoir nourrie de tout ce qui d'abord lui a donné naissance ; l'avoir, chaque jour de nouveau, reformée tout entière et toute fraîche dans son cœur, pour qu'à l'heure du péril elle ne se trouve pas faible, pour qu'elle ne recule pas devant la tristesse qui s'avance, pour que cette tristesse ne reste pas seule maîtresse dans l'âme, en présence de je ne sais quelle foi aussi triste qu'elle ; foi qui soupire et ne bénit plus, foi qui n'engendre plus ni l'action ni l'amour.

Soyez donc *toujours* joyeux, dit l'Apôtre; que votre joie soit continuelle, constante; qu'elle ne laisse aucun intervalle par où la tristesse puisse pénétrer; car la tristesse, c'est le monde sous la forme qui le déguise le mieux; la tristesse, c'est la mort avec les apparences de la vie. La joie est votre devoir de tous les jours, votre premier devoir; elle vous lie à tous les autres, elle garde tous vos trésors. Soyez toujours prêts à l'opposer aux tristesses selon le monde; et j'ajoute, mes frères, à l'excès des tristesses selon Dieu.

Car ici le danger est plus grand parce qu'il est moins soupçonné. Les tristesses selon Dieu, celles dont il est dit qu'elles produisent une repentance à salut dont on ne se repent jamais, pourquoi les redouter? pourquoi les fuir? Les fuir! non sans doute; ce serait fuir des envoyés de Dieu. Ce qu'il faut redouter et fuir, c'est l'homme; l'homme qui se glisse et s'introduit, pour la dénaturer, dans toute œuvre de Dieu. Cherchons donc, mes frères, à démêler dans les plus saintes douleurs cet homme caché qui ne tarderait pas à les corrompre. Montrons quelle prise peuvent offrir de telles douleurs à cet homme de péché, et tâchons ainsi de prouver que les meilleures tristesses ont besoin d'être tempérées et corrigées par la meilleure des joies.

Rien n'est plus selon Dieu que la tristesse du chrétien après qu'il a péché. On peut même dire en un sens qu'elle ne peut jamais être excessive. Le péché, qui a nécessité, de la part de Dieu, un excès de miséricorde, peut bien mériter, de la part de l'homme, un excès de douleur; et comme le premier de ces excès n'a produit aucun désordre en Dieu, le second ne donne lieu à aucun désordre dans l'homme. Mais nous ne pouvons, faibles que nous sommes, soutenir toute la douleur qui en elle-même serait

juste; nous ne saurions aller, sans périr, jusqu'au bout de notre douleur; notre âme serait épuisée elle-même avant d'avoir épuisé tout son mal. Il faut, avant ce dernier moment, si jamais il pouvait venir, il faut que la joie nous vienne en aide, et une telle joie qu'est celle de l'Évangile (ô admirable et vénérable sagesse de mon Dieu!), une joie aussi sainte que notre douleur, une joie qui nous sanctifie autant et plus que n'aurait fait notre douleur, une joie capable, aussi bien que la tristesse, de produire en nous cette repentance à salut dont on ne se repent jamais.

Hélas ! la tristesse du péché ne nous fera pas mourir, je le sais assez; ce sont d'autres douleurs, ce n'est pas celle-là, qui tuent; mais n'est-ce pas assez qu'elle nous abatte, qu'elle nous décourage, et qu'en nous dégoûtant de nous-mêmes elle nous enlève toute notre énergie ? Les apôtres, dans ces heures à jamais bénies où leur Maître et le nôtre répandait en gouttes de sueur ce même sang qui allait plus abondamment couler sur le Calvaire, les apôtres *s'endormirent de tristesse* ; et Jésus, acceptant cette amertume encore, leur adressa ce tendre et douloureux reproche : « Eh quoi ! n'avez-vous pu même veiller une heure avec « moi ? » C'est qu'ils étaient tristes ; c'est qu'aucune joie, non pas même celle de l'amour, ne soutenait leurs membres fatigués et leurs esprits languissants. Quelle était leur tristesse ? Celle du repentir ? Se reprochaient-ils, mais vainement, leur peu d'amour et de zèle? Comparaient-ils, avec une aride mélancolie et un juste ennui d'eux-mêmes, leur égoïsme avec l'abnégation de leur Maître ? Étaient-ils tristes de sa mort, qu'ils n'avaient pu empêcher, de leurs espérances mortes, qui allaient descendre avec lui dans le sépulcre ? Je l'ignore, et il ne m'est pas nécessaire de le savoir. Je vois seulement que la tristesse les avait endormis ; je sais que la tristesse endort l'âme aussi bien que le

corps; je sais que la tristesse du péché peut avoir les mêmes effets, et que, née du péché, elle peut à son tour engendrer le péché. Cette vue m'alarme; je cherche le remède, et, guidé par l'Apôtre, je ne le cherche pas longtemps. Je ne dis point : Mettez des bornes à votre douleur; car où sont-elles ces bornes ? Je ne dis point : Mettez de justes bornes à votre douleur; car, au fond, ce qui est juste, c'est de n'en point mettre. Je dis avec l'Apôtre : « Surmontez le mal par le bien, » la tristesse par la joie; la joie est le vrai remède de la tristesse, et la tristesse n'en eut jamais, n'en peut avoir d'autre. Il faudra toujours donner à l'âme qui pleure une raison de se réjouir; toute autre consolation est vaine comme le néant.

Ne quittons point ce sujet sans avoir démasqué une ruse très couverte du cœur humain. Il défend volontiers, il excuse du moins sa tristesse comme un signe et un gage d'humilité. Elle ne l'est pas toujours. Il faut descendre au fond de sa tristesse; il faut savoir ce qui la cause. Il faut démêler si elle a pour principe le regret d'avoir offensé Dieu, déshonoré son image, contristé son Esprit, ou la confusion d'être tombé de la hauteur où l'on se croyait élevé, et d'être déchu dans sa propre opinion. Or, notre mesure et notre règle, ce n'est point quelque idée de perfection que nous nous serons faite, et qui n'est encore que notre orgueil; la seule mesure et la seule règle, c'est Dieu; l'objet de nos devoirs, c'est Dieu; le juge de nos actions, c'est Dieu; et nous prosterner, fût-ce dans la poussière et dans la boue, mais devant un autre que lui, c'est nous prosterner devant une idole.

Oh ! que l'orgueil est un sophiste habile ! Il nous veut voir grands à tout prix, et, s'il était possible, aux dépens même de Dieu. Et comme nous savons fort bien que nous ne saurions être grands par le péché, nous cherchons

quelque autre grandeur dans la tristesse du péché. Une grandeur qui soit à nous est bien difficile à trouver sur la terre; ni la fortune, ni les honneurs, ni le talent ne nous fournissent une draperie assez ample pour envelopper toute notre misère; tout bien examiné, il n'y a que nos douleurs qui soient bien à nous, il n'y a que notre misère qui ne puisse nous être disputée : eh bien, nous nous grandirons de notre misère et de nos douleurs; nous tâcherons de nous convaincre que de ce côté du moins nous valons quelque chose. Si ce n'est pas là l'effet d'une expresse délibération (car enfin une douleur commandée n'est plus une douleur), c'est un moyen de caresser notre tristesse; c'est un motif pour ne pas nous presser d'en guérir. Si la douleur endort souvent, la douleur quelquefois enivre; elle nous donne un secret sentiment de notre importance, elle nous occupe de nous, elle nous absorbe dans la contemplation de nous-mêmes, et nous dispense de la joie dont les consolations humilient.

Car c'est là, ô joie chrétienne, c'est là ton adorable caractère, et le sceau de ta divinité! Tu consoles, mais en humiliant; tu nous fais partager nos regards entre nous-mêmes et ta source adorable; tu nous entretiens d'une autre grandeur que de la nôtre; plus tu nous montres grand le bienfait qui nous sauve, plus, à nos yeux, tu nous fais paraître petits; la bonté qui nous vient en aide, en même temps nous accable; nous nous sentons heureux de voir si grand un Dieu si bon; nous sommes heureux, devant un tel Dieu, de nous connaître petits; nous nous complaisons à être humiliés devant l'amour; nous jouissons de sentir plus léger le poids de notre égoïsme, d'être moins occupés de nous-mêmes, et plus occupés de Dieu; nous le bénissons de pouvoir nous oublier enfin pour penser à lui!

Il est d'autres douleurs dont l'occasion est plus pure, quoique la source ne le soit pas davantage ; des douleurs vraiment chrétiennes, mais de l'excès desquelles nous devons nous défier. De l'excès? ai-je dit; non, ce n'est pas dire assez ; c'est de ces douleurs elles-mêmes qu'il faut nous défier, ou du moins de ce qui peut s'y mêler, de ce qui s'y mêle trop souvent. Je vais m'expliquer.

Vous êtes chrétien; vous devez avoir, par l'effet de la grâce qui vous fit chrétien, quelque rapport avec Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Ce mal, répandu dans le monde, débordant sous vos regards, jetant jusqu'à vos pieds son écume impure, vous le voyez, et vous pleurez. L'inimitié du monde contre l'Évangile s'exaspère; elle devient furieuse, elle passe des paroles aux actions ; les scènes les plus hideuses la déclarent autour de vous ; vous voyez ces choses, et vous pleurez plus amèrement. Est-ce tout? Non ; les chrétiens se font les ennemis du christianisme ; leur conduite le déshonore; leurs dissensions en font un théâtre de scandales et un objet de risée; la folie de la croix, qui est toute-puissante, fait place à leur propre folie, qui est l'impuissance même; vous voyez ces choses, et vous n'avez plus assez de larmes, car le mal vient de là même où devait se trouver le remède, et la douleur jaillit des sources de la consolation.

Malheur, sans doute, à qui, se disant chrétien, ne frapperait point alors sa poitrine ! Mais surveillez votre douleur. A peine s'est-elle fait jour dans vos larmes que je vois la source même de ces larmes empoisonnée par l'ennemi. De quoi donc sont faits vos pleurs? de douleur ou de colère? Ah ! il faut le savoir. Sur quoi pleurez-vous ? sur les dangers de la vérité ou la défaite d'un parti ? De quel œil regardez-vous ceux qui vous affligent? de l'œil de la commisération ou de celui de la haine? Ne voyez-vous

pas, ô pauvres chrétiens, que vos regards se sont souillés en se fixant sur des images souillées, et qu'ils vous ont rapporté, qu'ils vous ont communiqué une partie du mal dont vous gémissez? Un mal différent, je le veux, mais non pas moindre; car dites-moi si rien est plus funeste que l'orgueil, si rien est pire que de haïr.

Mais, dira-t-on, si tels sont les effets de la tristesse, pourquoi nous est-elle imposée, et même recommandée? Pourquoi? pour nous conduire à la joie, dont elle est l'unique chemin. « Heureux ceux qui pleurent, dit Jésus-« Christ, car ils seront consolés; » par où nous voyons qu'on n'arrive au bonheur que par les larmes, et que la véritable félicité ne consiste pas à ne point pleurer, mais à être consolé; comme aussi le vrai malheur ne consiste pas à pleurer, mais à n'être point consolé. Mais aussi comment douter, après cela, que cette consolation ne soit excellente, qu'elle ne soit une joie, et la plus parfaite des joies? Comment douter après cela qu'elle ne soit le vrai nom de notre vrai bien, et qu'elle ne renferme tout ce qui mérite le nom de bien? Comment douter qu'elle ne doive être le but et le caractère de toute notre existence, et que si le christianisme accorde des moments à la tristesse, il ne voue à la joie notre vie tout entière? Toutes ces choses ressortent de la déclaration de notre Seigneur : mais combien elles ressortent avec une évidence encore plus éclatante de la nature même de la joie qu'il nous a apportée! Cette joie est celle du pardon; c'est celle de nous voir et de nous sentir unis pour l'éternité à la source de notre être et à notre bien suprême; c'est celle de nous voir affranchis à la fois des liens de la mortalité et des chaînes du péché; c'est celle de goûter la sainteté, celle d'aimer Dieu et d'aimer en lui tout l'univers; c'est celle d'appeler du tendre nom de Père, c'est celle d'aborder comme un

intime ami Celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir, et qui a dit de lui-même, dans sa Parole et dans la marche de sa Providence, qu'il est un feu consumant, et que nul homme ne peut subsister devant lui; c'est celle de connaître que rien ne pourra jamais nous ravir de sa main, et que, quoi qu'il arrive, dût le monde se dissoudre, dussent les cieux passer avec un bruit de tempête, et toute la création jeter dans l'infini un cri d'épouvante et de mort, sa bonté envers nous demeure éternellement.

Elle demeure éternellement, et notre joie ne demeurerait pas! et nous ne serions pas *toujours* joyeux! et nous n'aurions, pour une bonté qui ne tarit et ne diminue jamais, que des moments de reconnaissance, séparés par de longs intervalles d'ingratitude? Ne vous étonnez pas, mes frères, que, sans préparation, je change ici les termes; les termes seuls sont changés; la reconnaissance, en effet, se conçoit-elle sans la joie, et la tristesse, au fond, n'est-elle pas de l'ingratitude? A Dieu ne plaise que, faisant d'une grâce de l'Évangile un fruit du tempérament, j'impose à la joie chrétienne une certaine physionomie et de certains traits, et que je lui prescrive de rayonner autour d'elle comme un soleil! Permettons au tempérament, aux circonstances, d'amortir l'éclat de cette joie; mais n'accordons pas qu'ils puissent jamais l'éteindre; la foi peut bien être sans allégresse et sans transports; mais la foi sans joie n'est plus la foi. Dépouillée de ce caractère, que lui reste-t-il? Elle n'a plus de substance. Représentez-vous, si vous le pouvez, un croyant au cœur morne, à l'âme abattue, à la vie inanimée, se traînant par la foi vers le trône de l'Agneau, et laissant tomber à ses pieds ces languissantes paroles : « Agneau de Dieu, ma victime et mon Dieu ! ton « amour a vaincu les ennemis de mon âme; tes pleurs et « ton sang ont coulé sur ma vie, et l'ont arrachée à la puis-

« sance des ténèbres; tu m'as ouvert l'accès auprès de « Dieu; tu m'as réconcilié avec ton Père, avec la nature « entière, avec moi-même; tu m'as assuré dans les cieux « une éternité de délices; tu m'as donné dès ici-bas, par « ton Esprit, les gages de mon salut. Je crois en toi, Sei- « gneur; je t'adore, ô mon Maître; je t'aime, ô mon Sau- « veur ! mais je ne saurais me réjouir de ce que tu as fait « et de ce que tu es pour moi; ma joie du moins ne sau- « rait balancer mes douleurs; ma joie s'absorbe dans « l'abîme de mes tristesses; elle ne surabonde point; il ne « m'en reste rien dans le cœur; et il semble que je me sois « laissé envelopper dans tes bras, non pour réveiller sur « ton cœur mon cœur engourdi, mais pour m'y endormir « d'un plus profond sommeil. »

La contradiction, mes frères, est si forte qu'un tel langage, qu'un tel état doit paraître impossible; mais s'il était impossible, à quoi tendrait tout ce discours, à quoi serviraient, que signifieraient ces invitations à la joie répandues dans l'Évangile? C'est qu'en effet on peut croire, et d'une foi sincère, et n'avoir pas, à beaucoup près, toute la joie de sa foi; c'est qu'on peut, si l'on ne veille pas sur ce trésor, le voir pillé peu à peu par les douleurs du monde et même par les tristesses chrétiennes; c'est que le poids de l'homme naturel, de son égoïsme et de son orgueil, nous tire incessamment vers les ténèbres de la tristesse; c'est que, pour avoir, selon le mot sacramentel de l'ancienne Église, *les cœurs en haut*, il faut d'abord avoir les yeux en haut; c'est que la foi chrétienne, qui commence dans la conviction de la misère et du péché, comme dans un berceau douloureux, n'y doit demeurer que le temps nécessaire pour prendre son élan avec plus de force vers Celui qui est son chef et son consommateur. Même dans un but de pieuse humiliation, il ne faut pas que l'homme demeure

trop constamment avec lui-même et trop réduit à lui seul. Ce n'est pas en se contemplant, c'est en contemplant son Sauveur qu'il lui deviendra semblable. La sûreté, la force, le salut, sont dans la vue du soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons. Les yeux donc en haut, disciples de Jésus-Christ! Opposez d'avance, opposez à mesure, à tous les maux de la nature, à toutes les tristesses de l'âme, à tous les deuils de la conscience, l'ineffable beauté des biens éternels! Que vos regards s'en pénètrent, qu'ils ne puissent plus voir autre chose! qu'ils ne voient plus rien qu'à travers cette divine image! Entretenez constamment vos pensées, et remplissez vos discours du Dieu de la nouvelle alliance; aimez à considérer en lui tous les traits dont la vue porte à l'âme la joie avec l'humiliation, l'humiliation avec la joie! Contemplez assidûment (et que ce soit là un exercice journalier de votre foi) sa miséricorde qui vous a cherchés dans l'abîme, qui vous embrasse et vous tient étroitement pressés; sa fidélité qui vous assure de la fermeté de ses promesses et de la perpétuité de son amour; sa puissance infinie, tout entière au service d'une infinie bonté; son éternité, qui ouvre une carrière sans bornes à tous les desseins de sa miséricorde, à tous les engagements de sa fidélité, à tous les développements de sa puissance. Dites-vous que ce Dieu tout bon, tout fidèle et tout-puissant, est votre Père; qu'il vous aime plus qu'un père, et que vos parents selon la chair auraient pu ou pourraient cent fois vous abandonner avant que votre Père qui est dans les cieux vous abandonne; en un mot, vivez dans un commerce habituel avec la pensée de ce Dieu, à la droite duquel il y a des rassasiements de joie pour jamais; et vous éprouverez qu'il y a un rassasiement de joie aussi dans sa pensée; que sa contemplation est douce comme sa présence; que le contempler, c'est le posséder; et que,

même dans le ciel, personne ne le possédera mieux que celui qui le contemplera davantage. Faites ainsi, mes frères; prenez à la lettre la parole de l'Apôtre; faites-vous de la sainte joie du chrétien un devoir positif, un devoir de tous les instants; et votre foi, votre reconnaissance, votre obéissance seront gardées par votre bonheur.

Oh! qu'il est doux de posséder une joie dont il est déjà si doux de parler! Oh! qu'il est pénible de se sentir tellement inférieur à ses propres paroles, à ses propres pensées! Qui nous mettra dans le cœur tout ce que nous avons dans l'esprit et dans la bouche? Qui nous donnera la joie dont nous exaltons la douceur et la beauté? Qui nous rendra aussi sensibles, plus sensibles aux atteintes de cette joie que nous ne le sommes, hélas! aux atteintes de la tristesse? Qui amortira dans notre cœur une sensibilité maladive, et perfectionnera en nous le sens divin par lequel nous recevons l'impression des choses divines? O Dieu de joie et de bonheur! toi seul tu le peux; toi seul es assez fort contre nos mauvaises tristesses et contre tout ce qui rend nos tristesses mauvaises. Viens donc nous dépouiller de cette tristesse qui est encore un attachement au monde; égaie notre âme en toi; rends-toi visible, dans toute la splendeur de ta bonté, à tous les points de l'univers et à tous les moments de la vie; place-toi toi-même, Bonté suprême, entre tous les objets et nos regards; que nos yeux soient forcés de te rencontrer partout; que tout nous parle de ton amour et de nos espérances; que tout se transforme en promesse et en bénédiction; et que notre voix, ô Dieu notre Sauveur, se mêlant à l'universel concert, te bénisse à son tour, et répande autour de nous la joie et la reconnaissance que tu auras mises dans nos cœurs!

NOTES

Note relative au dernier discours.

Ce discours dissipera peut-être quelques-uns des nuages qu'un des précédents a pu amasser.

Je fais allusion au second des deux discours intitulés l'*Œuvre de Dieu*. J'y montre que la vraie foi a tous les caractères d'une œuvre. Un ami vient de me reprocher le rôle dont j'investis la foi, à laquelle j'attribue, selon lui, ce qui n'appartient qu'à Jésus-Christ. « La foi, « dit-il, quelle qu'elle soit, ne peut jamais, parce qu'elle est une « œuvre, être imputée à justice, c'est-à-dire devenir la cause, ou, « mieux, la source de notre justification devant Dieu. »

Mon honorable ami sait bien que la foi nous est, ainsi qu'à Abraham, imputée à justice; seulement il ne veut pas que ce soit à titre de mérite. Le mérite est tout entier hors de nous. Il a parfaitement raison, et si l'idée d'*œuvre* emporte celle de *mérite*, le nom d'*œuvre* n'a pu convenablement être appliqué à la *foi*. Cependant il ne faut pas, de peur d'une erreur, nous jeter dans une autre. Ces mots : *être imputée à justice*, sont appliqués à la foi chrétienne; ces mots ont un sens : cherchons-le soigneusement.

Sans doute que ces mots : *être imputée à justice*, s'entendent naturellement dans le sens de : *tenir lieu de justice;* et la justice, dans cet endroit, signifie l'observation des rites qu'Abraham n'observait pas encore, et que les chrétiens n'observent plus; mais ces rites sont la figure des œuvres. Saint Paul entend donc, par rapport aux hommes en général, que la foi leur tiendra lieu des œuvres qu'ils n'ont pas faites, et c'est dans ce sens qu'il parle en plusieurs lieux de la justice de la foi ou de la justice qui est par la foi : c'est toujours la foi rempla-

çant les œuvres, la foi comptée comme justice, la foi devenant la condition d'une nouvelle alliance, comme l'obéissance l'était de l'ancienne (1). Et maintenant, cette condition est une condition légale ou une condition naturelle. Si elle est *légale*, nous rentrons dans la notion d'œuvre et peut-être de mérite. Si elle est *naturelle*, il faudra entendre qu'elle serre le nœud de l'alliance, parce qu'il est de la nature de cette foi de nous unir à Dieu, et que cette union est le fond de la sanctification et du salut; mais ici l'*œuvre* reparaît, l'œuvre, dis-je, et non le *mérite*. Si la foi n'est une condition en aucun sens, qu'est-elle? En attendant qu'on me le dise, je continue à croire que la *foi*, c'est-à-dire quelque chose qui est en nous, quelque chose qui est de nous, est, dans le sens du *fait*, la condition du salut, lequel, dans le sens du *droit*, est inconditionnel. Il s'agit d'accepter à titre gratuit un salut qu'on ne peut obtenir à titre onéreux. Cette acceptation pure et simple nous est imputée à justice, ou, si l'on veut, nous tient lieu de justice : là-dessus nous sommes d'accord. Qu'après cela je dise que la foi est une œuvre, ou dans ce qui la prépare et la produit, ou en elle-même, ou enfin dans son développement, je dis une chose qui est vraie et que je puis prouver, mais qui, en tous cas, n'apporte aucun embarras de plus dans l'exposition de la doctrine chrétienne. S'il y a de la difficulté à faire la part respective de l'élément objectif ou divin de la grâce, et de l'élément subjectif ou humain de la foi, cette difficulté n'existe pas plus dans mon système que dans celui qu'on m'oppose. Qu'est-ce qu'ajoute à une telle difficulté celle qu'on prétend trouver dans ma théorie? C'est de la difficulté qui nous est commune, qu'il faudrait s'occuper d'abord. J'y reviendrai; mais voyons d'abord si, comme on vient de nous le dire, c'est une seule et même chose que de présenter la foi comme une condition naturelle du salut, et d'en faire la cause ou la source de la justification devant Dieu. J'estime que ce n'est pas une seule et même chose, et que la cause ou la source reste en Dieu. Un bienfait est perdu pour moi si je ne l'accepte; cela ne veut pas dire qu'en l'acceptant je sois mon propre bienfaiteur. Mon bienfai-

(1) Si l'Évangile parle quelquefois de justification par la grâce, la foi est toujours sous-entendue, et ces termes : *être justifié par la foi*, sont les plus habituels : c'est l'expression consacrée. Voy. Gal., V, 5; Phil., III, 9; Hébr., X, 39; Rom., III, 24; Rom., IV, 11, etc. Ainsi ce n'est pas *absolument* et *nûment* la grâce qui tient lieu de justice, mais la *foi*, qui d'ailleurs est un don de la grâce. Voyez Gal. V, 5. On ne prétendra sans doute pas que dans ces passages la *foi* signifie l'*objet de la foi*.

teur, dans l'Évangile, est Celui qui a voulu que ma foi me tînt lieu des œuvres que je n'ai pas faites. Cette substitution ou cet échange dépendait-il de moi? Pouvais-je le réclamer? pouvais-je même l'imaginer? N'est-il pas évident que tout l'honneur de cette *commutation* reviendra à Dieu seul? Si cette conclusion n'est pas évidente, ce n'est point ma théorie qui l'obscurcit. Si la gloire de Dieu se trouve diminuée, elle l'est tout autant par le système qu'on m'oppose que par le mien. Car, dans tous les deux, il faut que l'homme mette du sien, il faut que l'homme croie. Dans tous les deux il faut que, quelque chose s'étant passé *hors* de nous, quelque chose se passe *en* nous. De ces deux choses, et non de l'une des deux, résulte le salut. Arrêtons-nous ici un moment.

L'œuvre totale du *salut*, depuis sa racine jusqu'à sa consommation, appartient à Dieu. Partons de là. Mais le salut, cette œuvre de Dieu, a deux parties distinctes : l'une objective : c'est le pardon sous la forme de la rédemption : les bras paternels nous sont rouverts; nous nous trouvons, sans aucune participation de notre part, purifiés de nos péchés passés; (2 Pierre, I, 9.) une nouvelle carrière nous est livrée, où nous marchons constamment à l'ombre du pardon divin, toujours actif et toujours inépuisable comme le mérite de Jésus-Christ; — l'autre partie est subjective : c'est la *foi*, que j'ai beau réduire à sa plus simple notion, elle n'en est pas moins subjective; c'est toujours *moi* qui crois, bien que ce soit Dieu qui me donne de croire; cette foi, qui produit la joie et l'amour, m'unit à Dieu indissolublement, et couronne l'œuvre de mon salut, qui ne peut être consommé qu'autant que je suis uni à Dieu, ou, en d'autres termes, que ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi. Il y a donc dans mon salut quelque chose de moi; Dieu a pris quelque chose de moi pour me sauver; il m'a employé à mon salut. On ne peut se refuser à cette conclusion dans aucun système, si l'on veut rester dans les termes de la déclaration du Sauveur : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils « unique au monde, afin que *quiconque croît en lui* ne périsse point, « mais qu'il ait la vie éternelle. » Ce n'est donc pas moi qui me sauverai, en aucune façon, en aucune mesure; mais on ne me sauvera pas sans moi.

Saint Paul était plein de ces pensées lorsque, écrivant à des hommes qui croyaient, il les suppliait d'être réconciliés avec Dieu. (2 Cor., V, 20). *Supplier* a pour corrélatif *accorder;* accorder est un acte de volonté; or cet acte de volonté n'était que la continuation immédiate, la pro

longation de l'acte de la foi, ou de l'acceptation du pardon de Dieu. Il y a donc dans la foi, comme dans ce qui la continue, un acte de volonté, qui, pour être un don de Dieu, n'en est pas moins un acte de volonté. Et quand Paul dit à des croyants : « Travaillez à votre salut, » (Phil., II.) il fait sans doute encore appel à leur volonté. *Travaillez à votre salut!* ou, selon le sens littéral, opérez, accomplissez, achevez votre salut! Qui oserait parler de la sorte, si un apôtre n'avait pris les devants? Mais si l'on est obligé de concéder qu'à partir de la foi l'homme travaille, que coûte-t-il de concéder que dans sa foi même il y a du travail? et pourquoi l'une de ces propositions scandaliserait-elle plus que l'autre? Il faut les accepter l'une et l'autre, et il ne faut pas, pour cela, dire que la foi est la cause ou la source du salut. Car ce travail de l'homme est encore une grâce : c'est Dieu qui donne le vouloir et le faire selon sa bienveillance. (Phil., II, 12). Il y a d'ailleurs des passages plus directs. Saint Paul (Act., XIV, 22.) exhorte ses disciples à persévérer dans la foi; il avait donc pu, avant leur conversion, les exhorter à croire, et la matière d'une exhortation est un acte libre.

Du reste, dans le discours dont il s'agit, je n'ai rien prescrit; je n'ai pas même dogmatisé : j'ai seulement expliqué comment un fait tel que la foi a pu être nommé une œuvre et même une œuvre morale. On peut même croire que, quand je verrai la foi produire les œuvres, je n'irai pas curieusement l'analyser pour y découvrir l'élément actif et volontaire dont j'ai parlé : je me tiendrai pour assuré que celui qui vit selon Dieu a cru et bien cru. Si l'on estime superflues mes explications et mes distinctions, à la bonne heure. Toujours n'aurai-je pas entamé les principes, puisque j'aurai dit : qu'on est sauvé par le *moyen* ou l'*intermède* de la foi; (Éph., II, 8.) qu'il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi; (Hébr., XI, 6.) que la vraie foi est fondée sur la puissance de Dieu, (1 Cor., II, 5.) et que nul ne peut dire, sinon par le Saint-Esprit, que Jésus-Christ est le fils de Dieu. (1 Cor., XII, 3.) Et ici je reviens à ce que j'ai dit du brigand. On me reproche l'exégèse que j'ai faite de ce trait de l'histoire sacrée. Mais qu'est-ce donc que j'ai dit? qu'il fut sauvé par le moyen de la foi. Et maintenant raisonnons. Sans la sanctification pouvait-il voir le Seigneur ? Non. Était-il actuellement saint? Non. Mais dans la foi au Sauveur était le germe de la sainteté, et l'œil divin voit l'arbre dans le germe. Ce que je dis, vous le dites aussi : disons-nous par là même que la foi fut la *cause*, la *source* de son salut? Non certes, mais la *condition;* ce qu'on peut rendre par ces mots : une source secondaire naissant de la source première, un canal d'irrigation découlant du fleuve. Et si maintenant j'ajoute que le cri

du brigand fut la confession d'une âme humiliée, si je dis que, tout brigand qu'il était, il reçut apparemment la parole dans un cœur honnête et bon, (Luc, VIII, 15.) ou que Dieu lui avait ouvert le cœur, (Act., XVI, 14.) pour croire en Jésus-Christ, il me semble que je ne le fais pas pour cela l'auteur de son salut, et il me semble, d'une autre part, que je comprends un peu mieux comment il put lui être dit : « Tu seras aujourd'hui en paradis. »

Je désire que cette note ait expliqué, et même, au besoin, rectifié ce qui, dans le discours dont il s'agit, aurait pu donner quelque scandale ou exciter quelque inquiétude. C'est tout ce que j'ai pu faire au terme de l'impression de ce volume. Si j'avais été averti plus tôt, j'aurais certainement revu le discours en question, et il est probable que je ne l'aurais pas laissé absolument tel qu'il est. J'invoque donc la critique, et je remercie d'avance ceux qui, discutant à fond les opinions que j'ai exprimées, sépareront l'ivraie du bon grain, et réduiront ma pensée dans des termes ou plus exacts ou plus clairs. Personne, j'ose le dire, ne leur en sera plus obligé que moi.

Au reste, voici la définition que donne de la foi un des théologiens les plus sages de l'Église anglicane. Elle ne diffère, ce me semble, en rien de l'idée que j'en donne moi-même :

« La foi, dans son acception la plus générale, est la croyance en la « vérité, ou l'assentiment que notre cœur donne au témoignage de Dieu, « témoignage qu'exprime sa Parole et dont nous faisons l'application « à nous-mêmes. Croire en Christ, c'est recevoir du cœur le témoi- « gnage que Dieu a rendu de son Fils; c'est recourir humblement, « avec sincérité et fréquence, à ce divin Rédempteur, pour obtenir la « délivrance; c'est faire un accueil franc et cordial à sa personne, et au « salut qu'il a consommé dans son triple office de roi, de prophète et de « sacrificateur. »

(*Fondement et Nature de la foi en Jésus-Christ*, par Thomas Scott.)

Mestrezat avait dit : « La foi justifiante n'est autre chose qu'une « sérieuse et véhémente considération de Jésus-Christ ; » et un homme qui sera cité à son tour a récemment défini la foi : « le regard du « cœur vers Jésus-Christ crucifié. »

(M. Burnier, *Instructions pastorales*, p. 35.)

Note des Éditeurs.

La première édition des *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux* a paru en 1841. La deuxième a été publiée en 1842; elle comprend les mêmes discours. L'auteur les avait tous revus avec soin. C'est dans le premier discours sur *le Temps de faire le bien* qu'il a fait les plus grands changements.

Une note, qui se trouvait à la suite du discours sur *la Joie,* a été introduite dans le texte. Elle a été remplacée par la note ci-dessus, qui répond à quelques remarques auxquelles le quatrième discours avait donné lieu.

Le discours sur *la Joie* est le sixième dans la première édition. C'est par ce sujet que pendant l'impression M. Vinet avait désiré clore le volume; il était trop tard alors, mais dans la deuxième édition ce discours est devenu le dernier. Nous signalons la transposition, parce qu'elle peut aider le lecteur à se rendre mieux compte de l'enchaînement et du rapport de ces discours entre eux, en le mettant sur la voie d'une intention de l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.

NOUVEAUX

DISCOURS

SUR

QUELQUES SUJETS RELIGIEUX

PAR

A. VINET

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE RIVOLI, 174

1860

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Oct. 2005
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


THE LIBRARY OF CONGRESS